

Thèse présentée pour obtenir le grade de
Docteur de l'Université de Strasbourg
Discipline : Psychologie

présentée par

Daria DRUZHINENKO-SILHAN



**Le Père « impuissant » et l'objet *a*
« impossible » :
impasses adolescentes dans le lien social
actuel**

Soutenue publiquement le 22 septembre 2012

Thèse dirigée par **M. Serge LESOURD** (Professeur, Nice Sophia Antipolis)

Membres du jury :

M. Hossain BENDAHDAN (Maître de Conférences, HDR, I.U.T. de Troyes, rapporteur interne)

M. Dany-Robert DUFOUR (Professeur, Paris 8, rapporteur externe)

M. Christian HOFFMANN (Professeur, Université Paris-Diderot Paris 7, rapporteur externe)

M. Serge LESOURD (Professeur, Nice Sophia Antipolis)

Image de la couverture : Benoît Tranchant, « Grande bleue », 2003

**Thèse présentée pour obtenir le grade de
Docteur de l'Université de Strasbourg
Discipline : Psychologie**

présentée par

Daria DRUZHINENKO-SILHAN



Soutenue publiquement le 22 septembre 2012

Thèse dirigée par **M. Serge LESOURD** (Professeur, Nice Sophia Antipolis)

Membres du jury :

M. Hossain BENDAHDAN (Maître de Conférences, HDR, I.U.T. de Troyes, rapporteur interne)

M. Dany-Robert DUFOUR (Professeur, Paris 8, rapporteur externe)

M. Christian HOFFMANN (Professeur, Université Paris-Diderot Paris 7, rapporteur externe)

M. Serge LESOURD (Professeur, Nice Sophia Antipolis)

REMERCIEMENTS

Monsieur le Professeur Serge LESOURD, je vous remercie de tout mon cœur d'avoir dirigé ce travail de thèse. Vous avez toujours su trouver les mots justes et les bons moments pour les dire afin que cette thèse puisse voir le jour. J'ai eu énormément de chance de travailler et d'apprendre à vos côtés. Je me suis toujours sentie autonome tout en sentant votre présence bienveillante. La finesse de votre pensée, votre attention à de nouvelles idées, votre capacité à redonner de la motivation et à retrouver du plaisir dans la recherche ont beaucoup contribué à ce travail. Merci de votre écoute, de votre patience et de votre pédagogie. Vous m'avez accordé tellement de confiance et tellement de temps que je vous en serai toujours reconnaissante.

Monsieur le Professeur Dany-Robert DUFOUR, je suis honorée que vous ayez accepté de juger cette thèse. Vos travaux, depuis mes premières lectures et jusqu'à la fin de ce travail de thèse, sont toujours restés une source d'inspiration. Votre manière d'articuler le social et le « psychique » m'a profondément émerveillé et m'a permis d'aller au-delà de l'approche psychologique, psychanalytique et psychopathologique.

Monsieur le Professeur Christian HOFFMANN, je vous adresse toute ma reconnaissance d'avoir accepté de participer à ce jury de soutenance. Vos publications et vos interventions m'ont servi d'exemple quant à une approche qui sait parfaitement rassembler la rigueur scientifique et la pensée psychanalytique.

Monsieur Hossain BENDAHDAN, je vous remercie chaleureusement d'avoir accepté de participer au jury de cette thèse. Votre intérêt pour ce travail m'est précieux.

Je remercie tous mes collègues du laboratoire « SuLiSoM »/ EA 3071. Je vous suis profondément reconnaissante de m'avoir toujours soutenu durant ces longues années de travail. Merci d'avoir toujours cru, parfois même plus que moi-même, que ce travail puisse aboutir.

J'adresse mes remerciements tout particulièrement à Christel GIRERD, Barbara SCHILLING, Ruzhéna VOYNOVA et Stéphane UNTERSINGER. Les discussions que nous avons eues ensemble et notre travail « d'équipe » ont beaucoup imprégné cette thèse.

J'adresse ma reconnaissance à Tomas KELKA, je te remercie pour tes corrections précieuses et pour ta disponibilité.

Je remercie également Sandrine AME, grâce à ta relecture et à tes remarques, la fin de ce travail m'a semblé moins dur et surtout possible. Je te remercie pour ta générosité et pour toute l'aide que tu m'as apportée depuis mes études en DEA.

J'adresse ma profonde gratitude à toi, Abraham. Tu m'as toujours aidé, tu as toujours cru que j'y arriverais, tu as su supporter mes sauts d'humeur. Tu t'es impliqué dans cette thèse autant que moi. Merci pour ta présence, pour ton soutien, pour ta compréhension.

Mes pensées vont vers *Madame Véronique DUFOUR*, je tiens à la remercier comme si elle était toujours parmi nous. Sans vous, Véronique, ce travail n'aurait même pas pu être pensé. Je regrette profondément de l'avoir fini un peu tard.

J'adresse toute ma reconnaissance à toute l'équipe du CMPP de Strasbourg. Je remercie tout particulièrement Monsieur Michel LIECHTELE, vous m'avez fait découvrir ce monde merveilleux de la clinique analytique, vous m'avez fait comprendre que le sens de l'écoute ne dépend pas de la langue parlée. Je remercie également Madame Patricia MERTZ, nos discussions ont contribué à l'avancement de ce travail.

J'adresse ma reconnaissance et mes amitiés à Claude et Nicole SCHAUDER. Votre présence et votre intérêt pour cette thèse m'ont toujours été précieux.

Enfin, je remercie toute ma famille. Vous m'avez tous, de près et de loin, accompagné et soutenu pendant toutes ces années. Je tiens à exprimer ma reconnaissance à la petite Agatha, qui a su comprendre et, à sa manière, soutenir sa maman dans l'écriture de ce « livre ».

RÉSUMÉ

Ce travail de thèse est consacré à l'étude de l'adolescence dans le lien social actuel. En mettant en lien plusieurs concepts psychanalytiques tels que le phallus, l'objet *a*, la fonction du Père, le Père Imaginaire, le signifiant des Noms-du-Père, l'identification et l'Idéal du Moi nous essayons de rendre compte des difficultés du passage adolescent que nous avons pu observer dans la clinique.

Dans le premier chapitre, nous revenons à la notion de l'objet depuis les travaux de Freud jusqu'à son articulation en tant qu'objet *a* chez Lacan. L'objet *a* est considéré comme étant au centre des temps logiques de la subjectivation.

Le deuxième chapitre représente un développement théorique qui permet d'articuler l'âge de l'adolescence en tant qu'âge logique. La perte de l'objet *a* est vue en tant qu'opération centrale du passage adolescent. La fonction du Père Imaginaire est considérée comme une nécessité subjective quant à l'élaboration de l'Œdipe secondaire. Nous abordons la question de l'éternisation de l'adolescence en la considérant comme une réponse que le sujet peut donner à une société qui est régie par la logique de consommation. Nous mettons en avant le lien entre le discours social ambiant et les difficultés que les adolescents peuvent éprouver aujourd'hui en tentant de devenir adulte.

La recherche clinique est présentée dans le troisième chapitre. La méthodologie de la recherche se base sur l'étude « CoPsyEnfant ». Nous avons utilisé des dessins d'enfants et d'adolescents pour voir quelles sont les figures auxquelles les enfants et les adolescents s'identifient aujourd'hui. Les entretiens cliniques et la passation des tests projectifs nous ont davantage aidés à comprendre les processus de subjectivation et les obstacles qu'ils rencontrent dans le lien social actuel. L'analyse de trois cas cliniques a montré plusieurs trajectoires que le passage adolescent peut prendre. Nous avons pu voir que la figure du Père Imaginaire joue un rôle incontournable quant à la capacité du sujet à traverser l'Œdipe secondaire. Nous sommes arrivés à l'hypothèse que nous pouvons considérer les fonctions des trois figures du Père : du Père Imaginaire, du Père Symbolique et du Père Réel - en tant que nouage à l'instar du nouage entre les registres du Symbolique, de l'Imaginaire et du Réel, proposé par Lacan.

L'analyse de la clinique nous a ouvert à l'hypothèse de la présence d'un lien entre le sujet romantique et le sujet adolescent contemporain. Nous avons essayé de comprendre si nous pouvons aujourd'hui parler d'un romantisme postmoderne.

Nous concluons sur la question de la panne du sujet adolescent. Cette panne de l'adolescence n'est ni considérée comme une panne de l'Autre que chaque adolescent rencontre, ni comme une panne de la société mais comme une panne des processus mêmes de subjectivation. La difficulté de grandir peut être aujourd'hui entendu comme l'absence du désir de devenir adulte, comme l'impossible construction du lien à l'Autre. Cela nous ramène à penser aux questions du regard, de l'autre semblable et de l'absence de l'Autre. Nous évoquons à la fin de cette thèse le mythe de Narcisse et le destin du sujet désirant dans une société où on ne donne pas le temps au désir d'émerger.

Mots-clés : adolescence, sujet, objet *a*, phallus, Père Imaginaire, perte, narcissisme, subjectivation, Idéal du Moi, Moi-Idéal, romantisme postmoderne

SUMMARY

TITLE: *The “powerless” father and the “impossible” object a: adolescent impasses in current social link*

This PhD thesis is dedicated to a study on adolescence in the current social link. We put into relation several psychoanalytical concepts such as the phallus, the object *a*, the function of the Father, the Imaginary Father, the signifier of the Names-of-the-Father, the identification and the Ideal Ego in order to acknowledge the difficulties of passing through adolescence that we observed in the Clinic.

In the first chapter, we focus on the concept of the object in order to put it into perspective from the early Freud’s works until its enunciation as the object *a* used by Lacan.

The second chapter is a theoretical development allowing the articulation of the adolescent age as a logical age. The loss of the object *a* is seen as a central process in passing through adolescence. The function of the Imaginary Father is considered as a subjective necessity in the secondary Oedipus development process. We touch the question on the adolescence everlastingness, considering it as the answer the subject could use when coping with a consumerist society. We highlight the link between the current social speech and the difficulties that adolescents can experience today while trying to become adults.

The clinical research is presented in the third chapter. The methodology of this research is based on the study “CoPsyEnfant”. We used children’s and adolescents’ drawings in order to find out which are the identification models used today by children and adolescents. Clinical interviews and projective tests were used to help us to understand the subjectivity processes and hardships of adolescent passage in the current social link. The analysis of three clinical cases demonstrated several possible paths while passing through adolescence. We saw how the function of the Imaginary Father plays a crucial role in the subject capability to go through the secondary Oedipus. This led us to the hypothesis that we should consider the function of the three positions of the Father – Imaginary Father, Symbolic Father and Real Father – as a node similar to Lacan’s proposed node between the Symbolic, the Imaginary and the Real orders.

The analysis of clinical cases led us to a hypothesis on the existence of a link between the romantic subject and the modern adolescent. We tried to figure out whether we could today talk about a postmodern romanticism.

We conclude on the question of the failure of the adolescent subject. This adolescent failure is not only considered as the failure of the big Other that each adolescent does meet, or as the society failure but as the failure of all subjectivity processes. The difficulty to grow can be heard today as the lack of desire to become an adult, as the impossible construction of the link to the big Other. This whole led us to the questions of the view, of the similar other and of the lack of the big Other. At the end of this thesis we mention the Narcissus myth and the desiring subject’s destiny within a society which does not give the time to the desire to appear.

Keywords: adolescence, subject, object *a*, phallus, Imaginary Father, loss, narcissism, subjectivity, Ideal Ego, Ego-Ideal, postmodern romanticism.

A la mémoire de Véronique Dufour

Table des matières

REMERCIEMENTS	1
RÉSUMÉ	3
SUMMARY	4
INTRODUCTION	11
CHAPITRE I « La perte de l'objet <i>a</i> : une nécessité structurale »	17
1.1. « Objet-Phallus-Objet <i>a</i> ».....	17
1.1.1. <i>La notion d'objet chez Freud</i>	17
1.1.2. <i>L'objet réel, l'objet-représentation, l'objet psychique</i>	19
1.2. Les pulsions et leurs relations à l'objet	21
1.2.1. <i>Pulsions sexuelles et pulsions du moi</i>	21
1.2.2. <i>La libido du moi, la libido d'objet et le choix d'objet</i>	24
1.2.3. <i>Pulsion de vie et pulsion de mort</i>	26
1.2.4. <i>La satisfaction et la perte</i>	27
1.2.5. <i>L'inadéquation entre la pulsion et l'objet</i>	28
1.3. Mélanie Klein et la question de l'objet partiel	30
1.3.1. <i>Relation d'objet et Œdipe précoce</i>	30
1.3.2. <i>De l'objet partiel à l'objet total</i>	31
1.3.3. <i>L'envie et la jalousie</i>	34
1.3.4. <i>Le renoncement d'objet et la position dépressive</i>	35
1.4. Le phallus dans l'œuvre freudienne	38
1.4.1. <i>L'objet est interchangeable</i>	38
1.4.2. <i>Totem et tabou : le principe d'organisation du lien social</i>	43
1.4.3. <i>L'Œdipe le Roi: la construction subjective</i>	45
1.4.4. <i>La logique phallique comme principe organisateur du fonctionnement du sujet et du lien social.</i>	47
1.4.5. <i>La logique phallique et la différence des sexes.</i>	50
1.5. Le phallus revisité par Lacan	53
1.5.1. <i>La nécessité d'introduire le phallus</i>	54
1.5.2. <i>Phallus imaginaire vs Phallus symbolique.</i>	58
1.5.3. <i>Frustration-Privation-Castration : entre la mère, le père et l'enfant</i>	60
1.6. Les trois figures du père.	65
1.7. Le phallus et l'Autre sexe.....	69
1.8. La notion de l'objet <i>a</i> chez Lacan.	73
1.9. Fonction de l'objet <i>a</i> quant à la construction subjective avant l'adolescence.....	77
1.9.1. <i>Trois temps logiques de la construction subjective</i>	77
1.9.2. <i>Le sujet se construit à partir d'un manque.</i>	81

1.9.3 Devenir sujet : schéma d'aliénation-séparation	84
1.10. La fonction de l'objet a comme fonction du nœud borroméen.....	91
CHAPITRE II « L'adolescence en tant que temps logique de la construction subjective ».	96
2.1. Adolescence : définition et théories	97
2.2. Freud et ses idées sur l'adolescence : l'ouverture de la voie.....	99
2.3. M. Klein : la perte de l'objet et la nécessité de renégocier la position dépressive à l'adolescence.....	103
2.4. D.W. Winnicott : du positif dans l'antisocial et du fantasme du meurtre.....	106
2.5. L'adolescence du point de vue de l'école lacanienne	110
2.5.1. Deux étapes de la construction adolescente	111
2.5.2. Le schéma d'aliénation-séparation et le passage adolescent	117
2.5.3. Le destin du phallus.....	119
2.5.4. La figure du père symbolique comme garant de la loi.....	120
2.5.6. La perte définitive de l'objet a : le rôle de la symbolisation.....	123
2.5.7. La nécessité d'un Œdipe bien construit pour sortir de l'adolescence	124
2.5.8. Quand le Père est impuissant.....	126
2.5.9. L'Œdipe qui ne fonctionne pas : l'analyse du lien social contemporain.....	127
2.5.10. L'éternisation de l'adolescence : la réponse à la logique consommatrice.....	134
CHAPITRE III « La clinique de la défaillance des fonctions du Père à l'adolescence »... 147	
3.1. Méthodologie de la recherche	149
3.1.1. La recherche « CoPsyEnfant » comme base de recherche	149
3.1.1.1. Le choix des dessins.....	153
3.1.1.2. Le dessin du bonhomme.....	154
3.1.1.3. Le dessin de la famille.....	155
3.1.1.4. Le repérage du personnage d'identification.....	155
3.1.1.5. Famille Imaginaire/Famille de Rêve.....	156
3.1.1.6. TAT	157
3.1.1.7. Test de Rorschach	159
3.1.1.8. Procédure.....	159
3.1.2. Les découvertes de la première étape	163
3.1.3. L'analyse statistique comme point de départ d'une hypothèse clinique	165
3.2. Etude des cas cliniques.....	166
3.2.1. Lucas « Quand le Père Œdipien ne se met pas en place »	167
3.2.2. Alexey « L'impossible destitution du Père Œdipien »	174
3.2.3. Andrey « Le sujet en l'absence du Père, au seuil du néant».....	184
3.3. Le nouage des fonctions paternelles comme condition du sujet désirant ?.....	219
3.4. Les impasses adolescentes comme tentative de construction subjective	228

3.5. Le sujet adolescent contemporain : un romantique postmoderne ?.....	231
3.5.1. <i>Le romantisme postmoderne comme mode d'existence de l'adolescent contemporain</i>	231
3.5.2. <i>Romantisme. Définition et idées fondamentales</i>	233
3.5.3. <i>Le romantisme postmoderne une tentative de définition</i>	238
CONCLUSION	242
ANNEXES	259
BIBLIOGRAPHIE	259
INDEX	270
ANNEXE N°1	272
ANNEXE N°2	274
ANNEXE N°3	288
ANNEXE N°4	301
ANNEXE N°5	312

INTRODUCTION

L'idée de ce travail de thèse a un long cheminement qui prend racine dans notre premier travail de thèse effectué à l'Université d'Etat Lomonossov de Moscou et dans notre découverte de la psychanalyse à l'Université de Strasbourg en vue de la préparation du DEA. Notre intérêt de chercheur a toujours été lié à l'âge de l'adolescence. Nos premiers travaux étaient consacrés essentiellement à la question du choix que les adolescents faisaient dans les dilemmes moraux formulés à l'instar des dilemmes de L. Kohlberg. La thèse de doctorat soutenue en 2007 à l'Université Lomonossov de Moscou, s'appuyant sur la théorie de Vygotski-Léontiev-Galperine et le paradigme de la psychologie cognitive, a mis en avant le fait de l'insuffisance de cette approche quand on veut comprendre les sentiments qui sont liés à tel ou tel choix moral que le sujet adolescent est invité à faire. La question de l'inconscient, que nous n'avions pas pu entendre lors de ce travail, n'a pas pu être élaborée et a créé un sentiment « d'avoir parlé à côté ».

Le travail de mémoire de DEA au sein du laboratoire « Subjectivité, Connaissances et Lien Social » nous a permis de porter un regard différent sur le sujet adolescent. La passion de l'ignorance nous a poussés à aller vers une recherche clinique en psychanalyse dans l'espoir de comprendre la parole subjective qui nous a échappé derrière les tableaux statistiques du paradigme expérimental.

Problématique

L'adolescence est une période privilégiée à laquelle de nombreux chercheurs en Sciences Humaines s'intéressent tout particulièrement au moment où la société traverse une étape de mutation (Lesourd S., 2005). L'enfant d'hier, le sujet adolescent, cherche son chemin pour pouvoir s'inscrire dans le monde adulte. Pour cela il est obligé de se séparer psychiquement de sa famille. Nous savons depuis Freud que cette séparation est l'une des tâches les plus difficiles à laquelle chaque sujet fait face¹. Comment les adolescents contemporains s'engagent sur ce chemin du devenir adulte au sein d'une société qui prône non plus un sujet autonome en lien avec les autres marqué par le sentiment de culpabilité mais un individu parfait qui pour devenir soi-même ne doit plus se référer à une autorité mais plutôt autodéterminer son existence ?

La découverte de la théorie psychanalytique nous a permis d'entendre l'âge adolescent en mettant au centre non pas des processus cognitifs, environnementaux ou des processus liés à l'activité dominante² mais bien le sujet de l'inconscient qui témoigne de son désir au travers de signifiants portés par le discours ambiant. Comment le sujet adolescent peut-il témoigner de son désir dans un lien social qui propose l'objet de satisfaction avant même que le désir puisse être parlé ? Pourquoi les pathologies adolescentes prennent souvent le chemin qui traverse le corps du sujet de manière très violente et qui vise la disparition de celui-ci ? Pourquoi enfin la dépression adolescente qui représente pour nous le travail du deuil de l'enfance sombre dans la mélancolie ? Toutes ces questions, déjà vaguement abordées dans le mémoire de DEA, nous ont amené à penser qu'il existe une tendance qui naît à la frontière de l'intime et du social au moment où le sujet fait face à l'Œdipe secondaire et qui ne permet pas

¹ « Que l'individu au cours de sa croissance se détache de l'autorité de ses parents, c'est un des effets les plus nécessaires mais aussi les plus douloureux du développement » (Freud S., 1909, p. 157)

² L'activité dominante ou principale est une notion de la théorie d'activité de Leontiev qui permet d'expliquer des processus propres à chaque stade du développement psycho-cognitif en les mettant en lien avec l'environnement social du développement et les formations nouvelles d'un âge donné (cf. Leontiev A.N., 1984, *Activité, Conscience, Personnalité*, Moscou : Progrès.).

au sujet de mettre fin à l'adolescence mouvementée. Cette tendance se traduit par un certain trajet que le sujet adolescent commence à effectuer une fois que le corps se fait ressentir en tant que corps pubère. Ce trajet nous a semblé tourner en rond sans aucune issue possible vers l'âge adulte. Qu'est-ce qui fait que l'adolescent d'aujourd'hui est condamné à ce mouvement en rond qui crée de *la fatigue d'être soi*³ ou bien plonge le sujet dans l'agir perpétuel ?

Ce travail de thèse a plusieurs objectifs. Un premier objectif consiste en **une tentative de mettre au cœur de la théorie psychanalytique de l'adolescence la notion de la perte de l'objet a**. Un second objectif est **de considérer le passage entre différents âges non pas comme l'effet de grandissement chronologique mais comme une logique de subjectivation articulée autour de la perte et de la castration en se concentrant sur l'âge adolescent où les processus de subjectivation prennent leur forme définitive**. Nous avons également souhaité qu'un objectif principal soit de **comprendre les impasses dans la construction du sujet en devenir à travers la mise en lien du discours dominant de notre lien social et des pathologies adolescentes**. « Ne t'occupes pas d'être moderne, c'est la seule chose que malheureusement, quoi que tu fasses, tu ne pourras pas éviter d'être » a écrit Salvador Dali dans le « Journal d'un génie adolescent ». L'inévitable époque contemporaine : quels sont les moyens qu'elle offre au sujet pour s'y inscrire ? La question principale qui sera travaillée dans cette thèse est la question du *comment le sujet désirant peut se construire dans notre lien social caractérisé par l'effacement de la fonction du Père Imaginaire qui offre différemment un repère identificatoire à l'enfant et à l'adolescent*.

³ On emprunte cette expression chez A. Ehrenberg (Ehrenberg A., 2000)

Méthodologie

Le travail de cette thèse a été initié par des questions provenant de la clinique. Néanmoins nous avons choisi de commencer par une élaboration théorique du concept de la perte d'objet en adolescence avant de pouvoir parler de la clinique de ce processus. Le mouvement qui a pris son départ d'un cas clinique fera son retour au cas clinique. « Ainsi se dessine l'épistémologie de la psychologie clinique : elle part du cas singulier et revient au cas singulier » (Dupont S., 2008, p. 23).

Le matériel clinique de cette thèse se base sur une recherche menée par l'équipe du laboratoire « Subjectivité, Connaissance et Lien Social » EA 3071 à l'Université de Strasbourg dans les années 2005-2009. Cette recherche nommée « CoPsyEnfant », financée par l'ANR, a été réalisée sous la direction scientifique du Professeur S. Lesourd et a été coordonnée par V. Dufour. En se servant de dessins réalisés par des enfants et des adolescents, la recherche « CoPsyEnfant » visait à comprendre la construction de l'identité de l'enfant et de l'adolescent dans le lien social actuel. Cette recherche dont la méthodologie sera décrite dans le Chapitre III a permis un recueil de données lors des passations collectives. Ainsi, elle nous a offert une possibilité d'analyse statistique de certaines données. Cette analyse n'était pas considérée dans notre méthodologie comme une fin en soi, mais plutôt comme un moyen d'affiner notre recherche clinique. Notre expérience de chercheur en psychologie du développement nous a appris à être extrêmement rigoureux et prudent avec les chiffres obtenus lors des passations collectives. Pourtant, nous considérons que le bon usage de la statistique peut ouvrir à des perspectives difficilement saisissables par des observations cliniques et l'étude d'un cas singulier. Cependant nous n'avons pas la prétention de considérer ces données en tant que résultat objectif. Etant présent à toutes les étapes techniques de la réalisation de cette recherche en commençant par le recueil des données et en terminant par la saisie des éléments dans la base de données d'un logiciel et participant aux rencontres

individuelles avec des sujets, nous avons pris conscience que la subjectivité du chercheur intervient, dans des mesures différentes, chaque fois que le chercheur s'engage dans l'investigation. Ainsi il est à prendre en compte que ma subjectivité était présente non seulement dans l'écriture de la thèse mais aussi dans la manière dont le matériel clinique a été obtenu et analysé dans ce travail. Nous nous rendons compte qu'il y a un écart entre ce qui s'est passé réellement dans la clinique et la mise en forme par nous-même de ce réel. Il est également à prendre en compte que dans cette thèse trois cas cliniques seront analysés et leur choix dépendait de nous-même. Nous nous sommes aperçus dans l'après-coup que nous n'avions choisi que des cas « garçons ». Etait-il pour nous plus difficile d'aborder les cas « filles » à cause de la résistance de notre inconscient ? Pourtant, la lecture des entretiens avec des filles au moment où nous étions en train de rédiger les derniers paragraphes de ce travail avait montré la possibilité de soulever les mêmes questions que nous avions travaillées avec les cas « garçons ». Nous sommes conscients que dans ce travail de thèse il y a des choses qui nous ont échappé. Nous n'avons pas l'ambition de tout dire ou de tout comprendre. Par ce travail de thèse nous essayons de faire avancer si ce n'est qu'un tout petit peu le savoir scientifique et mettre en valeur la pertinence d'une recherche psychanalytique quand il s'agit de comprendre la souffrance de l'homme.

*« L'adolescence qui est au centre des processus de transmission
hérite de ces traumatismes collectifs et exprime
l'actuelle souffrance des liens sociaux »*

Douville O., 2000, p.34

Parler de l'adolescence veut dire parler de trois processus qui sont au cœur de ce temps de la subjectivation. Les deux premiers processus s'inscrivent du côté du sujet et sont la perte de l'objet et sa symbolisation par le signifiant du Nom-du-Père. Le troisième processus vient mettre en lien le travail psychique du sujet et le discours social par lequel ce travail peut trouver ses outils et son expression.

Dans le premier chapitre nous abordons la notion de l'objet telle qu'elle a été pensée dans les œuvres de Freud, de Mélanie Klein et de Lacan. Nous allons voir quel est le rôle de l'objet quant à la construction de la subjectivité ainsi que les relations entre l'objet et le phallus. Dans le deuxième chapitre, nous nous attarderons davantage sur la fonction de l'objet à l'adolescence, ce qui nous amènera à évoquer la question de l'Œdipe et, logiquement, du père. Le troisième chapitre sera consacré à l'étude clinique du deuxième temps Œdipien. C'est la relation entre le sujet et la fonction paternelle, intrinsèquement liée au processus de la perte de l'objet qui sera au cœur de notre réflexion.

Nous essaierons de conclure par une tentative de comprendre l'adolescence contemporaine en tant qu'une époque particulière que nous appelons le romantisme postmoderne.

CHAPITRE I « La perte de l'objet *a* : une nécessité structurale »

*Il y a toujours quelque chose à perdre
quand on s'engage dans la parole,
c'est pour cela que la parole, ça engage*

Zysman H., 2004, p. 11

Nous avons consacré ce travail de thèse à la question de l'adolescence comme temps de la perte de l'objet *a*. Cet objet, nommé différemment dans la théorie freudienne et dans la théorie lacanienne, n'est pas simple à saisir. Pourtant sa perte est centrale quant à la naissance du sujet désirant. Avant de pouvoir définir l'adolescence en tant que « temps de la perte de l'objet *a* », il nous semble indispensable de revenir à la notion même de l'objet. Nous pensons à mettre en lien trois notions qui nous apparaissent principales : l'objet, le phallus et l'objet *a*. Ces notions permettront par la suite d'éclairer notre clinique, qui met au cœur le sujet adolescent comme celui qui « condense » la souffrance de notre société postmoderne.

1.1. « Objet-Phallus-Objet *a* »

1.1.1. *La notion d'objet chez Freud*

Nous trouvons la première définition de l'objet dans le travail de Freud intitulé « *Esquisse d'une psychologie scientifique* ». Il y définit l'objet comme un « reliquat échappant au jugement »⁴ (Freud S., 1895, p.351). La première chose qui nous intéresse dans cette définition c'est que Freud désigne d'emblée une problématique liée à l'impossibilité de se faire une représentation de l'objet, la deuxième, c'est le lien entre l'objet et la satisfaction.

C'est autour de ces deux axes que la notion d'objet sera articulée et approfondie.

⁴ Freud définit le jugement comme un processus permettant de mettre en lien l'image perçue et les traces mnémoniques de l'expérience de satisfaction. « Le fait de juger (qui devient plus tard le moyen de reconnaître un objet pouvant avoir quelque importance pratique) ce fait, dis-je, constitue à l'origine un processus d'association entre certains investissements venus du dehors et d'autres émanés du corps du sujet, une identification entre des renseignements ou des investissements venant du ϕ et de l'intérieur » (Freud S., 1895, p. 350)

En parlant de l'objet, Freud dit que celui-ci se construit à partir de la première expérience de la satisfaction pleine que le sujet a éprouvée en tétant pour la toute première fois le sein maternel⁵. Il est important de noter que toutes les expériences liées à la tété du sein qui vont suivre seront construites, selon Freud, sur les traces mnésiques de cette première expérience. Cette tentative éternelle de re-construction de la satisfaction pleine nous amène à penser à la dialectique de l'objet. L'objet prend ces fonctions d'être le but de la pulsion, au moment où l'enfant ne peut plus l'atteindre. Ainsi la satisfaction pleine ne sera plus jamais éprouvée et en même temps c'est bien elle qui va pousser l'enfant à continuer à téter dans l'espoir de revenir dans l'état de la complétude parfaite⁶.

Nous voyons bien que la naissance de l'objet prend son origine dans l'acte de téter le sein maternel d'une part et dans l'acte de donner le sein par la mère d'autre part. Pour le nourrisson, l'objet est ébauché par l'articulation besoin-demande-désir. La mère dans son désir de satisfaire l'enfant transforme le besoin de l'enfant d'être nourri en demande par le bébé du sein et répond à celle-ci par l'acte du don du sein. Ainsi la bouche devient la zone érogène où la tension s'accumule et le sein devient cet objet qui *n'arrête pas de ne pas satisfaire* le nourrisson. Nous voyons bien que le sein donné par la mère en tant qu'objet n'est pas tout à fait extérieur à l'enfant. Il se trouve dans l'espace entre l'enfant et la mère, il est partagé entre les deux en étant en quelque sorte le bout de corps de chacun⁷ et il n'appartient à personne. La difficulté de saisir la notion de l'objet consiste en ce paradoxe que cet objet de satisfaction totale n'existe pas en réalité. La satisfaction totale est un état qui ne peut être éprouvé qu'une seule fois quand le bébé ne demandait encore rien, c'est-à-dire, quand son besoin n'était pas exprimé et n'était pas saisi par la mère en tant que demande. Le bébé vient

⁵ Cet acte en lui-même constitue « le point de départ de toute la vie sexuelle, le prototype jamais atteint de toute satisfaction sexuelle ultérieure, auquel le fantasme retourne bien souvent en des temps de nécessité » (Freud S., 1916, p. 294).

⁶ Freud ajoutera plus tard « Si longtemps, d'autre part, que l'enfant ait tété le sein de sa mère, il restera toujours convaincu, après le sevrage, d'avoir tété trop peu et pendant un temps trop court » (Freud S., 1938, p. 59)

⁷ Pour ne pas introduire le concept lacanien dans la théorie freudienne nous reprendrons ce point plus loin.

au monde en étant extrêmement dépendant de l'adulte qui lui procure les soins; sans adulte il ne peut pas survivre. La première expérience d'excitation-satisfaction est également une expérience des relations. Dans cette relation, ce qui est appelé c'est non pas l'adulte en tant que personne mais l'objet⁸ que l'enfant s'imagine pouvant le faire revenir dans l'état d'absence de tension. La présence de tension signifie l'entrée dans le monde des vivants. En entrant dans le monde des êtres vivants et des êtres humains, le bébé entre dans le monde où l'on parle. Ainsi son cri qui exprime la présence du mal être crée par le besoin insatisfait sera repris comme une demande parlée. Pourtant l'objet demandé ne pourra pas être exprimé pleinement dans la demande car celle-ci ne conserve qu'une trace de l'objet de la satisfaction pleine. Le paradoxe consiste dans le fait que l'objet demandé ne sera ni l'objet qui était l'objet de satisfaction pleine, car par le fait de le représenter dans sa psyché, l'enfant perd l'objet dans sa globalité, ni l'objet qui sera donné, car reprise par la mère, la demande de l'enfant sera interprétée en fonction de ce que la mère est capable ou voudra entendre. Il est alors sur la scène dans l'acte de téter.

1.1.2. L'objet réel, l'objet-représentation, l'objet psychique

La distinction entre l'objet réel, l'objet-représentation et l'objet psychique demande à être précisée pour comprendre la fonction d'objet dont on parlera par la suite. Dans l'« *Interprétation des rêves* » (1900) Freud décrit la naissance de *l'objet psychique*. Cet objet est né à partir de la première expérience de satisfaction. Une fois avoir satisfait sa faim et avoir eu la sensation du plaisir, lorsque le besoin de manger revient, le nourrisson commence à halluciner l'objet qui répondrait au besoin. Cette hallucination se forme sur la trace mnésique du tout premier objet. Au moment où le besoin revient, l'appareil psychique va chercher « à investir à nouveau l'image mnésique de la perception de l'objet de satisfaction,

⁸ « C'est parce qu'il s'aperçoit que ce sein lui manque souvent que l'enfant le sépare de son corps, le situe au « dehors » et le considère dès lors comme un « objet », un objet chargé d'une partie de l'investissement narcissique primitif et qui se complète par la suite devenant la personne maternelle » (Freud S., 1938, p.59)

donc à établir la situation de la première satisfaction du besoin» (Dreyfuss J-P, Jadin J-M., Ritter M., 1996, p.49). Ainsi il se produit la séparation entre le besoin et le désir car ce dernier, tout en naissant sur le socle du besoin dans la réalité, cherche à retrouver l'objet de la première satisfaction qui prend la forme de l'objet halluciné et qui ne sera retrouvé par la suite que *partiellement* grâce à l'activité psychique qui va à son tour chercher la correspondance entre l'objet perçu et l'objet recherché.

Il ressort de ce schéma que *l'objet réel* est le sein donné la toute première fois quand l'enfant a faim. *L'objet – représentation* est une représentation qui se construit sur la trace mnésique de l'objet réel. *L'objet psychique* alors est celui qui *manque* pour une satisfaction totale. Il est celui-ci qui est recherché dans chaque demande mais qui n'est jamais retrouvé en tant que tel. Cette spécificité de l'objet psychique définit sa fonction; celle-ci consiste d'une part à pousser le sujet à désirer et d'autre part cela le préserve du retour à la satisfaction pleine qui ressort de la pulsion de mort⁹. L'impossibilité à retrouver « l'objet celui-ci » ouvre le sujet à l'éventail d'objets qui peuvent potentiellement être « *comme celui-là* ». Lacan a souligné les caractéristiques de l'objet psychique, en l'appelant l'objet idéal, complètement adéquat à la pulsion : « ... l'objet idéal est littéralement impensable... cet objet idéal est...conçu comme un point de mire, un point d'aboutissement, auquel concourent toute une série d'expériences, d'éléments, de notions partielles de l'objet » (Lacan J., 1956, p. 18). Il est important de noter que la représentation de l'objet va toujours manquer de la quintessence de l'objet, c'est-à-dire, de son impossibilité d'être pensé, donc représenté. Il est néanmoins indispensable de se faire une représentation de l'objet pour que la pulsion puisse être satisfaite, même si seulement partiellement.

Comment peut-on alors articuler les relations entre les pulsions et l'objet ?

⁹ La pulsion de mort est considérée par Freud comme la pulsion présente chez tous les êtres vivant et qui se traduit par la recherche dans état d'absence totale de tension. La pulsion de mort peut être définie comme « une tendance générale des organismes non seulement à réduire l'excitation vitale interne mais aussi, par là, à revenir à un état primitif inorganisé, soit en d'autres terme à la mort première » (Dictionnaire de la psychanalyse, 1993, dir. Chemama R., p.233) Nous développerons le concept de la pulsion de mort un peu plus loin.

1.2. Les pulsions et leurs relations à l'objet

1.2.1. Pulsions sexuelles et pulsions du moi

C'est dans les « *Trois essais* » (1905) que Freud utilise le terme pulsion (*Trieb*¹⁰ en allemand) pour la première fois. Ce concept sera remanié et précisé tout au long de ses travaux car la notion de pulsion sera toujours articulée en fonction de découvertes cliniques. Ainsi la première utilisation de ce terme tient compte de la découverte de la sexualité infantile. Cette première notion de la pulsion nous renvoie à son origine biologique et est nommée la « libido »¹¹. Freud distingue la pulsion alimentaire et la pulsion sexuelle. Cette dernière fait lien entre l'excitation corporelle et la psyché, en représentant la première dans la dernière. Freud fait de la pulsion un moteur de la vie du sujet. Le trait caractéristique de la pulsion sexuelle, qu'on peut déjà repérer dans la première partie des « *Trois essais* », « Les aberrations sexuelles », est son lien intrinsèque avec l'objet qui a été choisi pour sa satisfaction. A son tour Freud nous montre que l'objet sexuel, par lequel la pulsion tente de se satisfaire, peut être représenté par un éventail d'objets différents et que la pulsion est flexible quant à sa satisfaction par un substitut de l'objet qui était initialement visé¹² : « Un autre caractère important de la libido c'est... la facilité avec laquelle elle passe d'un objet à l'autre » (Freud S., 1938, p. 10).

En développant le concept de libido Freud dit, qu'au début de la vie, la pulsion n'est pas unifiée. Elle se compose des différentes pulsions partielles qui ne seront réunies qu'à la puberté. Les pulsions sexuelles partielles cherchent le « plaisir d'organe », la fonction de

¹⁰ Ce terme a posé énormément de problèmes aux traducteurs de Freud qui l'avaient traduit dans les premières éditions comme « instinct ». Malheureusement, je dois constater que cette faute continue à persister dans les traductions russes notamment.

¹¹ Pour rester fidèle au fil du développement du concept il faut dire que déjà dans l' « *Esquisse d'une psychologie scientifique* » (1895) on retrouve dans la correspondance avec Fliess qu'il parle déjà de la libido faisant un lien entre l'énergie somatique et l'énergie psychique

¹² Il faut dire aussi que dans le cas de la fixation de la libido sur un objet particulier la pulsion perd de sa flexibilité en maintenant un lien très intime avec cet objet choisi.

reproduction unificatrice ne sera découverte qu'au moment où elles se réunissent en une seule pulsion.

Poursuivant le chemin de la réflexion sur la question de la pulsion dans le texte « *Troubles psychogènes de la vision dans la conception psychanalytique* » (1910), Freud fait une distinction entre les pulsions sexuelles qui sont responsables de la survie de l'espèce et un autre groupe de pulsions qui maintiennent en vie l'individu, ces dernières sont appelées pulsions du moi ou d'autoconservation. Freud insiste sur le fait que l'entrée dans la vie sociale se fait au prix d'aménagement des pulsions sexuelles.

En introduisant la notion de narcissisme en 1914¹³ Freud redéfinit la distinction entre les groupes de pulsions, car ce que l'on observe dans le narcissisme n'est autre que l'investissement du moi pris en tant qu'objet par la pulsion sexuelle. Ainsi, il propose de distinguer la libido d'objet et la libido du moi et, par la suite, les pulsions sexuelles et les pulsions du moi qui sont, elles, non sexuelles.

Dans le « *Pulsions et destins des pulsions* » (1915) Freud définit la pulsion en tant qu'une force constante qui maintient l'activité psychique du sujet. « L'excitation pulsionnelle ...vient .. de l'intérieur de l'organisme lui-même » (Freud S., 1915, p.14). La pulsion devient un « représentant psychique des excitations » (Ibid., p.18) éprouvé par l'organisme. La pulsion qui est caractérisée par quatre éléments :

- la source : le corps propre
- la poussée : vient de l'excitation d'un organe quelconque
- le but : la décharge pulsionnelle/la satisfaction
- l'objet : cet par quoi la pulsion peut atteindre le but

Freud insiste sur le fait que les pulsions sexuelles sont régies par le principe de plaisir et ont pour but la reproduction de l'espèce. Le but final des pulsions est toujours la satisfaction, mais

¹³ Freud S., 1914, « Pour introduire le narcissisme ».

il ne sera jamais atteint complètement car Freud avance que les pulsions sont « inhibées quant au but » (Ibid., p. 19)

Il propose également de distinguer quatre destins des pulsions. Ces destins sont à considérer comme les défenses contre la réalisation directe des pulsions. La première, le refoulement, est responsable de la formation du symptôme. La deuxième, la sublimation, est caractérisée par la déviation de la pulsion de son but. Puis, viennent le renversement dans le contraire et le retournement sur la personne. Dans le texte « *Pulsions et destins des pulsions* » Freud ne s'intéresse qu'aux deux derniers. Il explique que le renversement dans le contraire peut concerner soit le renversement de l'activité dans la passivité, soit le renversement du contenu. Le renversement de la pulsion concerne le changement du but : « regarder », qui est une pulsion active dans le voyeurisme, se renverse dans « être regardé » chez l'exhibitionniste, par exemple. Le renversement du contenu ne peut être observé, selon Freud, que dans un seul cas quand l'amour se transforme en haine. Dans le retournement sur la personne propre ce n'est pas le but qui change mais bien l'objet. Ces deux destins peuvent être différemment observés dans les cas du fonctionnement pervers et dans la névrose, mais portent tous les deux la marque de la phase narcissique préliminaire.

Le refoulement « n'est pas un mécanisme de défense présente à l'origine » (Freud S., 1915, p. 47). Il existe tout de même un refoulement originaire « qui consiste en ceci que le représentant psychique (représentant-représentation) de la pulsion se voit refuser la prise en charge dans le conscient » (Ibid., p. 48). Le refoulement proprement dit est un mécanisme qui organise en lien les rejets venant de l'inconscient où le représentant de la pulsion persiste en continuant à s'organiser, en formant des rejets et en faisant des liaisons. Les symptômes névrotiques sont les effets du fonctionnement du refoulement « qui permettent au refoulé de gagner cet accès au conscient qui lui était refusé » (Ibid., p.51). Il est important de souligner que le refoulement est précédé par l'activation du conflit psychique et son essence consiste

« ..à empêcher [à *une représentation représentant*] de la pulsion de devenir consciente »
(Freud S., 1915, p. 5).

La sublimation consiste dans un processus qui commence par le retrait de la libido de l'objet sexuel et son réorientation vers un objet non-sexuel. C'est un processus qui se doit à la civilisation et qui permet de répondre sans faire recours au refoulement aux exigences de la vie humaine. La sublimation suppose la présence de l'Idéal du Moi, dont les exigences peuvent être satisfaites par la voie de sublimation¹⁴.

En mettant en lien l'objet, que Freud caractérise comme « ce qu'il y a de plus variable dans la pulsion » (Freud, 1915, p.19) et la pulsion sexuelle, il arrive à la conclusion que la distinction de la pulsion sexuelle et la pulsion d'autoconservation n'a pas d'importance¹⁵. La première s'étaye sur la dernière et la pulsion sexuelle ne peut se détacher de la pulsion du moi qu'avec la découverte et l'investissement de l'objet extérieur. Ainsi le moi du sujet peut être pris comme un objet d'amour quand la pulsion sexuelle retourne vers le moi du sujet. Alors, nous pouvons donc parler de la libido du moi et de la libido d'objet.

1.2.2. La libido du moi, la libido d'objet et le choix d'objet

Freud choisit le terme libido pour nommer la manifestation de la pulsion sexuelle chez l'homme. Il en fait un parallèle avec le concept platonicien de l'Eros, en indiquant que l'amour et l'énergie amoureuse sont de nature sexuelle mais pas uniquement génitale. Cet amour peut soit être porté sur un objet extérieur, soit peut viser le moi propre du sujet. La libido du moi est désignée par Freud par le terme narcissisme. Il dit que « le narcissisme serait... le complément libidinal à l'égoïsme de la pulsion d'autoconservation dont une part est, à juste titre, attribuée à tout être vivant » (Freud S., 1914a, p.82). On peut distinguer deux

¹⁴ La sublimation n'est pas la seule voie qui mène à la satisfaction des exigences de l'Idéal-du-Moi, il existe aussi le processus de l'idéalisation qui peut servir pour le même objectif.

¹⁵ « Ce n'est pas nécessairement un objet étranger /qui sera visé par la pulsion/ mais c'est tout aussi bien une partie du corps propre » (Freud S., 1915, p.19)

formes de narcissisme. Le narcissisme primaire est à la base de l'investissement libidinal du corps propre du sujet au tout début de sa vie. Le narcissisme secondaire se forme plus tard sur la base de narcissisme primaire quand la libido retourne vers le moi en passant par les objets extérieurs investis antérieurement. Soulignons le fait que c'est en rentrant en relation avec l'objet que la libido narcissique se transforme en libido d'objet. « C'est d'abord par les pulsions d'autoconservation que l'objet est apporté du monde extérieur au moi... » (Freud S., 1915, p.38)

Au début de la vie du nouveau-né le premier lieu de plaisir et de la satisfaction est son propre corps. Ainsi, le corps devient l'objet de la pulsion qui prend la forme d'une pulsion auto-érotique. Freud dit que « pendant l'enfance, la pulsion sexuelle n'est pas centrée et qu'elle est d'abord sans objet... » (Freud S., 1905, p.182)

L'objet prend sa forme « extériorisée » au moment du choix d'objet. Le choix d'objet s'effectue en deux temps: le premier temps est le moment « entre deux et cinq ans et la période de latence entraîne sa stagnation ou son recul » (Freud S., 1905, p.131). Ce temps est caractérisé « par la nature infantile de ses buts sexuels » (ibid., p.131). Le deuxième temps « intervient avec la puberté et détermine la conformation définitive de la vie sexuelle » (ibid., p.131). Ce choix d'objet vise en soi à rétablir le « bonheur perdu ».

Le choix d'objet peut être réalisé selon deux voies. Soit il s'effectue selon le type narcissique qui peut avoir les modalités suivantes :

- « a) Ce que l'on est soi-même
- b) Ce que l'on a été soi-même ;
- c) Ce que l'on voudrait être soi-même ;
- d) La personne qui a été une partie du propre soi » (Freud S., 1914, p.95).

Ou bien le choix d'objet est réalisé par étayage sur les modèles infantiles, dont on peut aussi noter les modalités suivantes :

« a) La femme qui nourrit ;

b) L'homme qui protège ;

et les lignées de personnes substitutives qui en partent » (Ibid., p.96)

Dans chaque objet investi par la pulsion le sujet va tenter de retrouver une lueur du premier objet de satisfaction.

1.2.3. Pulsions de vie et pulsions de mort

Au fil de l'élaboration du concept des pulsions dans « *Au-delà du principe de plaisir* » en 1920 Freud arrive à la conclusion que « ...l'opposition, que nous avons établie à l'origine, entre pulsions du moi et pulsions sexuelles s'avérait inadéquate » (Freud, 1920, p.100). Il oppose la pulsion sexuelle, ou la pulsion de vie, à la pulsion de mort en introduisant ainsi une dimension existentielle de la pulsion. « Le but de l'Eros ... c'est la liaison. Le but d'autre pulsion... est de briser les rapports... » (Freud, 1938, p.8). Ces deux pulsions sont intrinsèquement liées et leur fonctionnement est articulé autour de l'objet. « ... les deux pulsions fondamentales sont antagonistes ou bien combinées » (Ibid., p.8). Freud propose un exemple de l'action de manger qui satisfait la faim en incorporant l'objet de satisfaction qui sera ainsi détruit. Il postule que « cet accord et cet antagonisme des deux pulsions fondamentales confèrent ... aux phénomènes de la vie toute la diversité qui lui est propre » (Ibid., p.8). La pulsion de mort tend au retour dans l'état où toute tension est absente. Mais la diminution de la tension est aussi ce qui est visé par le principe de plaisir. Ainsi Freud fait de la pulsion de mort le principe même du fonctionnement psychique. « Il nous est permis de penser de la pulsion de destruction que son but final est de ramener ce qui vit à l'état inorganique et c'est pourquoi nous l'appelons aussi *pulsion de mort*. Si nous admettons que l'être vivant n'est apparu qu'après la matière inanimée et qu'il en est issu, nous devons en conclure que la pulsion de mort se conforme à la formule donnée plus haut et suivant laquelle

une pulsion tend à restaurer un état antérieur. Pour l'Eros, nous ne pouvons pas appliquer la même formule... » (Freud, 1938, p.8)

Dans le « *Malaise de la civilisation* » (1929) Freud parle du « combat éternel » entre l'Eros et la pulsion de mort. Si la pulsion de vie cherche à avoir la satisfaction venant des objets extérieurs¹⁶, la pulsion de mort vise plutôt à détruire les liens aux objets. L'évolution de civilisation exige alors que pour la préservation de l'espèce et pour la préservation de chacun de ses membres ce combat soit maintenu. La satisfaction totale de chacune de ses pulsions amènerait d'abord à la disparition de l'espèce, puis de l'individu car la satisfaction pleine comporte la destruction de l'objet de satisfaction.

Il est vital donc pour l'espèce et pour l'individu que la satisfaction ne soit jamais totale, que la pulsion rate toujours le véritable objet de satisfaction car le non-ratage ramènerait l'objet à la destruction et l'individu à la mort.

Il ressort de ce concept de pulsions que d'une part leurs mouvements s'articulent autour de l'objet choisi en tant qu'objet de satisfaction, d'autre part l'objet visé originellement ne doit jamais être atteint. En revenant à notre distinction entre différentes formes d'objet nous pouvons dire que la pulsion sera amenée à renoncer d'atteindre l'objet complètement adéquat quant à sa satisfaction et elle sera « obligée » à toujours viser l'objet qu'on appelle l'objet-représentation. Cet objectif fera toujours en sorte que la satisfaction pleine ne sera pas atteinte.

1.2.4. La satisfaction et la perte

Il ressort des caractéristiques de pulsions que l'objet peut être n'importe quel objet et que la pulsion ne doit jamais être satisfaite car le contraire signifierait l'arrêt de l'activité psychique, autrement dit la mort du sujet. Néanmoins le sujet va toujours tenter de trouver

¹⁶ Même si cet objet sera le moi mais pris en tant qu'objet sexuel suite au passage par d'autres objets.

l'objet le plus adéquat possible car il garde les traces mnésiques de la satisfaction totale sur lesquelles il va tenter de reconstruire la représentation de l'objet.

Cet objet-représentation, n'étant présent qu'en tant qu'image, pose d'emblée le problème de satisfaction qui devient impossible. La véritable expérience de satisfaction évoquée par Freud est suivie d'une perte. Cette expérience a un rôle important dans le choix d'objet ultérieur qui vise à rétablir « le bonheur perdu ». La perte de l'objet réel apparaît au moment où l'enfant devient capable de construire de manière globale la représentation de la personne à qui appartient le sein. Cela veut dire que la découverte de l'objet coïncide avec sa perte. Cette perte est nécessaire à la naissance du sujet désirant car cette éternelle insatisfaction pousse le sujet à vivre en remplaçant l'objet impossible par d'autres objets.

1.2.5. L'inadéquation entre la pulsion et l'objet

Nous voyons que la perte de l'objet véhicule le fait que tout autre objet, que le sujet va chercher, doit toujours rester en partie inadéquat à la pulsion. Freud développe l'idée que c'est l'Idéal du Moi qui veille à ce que la satisfaction ne soit que partielle. « L'idéal du moi a soumis à des conditions sévères la satisfaction libidinale en rapport avec les objets, en faisant refuser par son censeur une partie de cette satisfaction, comme inconciliable » (Freud S., 1914, p.104). Cette instance, imposée de l'extérieur, est investie par le moi afin de s'éloigner du narcissisme primaire. Ainsi le moi tente de retrouver la satisfaction par le moyen d'investissement autant de l'objet que de cet idéal, Freud dit à ce propos « ...le moi a émis les investissements libidinaux d'objet. Il se trouve appauvri au bénéfice de ces investissements ainsi que de l'idéal du moi, et il s'enrichit à nouveau par les satisfactions objectales ainsi que par l'accomplissement de cet idéal » (Ibid., p.104).

La censure de l'Idéal du Moi, permettant au sujet d'accepter l'impossibilité de la satisfaction totale, joue un rôle important pour le sujet dans son inscription dans le lien social.

« De l'idéal du moi une voie importante conduit à la compréhension de la psychologie collective. Outre son côté individuel, cet idéal a un côté social, c'est également l'idéal commun d'une famille, d'une classe, d'une nation. Outre la libido narcissique, il a lié un grand quantum de la libido homosexuelle d'une personne, libido, qui, par cette voie est retournée dans le moi. L'insatisfaction qui résulte du non-accomplissement de cet idéal, libère de la libido homosexuelle, qui se transforme en conscience de culpabilité (angoisse sociale). La conscience de culpabilité était originellement l'angoisse d'être châtié par les parents, ou, plus exactement de perdre leur amour... » (Ibid., p.105). Ainsi le sujet en se soumettant aux exigences de l'Idéal du Moi s'inscrit dans l'histoire et dans la culture qui lui sont propres au prix du refus de l'objet qui lui apporterait une satisfaction entière. L'objet de satisfaction totale est ainsi construit et accepté comme un objet impossible à atteindre.

Ainsi le sujet est celui qui de par son inscription dans la culture ne pourra pas accéder à ce qui est recherché par les pulsions qui animent sa vie psychique. La culture impose cette limite qui permet aux membres d'une société de vivre ensemble et de créer. Or, la société actuelle, dont l'analyse sera faite plus loin dans ce travail, prône une politique qui vise à mettre aux oubliettes l'essence même de l'être humain. L'être humain qui vient au monde dans un état de dépendance extrême ne peut pas dès le début de sa vie jouir constamment. L'insatisfaction est ce par quoi le sujet apprend le monde. L'objet que le sujet tente d'obtenir lui est impossible par essence car au moment de son émergence dans la psyché il est déjà absent. Cette construction de l'objet de la satisfaction pleine en tant qu'absent a un chemin particulier, qui prenant racine dans les travaux de Freud, fut élaboré par la suite par Mélanie Klein et repris ultérieurement par Lacan.

1.3. Mélanie Klein et la question de l'objet partiel

Pour la psychanalyse, l'essentiel n'est pas la genèse,

mais la relation avec un objet

(Freud S., 1905, p.104, note de bas de page)

Il est important de dire, avant de parler de la position kleinienne, que Mélanie Klein a toujours travaillé en s'appuyant sur la deuxième topique de Freud. Son intérêt n'a pas spécialement porté sur l'adolescence et elle n'a pas non plus développé de théorie de l'adolescence. Mais les thématiques évoquées dans l'œuvre de Mélanie Klein, telles que l'objet, le surmoi archaïque, la perte, le deuil, la position dépressive ont contribué à la compréhension des processus adolescents par la suite.

1.3.1. Relation d'objet et Œdipe précoce

C'est à Mélanie Klein qu'on doit la première analyse des relations d'objet à l'âge précoce. En introduisant la notion d'Œdipe précoce, Mélanie Klein revisite la notion d'objet. Selon Mélanie Klein le premier objet sexuel est le sein et le corps maternel qui contient le pénis du père, les bébés et les excréments.

Mélanie Klein en observant les bébés est arrivée à la conclusion que le moi existe dès la naissance et le surmoi se construit pendant la première année de vie.

Mélanie Klein développe l'idée que la formation du surmoi, les relations d'objet et l'adaptation à la réalité résultent de deux processus : « la projection des pulsions sadiques de l'individu et l'introjection de ses objets » (Klein M., 1932, p.162). Elle reporte la formation du conflit œdipien à l'âge précoce au moment où le nourrisson commence à interagir avec le monde extérieur sans distinguer encore sa réalité intérieure de la réalité extérieure. Selon Mélanie Klein le conflit œdipien se déroule entre le moi et le surmoi archaïque (*primitif* selon

les termes de M. Klein). Les premiers stades du développement de l'enfant sont dominés par des pulsions destructrices et les angoisses qu'elles provoquent. Parallèlement, les relations d'objet se développent. Le sujet introjecte les objets qui forment le noyau de son moi aussi bien que du surmoi. L'intériorisation des objets déclenche aussi la peur de ces derniers car l'enfant réagit également à leur côté persécuteur. L'enfant va tenter de se débarrasser des objets menaçants en les projetant en-dehors. L'objet qui a un rôle d'objet anxiogène « par excellence » est le pénis du père à l'intérieur du corps maternel. C'est avec ce pénis¹⁷ et avec les enfants qui sont aussi présents dans le ventre de la mère que le conflit œdipien se déroule. Pourvue du pénis du père la mère devient toute-puissante, castratrice dévorante. Le moi du sujet doit tout le temps faire face à la menace d'être consumé par cette instance qui est sans doute persécutrice mais qui prend également le rôle du législateur de la jouissance.

La peur du père (à l'intérieur de la mère) est utilisée comme défense contre « l'angoisse engendrée par l'instinct /pulsion/ de destruction » (Klein M., 1932, p.151). Finalement, la sévérité du surmoi archaïque ne provient pas directement de la peur du père mais elle est « une conséquence des pulsions destructrices du sujet » (Ibid., p.152). Ce surmoi peut être caractérisé comme une menace intolérable d'anéantissement du sujet. Pour résister à cette menace, le sujet va projeter les imagos terrifiantes en-dehors et introjecter les objets qui vont renforcer son moi. Ces derniers participeront à la formation des idéaux.

1.3.2. De l'objet partiel à l'objet total

Mélanie Klein insiste sur le fait que la relation d'objet du sujet passe par le stade où l'objet -le sein- est clivé en bon et mauvais. Le bon est celui qui répond à la demande et qui sert par la suite de base à l'objet idéal. Le mauvais est l'objet persécuteur qui tente chaque fois de punir le sujet à cause de ces tendances destructrices.

¹⁷ Il est souvent reproché à Mélanie Klein la confusion qu'elle fait entre le pénis et le phallus, je me joins à cette critique.

En introduisant les notions de position schizo-paranoïde et de position dépressive Mélanie Klein décrit le processus du passage de l'objet partiel à l'objet total durant le stade oral. L'utilisation du terme « position » sert à marquer qu'il n'y a jamais de remplacement total d'une position par l'autre et que l'individu peut se retrouver dans une position comme dans l'autre au-delà du stade oral.

Comme nous l'avons dit plus haut, selon Mélanie Klein, le moi existe dès la naissance de l'enfant et il est capable de développer des mécanismes de défense et « d'établir des relations primitives d'objets dans le fantasme et dans la réalité » (Segal H., 1964, p.14). Ce moi est à la base construit d'objets introjectés dont le premier est le sein. Le sein est représenté sous deux formes différentes : le bon sein, idéalisé, et le mauvais, persécuteur. Le mauvais sein se forme à la base de la projection en-dehors d'une partie de la pulsion de mort par le moi. Ainsi le mauvais sein est vécu comme persécuteur. L'autre partie de la pulsion de mort, celle qui reste en moi, se transforme, selon Mélanie Klein, en une agressivité contre le persécuteur.

D'un autre côté, le moi développe une relation avec l'objet idéal car en se débarrassant de la pulsion de mort, il utilise le reste libidinal qui sert à établir cette relation satisfaisant la pulsion. Donc on peut voir que le sein est clivé en bon et en mauvais, ce qui nous permet de dire qu'à ce moment de la vie il existe une relation avec l'objet partiel. « Le fantasme de l'objet idéal est produit et confirmé par les expériences gratifiantes d'amour et de nourriture venant de la mère réelle extérieure; le fantasme de persécution provient également des expériences réelles de privation et de douleur, mais le nourrisson les ressent comme venant des objets persécuteurs » (Ibid., p.15). Ainsi le nourrisson tente d'acquérir, par le moyen de l'identification, et de préserver en lui l'objet qui lui donne la vie et qui le protège. En même temps, il essaie de tenir à distance et d'exclure le mauvais objet et la pulsion de mort. Cependant, les mécanismes de projection et d'identification peuvent aller dans un sens

comme dans l'autre sens. Le nourrisson peut projeter vers l'extérieur ce qui est bon afin de le protéger de ce qui est ressenti à l'intérieur comme une menace à l'objet idéal. Il peut également introjecter le persécuteur afin d'en prendre le contrôle. L'angoisse que le nourrisson éprouve a un caractère paranoïde car elle provient de la crainte que le mauvais objet ne pénètre dans le moi et n'anéantisse l'objet idéal et le soi. L'angoisse de persécution et le clivage de l'objet en bon et mauvais donne une appellation à cette position particulière du nourrisson que Mélanie Klein nomme position schizo-paranoïde. Il est indispensable de noter que le clivage est employé avec pour objectif que le moi puisse émerger et qu'on puisse mettre « de l'ordre dans ses acquisitions » (Ibid., p. 24).

L'angoisse de persécution et l'idéalisation sont liées au clivage. A un degré modéré les deux seront utiles dans la vie d'adulte. La première servira dans les situations où il faudra reconnaître et estimer des dangers extérieurs. L'idéalisation fondera la base de la confiance dans le monde extérieur et en soi-même, de la capacité à aimer, à concevoir des idéaux sociaux et à apprécier la beauté.

La sortie de la position schizo-paranoïde est possible grâce à une confiance croissante en l'objet idéal et « en sa supériorité sur les objets persécuteurs et aussi en celle de sa propre pulsion de vie sur sa propre pulsion de mort » (Ibid., p.25). Le moi en s'identifiant à l'objet idéal acquiert la capacité de faire face aux angoisses. Plus le moi se sent fort moins le clivage entre bon et mauvais est ressenti. L'agressivité qui commence à être perçue comme faisant partie du moi n'a plus besoin d'être projetée sur ses objets. Cela prépare le terrain de l'intégration du moi et de la différenciation de ce qu'est le moi et les objets, aussi bien que l'apparition de l'objet total.

1.3.3. L'envie et la jalousie

Il est écrit ci-dessus que la « bonne » voie de sortie de la position schizo-paranoïde consiste en la disparition du clivage et en la constitution de l'objet total. Cependant le fonctionnement normal des mécanismes schizoïdes peut être perturbé par de l'envie très intense. Dans ce cas, le clivage ne peut pas être maintenu, « puisque c'est l'objet idéal qui provoque l'envie et est attaqué et abîmé, ce qui amène de la confusion entre le bon et mauvais et interfère avec le clivage » (Segal H., 1964, p.38). Mélanie Klein caractérise l'envie comme l'un des sentiments les plus primitifs. Elle naît dans les relations duelles avant l'intervention d'un tiers, ce qui est le cas de la jalousie. Le sujet envie l'objet pour ses qualités quelconques et aucun autre objet ne peut le remplacer. Ainsi le nourrisson, qui se sent plein d'angoisse et d'agressivité et perçoit le sein comme une source de tout ce qui est bon, tente d'endommager celui-ci en y projetant des mauvaises parties de lui-même. L'objet idéal se retrouve abîmé et la confusion entre le bon et le mauvais objet s'installe. Ce mouvement perturbe le fonctionnement normal du clivage. Finalement, le moi se retrouve sans objet idéal qui lui procurerait de l'amour et de la protection ce qui à son tour empêche les processus de bonnes introjections sans lesquelles le clivage ne se maintient pas. Il devient évident que ce chemin fait tourner le sujet dans un cercle vicieux « où l'envie empêche une bonne introjection, ce qui à son tour, augmente l'envie » (Ibid., p.29). Ainsi le sentiment profond de culpabilité s'installe et les objets sont tous perçus comme persécuteurs. L'excès de l'envie, selon Mélanie Klein, contribue au développement psychopathologique.

Dans le cas du développement normal l'envie est dominée par le sentiment de gratitude envers le sein. Le sein, introjecté comme objet idéal, devient une partie du moi et l'envie affaiblie laisse la place aux autres sentiments. Mélanie Klein considérait que l'envie du pénis est l'envie « ajoutée » à l'envie primaire du sein. Mélanie Klein supposait que les filles et les garçons passent par une « phase féminine » assez tôt lorsqu'ils vont aller vers le

père pour se protéger des menaces du mauvais objet. Ce mauvais objet représente le Surmoi archaïque qui menace d'anéantissement le sujet, ce qui provoque en lui l'angoisse de mort.

Concernant la jalousie, ce sentiment exige le passage par la position dépressive où la distinction entre le sujet et l'objet devient nette. La jalousie suppose la présence d'un tiers qui aurait droit, aussi bien que le nourrisson, à l'objet qui devient perçu comme indépendant.

1.3.4. Le renoncement d'objet et la position dépressive

Si Freud parle de renoncement de l'objet à la puberté, Mélanie Klein renvoie cette perte à la période précœdipienne, lorsqu'il est question de dépasser le clivage de l'objet et de concevoir la mère comme une personne totale. Le sein perdu reste pourtant pour le nourrisson un objet désirant mais non-accessible. L'élaboration de la position dépressive permet de dépasser le sentiment excessif de culpabilité et de s'identifier aux « bons aspects de l'objet perdu » (Gamill J., 2006, p.965)

La position dépressive se forme sur la base d'une tendance à l'intégration qui est assez faible au départ et qui monte en puissance au cours du développement du nourrisson. Au moment où cette tendance devient plus ou moins stable on peut dire que le nourrisson a atteint une position dépressive.

La position dépressive est caractérisée par une modification cruciale dans la relation à l'objet. A un moment donné le nourrisson commence à apercevoir que ses sensations, aussi bien bonnes que mauvaises, proviennent d'une même source. Ce phénomène va de pair avec le moment où le nourrisson commence à reconnaître sa mère. Ainsi l'objet qui était auparavant clivé en bon et en mauvais devient un objet total. Maintenant la mère est perçue comme une personne totale et séparée du bébé. « Le nourrisson découvre sa détresse, son extrême dépendance de la mère et sa jalousie envers les autres » (Segal H., 1964, p.52).

Parallèlement le moi du nourrisson suit aussi le chemin de l'intégration et il devient de moins en moins clivé « en bonnes et mauvaises composantes » (Ibid., p.52). A présent les angoisses proviennent d'une autre source car le nourrisson s'aperçoit que c'est lui-même qui a des pulsions destructrices pouvant être dangereuses pour l'objet qu'il aime et dont il est dépendant. La découverte de l'autonomie de l'objet intensifie chez le nourrisson le besoin de possession de l'objet. Ce besoin de possession se traduit au niveau oral par la dévoration. Cette dévoration sans bornes, qu'on observe chez les nourrissons, est la source d'une nouvelle angoisse qui concerne non seulement l'objet externe mais aussi l'objet interne, déjà introjecté, formant le noyau du moi. Le nourrisson se trouve donc face à l'angoisse de détruire son monde interne ainsi que l'objet dont il dépend entièrement, sa mère, comme conséquence de sa propre activité. Le souvenir du bon objet au moment où le nourrisson le haïe amène le nourrisson à éprouver de nouveaux sentiments inconnus jusque-là : le sentiment de deuil et de nostalgie du bon objet qui se trouve perdu, et de la culpabilité car la perte est survenue suite à sa propre activité. Nous voyons ici que la perte advient au moment où l'objet total surgit. La perte et le sentiment du deuil mobilisent le besoin de réparer l'objet détruit. Le nourrisson est persuadé que son amour et ses soins redonneront vie à l'objet perdu et rétabliront les dégâts causés par son agressivité. Cette pulsion réparatrice est à l'origine de la créativité et de la sublimation. Les activités réparatrices concernent autant l'objet que le moi. « Elles sont dues en partie au souci de l'objet et à la culpabilité envers lui, suivie du désir de le reconstituer, de le préserver et de le rendre impérissable, en partie aussi à l'intérêt de l'autoconservation, orientée maintenant d'une manière plus réaliste » (Ibid., p. 58). Le désir de recréer les objets perdus pousse l'enfant à reconstruire ce qui a été détruit ou endommagé. Il arrive maintenant, selon Mélanie Klein, à sublimer ses pulsions qui peuvent lui sembler destructrices. En même temps l'enfant garde en lui le deuil et la nostalgie du premier objet perdu, cette perte s'avère irréparable mais l'enfant va préserver néanmoins le désir de retrouver l'objet perdu.

Selon Mélanie Klein le Surmoi commence à se former pendant la position schizo-paranoïde. Le mauvais objet persécuteur est ressenti comme celui qui exige et punit. L'objet idéal forme le noyau de l'Idéal du Moi qui a, lui aussi, un côté persécuteur car il exige de la perfection ultime. L'angoisse qu'éprouve le nourrisson vis-à-vis du Surmoi est une angoisse de mort car le Surmoi menace d'anéantir le sujet. Au début de la position dépressive le Surmoi est toujours ressenti comme extrêmement sévère mais au fur et à mesure de l'élaboration de la position dépressive il perd de sa cruauté. Les deux parties du Surmoi se rassemblent dans la position dépressive et le moi les perçoit comme aimées et haïes en même temps. « Un tel sur-moi cesse d'être uniquement une source de culpabilité et devient aussi un objet d'amour, ressenti par l'enfant comme un allié dans sa lutte contre ses pulsions destructives » (Ibid., p.57).

Finalement, le nourrisson arrive au stade où il est capable de se séparer de la mère, aimée et haïe. Ainsi ses relations au monde changent définitivement. Il devient capable de distinguer sa réalité interne de la réalité externe et perçoit les autres personnes comme des individus. Il arrive à mieux aménager ses pulsions destructrices et donc à préserver le bon objet.

Mélanie Klein met la pulsion de mort au centre du développement du sujet. Avec le passage à la position dépressive le sujet arrive à bien aménager ses propres tendances destructrices et à faire face au surmoi archaïque. Celui-ci va ensuite céder sa place dominante au surmoi œdipien. Ainsi la pulsion de mort semble modérée. Cette modération a un prix à payer, celui de la perte de l'objet. Le souvenir de cette perte est inscrit dans la position dépressive et prend pour forme la nostalgie de l'objet perdu. En maintenant à l'écart l'objet de désir, le sujet arrive à garder un certain équilibre entre le Moi, le Ça et le Surmoi. La pulsion de mort est plus ou moins maîtrisée jusqu'au moment de la puberté.

La question de l'objet telle qu'elle a été traitée dans l'œuvre de Mélanie Klein, avec toute la critique à laquelle on puisse la soumettre, nous montre que derrière tout objet visé par la pulsion se profile une tentative de voiler l'angoisse qui est à l'origine de l'être humain.

Cette angoisse, toujours présente dans la pulsion, peut être circonscrite par le concept du phallus, prenant son origine dans les travaux de Freud.

1.4. Le phallus dans l'œuvre freudienne

En abordant la question du phallus dans l'œuvre freudienne nous l'analysons selon deux lignes qui nous semblent principales. La première concerne la logique phallique comme logique d'organisation du lien social, la deuxième concerne le rôle du phallus quant à la construction subjective.

1.4.1. L'objet est interchangeable

Comme nous l'avons déjà montré le but de la libido est d'atteindre par un objet la satisfaction. Cet objet, construit sur les traces mnésiques de la toute première expérience de la satisfaction, ne peut continuer à exister qu'en tant qu'objet-représentation. Par sa nature cet objet-représentation ne peut pas être unique et irremplaçable car une des fonctions du moi consiste dans le processus de la création du lien entre les objets et la pulsion. Dans le « *Pulsion et destins des pulsions* » (1915) Freud dit qu'il n'y a pas de lien stable entre l'objet et la pulsion. L'objet peut être représenté par le corps propre ou être un objet extérieur. Il peut même être visé par des pulsions différentes. Ainsi l'objet de la pulsion devient ce « qu'il y a de plus variable dans la pulsion » (Freud S., 1915, p.19).

Le développement de la pulsion commence par le développement des pulsions partielles, qui en ayant le corps comme objet, se concentrent successivement sur les zones

érogènes différentes. Ces zones érogènes donnent le nom aux stades du développement de la pulsion. Freud distingue quatre stades libidinaux : le stade oral, le stade anal, le stade phallique et le stade génital. Il précise que le développement libidinal est diphasique chez l'homme et entre le troisième et quatrième stade, il introduit la période de la latence qui est caractérisé par l'absence de zone érogène. Freud insiste sur le fait que la satisfaction sexuelle n'est pas synonyme de la satisfaction génitale.

Les pulsions partielles, en passant par la zone orale et la zone anale, trouvent leur première organisation au moment du stade phallique. « Au cours de la phase phallique apparaissent les débuts d'une organisation, qui subordonne les autres tendances au primat des organes génitaux ; c'est alors que la recherche générale du plaisir commence à s'intégrer à la fonction sexuelle » (Freud, 1938, p.16). Mais cette première organisation génitale différencie de celle de l'adulte. Cette différence « ...réside en ceci que, pour les deux sexes, *un seul organe génital*, l'organe mâle, joue un rôle. Il n'existe pas un primat génital, mais un primat *du phallus* ». (Freud, 1923, p. 114).

Considérant aussi ce stade comme le stade du premier choix d'objet, Freud décrit la survenue de la relation du sujet au phallus comme le moment le plus important de la construction subjective. L'importance du temps œdipien (synonyme de la phase phallique) consiste dans la construction subjective à travers le choix d'objet et des identifications qui viennent comme une force déterminante de la vie ultérieure du sujet. La question du choix d'objet et des identifications est intrinsèquement liée dans l'œuvre freudienne à la question du phallus qui est au cœur des processus œdipiens.

Sans entrer dans les détails des processus œdipiens car cette question fera l'objet de notre réflexion ultérieure, notons que le phallus, tel que Freud le conçoit, possède deux caractéristiques principales : il appartient à celui qui est le plus fort et qui établit la loi, il fait de cette figure qui le possède une figure d'exception, une autorité qui interdit et pacifie en

même temps¹⁸, et au moment de son émergence imaginaire le phallus est conçu comme une partie détachable¹⁹ du corps.

Avant 1932, il est difficile de repérer chez Freud à quel moment le pénis, en tant qu'un objet réel, bascule vers le phallus qui est, lui, un objet imaginaire. Nous pouvons constater qu'assez souvent il ne distingue pas le pénis du phallus et utilise le premier dans la fonction du deuxième. C'est dans la conférence sur « *La féminité* » (1932) que Freud va poser de manière claire le pénis en tant qu'objet imaginaire pourvu de la fonction symbolique. On retrouve dans le texte que « le souhait avec lequel la fille, se tournant vers le père, s'adresse à lui est sans doute, à l'origine, le souhait visant le pénis que la mère lui a refusé et qu'elle attend maintenant du père. Mais la situation féminine n'est instaurée que lorsqu'au souhait visant le pénis se substitue celui visant l'enfant, l'enfant venant donc à la place du pénis, selon une ancienne équivalence symbolique » (Freud., S., 1932, p.211). Chez la fille le moment de la découverte de l'absence du pénis et de son infériorité (clitoris) est le moment de l'apparition de l'angoisse de la castration. Le pénis, selon l'analyse que l'enfant se fait, a été coupé chez les femmes comme punition pour « les motions défendues » (Freud S., 1923a, p.116) qui lui sont également propres. Par contre, et Freud insiste là-dessus, pas toutes les femmes sont considérées comme castrées. « Mais des femmes respectées, comme sa mère, gardent encore longtemps le pénis » (Ibid., p.116). Ainsi nous voyons qu'avoir le pénis comprend en premier lieu la reconnaissance de l'autorité par l'enfant. Puis, lors du passage œdipien cette autorité est retirée de la figure maternelle et elle est attribuée au père, qui devient alors le représentant et le garant de la loi de l'interdit de l'inceste²⁰. Finalement, le moment de l'instauration des interdits fondamentaux coïncide avec l'émergence du phallus dans la psyché.

¹⁸ Nous reviendrons ultérieurement à cette question du rôle de l'autorité

¹⁹ « Le pénis est alors reconnu comme quelque chose que l'on peut séparer du corps et est identifié comme analogue de l'excrément qui était la première pièce de substance corporelle à laquelle on a dû renoncer » (Freud S., 1917, p.112)

²⁰ Nous aborderons plus en détail le temps œdipien plus loin dans ce chapitre

Qu'est-ce que fait cette émergence du phallus dans la psyché ?

La pulsion à travers l'objet vise la satisfaction. Le premier objet est l'objet du stade oral qui est le sein. L'émergence de l'objet oral sert à faire la toute première distinction entre l'objet et le sujet. Finalement, Freud essaie de dire, et ce que Lacan reprendra par la suite, que dans le moment de l'absence d'objet que l'enfant commence à se construire en tant que sujet désirant²¹. Dans cette construction désirante il y a un mouvement d'activité-passivité qui sert à maîtriser l'objet et que Freud va par la suite placer respectivement dans l'opposition masculinité-féminité, pour, finalement, arriver à la conclusion que l'activité n'est pas exclu de la féminité (Freud S., 1932). Dans l'« *Enfant est battu* » (1919) Freud montre que la passivité est liée au masochisme et constitue à un moment donné une partie d'un fantasme permettant d'articuler le processus de refoulement du désir inconscient. L'opposition actif-passif se met en place avant l'autre opposition²² dont le point de référence sera le phallus. Le déclin d'Œdipe va marquer la sexualité infantile par une nouvelle vision des êtres humains et de soi-même, l'enfant va découvrir qu'il y a des gens qui ont le phallus et ceux qui sont châtrés. Les hommes, pourvus du représentant visible du phallus seront rangés au pôle masculin et les femmes retrouveront leur destin au pôle des châtré(e)s. Freud ne remaniera pas son concept de la libido masculine et de la sexualité comme référencée par un seul point qui est le phallus. Il dit qu'à la puberté le rapport au phallus sera révisé et on verra apparaître une nouvelle opposition dans le développement de la sexualité qui sera masculin-féminin. Néanmoins on le sent assez prudent quant à sa conception du féminin. Il dit que le féminin reste une énigme liée à une non-découverte du vagin. Il réserve au phallus alors un rôle prépondérant dans le processus de la subjectivation (Freud S., 1923a).

Quand le phallus apparaît dans le psychisme il sert à deux choses. La première c'est la maîtrise de l'angoisse liée au complexe d'Œdipe. Le phallus prend sa place grâce à la

²¹ Le jeu de Fort-Da en est une belle illustration

²² Par ex., dans « l'Homme aux Loups » Freud montre comment l'identification à la femme prend relais dans la position passive masochique (Freud S., 1914b).

découverte que l'objet de satisfaction est manquant. Freud pense la découverte de l'absence du phallus du côté de l'enfant. Cette absence se trouve à des moments différents de l'Œdipe pour le garçon et pour la fille (Freud S., 1923*b*). Pour la fille l'absence du phallus marque l'entrée à l'Œdipe tandis que pour le garçon la fin de l'Œdipe est liée à l'angoisse de perdre le pénis. Le garçon ainsi que la fille vont attribuer le phallus au père ce qui permettra au garçon de s'identifier à celui-ci à la fin de l'Œdipe. Pour la fille le mouvement sera plus complexe car elle devra remplacer le phallus, lequel lui sera toujours impossible, par l'enfant qu'elle pourra donner au père. Ce qui lui permettra de s'identifier à la mère en tant qu'objet de désir du père. Ces identifications nous parlent d'une chose très importante. L'apparition du phallus, en tant que point de repère pour le sujet, remanie le rapport du sujet aux objets intérieurs. Ce que Freud nous dit en disant que tout ce qui sera « l'objet » et « passif » se rangera du côté châtré et tout ce qui sera « le sujet » et l'« actif » se trouvera du côté phallique (Freud S., 1923*a*).

Les deux enfants sortent de l'Œdipe avec une croyance, n'étant d'ailleurs qu'un leurre, que plus tard ils arriveront soit à avoir le phallus soit à l'être. Le phallus manqué à l'enfant œdipien indique le développement ultérieur de l'enfant qui va chercher à devenir grand en fonction de sa représentation de la place du phallus. Ainsi nous voyons que devoir se représenter le phallus signifie la possibilité de penser le manque (à l'être ou à l'avoir dirait Lacan). Finalement, ce qu'organise le phallus c'est le rapport du sujet au manque, ce qui va devenir structurant quant au désir du sujet.

Le rôle du phallus a été mis en avant par les deux mythes fondamentaux que Freud évoque dans son œuvre. Nous considérons le mythe du Meurtre du Père de la Horde comme mythe fondateur du lien social, et le mythe de l'Œdipe comme principe de la construction du sujet.

1.4.2. Totem et tabou : le principe d'organisation du lien social

« *Totem et tabou* » (1913) est consacré à l'étude du développement de la société du point de vue psychanalytique. Névrosé et primitif font l'objet de la recherche de Freud. En investiguant le fonctionnement et les coutumes des peuples primitifs, Freud fait le parallèle entre le mode de vie des tribus et des névrosés.

Ce qui va nous intéresser dans cet ouvrage c'est le mythe du meurtre du Père de la Horde primitive comme mythe fondateur du lien social qu'introduit Freud.

Revenons brièvement sur ce mythe. Les frères n'étaient pas contents que le Père possède toutes les femmes et qu'il puisse en jouir sans entrave tout en interdisant aux autres le droit à la jouissance. La loi du Père n'accordait aucun espoir à ses fils de pouvoir jouir comme lui. Un jour les frères se sont réunis, se sont révoltés et ont tué le Père. Ils l'ont mangé et ont célébré ce moment qui était « peut-être la première fête de l'humanité » (Freud S., 1913, p.199). Ce geste de dévoration est considéré par Freud comme celui d'identification. Alors chacun des frères était maintenant devenu le Père du fait de l'appropriation d'un trait (réel) de celui-ci. Ainsi ils se sont retrouvés « orphelins » et chacun avait le même droit de remplacer le Père et d'établir un ordre selon son propre gré. Pourtant, malgré leurs attentes, la figure du Père n'est pas disparue. Au moment du meurtre les frères ont été emportés par leur haine à l'égard de celui qui avait droit à toute la jouissance. Certes, le Père était haï mais il était également aimé et adoré, ce que l'acte d'identification avait prouvé. Une fois le père en tant qu'être vivant supprimé, son souvenir chez chacun des frères le ressuscite. Ce souvenir est enrobé d'une tendresse débordante et d'un sentiment de culpabilité qui aura un rôle primordial dans l'organisation de cette « bande fraternelle » (Freud S., 1913, p.201). Réunis à nouveau par les remords et le sentiment de culpabilité les frères vont restituer le Père qui sera désormais encore plus puissant que de son vivant. « Ce que le père empêchait autrefois, par le fait même de son existence, les fils se le défendaient à présent eux-mêmes, en vertu de cette

« obéissance rétrospective » » (Ibid., p.201). Ainsi les deux tabous fondamentaux du totémisme ont vu leur jour. Ces deux tabous sont celui du meurtre et celui de l'inceste. Tout en ayant une valeur psychologique différente²³ les deux interdits fondamentaux ont fondé une communauté humaine réunie autour du totem qui jouait un rôle du substitut du père. L'attitude que les fils vont adopter envers le totem témoigne d'une tentative d'apaiser le sentiment de culpabilité éprouvé à l'égard du père qui continuera à protéger ses fils. La fête du totem qui était de coutume aura un sens particulier. Elle servira à rappeler aux fils leur victoire permettant un dépassement « programmé et encadré » des limites imposées par la vie communautaire. Ainsi Freud pense la naissance de la société. Cette naissance prend racine dans une faute commune. La religion de la société se base sur « le sentiment de culpabilité et sur le repentir ; la morale, sur les nécessités de cette société, d'une part, sur le besoin d'expiation engendré par le sentiment de culpabilité, d'autre part » (Ibid., p.205).

Freud souligne l'importance du sentiment de culpabilité qui lie les membres d'une même société et qui sert à maintenir l'interdit de « deux seuls crimes qui intéressaient la société primitive » (Ibid., p.202). Freud nous rappelle dans ce texte que les deux tabous fondamentaux du totémisme sont les mêmes qui s'instaurent au moment de l'Œdipe. Ce qui nous fait dire que les processus de naissance de la société et du sujet suivent la même logique.

Abordons maintenant le mythe de l'Œdipe que Freud a utilisé comme illustration métaphorique des processus intrapsychiques mises en œuvre au stade phallique du développement de la libido.

²³ Freud postule que le tabou du meurtre relève de l'absence d'un nouveau motif de tuer car le père visé est mort, alors que l'interdit d'inceste provient d'une nécessité de vivre ensemble pour laquelle il a fallu « instituer l'interdiction d'inceste, par laquelle ils renonçaient tous à la possession des femmes convoitées... » (Ibid., p.202)

1.4.3. L'Œdipe le Roi: la construction subjective

Si le mythe du meurtre du père peut être pris du côté de sa valeur organisatrice du lien social et du côté de l'histoire de la civilisation, le mythe de l'Œdipe, le deuxième mythe fondamental de l'œuvre freudienne, nous renvoie à l'histoire individuelle.

Rappelons-nous très brièvement le mythe. Laïos et Jocaste furent prévenus par l'oracle que leur fils avait pour destin de tuer son père et d'épouser sa mère. Face à cette prophétie terrifiante, les parents décidèrent d'abandonner l'enfant. Ainsi le serviteur de la famille royale de Thèbes amena l'enfant dans les montagnes et l'y laissa à la merci des dieux. L'enfant fut retrouvé et soigné par une famille de bergers qui le confia par la suite au roi de Corinthe. On lui donna le nom d'Œdipe et on lui cacha son origine. L'enfant a grandi et un jour il entend l'oracle énoncer son destin. Horrifié par l'entendu il quitta sa famille adoptive tout en ignorant la nature du lien entre lui et ceux qu'il pensait être ses parents. Le destin d'Œdipe montre que l'inévitable ne peut que nous arriver. Ainsi Œdipe tua son père, le prenant pour le chef d'une bande de voleurs et épousa sa mère, veuve de Laïos, qui lui fut donnée pour épouse par le peuple reconnaissant de Thèbes. Œdipe prit la place de son père en aveugle ignorance. Il conçut quatre enfants avec Jocaste et vécut heureux dans son destin. Un jour la vérité insupportable dévoila à l'Œdipe ses crimes et le poussa à se crever les yeux²⁴. Il quitta Thèbes et, guidé par sa fille Antigone, il trouva la mort aux pieds d'Athènes.

Quelle lecture analytique en a fait Freud ? Dans les « Cinq leçons sur la psychanalyse » (1909) il postule que « le « mythe du roi Œdipe » qui tue son père et prend sa mère pour femme est une manifestation peu modifiée du désir infantile contre lequel se dresse plus tard, pour le repousser, la « barrière de l'inceste » » (Freud S., 1909, p. 69).

²⁴ Ainsi l'instant de voir nécessite toujours le revoilement afin de ne pas permettre à la pulsion de mort de nous plonger dans la jouissance sans limites, nous y reviendrons.

En observant les jeunes enfants, âgés de trois à cinq ans²⁵, Freud arrive à une conclusion que les garçons et les filles éprouvent des désirs sexuels envers le parent du sexe opposé. Le garçon²⁶ veut sa mère, auparavant investie comme objet, pour lui seul et en même temps s'identifie au père qui devient son idéal. A un moment donné le petit garçon aperçoit qu'il doit partager sa mère avec le père et que celui-ci le prive d'elle. Il se sent alors envahi par des sentiments ambivalents : l'amour tendre pour son idéal et la haine pour son rival. La coïncidence de l'idéal et du rival en une seule personne représente un conflit majeur du stade phallique. Au début de ce stade le garçon veut que son père disparaisse et lui prendre entièrement sa place. Par des mouvements d'identification et d'intériorisation des interdits imposés d'abord par les parents réels le surmoi émerge. A partir de ce moment l'enfant renonce à vouloir sa mère pour épouse. « Les investissements d'objet sont abandonnés et remplacés par une identification. L'autorité du père ou des parents, introjectée dans le moi, y forme le noyau du surmoi, lequel emprunte au père la rigueur, perpétue son interdit de l'inceste et ainsi, assure le moi contre le retour de l'investissement libidinal de l'objet. Les tendances libidinales appartenant au complexe d'Œdipe sont en partie déssexualisées et sublimées, ce qui vraisemblablement arrive lors de toute transformation en identification, et en partie inhibées quant au but et changées en motions de tendresse » (Freud, 1923*b*, p.120).

Le moment de la fin d'Œdipe est marqué par le refoulement par l'enfant du désir incestueux et par la reconnaissance (provisoire) du manque du phallus chez lui. Ce premier tour de l'Œdipe reste inachevé quant à la relation du sujet à l'objet de satisfaction. Cette castration, dont l'acceptation est le destin de tout un chacun des névrosés, n'advient pas encore à son statut universel. L'enfant pour pouvoir lui faire face va « jeter un voile » (Freud,

²⁵ En parlant du développement de la libido Freud appelle le stade où l'organe sexuel masculin devient une zone érogène le stade phallique et c'est justement quand l'enfant arrive vers ses trois ans.

²⁶ Dans cette partie nous nous arrêtons sur le complexe d'Œdipe de garçon car ce qui nous importe c'est le moment de la construction du sujet et non pas la différence dans les processus œdipiens chez les garçons et les filles.

1917, p. 115) sur son impuissance à prendre la place du père ou de lui donner un enfant²⁷ en se disant qu'il est encore petit et qu'il aura le phallus plus tard. L'enfant attribue le phallus au père dans l'espoir de le récupérer ultérieurement. Ainsi l'enfant se positionne par rapport au sexe et à l'ordre générationnel et se construit en fonction de son rapport au phallus et des relations au monde que ce rapport autorise.

Si l'enfant renonce au primat de phallus et aux interdits fondamentaux son destin relève du destin d'Œdipe qui, en se soumettant à l'acte de châtement par lui-même, a été emporté par la mort. Nous pensons qu'on doit entendre la fin de l'histoire d'Œdipe comme métaphore de la limite ultime de la jouissance.

Le phallus vient comme principe organisateur du désir du sujet qui lui permet d'aller désirer ailleurs en créant des nouveaux liens avec de nouveaux objets et en interdisant l'objet originaire du désir. Ce mouvement relève de la pulsion de vie. Au moment de l'adolescence, Freud en parle très peu, le phallus va revenir sous une autre forme mais il conservera sa qualité principale, être l'organisateur du désir du sujet.

1.4.4. La logique phallique comme principe organisateur du fonctionnement du sujet et du lien social.

L'analyse de deux mythes fondamentaux nous ramène à une conclusion concernant le rôle du phallus dans la culture et dans la construction subjective. Selon Freud les deux mythes parlent de la même chose à deux niveaux différents, il dit que dans « ... *Totem et Tabou*, j'avais émis l'hypothèse que c'est *le complexe d'Œdipe* qui a suggéré à l'humanité dans son ensemble, au début de son histoire, la conscience de sa culpabilité, cette source dernière de la religion et de la moralité » (Freud S., 1916, p.312). Comme nous l'avons montré, les deux

²⁷ Freud explique que chez la fille le pénis prend la forme du désir de l'enfant qu'elle pourra concevoir avec le père (cf. par ex., Freud S., 1925, « Sur la conséquence de différence anatomique entre les sexes »).

mythes sont articulés autour de la question du phallus. Dans « *Totem et Tabou* » il est question de devenir phallus du point de référence pour toute une société. Quant au mythe d'Œdipe, on parle de la nécessité pour le sujet de la « barrière de l'inceste », de la conception du phallus en tant que symbole du pouvoir et d'autorité et du drame qui se produit quand le phallus se trouve du côté de l'enfant.

Cette organisation ayant comme point de référence le phallus se met en place au moment de l'enfance (du sujet ou du peuple d'ailleurs). Le phallus garantit la stabilité des repères car la place qu'on lui attribue se trouve en dehors de la réalité et il demeure intouchable jusqu'au moment où les repères, pour une raison ou une autre, cessent de fonctionner. Ce moment s'appelle l'adolescence au niveau du sujet, on peut le concevoir comme un changement de régime ou bien une révolution au niveau social. Il est important de souligner ici que, même si l'instant de révolte met à mal l'attribution du phallus, il n'en est pas question d'enlever la valeur symbolique du représentant de la toute-puissance et du garant de la loi.

Le mythe freudien nous apprend que le lien social a été formé autour d'une figure exclue qui, tout en étant en dehors de la vie réelle, ordonnait le rapport entre les membres de la société. Cette figure pouvait prendre de formes différentes : celle du totem dans les sociétés archaïques, du Dieu dans les sociétés classiques etc. Ce qui importe c'est la structuration de la société selon une logique verticale, une logique qui organise la vie d'au-delà de la réalité.

Un autre moment qui nous semble incontournable dans ce mythe c'est le mode du processus de l'identification. En mangeant le repas totémique les frères se sont identifiés au Père par une identification au trait unaire. Les membres des sociétés classiques, les sociétés qui étaient organisées autour de la figure du Tiers Exclu, passaient aussi par ce type d'identification. Dans « *Le Moi et le Ça* » (1923c), Freud, en parlant de la constitution des foules décrit ce processus. Selon Freud, les individus se réunissent sur la base d'identification

au seul et même objet qui est pris du côté de l'idéal du moi. « Le père originaire est l'idéal de la foule qui domine le moi à la place de l'idéal du moi » (Freud S., 1921, p.196). Cette organisation permettait d'avoir toujours un point de référence stable et inconditionné. Ce point est devenu absent après le meurtre du père. La société des rivaux égaux n'a pas pu organiser le rapport entre ses membres car chacun est devenu le libre arbitre de la réalisation de ses désirs. La différence entre les membres d'un groupe des semblables s'articule autour des limites que le réel impose à chacun d'entre eux; ainsi cette différence ne peut pas jouer de rôle structural. Alors la résurrection du Père s'est avérée indispensable à l'existence de la société humaine.

Les frères, pris par les remords d'avoir tué celui qui était cet Autre qui structurait et interdisait, celui qui leur disait comment il fallait être pour être aimé, ont fait appel au Père dans sa forme immortelle en tant que symbole (totem). Cela a permis la définition des places dans la société d'une part et d'autre part le retour des interdits fondamentaux. Le père symbolique protégeait les membres de la société contre la réalisation pleine de la jouissance de chaque individu, ce qui aurait pu avoir comme conséquences la violence extrême envers le semblable et les rapports incestueux.

Nous notons que la naissance du sujet social est fondée sur le sentiment de culpabilité qui forme le noyau du surmoi et qui est lié au fonctionnement de l'Idéal du moi. Ainsi, selon Freud, l'Idéal du moi se trouve au cœur de l'organisation de la société et du rapport entre ses membres. Cela va de même pour le devenir du sujet.

La fin de la première enfance, comme le dit Freud dans « *L'Abrégé de la psychanalyse* » (1938) est marqué par un changement incontournable : « une fraction du monde extérieur a été, tout au moins partiellement, abandonnée en tant qu'objet, et au moyen de l'identification, s'est trouvée intégrée dans le moi, ce qui signifie qu'elle fait désormais partie du monde intérieur » (Freud S., 1938, p.82). Il s'agit pour le sujet d'intérioriser les

interdits qui étaient jusque-là imposés de l'extérieur par la figure de l'autorité. Cette figure d'autorité était celle à laquelle l'enfant a attribué le phallus. Freud dit que pour l'enfant, au moment de l'Œdipe, le phallus se trouve du côté du père. C'est par le biais de la figure du père que le principe de la castration est introduit, car du point de vue de l'enfant, c'est bien le père qui détient ce droit à la mère et qui menace l'enfant de châtement si l'enfant donne libre cours à ses désirs incestueux. Freud souligne que le pouvoir, exercé sur l'enfant par le surmoi, est plus sévère qu'il ne l'était avant que les interdits ne soient intériorisés. Ainsi le Père-détenteur du phallus intervient entre la mère et l'enfant en faisant barrage au désir incestueux et en situant l'enfant comme celui qui, pour pouvoir l'égaliser, doit encore grandir. Nous voyons bien que la logique phallique permet d'introduire deux points fondamentaux quant à la construction subjective : la différence des générations et la différence des sexes. Nous approfondissons ce dernier point dans le paragraphe suivant.

1.4.5. La logique phallique et la différence des sexes.

Freud considère également le phallus comme point de références quant à la sexualisation. La différence des sexes advient, selon Freud pour la première fois au moment du déclin de l'Œdipe. Un seul organe est considéré comme celui qui fait la différence : si on a un pénis on est garçon, si on est châtré on est une fille. La découverte de l'organe mâle par le garçon coïncide avec l'apparition de l'angoisse de le perdre car il y a des êtres humains qui ne l'ont pas. Du côté féminin, Freud insiste sur le fait que les femmes, étant anatomiquement dépourvues de pénis, « elles acceptent la castration comme un fait déjà accompli » (Freud S., 1923b, p.121). Cette acceptation est suivie par le surgissement de l'angoisse de la castration car la promesse œdipienne, d'avoir le phallus plus tard, semble impossible. L'absence du pénis véhicule deux théories concernant sa perte. Soit le pénis a été coupé suite à une transgression de la loi, c'est une perte masculine, soit le pénis a été perdu par la femme dans les temps dont on ne garde plus de souvenir. Ainsi la sexualisation se fait à partir du masculin

et le pénis prend la valeur d'une « marque du phallus » (Lesourd S., 2009, p.32) inscrit dans le corps. « Au stade... d'organisation génitale infantile... il y a bien le *masculin*, mais pas de féminin » (Freud., 1923a, p. 116). La différence des sexes se base sur l'opposition « organe génital masculin ou châtré » (Ibid., p.116). Mais cet organe génital porte en lui la valeur du phallus ce qui permet de dire que la différence des sexes s'organise autour de ce dernier. L'entrée dans l'Œdipe est différente pour la fille et pour le garçon, par l'absence du pénis chez la première et par sa présence chez le second. Mais la fonction de l'Œdipe reste universelle pour le garçon et pour la fille. Cette fonction consiste en la nécessité de se positionner en tant que sujet sexué tout en se refusant la possibilité immédiate de la réaliser de cette sexualité. La polarité « masculin ou châtré » va réserver une suite différente au devenir du sujet pour le garçon et pour la fille²⁸. Cette opposition sera révisée à l'adolescence.

Or, Freud n'est pas suffisamment clair sur ce point. Au moment de la puberté, dit-il, la sexualité connaît un autre type de « polarité » sexuelle, celui de masculin et féminin. Mais cette conception a pour point de référence toujours l'organe masculin car « l'organe génital féminin semble n'être jamais découvert » (Ibid., p.116). Selon Freud, « le masculin rassemble le sujet, l'activité et la possession du pénis ; le féminin perpétue l'objet et la passivité. Le vagin prend maintenant valeur comme logis du pénis²⁹ » (Ibid., p.116).

Le complexe d'Œdipe a deux modes de résolution, selon Freud, un mode actif, masculin, et un mode passif, féminin. Ses modes sont les moyens d'obtenir la satisfaction mais toujours en fonction de la relation qu'on entretient avec le phallus. Soit on l'a, soit on est l'objet du désir de celui qui l'a.

Freud, insistant sur le fait que la libido est masculine, et perplexe devant l'énigme du féminin n'a pas cessé de penser le sujet comme celui qui s'inscrit dans la logique phallique. Cette logique phallique suppose que, pour l'inscription dans le lien social, il faut qu'il y ait

²⁸ Cf. par exemple Lesourd S., « Le symptôme et l'enfant : construction du sujet », in « *Adolescence... Rencontre du féminin* », Toulouse, ERES, 2009

²⁹ Souligné par nous

une castration se traduisant par les interdits fondamentaux intériorisés et par le sentiment de culpabilité, qui, lui, provient de l'angoisse de la castration. Ce principe de la castration admet que le seul être humain qui échappe à la castration c'est le Père³⁰ à qui l'enfant (ou le peuple) accorde³¹ le droit d'une part de lui barrer le chemin à la jouissance et d'autre part de lui imposer un « devoir être pour être aimé »³². Ainsi cette figure psychique construite par l'enfant organise d'au-delà de la réalité le rapport du sujet aux autres et à lui-même et c'est à partir de ce point de référence que le rapport entre les membres de la société va se constituer.

La conception freudienne du phallus nous laisse devant un certain nombre de questionnements qui trouveront leur réponse chez Lacan.

Le premier questionnement réside dans le lien entre l'objet de satisfaction et le phallus. En lisant Freud nous arrivons à la conclusion que le phallus se met à la place de l'objet de désir, certes, différemment pour les deux sexes, mais que cette place fait lien entre l'objet psychique de la première expérience de satisfaction et de son représentant qui est le sein. Pourtant, Freud ne développe pas cette question.

Le deuxième questionnement concerne l'âge œdipien dont le début se situe selon Freud aux alentours de 3 ans de l'enfant. Or, les relations « à trois » existent bien avant, ce que les travaux de Mélanie Klein ont démontré. Comment, alors, peut-on concevoir l'articulation entre l'enfant, l'objet de désir, la mère et le père qui commence à la première année de vie de l'enfant et comment peut-on concevoir le phallus pris dans cette autre articulation ?

Le troisième questionnement s'articule autour de la question du féminin. Freud annonce que la question du féminin va se poser à l'adolescence mais ne trouvera d'autre réponse que celle qui, à l'âge œdipien, évoque d'une autre manière l'absence du pénis.

³⁰ Le Père tout-puissant pour l'enfant de l'âge œdipien et le Père mort représenté par l'ensemble des interdits sociaux pour l'adolescent.

³¹ Car aucun père réel ou son substitut ne le font pas de manière directe dans la réalité.

³² Nous pouvons distinguer deux parties du Surmoi. Une partie interdictrice (le Surmoi proprement dit) et une autre (l'Idéal-du-Moi) qui nous autorise des modes de satisfaction acceptés par une société donnée.

Conçu par Freud en tant qu'objet imaginaire ou en tant que symbole, quel support réel a finalement le phallus ?

Pour répondre à cette question nous nous référons aux travaux de J. Lacan qui a mis en relief le rapport entre le sujet et le phallus en différents niveaux.

1.5. Le phallus revisité par Lacan

Si dans l'œuvre freudienne le concept du phallus prend une place très importante sans pour autant être développé en tant que concept central de la psychanalyse, dans l'œuvre lacanienne le phallus trouvera une place fondamentale (Chemama R., 1993) autour duquel toute la théorie psychanalytique sera articulée. P. Bruno ajoute que le « phallus chez Lacan ... constitue une pièce maîtresse de la structure » (Bruno P., 2007, p.95).

Il est important au début de cette partie de rappeler que la notion du phallus est prise par Lacan comme une notion qui se construit à partir d'une chose introuvable dans la réalité. Le phallus sera pensé par Lacan comme quelque chose qui permet de faire lien avec l'objet-représentation et l'objet psychique qui, lui, restera toujours impensable. C'est justement la nature de cet objet psychique qui provoque un surgissement dans l'appareil psychique de quelque chose pouvant être représentée afin que le sujet puisse se construire. Dans le Séminaire « *Les psychoses* » (1955-1956) du 4 juillet de 1956 Lacan dit que dans la théorie freudienne « l'objet phallique prend une place centrale dans l'économie libidinale chez l'homme et chez la femme » (Lacan J., 1956, p.351)

Nous ne pouvons pas parler de la théorie de Lacan sans nous rappeler d'abord des points fondamentaux qui l'organisent.

1. L'inconscient est structuré comme un langage.
2. Le sujet est représenté par le signifiant pour un autre signifiant.
3. Le sujet est le sujet désirant dont la cause de désir échappe.

4. Il n'y a pas de rapport sexuel faute de l'impossible représentation de la fusion des êtres dans le langage.
5. Il y a trois registres autour desquels la structure du sujet s'articule : le Réel, le Symbolique et l'Imaginaire.
6. L'Œdipe n'est pas un temps chronologique mais logique dont la fonction est de normaliser le rapport du sujet à la jouissance.

Nous développerons chacun de ces points sous l'angle de la question du phallus dans les paragraphes qui vont suivre.

1.5.1. La nécessité d'introduire le phallus

Dans l'œuvre lacanienne la question du phallus est intrinsèquement liée à la question du désir et à la question de la jouissance. La question centrale de la psychanalyse, qui consiste à savoir comment le sujet organise son rapport aux sexes et à la jouissance en tant que but ultime de la pulsion, sera traitée par Lacan en terme du rapport au phallus et de quelque chose qui échappe à la logique phallique. Le phallus chez Lacan vient pour pouvoir saisir et rendre intelligible ce « quelque chose » qui échappe à toute représentation possible. Déjà lié au manque chez Freud, le phallus devient chez Lacan un pilier du processus *de la subjectivation de l'impossible* qui est au cœur *de la notion du désir* qui ne peut pas être signifié. D'autre part le phallus intervient chez Lacan pour définir la différence des sexes qui renvoyant à deux types de la jouissance qui sans être opposés restent tout de même différents. Pour penser cette différence, il a été nécessaire *d'introduire le phallus qui dans l'écriture des quanteurs de la sexuation* permettra de cerner la question du féminin et *du ratage du rapport sexuel par les deux sexes* (Bruno P., 2007). Ainsi nous pouvons dire que le phallus est pensé chez Lacan comme signifiant du désir aussi bien que comme signifiant de la jouissance. Regardons au plus près ces deux points fondamentaux.

« La notion de relation d'objet est impossible à comprendre et même à exercer, si l'on n'y met pas le phallus comme un élément... tiers », dit Lacan dans le séminaire « Relation d'Objet » (Lacan J., 1956, p.28). Lacan insiste sur le fait que les relations mère-enfant ne peuvent pas être réduites à leur réalité telle qu'elle se présente à l'observateur. Les relations mère-enfant du côté de l'enfant sont gérées par deux principes. Le principe de plaisir qui est le sein maternel et le principe de réalité qui est son absence. Alors nous ne pouvons pas remarquer qu'il y a un objet qui fait partie de ces relations, dites, duelles. Cet objet, tout à fait réel, une fois émergé en tant qu'objet d'une satisfaction pleine disparaîtra des relations en laissant un manque à sa place que le sujet va chercher à combler. Ainsi la demande apparaîtra seulement une fois la satisfaction pleine éprouvée. L'objet réel³³ de cette satisfaction pleine disparaîtra aussitôt des relations mère-enfant et y reviendra par la suite sous forme d'objet halluciné. L'enfant en éprouvant par la suite le besoin de satisfaction va adresser à la mère la demande dans laquelle il inscrira cet objet halluciné. Nous voyons qu'à ce moment intervient le premier ratage dans la satisfaction pulsionnelle, l'objet de la satisfaction pleine n'est pas le même qui sera inscrit dans la demande. L'objet halluciné de la demande est déjà l'objet manquant de la complétude. Ce manque premier est le manque structurel qui porte en soi l'inscription du sujet dans le langage qui provoque l'aliénation du sujet. L'étape suivante fait surgir le deuxième ratage causé par la réponse de l'Autre, le lieu d'adresse de la demande, qui est la mère. La mère va répondre à l'enfant en fonction de son désir à elle et de ce fait sa réponse à la demande de l'enfant ne sera pas adéquate à son besoin. Ce qui signifiera à l'enfant le manque de l'Autre. Finalement, le désir de l'enfant prend racine dans le clivage introduit d'abord par le manque réel de l'objet de satisfaction et puis par le clivage inévitable entre la réponse de l'Autre et son besoin. Ainsi, le désir ne sera pas articulé par Lacan comme désir d'un objet ou comme la demande d'amour mais comme le désir du désir de l'Autre.

³³ Le sein de la mère donné la première fois.

« C'est ainsi que le désir n'est ni l'appétit de la satisfaction, ni la demande d'amour, mais la différence qui résulte de la soustraction du premier à la seconde, le phénomène même de leur refente (Spaltung) » (Lacan J., 1956, p.110).

Comment l'enfant va pouvoir se rendre compte de ce qui est manquant chez l'Autre pour pouvoir recouvrir en fin de compte son manque structurel entre le besoin et le désir ? Il sera amené à mettre quelque chose à l'endroit du manque, qu'il pressent dans l'Autre, pour pouvoir le cerner. Ce « quelque chose » n'est autre que le phallus que l'enfant va *s'imaginer* en tant que l'objet du désir de l'Autre. Par ailleurs, il va chercher à devenir cet objet du désir de l'Autre. Le phallus est désigné par Lacan comme un signifiant qui donne la raison du désir, vu que ce dernier n'est pas saisissable en tant que tel. Le schéma qui est tracé représente les relations duelles mère-enfant rompues par l'introduction du phallus en tant que signifiant du désir de l'Autre. Quand l'enfant découvre sa mère manquante du phallus, il va chercher à l'être pour pouvoir la satisfaire. C'est ainsi que le phallus est lié au manque dans l'Autre qui le représente. Notons que, et Lacan insiste là-dessus, que recouvrir le manque ne veut pas dire l'effacer, mais il s'agit de pouvoir cerner avec un concept théorique quelque chose du réel. Nous ne pouvons parler du réel qu'en le théorisant car il se trouve « à la limite de notre expérience » dit Lacan (Ibid., p.31.). Finalement, c'est pour pouvoir parler de l'objet de désir que Lacan introduit le phallus. Ainsi le phallus devient un objet qui, voilant le manque d'objet, s'introduit dans les relations mère-enfant.

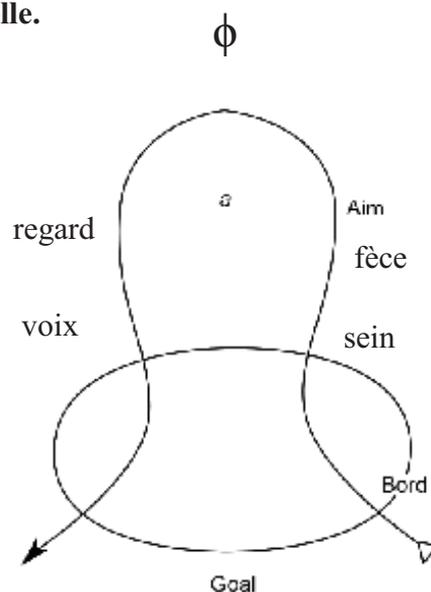
Lacan va critiquer Mélanie Klein et d'autres psychanalystes qui resteront dans la confusion entre le pénis et le phallus en concevant le phallus en tant qu'objet partiel. Certes, il y a un lien entre le pénis et le phallus car l'image du phallus est associée à celle du pénis érigé. C'est cet état-là comme signe de la puissance et de la dominance qui va permettre de faire de l'organe une image-porteuse de la fonction phallique. Dans « *Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse* » (1954-1955) Lacan, en parlant de

Penisneid, explique que c'est parce que le phallus peut être vu qu'il peut accéder à sa fonction symbolique.

Ce point, que l'on trouve déjà chez Freud, parle du primat du phallus. Ce qui se passe au niveau des pulsions partielles, le fait qu'elles se trouvent organisées par le phallus, qui sera articulé par Freud comme objet de désir sous deux formes différentes chez les deux sexes. Lacan propose une représentation graphique qui montre bien les relations entre le phallus et les objets partiels en les mettant tous en rapport avec l'objet de désir (ci-dessous). La pulsion représente le vecteur qui contourne l'objet de désir. Les objets des pulsions partielles tels que le sein, les fèces, le regard et la voix se trouvent sous le primat du signifiant phallique. Lacan met alors en évidence que l'avènement du phallique organise ou, il vaut mieux dire, saisit le trou réel que l'objet total de satisfaction creuse par sa disparition dans la demande. Ainsi les objets de la pulsion ne sont pas partiels parce qu'ils représentent une partie de l'objet total mais parce que « ...ils ne représentent que partiellement la fonction qui les produit » (Lacan, 1960, p. 179)

Voici comment les objets partiels s'organisent sous le primat du phallus.

Schéma de la pulsion partielle.



En parlant du phallus Lacan distingue le phallus imaginaire qui est le premier temps du phallus et le phallus symbolique qui ne peut être introduit dans les relations mère-enfant qu'à condition que le phallus imaginaire constitue déjà le tiers dans le « couple ».

1.5.2. Phallus imaginaire vs Phallus symbolique.

Dès que l'enfant a compris qu'il faut « se faire phallus » celui-ci prend la forme de l'objet imaginaire, dit Lacan (Lacan J., 1958, p.175). Il est alors le $(-\phi)$, le signifiant du manque dans l'Autre. L'enfant va tenter de devenir ce phallus manquant à la mère pour la satisfaire et par la suite obtenir la satisfaction de son désir à lui, qui est le désir de l'Autre. L'enfant devient assujetti à ce désir de l'Autre qui lui fait loi. La première loi connue par l'enfant est celle de la mère. Mais c'est une loi « incontrôlable » qui tient « dans le fait que quelque chose de son désir est complètement dépendant de quelque chose d'autre, qui, sans doute, s'articule déjà comme tel, qui est bien l'ordre de la loi, mais cette loi est tout entière dans le sujet qui la supporte, à savoir dans le bon ou le mauvais vouloir de la mère, la bonne ou la mauvaise mère » (Lacan, 1958, p. 188).

Que signifie le $(-\phi)$ que Lacan utilise pour marquer le phallus imaginaire ? Il ne signifie rien d'autre que *la partie manquante* de la complétude de l'Autre. Le rôle du phallus imaginaire quant à la relation d'objet est primordial. Cette fonction imaginaire, tout en donnant « le corps à la jouissance » (Lacan J., 1960, p.184), marque l'impossibilité de celle-ci. « C'est ainsi que l'organe érectile vient à symboliser la place de la jouissance, non pas en tant que lui-même, ni même en tant qu'image, mais en tant que partie manquante à l'image désirée... » (Ibid., p.185). La partie manquante n'est autre chose que l'objet de désir lui-même, car celui-ci est justement absent dans l'image désirée, mais c'est son absence qui participe à la création de cette image. Ainsi nous pouvons dire que le $(-\phi)$ vient à la place de

l'objet perdu, tout en devenant son représentant. L'exemple qu'on peut donner à cette forme d'objet est la notion d'objet transitionnel chez Winnicott. C'est un objet qui émerge entre la mère et l'enfant en créant une illusion de la fusion entre les deux sans que l'un ou l'autre ne devienne cet objet.

Lacan a dit « ...plus la réalité est satisfaisante, moins elle constitue une épreuve de la réalité... » (Lacan, 1958, p.217). En rentrant en rapport avec le désir de la mère l'enfant doit d'abord se situer entre la bonne et la mauvaise mère avant de pouvoir situer l'objet. La mère constitue alors pour l'enfant le pôle de la réalité. Le phallus devient le signifiant du désir de la mère et le signifiant ultime du signifié. En maîtrisant les allées et venues de la mère³⁴ l'enfant va placer la question du phallus du côté de la mère.

L'épreuve de la réalité fait remarquer l'enfant que quoi qu'il fasse il ne sera pas tout dans le désir de la mère. Il va découvrir que le désir de la mère est « au-delà ». L'enfant découvre que la mère est dépendante de l'objet que l'Autre a ou n'a pas. La mère est donc soumise à la loi de l'Autre. L'objet de son désir est possédé par l'Autre « à la loi duquel elle renvoie... » (Ibid., p.192). Ce « au-delà » sera symbolisé par le phallus et c'est ainsi que la place du père pourra se créer. « Ce qui est essentiel, c'est que la mère fonde le père comme médiateur de ce qui est au-delà de sa loi à elle et de son caprice, à savoir, purement et simplement, la loi comme telle... » (Ibid., p.191). C'est alors par la fonction paternelle qui consiste en la substitution du père « à la mère comme signifiant » que l'objet de désir de la mère devient le phallus symbolique.

Nous pouvons dire que dès que le phallus est déplacé au niveau du père il change de forme en devenant par la négativation du (-φ) le phallus symbolique, le Φ.

³⁴ Lacan revient au jeu de Fort-Da, décrit par Freud. Il dit que c'est dans le jeu de Fort-Da qu'on va voir pour la première fois le phallus apparaître. Il va venir pour symboliser les allés-venus de la mère et rendre compte de son absence.

1.5.3. Frustration-Privation-Castration : entre la mère, le père et l'enfant.

L'apparition du père sur la scène évoque une nouvelle recherche de l'objet. Cette recherche comprend trois niveaux décrits par Lacan. Le premier niveau, on l'a déjà évoqué sans le nommer, est le niveau de la frustration. « La frustration est... considérée comme un ensemble d'impressions réelles, vécues par le sujet à une période du développement où sa relation à l'objet réel centrée d'habitude sur l'imgo dite primordiale du sein maternel ... » telle est la définition donnée par Lacan de la frustration (Lacan J., 1956, p.62.). L'introduction de l'objet ne se fait qu'à partir d'un manque. Le manque est créé par l'agent. Si l'objet réel est le sein maternel la mère devient alors l'agent. Ce niveau de recherche de l'objet peut être décrit comme la frustration de l'enfant de l'objet réel par la mère symbolique. Lacan ne serait pas Lacan si à ce moment-là il n'avait pas introduit la pensée dialectique concernant les relations mère-enfant. L'absence de la mère doit être nécessairement symbolisée pour pouvoir être pensée par l'enfant. L'absence de la mère est ressentie par l'enfant non pas par les allées et venues de la mère, mais au moment où la mère ne répond pas à l'appel de l'enfant. C'est ce moment qui marque la dialectique des relations mère-enfant. La mère absente est la mère qui ne donne pas l'objet dont l'enfant a besoin. Elle est alors pourvue d'une puissance réelle qui fait de l'objet réel un objet de don. Ce que l'enfant appelle devient le rien. L'objet de don est alors conçu comme un objet symbolique car absent de la réalité³⁵. Le don et son absence dépendent alors entièrement de la mère. La mère devient une mère toute-puissante³⁶. Mais en ce moment cette mère choisit de son statut symbolique et devient une mère réelle. La mère réelle dévoile sa face désirante à l'enfant. Même si l'enfant prend certainement la place de son phallus, elle n'est jamais satisfaite complètement car devenir l'objet du désir de la mère équivaut à la disparition du sujet. Ainsi la dialectique de la frustration introduit le phallus.

³⁵ Ainsi Lacan nous fait remarquer dans le même séminaire que le premier rapport de l'enfant qui est le rapport au désir de la mère est déjà symbolique car il contient de l'irréalité.

³⁶ C'est à propos de ce point de la toute-puissance maternelle que Lacan est d'accord avec M. Klein qui disait que la mère contient tout.

Pour que celui-ci puisse apparaître il faut comprendre comment l'enfant découvrira sa mère dépourvue de ce qui lui manque également.

En essayant de devenir le phallus de la mère, l'enfant sera amené à remarquer que le désir de la mère ne cesse de continuer à exister. Cela veut dire qu'il n'arrive pas à combler la mère qui du fait d'être désirante se présente manquante. De quoi nous parle la volonté de l'enfant de se faire phallus ? Cela signifie que l'enfant n'est pas ce qu'il prétend à devenir. La présence du phallus absent, le $(-\phi)$, au lieu de l'objet de désir demande à être signifier. Nous pouvons dire que c'est par cette demande, de signifier l'absence du phallus là où la mère vient le chercher, que le père sera introduit. La présence du père ne se fait que pressentir à ce niveau du fait que se pose la question du phallus, qui est absent chez la mère comme chez l'enfant, mais qui rentre dans leur relation en tant qu'objet imaginaire du côté du désir de la mère. Ainsi la frustration, dit Lacan, prépare le terrain de l'Œdipe (Lacan J., 1956).

Le destin du sujet parlant est de s'inscrire dans le désir de l'Autre. En cherchant à devenir l'objet du désir de la mère l'enfant va s'identifier alors « en miroir » à cet objet du désir de l'Autre. Avec la découverte de la mère comme désirant ailleurs, la porte de l'Œdipe s'ouvre à la figure paternelle. Cette figure apparaît d'abord pourvue de la fonction privatrice. Le père prive la mère de l'objet de son désir. « Le père intervient comme privateur de la mère, ce qui veut dire que la demande adressée à l'Autre, si elle est relayée comme il convient, est renvoyée à une cour supérieure... » (Lacan, 1958, p.192). Ainsi la mère se montre assujettie à la loi du père. Si la mère se trouve privée du phallus l'enfant le sera en conséquence. Ce qui constitue le « point nodal » de l'Œdipe est la privation du phallus chez la mère, par le père auquel l'enfant va désormais l'attribuer. « ... le père s'affirme dans sa présence privatrice, en tant qu'il est celui qui supporte la loi, et cela ne se fait plus d'une façon voilée mais d'une façon médiée par la mère, qui est celle qui le pose comme celui qui lui fait la loi » dit Lacan (Ibid., p.194). Notons que ce père privateur n'est pas un père réel mais bien un père tout-

puissant qui fait la loi pour la mère. Ce père, l'enfant est obligé de se le construire pour que le trou creusé par l'absence du phallus puisse être symbolisé. Ainsi l'opération de la symbolisation s'avère nécessaire. L'enfant se trouve alors privé de l'objet symbolique qui est le signifiant de l'autre signifiant du désir de l'Autre.

Quel est le rôle du pèreivateur ? Ce rôle est alors fondamental quant à la question de la mise en fonction des instances idéales. Pourquoi accorde-t-on le droit de priver à ce père imaginaire? C'est parce que l'enfant le découvre en tant qu'objet préféré de la mère et parce que ce père peut assumer sa fonction identificatoire qui est la formation de l'Idéal du Moi. Le père prive l'enfant de la mère mais la mère désire du côté de ce pèreivateur³⁷ donc elle est aussi privée de l'objet du désir. Ainsi le pèreivateur rassemble symboliquement les deux manques, celui de l'enfant et celui de la mère. Nous voyons bien que la privation est quelque chose qui fait trou et qui lance le processus de la symbolisation. Dans la privation « le père prive quelqu'un de ce qu'en fin de compte il n'a pas, c'est-à-dire de quelque chose qui n'a d'existence que pour autant que vous le faites surgir à l'existence en tant que symbole (Lacan J., 1958, p.185).

Dans le séminaire le « *Transfert* » (1960-1961) Lacan définit ce phallus Φ comme « symbole à la place où se produit le manque de signifiant » (Lacan J., 1960, p. 282). Ce qui va nous dire que le manque dans l'Autre est le premier manque. L'émergence du phallus à la place du manque ne veut pas dire que le manque sera annulé, il sera recouvert par le signifiant, autrement dit voilé. Le phallus Φ émerge à la place de ϕ qui est manquant.

Dans le texte « *Subversion du sujet et dialectique du désir* » (1966) Lacan dit que le phallus Φ est le signifiant même de la jouissance. Il explique que si le phallus Φ est la négativation du $-\phi$, le phallus Φ est impossible à négativer car il est le signifiant de la

³⁷ Il n'empêche qu'il puisse aussi intervenir en tant que le père qui frustre l'enfant de la mère la lui en interdisant mais cette opération de la frustration est assumé par le père symbolique. Mais comme dans la frustration il s'agit de l'objet réel, la mère, ce niveau ressemble à la frustration assumée par la mère symbolique.

jouissance. Ce qui implique que tout le sujet, homme et femme, rencontre la castration. Ainsi la métaphore paternelle devient ce signifiant qui « recouvre » le Φ .

Il nous reste à définir la castration. Si Freud parle de la castration de l'enfant, Lacan avance que la première castration qui a lieu n'est pas la castration de l'enfant mais celle de la mère. La mère est manquante, voilà la découverte de l'enfant. Elle n'a donc pas de phallus qui est l'objet imaginaire, le $(-\phi)$. Cette castration aura pour effet la privation de la mère qui interviendra par la suite, comme nous l'avons déjà écrit plus haut. Ainsi la première castration articule le manque symbolique de l'Autre au phallus imaginaire.

La castration de l'enfant est, alors, l'opération qui s'inscrit dans la suite des opérations œdipiennes. Cette opération est centrale quant à la sexuation du sujet, en tous cas Freud l'introduit comme telle. La castration freudienne en organisant le mouvement œdipien aussi bien que la sortie de l'Œdipe fonde le point de repère quant au sexe du sujet. Si le sujet a le phallus son sexe est masculin si le sujet est châtré alors son sexe est féminin et c'est en fonction de l'envie de pénis (Penisneid) que la femme va organiser son rapport au sexe opposé. Lacan en fait une nouvelle articulation.

En introduisant le phallus comme signifiant qui vient voiler le manque dans l'Autre Lacan marque le fait que le phallus n'est pas le signifiant du sujet mais un signifiant qui désigne ce qui impossible au sujet de par son inscription dans la chaîne signifiante. Dans le séminaire « *Encore* » (1972-1973) il souligne que le phallus est un signifiant dépourvu de signifié car la jouissance, impossible au sujet et à l'Autre, échappe au signifiant. Le phallus devient alors ce repère qui d'une part introduit le sujet au rapport sexuel et d'autre part barre l'accès à la jouissance.

Suite à l'opération de privation le père se montre en tant que celui qui a le phallus et qui peut le donner à la mère au moment où elle le désire. La place prise par le père privateur lui accorde une puissance sans limite. Ce Père Potent doit maintenant assumer le fait que c'est

lui qui a le phallus, désiré par la mère, et cette possession du phallus fait en sorte que les autres, ni la mère ni l'enfant, ne l'ont . Le phallus devient alors un objet imaginaire enlevé par l'opération symbolique de la castration des autres. C'est la figure du père réel qui sera investi par l'enfant en tant que celle qui fait loi au désir de la mère. Ce nouveau rapport au phallus articulé autour de la question de l'avoir et de la possibilité de l'obtenir rend la logique de l'être caduque. L'enfant sera obligé de refuser d'être l'objet de désir, un refus qui comporte un renoncement de la jouissance car la complétude s'avère impossible. Cette nouvelle logique phallique entraîne un jeu d'identification qui sera différent pour les garçons et les filles. Le garçon va s'identifier au père en tant que celui qui peut l'avoir plus tard. La fille s'identifiera à la mère en tant que celle qui ne l'a pas mais qui pourra venir le chercher auprès de celui qui l'a. Ainsi le phallus se met au centre des relations enfant-père-mère et symbolisera désormais le désir de la mère. Cette substitution du désir de la mère par le signifiant phallique est en soi une métaphore, le Nom-du-Père de Lacan. La métaphorisation du phallus marque sa construction à partir du désir de l'Autre qui a pour destin d'être toujours voilé.

Pour comprendre la fonction de la métaphore Lacan introduit la formule suivante³⁸ :

$$\begin{array}{ccccc}
 \text{Nom-du-Père} & & \text{Désir de la mère} & & \text{A} \\
 \text{—————} & \times & \text{—————} & \rightarrow & \text{Nom-Du-Père} \quad (\text{—————}) \\
 \text{Désir de la mère} & & \text{Signifié au sujet} & & \text{Phallus}
 \end{array}$$

Cette formule traduit le sens de la castration comme la quintessence de l'Œdipe. Le sujet, de par son inscription dans le langage, se construit à partir du désir de l'Autre qui est la mère. La mère à son tour est soumise à la loi du père qui est une loi symbolique et qui lui ordonne son désir comme dépendant du phallus dont le père est le possesseur. Cela veut dire que pour le

³⁸ Tiré de Lacan J., (décembre 1957-janvier 1958), p. 557

sujet, à la place du signifiant maternel arrive le signifiant du père comme représentant du désir de la mère. Nous l'avons déjà dit mais répétons-le encore une fois, ce signifiant recouvre le manque dans l'Autre ce qui permet à l'enfant de ne plus être lui-même un objet du désir de l'Autre et qui l'introduit dans la logique d'avoir le phallus. Rappelons-nous également que l'inconscient est structuré comme un langage. Ainsi la substitution d'un signifiant par un autre signifiant qui est la fonction de la métaphore désigne le processus du refoulement originaire. Celui-ci, nous le connaissons depuis Freud, marque la sortie de l'Œdipe.

Cette castration symbolique, opérée par le père réel sur un objet imaginaire (Lacan, 1958), qui est le phallus manquant, laisse à l'enfant l'espoir de pouvoir rentrer en possession du phallus plus tard, quand il sera grand. A la sortie de l'Œdipe, nous insistons là-dessus, il se produit la castration « temporaire » qui sera remise en cause au temps d'adolescence. La figure du Père Potent sur laquelle repose la fonction du Nom-du-Père tient à la fin de l'Œdipe le rideau qui permet à l'enfant d'éviter la rencontre de l'Autre sexe dont la question arrivera plus tard à l'adolescence et qui finalisera l'opération de la castration amorcée à l'Œdipe.

Avant de parler de cette rencontre à l'Autre sexe, qui remettra en question les « acquis » de la phase œdipienne, nous voudrions nous arrêter à la précision des trois figures du père qui ont des fonctions différentes quant aux processus de subjectivation et dont la figure du Père Imaginaire nous semble prépondérante quant à la question de l'Œdipe, tant polémique à l'heure actuelle.

1.6. Les trois figures du père.

Il est déjà dit et répété maintes fois que la fonction du père est centrale, structurante, pour le complexe d'Œdipe. En introduisant la thèse de l'organisation du sujet au travers de trois registres, le Réel, l'Imaginaire et le Symbolique s'organisant en nœud tenu par le signifiant de l'impossible accès à la jouissance et du désir, Lacan montre que l'intervention du

père lors du passage œdipien comprend une distinction de trois figures paternelles chacune ayant un rôle très particulier quant aux étapes différentes de la phase œdipienne. Ces étapes sont des temps logiques du passage œdipien dont l'issue comprend une mise en fonction de la métaphore paternelle.

Organisées au tour de trois registres fondamentaux, le Symbolique, le Réel et l'Imaginaire ces étapes expliquent l'avènement de la structure subjective à travers trois opérations liées aux trois manques. Voici le tableau³⁹ qui résume le déploiement des processus.

agent	manque d'objet ou opération	objet
Père réel	Castration symbolique	Phallus imaginaire
Père symbolique	Frustration imaginaire	Enfant ou mère réels
Père imaginaire	Privation réelle	Phallus symbolique

Le sujet est construit à partir d'un manque, dit Lacan. Le manque se constitue à partir de trois opérations qui comprennent la participation de l'agent qui va introduire ce manque en tant que recouvert par le signifiant. Dans le complexe d'Œdipe qui est une structure normativante, l'agent est décrit par la figure paternelle.

La perte du phallus imaginaire, qui est la problématique et à la fois du garçon et de la fille, est liée au père réel, introduisant par la castration symbolique la loi primordiale, celle de l'interdit de l'inceste. Le père est introduit par la mère à travers sa reconnaissance de la parole du père. Il est alors celui par la parole duquel l'interdit prend place dans le rapport mère-enfant. Cette opération de la castration aura lieu en deux temps. Le deuxième temps

³⁹ Tiré de Dreyfuss J-P., Jadin J-M., Ritter M., 1999, p. 73.

comprendra pour effet la perte de l'objet *a*, certes lié au phallus imaginaire, mais ne lui étant pas identique. Nous y reviendrons.

Une fois que la place d'interdicteur est prise, le père peut alors frustrer l'enfant de la mère (et la mère de l'enfant, bien évidemment). Le père sera vécu par l'enfant comme « ayant droit à la mère » qui marque la valeur symbolique que l'enfant va attribuer à la figure paternelle. Le père est élevé à la hauteur du père symbolique qui est en droit de créer un manque réel. Ce manque réel, désigné comme mère réelle ou l'enfant réel peut être aussi compris comme un manque d'objet *a* perdu mais il conservera encore la possibilité du retour car « la frustration est par essence le domaine de la revendication. » (Lacan, 1956, p.37). Nous verrons ce moment de retour à l'adolescence quand le sujet confronté au dévoilement de la Chose se trouvera devant repasser par la dialectique d'être/d'avoir le phallus.

Le troisième versant du père, nous le voyons dans le registre imaginaire. La mère est manquante, elle est donc privée de l'objet de son désir dont l'enfant n'arrive pas à assumer la présence par son existence, l'expérience des absences de la mère en témoigne suffisamment. C'est auprès du père que la mère cherche cet objet. Ce père est imaginé par l'enfant comme quelqu'un qui par le fait d'avoir le phallus, dont sa mère et lui-même sont privés, devient la figure préférée de la mère. Ce père n'existe pas en réalité il est une pure construction de l'enfant, une création nécessaire qui prendra en charge le désir de la mère et donnera à l'enfant le temps de grandir en laissant l'espoir de contester un jour « son droit ». La position de l'être préféré par la mère fait du père le pôle d'identification pour le garçon et pour la fille. Cette identification permet de remplacer le choix d'objet par l'identification à l'Idéal du Moi. L'Idéal du Moi, dit Lacan n'est autre que « l'identification métaphorique à l'image du père, pour autant qu'elle se sera constituée à travers ces trois temps⁴⁰ » (Lacan J., 1958, p.195).

⁴⁰ Les trois temps de l'Œdipe.

La fonction de signifiant est différente de celle d'un signe. Si le signe représente une chose en exprimant une partie de celle-ci, le signifiant n'interpelle « d'abord que la présence de la différence comme telle et rien d'autre » (Lacan J., 1961, inédit, Séminaire du 29 novembre). Le signifiant de ce qui fait 1 en tant que trait unaire d'identification. Comme nous l'avons dit plus haut c'est le Père Imaginaire qui est marqué par ce 1 qui fait l'exception et constitue le pôle d'identification, l'Idéal du Moi autrement dit. Cette identification ouvre une nouvelle perspective quant au devenir sujet, « ...à toute articulation du sujet dans la tradition classique, lui substituer cette fonction d'idéalisation en tant que sur elle repose cette nécessité structurale, qui est la même que déjà j'ai devant vous articulée sous la forme de l'idéal du moi, en tant que c'est à partir de ce point, non pas mythique, mais parfaitement concret d'identification inaugural du sujet au signifiant radical, [...] du trait unique comme tel que toute la perspective du sujet comme ne sachant pas peut se déployer d'une façon rigoureuse » (Lacan J., 1961- 1962, Séminaire du 15 novembre 1961). Cette identification comme on l'a déjà montré est structurante pour le sujet dans la mesure où elle lui permet de se défendre « de lui-même contre cette capture originelle dans le monde de la mère » (Lacan J., 1961-1962, Séminaire du 20 décembre 1961). Ainsi le père est pris pour celui qui ordonne le désir, interdit la mère et nous montre comment on doit être pour être aimé. Ce que Lacan décrit par sa formule « le père est Dieu ou tout père est Dieu » (Lacan J., 1961-1962, Séminaire du 17 janvier 1962).

Ce père imaginaire assumera par la suite la mise en place du phallus en tant que « pur signifiant » que la personne ne peut ni avoir ni être. Pour que le père puisse prendre valeur de la loi il faut qu'il y ait un meurtre du père. A l'adolescence le sujet va contester le droit du père de l'avoir pour découvrir que ce père imaginaire est un leurre aussi bien que le phallus. Cette opération adolescente nécessaire marquera la sortie de l'Œdipe et l'assomption de la sexualité adulte. « Le complexe d'Œdipe a une fonction normative, non simplement dans la

structure morale du sujet, ni dans ses rapport avec la réalité, mais quant à l'assomption de son sexe » (Lacan J., 1958, p. 165). Ce qui va se passer à l'adolescence, nous y reviendrons plus en détail dans le chapitre deux, c'est que l'adolescent va découvrir que le signifiant du phallus est un signifiant du vide, un signifiant muet. Représenté par la métaphore du Nom-du-Père il n'en devient pas plus consistant. Alors, cette métaphore n'est qu'un voile. Ce voile couvre l'impensable objet du désir et barre l'accès à la jouissance. Tenu par le Père Imaginaire avant la puberté ce voile demandera à être remis en place tout en connaissance de sa nature manquante. « Le sujet doit suppléer au manque de ce signifiant qu'est le Nom-du-Père », dit Lacan (Lacan J., 1958, p.146). Donc le signifiant des Nom(s)-du-Père⁴¹ s'avérera toujours indispensable pour que la rencontre de l'Autre sexe puisse avoir lieu.

1.7. Le phallus et l'Autre sexe

Dans la théorie freudienne des différences des sexes, le féminin reste une énigme. La différence des sexes n'a qu'un seul point de repères celui du phallus. Ce phallus permet au sujet de se situer dans la logique phallique/châtré indépendamment de son sexe anatomique. La question du féminin reste suspendue à la logique phallique au déclin de l'Œdipe.

Lacan nous apprend que « le complexe d'Œdipe a une fonction normative...quant à l'assomption de son sexe » (Lacan J., 1958, p. 165).

La castration marque la sortie de l'Œdipe. Si on considère que la première sortie de l'Œdipe advient au moment « freudien » de la reconnaissance de la différence des sexes en fonction du phallus, alors nous devons dire que la figure du père imaginaire assume une place de celui qui l'a et par cela il fait l'exception. Ce père arrive à prendre cette place parce que l'enfant la lui donne. L'enfant se crée ce Père Potent pour pouvoir, d'une part, supporter son impossibilité de combler le manque dans l'Autre (la mère en l'occurrence). D'autre part, ce

⁴¹ Nous définirons le signifiant *les Noms-du-Père* dans le chapitre suivant

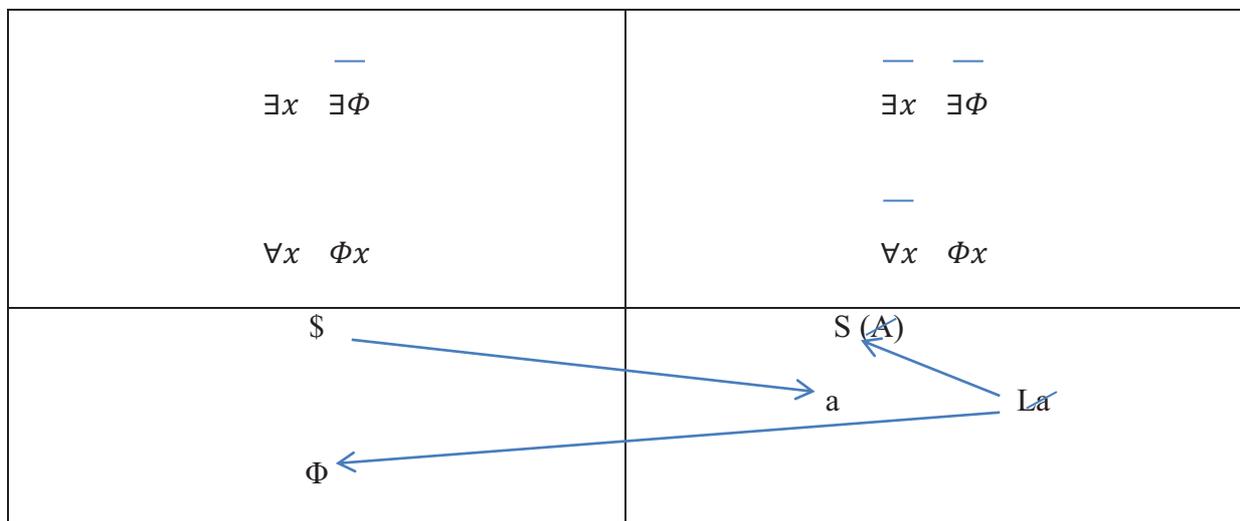
père le protège de l'engloutissement par le désir de l'Autre. L'émergence du père, dans le désir de la mère, organise alors le désir de la mère ainsi que celui de l'enfant et leur donne raison. Le désir s'articule autour de la possession du phallus. Le pénis sert de l'image du pouvoir phallique. Il reste au sujet de se ranger soit du côté de ceux qui l'ont soit du côté de celles qui veulent l'avoir⁴². L'attribution du phallus à une seule figure qui est le père permet à l'enfant de se garantir son préservation jusqu'au jour où il sera en mesure de contester le droit au phallus. Cette place d'exception, qu'a le père, permet également au garçon de se situer en tant que celui qui l'aura un jour et à la fille de voiler l'absence de cette possibilité par la substitution au phallus de l'enfant qu'elle pourra mettre au monde plus tard. Ainsi la libido n'est pensée que comme masculine. Mais « si la libido n'est que masculine, la chère femme, ce n'est que de là où elle est toute, c'est-à-dire là d'où la voit l'homme, rien que de là que la chère femme peut avoir un inconscient », elle n'existera donc autrement « que comme mère » (Lacan J., 1973, p.126). Alors qu'est-ce qu'une femme ?

Freud et Lacan mettent à notre disposition un seul signifiant pour parler de la différence des sexes, du désir et de la jouissance. Le signifiant phallique doit alors nous permettre de décrire « ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire » (Lacan J., 1973, p.87) à savoir la jouissance sexuelle. L'introduction du phallus en tant que signifiant de la jouissance permet de dépasser l'opposition freudienne phallique/châtré. Le Φ est « la première lettre du mot fantasme », dit Lacan (Lacan J., 1975-1976, p.127). Il est alors ce qui barre le sujet de la complétude et ce qui marque l'impossible du rapport sexuel. Ce que les deux mythes freudiens nous font également remarquer. La jouissance est interdite à l'homme, elle est inaccessible car il y a le langage dans lequel le désir du sujet se trouve aliéné. Si le phallus est le médiateur du rapport du sujet au sexe chaque sujet doit s'inscrire auprès du Φ car c'est l'absence qui va désigner l'appartenance au sexe. Il faut, alors, que les hommes et les femmes

⁴² Pour cela il suffira d'aller le chercher chez celui qui l'a.

cherchent des arguments à la fonction phallique. Cela permet de s'inscrire dans la différence des sexes non pas par l'opposition de l'avoir/l'être ou bien l'avoir /ne pas l'avoir mais de procéder par deux logiques différentes dont une aura un caractère universalisant et l'autre contingent. Ces deux logiques représentent chacune une façon particulière de faire avec l'impossible rapport sexuel.

Regardons de plus près au tableau de la sexuation qui met en avant la coexistence et non pas l'opposition de ces deux logiques (Lacan J., 1972-1973, p. 73).



La partie en haut et à gauche présente ce qu'on trouve déjà chez Freud : tous les hommes rencontrent la castration, il existe un homme qui n'est pas castré (le père de la Horde, le Dieu etc.). Pour que cette existence de Un soit possible le sujet doit y croire. Le sujet doit croire qu'il y a Un qui peut jouir, qui est sans manque. Le côté droit alors représente une position de la non-croyance au phallus. Ce qu'on peut traduire par : il n'existe personne qui soit sans $\overline{\text{manque}}$. Ce qui rend cette partie épargnée de la logique universalisante car il n'y a pas d'exception qui confirmerait la règle. La formule du « pas-tout » désigné par le $\forall x \quad \Phi x$ ne nie pas la logique phallique. L'Autre, il est aussi manquant mais ce manque est

impossible à signifier. Lacan le décrit avec l'objet *a* qui est l'absence de réponse au sujet dans le champ de l'Autre. L'absence, le manque, la perte, le vide, certes, mais contournés par la pulsion et par la possibilité de croire au phallus qui peut mettre les choses en ordre. Cette logique « pas-toute » phallique désigne le féminin. Etant hors du signifiant le féminin est ce qui fait lien entre le sujet et le réel, un lien dépourvu de toute possibilité d'une rencontre face-à-face mais en même temps un lien qui parle du désir du sujet. La jouissance « supplémentaire » est marquée par le barrage de l'Autre. Ce barrage de l'Autre est un rappel de la perte primordiale qui nous renvoie au clivage du sujet et à l'impossible complétude avec l'objet de satisfaction. La découverte du féminin constitue une étape nécessaire quant au devenir sujet. Dans un premier temps, cette rencontre du féminin (S.Lesourd) désorganise le monde, structuré auparavant par le signifiant du Nom-du-Père. Le féminin ne le nie pas mais il en fait tout, ce qu'il y a de plus contingent. Le manque dans l'Autre sera vécu alors comme un trou réel qui demandera encore une fois tout un travail de subjectivation du revoilement de ce manque par un signifiant. Le monde féminin, a-structuré alors, reste en lien avec la logique phallique à laquelle il peut se référer pour ne pas rentrer en fusion avec la Chose.

Le sujet va devoir réinstaurer le signifiant qui arrimera le manque dans l'Autre tout en sachant que ce signifiant n'aura d'autre fonction que d'être le signifiant de rien, un pur symbole, un phallus qui délimite la pulsion et rend subjectivable le manque dans l'Autre. Il devient alors plus compréhensible pourquoi la jouissance autre ek-siste au phallus. Cela relève de ce que Lacan a avancé dans le Séminaire « ... ou pire » : « Ce qui pense, calcule et juge, c'est la jouissance, et la jouissance étant de l'Autre, exige que l'Une, celle qui du sujet fait fonction, soit simplement castrée, c'est-à-dire symbolisée par la fonction imaginaire qui incarne l'impuissance, autrement dit, le phallus » (Lacan J., 1971-1972, p. 242). On peut également entendre dans cette formule que, si dans la partie gauche du tableau le phallus

représente la puissance de l'Un, référé à la partie droite il fait surgir l'impuissance de faire un. Il appartient après à chacun des sujets de trouver sa manière de ne pas faire un, mais tout un chacun doit reconnaître l'impossible complétude, le prix qu'on paye pour notre inscription dans la culture.

Ce qui ressort du tableau, c'est que même s'il y a deux logiques parallèles, la logique du « pas-tout » peut être dangereuse au cas où elle se sépare de la logique phallique.

Si l'on ne se contente que de la partie gauche il nous restera impossible d'esquisser la place de l'objet de désir, de pouvoir penser « ce qui ne cesse pas à ne pas s'écrire » (Lacan J., 1973, p. 84). Comprendre ce point est primordial pour notre travail de thèse car ce qui est visé par la pulsion c'est atteindre la satisfaction par l'objet. Cet objet il est hors de la pensée humaine car il n'existe que dans le Réel. Mais c'est bien lui qui va être visé par la jouissance autre, c'est bien lui qui sera décrit par Lacan comme objet cause de désir.

1.8. La notion de l'objet *a* chez Lacan.

Comme nous l'avons montré plus haut l'objet *a*, une des notions centrales dans la théorie lacanienne, n'est pas facile à cerner. Il n'est pas facile à cerner car il trouve sa place du côté du féminin et dans le registre du réel. Tous deux ne peuvent être représentés qu'avec inadéquation entre ce qu'ils sont et le comment on peut en parler. Comme nous l'avons déjà dit, l'objet petit *a* désigne un manque. En effet, c'est pour mieux comprendre ce qui se trouve derrière ce manque et le fantasme (comme l'effet du phallus) qui viendra pour faire lien entre le sujet et le manque que Lacan avance la notion de l'objet *a*.

La notion de l'objet *a* prend racine dans le concept de l'objet absolu, *das Ding* ou la Chose. La Chose dans le séminaire « *L'éthique de la psychanalyse* » est définie par Lacan comme « le réel dans sa totalité, aussi bien que le réel qui est celui du sujet, que le réel auquel

il a affaire comme lui étant extérieur – ce qui, du réel pâtit du signifiant » (Lacan J., 1959, p.142). Ce n'est pas encore l'objet, car l'objet est ce qui va être constitué à partir de la perte. Pour expliquer ce mouvement Lacan fait référence à Freud, qui a déjà parlé du statut de l'objet comme d'objet perdu-retrouvé⁴³, ce qui va centrer l'activité du sujet pour le retrouver. perdu-retrouvé. La Chose, avance Lacan, est un vide « déterminatif » qui ne peut être représenté que par autre chose. Cette recherche primordiale guidée par la pulsion de mort vise la complétude du sujet avec l'Autre primordial qui est la mère. La Chose « définit l'humain », dit Lacan et celui-ci « nous échappe » (Ibid., p.150). La complétude avec l'Autre, c'est ce qui est visé dans la demande adressée à l'Autre et ce qui va être perdu dans le clivage où le sujet commencera à exister. « Dans le désir de toute demande, il n'y a que la requête de l'objet *a*, de l'objet qui viendrait satisfaire la jouissance, supposée dans ce qu'on appelle improprement dans le discours psychanalytique la pulsion génitale, celle où s'inscrirait un rapport qui serait le rapport plein, inscriptible, de l'Un avec ce qui reste irréductiblement l'Autre » (Lacan J., 1973, p.114).

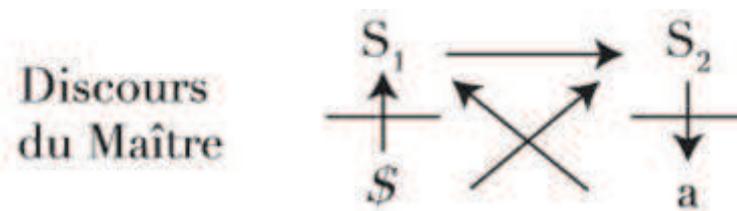
L'objet *a* est façonné pour faire rentrer, c'est –à-dire symboliser « le vide et le plein » dans la réalité du sujet. Le sujet ne peut être représenté par le signifiant pour un autre signifiant. Il ne surgit qu'à travers la chaîne signifiante où la pulsion sera arrimée.

Lacan développe la notion de l'objet à partir de la notion de l'objet transitionnel de Winnicott. Il utilise l'observation faite par Freud du jeu de Ford-Da pour montrer que dans la bobine il y a quelque chose qui se détache du sujet. Lacan souligne qu'ainsi l'enfant crée un « lieu de dire » (Lacan J., 1964, p.73). Dans le Séminaire « *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse* » Lacan dit : « S'il est vrai que le signifiant est la première marque du sujet, comment ne pas reconnaître ici- du seul fait que ce jeu s'accompagne d'une des premières oppositions à paraître- que l'objet à quoi cette opposition s'applique en acte, la

⁴³ Lacan souligne que Freud ne s'est pas arrêté sur la perte en indiquant juste le moment de la retrouvaille de l'objet

bobine, c'est là que nous devons désigner le sujet. A cet objet nous donnerons ultérieurement son nom d'algèbre lacanien – l'objet petit *a* » (Ibid., p.73). Ce que Lacan met en avant c'est que la bobine représente quelque chose de la mère, le reste de la mère. A travers cet objet le sujet va surmonter « la mère comme cause » (Ibid., p.73) du clivage dans le sujet. En laissant la bobine à disparaître l'enfant devient le maître de la disparition et de la réapparition de l'objet. L'enfant recherche par ce jeu l'objet perdu de sa satisfaction qui, comme on l'a déjà dit, se trouve dans le champ de l'Autre. Ainsi nous pouvons voir dans ce jeu un substitut de l'objet du désir. C'est-à-dire que l'objet *a* constituant le reste de la mère, « oriente la vie du sujet, comme quête de la retrouvaille de cet objet perdu » (Vanier A., 1998, p.72).

Ce mouvement est représenté dans la formule du discours du Maître, où le sujet, au travers du signifiant adressé à l'Autre, cherche ce qu'il lui manque, mais la réponse de l'Autre qui lui sera retourné sans que le manque « touche » le sujet.



Lacan va développer la notion d'objet *a* comme un objet d'un double mouvement. Il y a une perte double, dans la bobine on retrouve quelque chose du sujet⁴⁴ et de la mère en même temps. La jonction qui nous renvoie à la jouissance dont l'objet transitionnelle est un rappel⁴⁵. Nous voyons ici que l'objet *a* et le phallus interviennent au même endroit dans les relations mère-enfant. L'endroit est le même mais le registre sera différent. Le phallus s'inscrit dans les relations mère-enfant par sa fonction dans le registre d'imaginaire. Il est là pour combler le manque à être. Ce trou creusé est le lieu de l'objet *a* qui se place alors, du côté du réel. Dans

⁴⁴ « L'objet *a* est quelque chose dont le sujet, pour se constituer s'est séparé comme organe » (Ibid., p.119)

⁴⁵ Winnicott développe surtout le concept de « use of the object » qui est lié, en anglais, au terme de la jouissance (cf. Vanier A., 2009, p.43)

le séminaire « *Les quatre concepts fondamentaux* » (1964) Lacan en parle dans les termes de la *tuché*. La *tuché* est une rencontre première avant la toute possible représentation de ce qui se passe dans la rencontre. La *tuché* c'est le réel. Le réel qui ancrera tout ce qu'on verra par la suite sous la forme de la répétition, « le réel qui commande plus que tout autre nos activités, et c'est la psychanalyse qui nous les désigne » (Lacan J., 1964, p.71) On retrouve par la suite la définition de l'objet *a* comme le lieu de chute du sujet, ce n'est pas quelque chose qui peut être défini par le signe de la négation mais la définition ne peut être autre que le point zéro : « ... l'objet *a* peut venir à symboliser le manque central exprimé dans le phénomène de la castration... » (Ibid., p.89).

A. Vanier parle du paradoxe de l'objet *a* : « c'est au moment de sa perte que cet objet apparaît comme tel. Il n'accède à l'existence que d'être perdu, et son statut ne lui est donné qu'après-coup ». Il poursuit, « il est donc d'autant plus perdu qu'il est quelque chose qui choisit précisément dans l'opération constitutive du sujet. Et chaque tentative de retrouvaille le désignera encore un peu plus comme manquant (Vanier A., 1998, p.72).

Lacan n'hésite pas à mettre cet objet *a* du côté du réel mais il ne le met pas à l'origine de la pulsion. Il est ce qui ne satisfait jamais la pulsion, le creux qui est contourné par la pulsion.

Pour nous faire comprendre ce qui est vraiment cet objet, Lacan se réfère à la métaphore freudienne qui montre que la pulsion c'est quelque chose qui « sort d'un bord, qui en redouble la structure fermée, suivant un trajet qui fait retour, et dont rien d'autre n'assure la consistance que l'objet, à titre de quelque chose qui doit être contourné » (Lacan J., 1964, p.203). En ce sens il ne peut pas être la visée du désir. Lacan dira que ce que le désir vise c'est soit le fantasme, soit un leurre.

L'objet *a* peut avoir plusieurs fonctions « il est, ou présubjectif, ou fondement d'une identification du sujet, ou fondement d'une identification déniée par le sujet » (Ibid., 208).

Essayons, alors, de voir quelle est la fonction de l'objet *a* quant à la construction subjective.

1.9. Fonction de l'objet *a* quant à la construction subjective avant l'adolescence

Il y a toujours dans son van un objet atopique et anachronique qui fascine ses « enfants » et qui se dissimule toujours sous le voile du langage

Quignard P., 1994, p.336

Le phallus est introduit par Lacan pour pouvoir penser l'objet de désir, pour pouvoir parler de la jouissance et de la sexuation du sujet. Le phallus en tant que signifiant du désir de l'Autre prend une place centrale autour de laquelle seront articulées la question de l'Œdipe et de la structure du sujet. Mais comme nous l'avons montré il est une construction qui nous parle d'autre chose. Qu'est-ce que cette chose ? Nous l'avons déjà introduite en tant que la notion développée par Lacan au cours de tout son enseignement, celle de l'objet *a*. Essayons de le regarder au plus près et de saisir sa fonction.

1.9.1. Trois temps logiques de la construction subjective

La construction subjective n'est pas une affaire de temps chronologique. Le sujet est la fonction du signifiant, dit Lacan. Nous ne pouvons penser le sujet qu'à travers le signifiant qui s'adresse à un autre signifiant. Cela veut dire qu'il y a tout un processus d'assujettissement au signifiant pour devenir sujet.

Pour illustrer ce processus Lacan part du sophisme des trois prisonniers (Lacan J., 1945). Les trois prisonniers sont vus par le directeur de la prison. Il leur communique que l'un d'entre eux pourrait être libéré et que tous les trois ont une chance équivalente de sortir de la prison s'ils arrivent à résoudre un problème logique. La question est de comprendre quelle est la couleur du disque collé entre les épaules de chacun sans pouvoir se parler. Le

directeur leur présente cinq disques dont trois sont blancs et deux noirs. Il met par la suite un disque sur le dos de chacun d'entre eux et les prisonniers ne peuvent voir que les disques de leurs camarades. En traversant la barrière chaque prisonnier doit répondre exactement quelle couleur lui est attribuée. Une fois que les trois se retrouvent devant le problème ils prennent un certain temps avant de prendre une décision. Étonnamment, les trois franchissent la porte en même temps en communiquant la même conclusion « je suis blanc », ce qui est la réponse correcte.

Lacan, en analysant le processus de la prise de décision, le divise en trois temps : l'instant de voir, le temps pour comprendre et le moment de conclure. Chacun des sujets doit d'abord faire une hypothèse en fonction de son observation des deux autres prisonniers. Il doit alors trouver une raison d'être ceci ou cela. Lacan dira que c'est à partir de ce que le sujet ne voit pas qu'il ira mettre quelque chose en acte.

Sans rentrer dans les détails du sophisme nous pouvons dire que l'instant de voir correspond au moment où le sujet voit les deux autres prisonniers en tant que blancs, c'est le temps de rencontre avec « les données brutes » du problème. Le temps pour comprendre va correspondre au temps où il va émettre et vérifier ses hypothèses quant à son positionnement par rapport aux données aperçues. Le moment de conclure sera celui où le sujet mettra en acte ce qu'il pense de lui. Dans le cas du sophisme cela va être le moment où le prisonnier se précipitera pour sortir pour devancer les deux autres personnes. Le moment de conclure donne sens au temps pour comprendre car il signifie l'assertion du sujet : « je suis ceci ». Ce « je » qui met en acte le jugement donné sur la situation. Le moment de conclure signifie aussi la diminution de la tension accumulée pendant le temps pour comprendre.

Il n'est pas difficile à remarquer que ces trois moments logiques du sophisme peuvent être appliqués à la compréhension du processus de la subjectivation. Quand le sujet vient de naître il va faire face à la réalité qui « lui tombe dessus ». Il ne saura pas se passer de l'Autre

pour pouvoir comprendre comment on peut le désigner en tant que quelqu'un de ce monde. Cette désignation, captée à travers le regard de l'Autre et ce que l'Autre lui renvoie en acte (le temps pour comprendre dans le sophisme) lui permettra de se faire l'idée quant à ce qu'il est et ce qu'il n'est pas. Une fois que le sujet a effectué le choix entre ses hypothèses il va agir en fonction de son choix. Cet agir signifiera le moment de conclure le temps de comprendre.

Nous voyons bien que ces temps logiques peuvent également être appliqués au processus œdipien. Dans ce chapitre nous nous arrêterons à l'Œdipe primaire pour montrer comment les étapes de la mise en fonction du phallus font référence à l'instant de voir, au temps pour comprendre et au moment de conclure.

L'arrivée du bébé dans le monde est à la fois ce qui est le plus et le moins naturel que l'être humain puisse vivre. Le plus naturel car le processus de la mise au monde de la progéniture est commun à tous les êtres vivants. Par contre, chez l'être humain la naissance du bébé est un processus inscrit dans le lien social. Chaque bébé sera accueilli différemment dans des cultures différentes et le premier lien, qui sera le lien entre la mère ou son substitut et l'enfant, va être le résultat du travail symbolique car il ne reste rien d'instinctuel dans ce lien. Le néotène rencontre ce monde en étant déjà inscrit dans le lien qu'il forme avec l'Autre. Être celui qui ne saura pas exister sans que l'Autre donne sens à la présence de l'enfant dans cette vie sera *l'instant du regard* que chaque bébé est « condamné » à éprouver.

L'enfant signifie sa présence par le cri qui est repris par l'Autre et converti en sa réponse à la demande. La réponse, toujours ratée, comme on l'a déjà dit, signifiera au sujet que l'Autre est manquant(e) et puisque le manque est là, le sujet va commencer à chercher à lui donner un sens. Donner sens à un manque peut être traduit par le temps pour comprendre ce que l'Autre désire. C'est le temps où le sujet va chercher à être ou à avoir le phallus. Le phallus n'aura alors d'autre fonction que de recouvrir le manque. Ce mouvement autour du phallus aboutira à l'attribution de ce dernier au Père Œdipien. Quand l'enfant va mettre le

phallus du côté du Père nous pourrions dire que c'est bien le moment de conclure le temps de comprendre. La réponse à la question de l'enfant « qui suis-je, garçon ou fille ? » et « qui suis-je dans le désir de l'Autre ? » est reportée pour plus tard avec des versions provisoires : « Tu es un garçon car on voit ton zizi et puisqu'on le voit un jour tu seras un homme qui pourra faire jouir », « Tu es une fille car on ne voit rien là où chez les garçons on voit le zizi, et puisque tu ne l'as pas un jour tu pourras mettre un enfant au monde qui marquera le fait que t'en as joui ».

Nous voyons bien que dans ses deux versions provisoires la question du phallus est mise en avant mais il est aussi à entendre que ce qui reste de fondamental dans ces deux versions c'est la question du manque. Ce que l'enfant rencontre dans l'Œdipe, à un moment différent pour le garçon et pour la fille, c'est la castration, c'est l'impossibilité à combler le manque dans l'Autre. Le manque qui déclenche tout le processus de subjectivation. Le manque, l'objet *a* est ce vide que le sujet saisit dans le mouvement de subjectivation que Lacan a traduit par la question « il me dit ça, mais qu'est-ce qu'il me veut ? » (Lacan J., 1964, p.239). Cette question vient témoigner de deux choses en même temps. La première est celle qui nous renvoie au « seul sentiment qui ne trompe pas » (Lacan J., 1962, p.64), à l'angoisse. L'angoisse qui surgit au moment où le sujet rencontre le désir de l'Autre et où, par conséquent, son désir émerge. Nous entendons bien dans la question « qu'est-ce qu'il me veut » la dimension désirante qui va orienter la vie du sujet. Le sujet se constitue dans le champ de l'Autre, à partir des signifiants qui lui seront donnés et qui s'organiseront par la suite dans des réseaux. Le paradoxe consiste dans le fait que nous ne pouvons pas réduire le sujet au (x) signifiant(s) car il est justement ce qui échappe à la chaîne signifiante.

Lacan nous enseigne qu'à l'origine du sujet il y a un mouvement du désir qui est une rencontre double du manque à être et du désir de l'Autre. Le désir de l'Autre témoigne ainsi

du manque que le sujet repère dans l'Autre. En effet, la dialectique de la demande et du désir met le sujet à l'épreuve du manque.

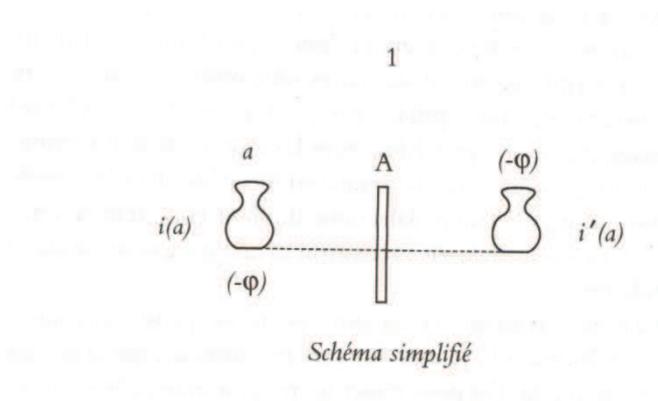
Nous avons introduit jusque-là un grand nombre de notions : le phallus, le manque, l'objet *a*, le sujet, l'Autre, la jouissance, la castration, la subjectivation, la demande, le désir, les registres du Réel, de l'Imaginaire et du Symbolique. Nous allons maintenant les organiser en les nouant au moyen de la notion d'angoisse afin de pouvoir structurer au mieux notre propos.

1.9.2. Le sujet se construit à partir d'un manque.

La notion du sujet est toujours liée à la notion du désir. Celle-ci est en lien avec la notion de l'Autre, le lieu du signifiant. « L'Autre intéresse mon désir dans la mesure de ce qui lui manque et qu'il ne sait pas. C'est au niveau de ce qui lui manque et qu'il ne sait pas que je suis intéressé de la façon la plus prégnante, parce qu'il n'y a pas pour moi d'autre détour à trouver ce qui me manque comme objet de mon désir », Lacan désigne ainsi le rapport du sujet à l'Autre dans le séminaire « L'angoisse » (Lacan J., 1962-1963, p. 33). Au départ il y a « l'Autre originaire comme lieu du signifiant, et... le sujet encore non-existant, qui a à se situer comme déterminé par le signifiant. Par rapport à l'Autre, le sujet dépendant de cet Autre s'inscrit comme un quotient. Il est marqué du trait unaire du signifiant dans le champ de l'Autre » avance Lacan dans le même séminaire (Lacan J., 1962-1963, p.37). Le sujet est ainsi barré de ce qu'il désire mais l'Autre n'est dans la relation structurante au sujet que le manque qui le désigne. «Ce reste, cet Autre dernier, cet irrationnel, cette preuve et seule garantie, en fin de compte, de l'altérité de l'Autre, c'est le *a* » (Ibid., p.37). Il est alors à comprendre que cet objet *a* est constitué dans le champ de l'Autre comme l'objet du désir du sujet. Lacan le situe du côté objectif, du côté du sujet barré. Ce qui reste du côté du sujet non-barré c'est l'Autre « en tant que je ne l'atteins pas » (Ibid., p.37).

Lacan nous dit qu'il n'y a pas de sujet en tant que tel, le sujet c'est une possibilité, « un S, le sujet comme possible » dira-t-il un peu plus tard dans le Séminaire (Ibid., p.51). La première image que le sujet aura de lui-même ne pourra apparaître que dans le champ de l'Autre. Pour que cette image puisse rentrer dans ses fonctions il faut qu'elle soit authentifiée par l'Autre. « Cette image se caractérise par un manque, c'est –à-dire par le fait que ce qui y est appelé ne saurait y apparaître » (Ibid., p.57). Pour illustrer ce processus de l'émergence de l'image subjective, Lacan propose un schéma simplifié à partir duquel il met en rapport le sujet, le $-\varphi$, l'objet a et le fantasme.

Schéma optique simplifié

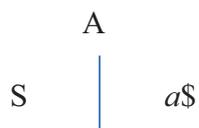


La présence du désir en tant que le $i'(a)$ dans ce schéma est mis en avant dans son rapport à l'absence de l'objet a comme quelque chose qui peut être saisi. Cet objet ne se manifeste pas autrement que dans son absence, l'absence qui va orienter le désir. Le désir, quant à lui ne pourra être cerné que dans son rapport au fantasme. Le fantasme a pour fonction de faire le poinçon entre le sujet et l'objet, $\$ \diamond a$. Ce qu'on peut remarquer dans l'écriture de la formule du fantasme c'est que ce poinçon a une double fonction : une fonction du lien entre le sujet et l'objet a et la fonction de séparation qui maintient le sujet aussi bien que l'objet « en vie ». La place de l'absence est désignée par Lacan comme la place du manque où le $(-\varphi)$ émerge en la recouvrant. Ce $-\varphi$ devient le signifiant de l'angoisse. Cette angoisse « est liée à tout ce qui

peut apparaître à la place de (- φ) » (Ibid., p.59) ce qui nous permet de définir cette angoisse comme celle de castration. Alors, le lien entre l'angoisse et l'objet *a* passe par la « phallicisation » de l'objet *a*. Ce que Lacan souligne en disant qu'un « objet *a* n'est impliqué dans l'angoisse que parce qu'elle a affaire avec la fonction phallique » (cit. par Vanier A., 2009, p.43)

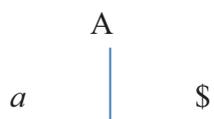
En effet le rapport que le sujet crée à cette place va définir sa structure. Ainsi Lacan en mettant en lien le sujet, l'objet *a* et l'Autre montre que, dans la névrose, le sujet fait de la castration de l'Autre la sienne. Dans son fantasme le névrosé sera l'objet *a* qui est le manque de l'Autre.

Schéma du fantasme chez le névrosé.



Dans la perversion, le sujet tout en reconnaissant la castration et l'impossibilité d'atteindre l'objet *a* se livre à la jouissance de l'Autre.

Schéma du fantasme chez le pervers.



Dans ses deux structures l'objet *a* sert de défense contre l'angoisse qui se crée dans le trou creusé dans le Réel par l'impossible adéquation entre le besoin et la demande. La psychose sera définie comme le déni de la castration. La castration apparaît au moment où « le registre de la demande est épuisé » (Lacan J., 1962, p.66). L'angoisse vient signaler d'une

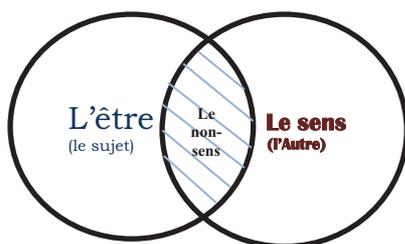
part de perte d'un objet, c'est la conception freudienne de l'angoisse. Lacan y rajoute que « ce qu'il a de plus angoissant pour l'enfant, c'est justement quand le rapport sur lequel il s'institue, du manque qui le fait désirer, est perturbé, et il est le plus perturbé quand il n'a pas de possibilité de manque, quand la mère est tout le temps sur son dos, et spécialement à lui torcher le cul, modèle de la demande, de la demande qui ne saurait défaillir » (Ibid., p.67). Selon Lacan, il faut justement voir la présence de l'objet dans l'angoisse. Ainsi l'instauration du rapport avec l'objet *a* par le moyen de la castration permet l'avènement de la structure du sujet⁴⁶.

1.9.3 Devenir sujet : schéma d'aliénation-séparation

Dans son rapport à l'Autre, le processus de devenir sujet est marqué par deux opérations qui peuvent aussi être ramenées aux temps logiques.

La première opération est celle de l'aliénation du sujet. La dépendance au signifiant de l'Autre désigne parfaitement l'aliénation du sujet. Le verdict de se constituer dans le champ de l'Autre amène le sujet d'être toujours aliéné à ce qu'il est et au signifiant qui le désigne.

Lacan l'illustre avec des ronds qui se chevauchent : (Lacan, 1964, p.239).



Si le sujet choisit de se passer de l'Autre il perd et son être et le sens. S'il choisit le sens il perd une partie de lui-même mais c'est le seul moyen de rester en vie⁴⁷. En choisissant

⁴⁶ Ajoutons juste que la psychose consiste en le déni de la castration qui est une sorte de rapport.

⁴⁷ Ou « envie » ?

de rester en vie le sujet est amené à perdre soi-même, à devenir manquant de par son inscription dans le langage, il devient aliéné dans le langage, par le signifiant qu'il repère dans le champ de l'Autre.

La deuxième opération est celle de la séparation qui vient comme une réponse au manque produit par l'opération de l'aliénation. En parlant de la séparation, Lacan, fidèle à lui-même, nous rappelle que le verbe a pour origine le verbe *se parare*, se parer, qui évoque également *s'engendrer* qui, à son tour, renvoie au *mettre au monde*. Cette opération vient témoigner de ce que le sujet a à se situer par rapport au manque qu'il repère dans l'Autre. « Cet Autre qui ne garantit rien justement en tant qu'Autre, en tant que lieu de la parole, c'est là qu'il prend son incidence édifiante. Il devient le voile, la couverture, le principe d'occultation de la place même du désir et c'est là que l'objet va se mettre à couvert, que s'il y a une existence qui se constitue d'abord c'est celle-là et qu'elle se substitue à l'existence du sujet lui-même puisque le sujet en tant que suspendu à l'Autre reste également suspendu à ceci que du côté de l'Autre rien n'est sûr sauf justement qu'il cache, qu'il couvre quelque chose qui est cet objet, cet objet qui n'est encore peut-être rien en tant qu'il va devenir l'objet du désir ». (Lacan J., 1961-1962, inédit., séminaire du 21 mars 1962)

La deuxième opération qui est la séparation se situe dans l'intersection des ronds et c'est dans cette intersection qu'on peut saisir l'émergence du signifiant du désir de l'Autre. « Le désir de l'Autre est appréhendé par le sujet dans ce qui ne colle pas, dans les manques du discours de l'Autre... » dit Lacan dans le Séminaire XI (Lacan J., 1964, p.239). L'enfant va chercher à comprendre ce manque dans l'Autre en lui attribuant des significations différentes.

La première réponse vient de son expérience du manque. « Le premier objet qu'il propose à ce désir parental dont l'objet est inconnu, c'est sa propre perte... Le fantasme de sa mort, de sa disparition, est le premier objet que le sujet a à mettre en jeu dans cette dialectique... » (Ibid., p. 240). Ainsi le sujet parvient à recouvrir le manque dans l'Autre

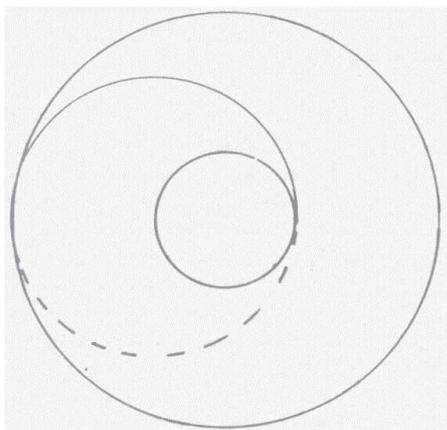
également par un manque. Nous voyons que dans cette opération les deux manques sont liés et le désir du sujet est « accroché » au désir de l'Autre. En même temps le désir de l'Autre est quelque chose qui échappe au sujet car il n'est pas dit mais saisi par le sujet en tant qu'absence. « ...c'est en tant que son désir (de la mère) est inconnu, c'est en ce point de manque, que se constitue le désir du sujet » (Ibid., p.244). En lieu de cette absence vient d'abord les objets visés par les pulsions partielles avant que cette absence soit marquée par le signifiant de phallus. L'apparition de l'objet au lieu du manque est l'effet de l'opération de séparation qui est à comprendre non pas comme une séparation avec la mère mais comme une séparation avec l'objet de désir. Ainsi *se parer* prend son sens car il s'agit pour le sujet de rechercher cet objet, la cause de son désir, qui ne sera jamais trouvé car il est manquant par essence.

Pour comprendre cela il faut revenir à la topologie du tore ou à huit inversé afin de saisir le rapport du désir à la demande et par la suite le rapport à l'objet du désir. C'est dans le Séminaire « *L'identification* » (1961-1962) que Lacan introduit le tore en tant que modèle avec lequel nous pouvons saisir le rapport entre le sujet, le signifiant et la cause du désir. Dans ce Séminaire Lacan en travaillant la question de l'identification met en avant le fait que « l'identification a à se faire avec ce quelque chose qui est l'objet du désir » (Lacan J., 1961-1962, inédit, Séminaire du 24 janvier 1962). L'identification ne prend racine ni dans la présence ni dans l'absence de l'objet mais dans la coupure entre les deux. Nous l'avons vu, l'Autre est la condition du désir. Mais du fait qu'il ne répond pas à la demande du sujet, celui-ci place dans le lieu de l'Autre l'objet qui est imaginé dans le lieu de la défaillance de l'Autre. Cet objet convoqué chaque fois que le sujet fait face à sa propre défaillance ne pourra qu'être contourné. C'est en cela que la topologie du tore vient expliquer que ce qui se joue entre la demande et le désir passe par les bords du tore en laissant hors du bord ce qui organise le lien du sujet à l'Autre. « Il essaiera de faire passer dans la demande ce qui est l'objet de son désir,

d'obtenir de l'Autre, non pas la satisfaction de son besoin, pour quoi la demande est faite, mais la satisfaction de son désir, à savoir d'en avoir l'objet, c'est-à-dire précisément ce qui ne peut se demander - et c'est à l'origine de ce qu'on appelle dépendance dans les rapports du sujet à l'Autre, - de même qu'il essaiera plus paradoxalement encore de satisfaire par la conformation de son désir, à la demande de l'Autre : et il n'y a pas d'autre sens, de sens correctement articulé j'entends, à ce qui est la découverte de l'analyse et de Freud, à l'existence du Surmoi comme tel » (Ibid., Séminaire du 14 mars 1962). En constituant la fonction du trait unaire par lequel le sujet peut se reconnaître dans l'Autre l'objet a permet la formation de l'Idéal du Moi, l'instance qui va lui permettre de se voir comme l'Autre l'aurait vu et qui l'introduira à la logique du « devoir être pour être aimé » (Penot B., 2001, p.80).

Le phallus qui sera ce signifiant que le sujet placera dans le lieu où le manque a été repéré dans l'Autre permettra au sujet de saisir les bords du trou creusé par l'absence de l'objet⁴⁸. «... le phallus pour autant que c'est par lui comme opérateur qu'un objet a peut être mis à la place même où nous ne saisissons dans une autre structure (tore) que son contour » (Lacan J., 1964, p. 207). « Ceci veut dire que l'objet est raté, puisqu'il ne saurait en aucun cas y avoir là que le contour de l'objet, dans tous les sens que vous pouvez donner au mot contour » (Ibid., 1964, p.205)

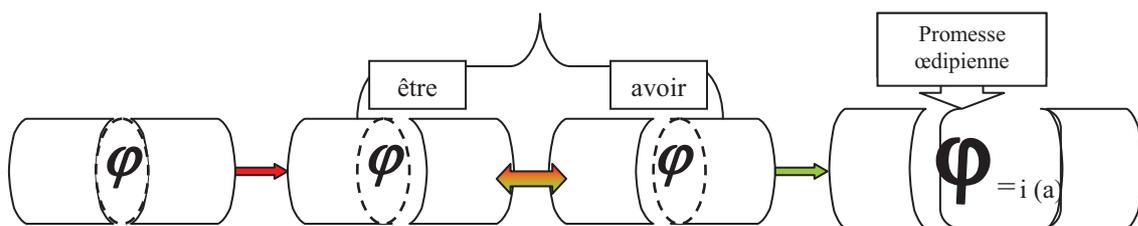
Lacan illustre son propos par le schéma ci-dessous :



⁴⁸ « ...l' objet lui-même comme tel, en tant qu'objet du désir, est l' effet de l'impossibilité de l'Autre de répondre à la demande... » (Lacan J., 1964, p.119)

Par ce schéma Lacan montre que ce que constitue l'objet ne se trouve pas dans le fantasme du sujet (où le névrosé cherche à supporter l'objet qui comblerai le manque dans l'Autre) mais se forme dans le point central (le vide) dans « ce point tourbillon par où l'objet sort d'un au-delà du nœud imaginaire, idéaliste sujet-objet qui a fait jusqu'ici depuis toujours l'impasse de la pensée, ce point central qui de cet au-delà promeut l'objet comme objet du désir » (Lacan J., 1964, p. 209)

Si on reprend tous ce que l'on a déjà dit par rapport au phallus et son rôle structurant et si on essaie de ramener tout ce qu'on sait des temps de la construction subjective nous obtenons un schéma qui met en lien les trois temps logiques, l'opération d'aliénation-séparation et le phallus.



En parlant du mouvement de l'objet a qui existe au début sous la forme du φ , nous devons commencer par le stade où il existe la relation « duelle » mère-enfant. Nous voyons bien qu'il n'y a pas de distinction entre le sujet et son objet au tout premier stade. C'est la mère qui fait connaître à l'enfant la jouissance. Selon Freud c'est la mère qui éveille et provoque « les premières sensations génitales voluptueuses » (cit. par Lesourd S., 1996, p.119). C'est cette jouissance archaïque dont parle Mélanie Klein provenant de la pulsion de mort qui vise à jouir de l'objet jusqu'à sa destruction et qui rencontre ses limites dans l'angoisse de la destruction complète de l'objet. La relation duelle existante entre la mère et l'enfant « fait surgir au premier plan cet objet imaginaire privilégié qui s'appelle le phallus » (Lacan J., 1956, p.28). Nous avons dans la première figure la relation duelle médiatisée par le phallus où le sujet « est

dans une position de désir à l'endroit du sein en tant que l'objet réel » (Ibid., p. 62). La constitution d'objet, insiste Lacan, n'est possible que dans son rapport au manque qui est introduit par l'Autre. L'enfant n'a d'autre possibilité que de se voir à partir du manque dans l'Autre, d'où l'opération d'aliénation qui sera pour nous *l'instant de regard*.

Le fait de se voir quelque chose dans le désir de l'Autre manquant provoque toute une série de mouvements entre être et avoir le phallus. Le sujet va chercher à comprendre ce que l'Autre lui veut et comment il peut y répondre. Cela peut être illustré par la deuxième figure du schéma et nous l'appelons le temps pour comprendre.

Pendant ce temps la question que le sujet doit comprendre c'est la question du comment recouvrir le manque car en tant que rien le manque est insupportable renvoyant au Réel. Le Réel qui ne peut être saisi qu'à travers l'Imaginaire et le Symbolique. La dialectique de l'être ou de l'avoir est au cœur de cette étape de la construction subjective. Lacan montre bien avec les cercles d'Euler comment la problématique de l'être-l'avoir se joint à l'opération logique de l'aliénation-séparation. En nous renvoyant au dilemme « La bourse ou la vie » il nous explique qu'en choisissant la bourse nous allons perdre la vie et par conséquent la bourse ; ou bien en choisissant la vie nous allons perdre la bourse donc la liberté de son être. Désormais l'Autre va avoir un pouvoir signifiant sur notre vie parce qu'il ne sera pas sans avoir ce dont on a besoin.

Le jeu qui commence par être cet objet par lequel l'Autre peut être complété finit par la reconnaissance qu'il est impossible de l'être car l'Autre malgré tous nos efforts de le combler ne cesse pas de désirer, donc reste manquant. Comme il est toujours manquant il doit y avoir un objet qui puisse le combler. Alors le phallus se met en scène d'abord en tant qu'un objet détachable du corps (sein, fèces, regard, voix). Ainsi le sujet répond au signifiant qui lui est retourné dans la réponse ratée venant de l'Autre. En répondant à ce désir de l'Autre le sujet, coupé de ce qu'il est et en même temps de la réponse de l'Autre, il devient l'effet

d'*aphanisis*. Il ne saura exister que dans le champ des signifiants, dans le champ de l'Autre, autrement dit, il ek-siste en tant que sujet.

Une fois l'objet, cause de son désir, sera recouvert par le signifiant, le sujet, en découvrant que ni lui ni l'Autre ne l'ont pas, se verra privé de cet objet par celui qui en prive en même temps le première Autre, à savoir la mère. Ainsi le signifiant phallique sera placé entre l'enfant et la mère et ne représentera pas autre chose que le désir de la mère. Pourtant ce signifiant ne sera qu'un représentant représentatif de ce qui a été repéré en tant que désir de l'Autre premier. Cette valeur symbolique d'un signifiant, qui ne signifie que lui-même, ne sera découverte par l'enfant qu'à l'adolescence, car au moment de l'Œdipe le phallus garde son aspect imaginaire.

Le moment où le sujet aura à s'inscrire dans la promesse œdipienne signifiera le moment de conclure le temps pour comprendre, une fois l'opération d'aliénation-séparation sera jouée. En ce moment-là l'objet imaginaire s'impose définitivement entre l'enfant et la mère. C'est un moment structurant pour le sujet qui signifie la mise en place de la métaphore paternelle qui fait preuve de l'actualisation du mécanisme du refoulement originaire. Le refoulement originaire s'effectue comme le passage du réel « à sa symbolisation dans le langage » (Dor J., 2009, p.117). Autrement dit, il s'agit de la substitution du signifiant du désir de la mère par le signifiant du Nom-du-Père. « La fonction du père dans le complexe d'Œdipe est d'être un signifiant substitué au signifiant, c'est –à-dire au premier signifiant introduit dans la symbolisation, soit le signifiant maternel » (cit. par Dor J., 2009, p. 119). Au final on a un sujet désirant qui est aliéné à l'objet de son désir car il s'inscrit dans la loi du père. Ce sujet est «séparé d'une partie de lui-même» car il ne peut exprimer son désir qu'en partie, soit par l'objet substitutif.

Ces temps logiques seront revécus à l'adolescence, nous y reviendrons dans le chapitre suivant. Arrêtons-nous maintenant sur la fonction de l'objet a quant à son lien avec l'angoisse.

1.10. La fonction de l'objet *a* comme fonction du nœud borroméen.

Le désir de l'Autre est apparu pour le sujet signé par l'angoisse. « L'angoisse gît dans le rapport fondamental du sujet... au désir de l'Autre » (Lacan, 1963, p.323). Le désir de l'Autre, le point de départ de la construction du sujet, surgit à travers le désir du sujet. Comment le désir du sujet est-il repérable? Il est ce qu'on trouve dans le fantasme ou le symptôme. Lacan développera la fonction de l'objet *a* en lien avec le symptôme pour faire la distinction entre l'angoisse qui témoigne du désir de l'Autre et l'objet *a* qui est la cause du désir du sujet. « Si l'angoisse marque la dépendance de toute constitution du sujet à l'endroit du A, le désir du sujet se trouve appendu à cette relation par l'intermédiaire de la constitution antécédente du *a* » (Ibid., p.323). En effet nous pouvons vite repérer que, du point de vue topologique, il s'agit du même endroit. Ce qui est fondamental à comprendre c'est que l'angoisse est à la base du désir, elle lui est structurante. Le désir vient signifier que l'angoisse a bien fait lien entre le sujet et l'Autre. Le lien qui signifie que le sujet « est pris dans une tension entre la menace d'être objet pour le désir de l'Autre, et de la perte de cet objet phallique qu'il est pour cet Autre » (Vanier A., 2009, p.43).

Lacan distingue plusieurs niveaux d'apparition d'objet. Le premier niveau est le niveau oral. A ce niveau l'objet est déjà repérable. Le sein, qui n'est pas un objet de l'Autre mais bien un objet transitionnel dans le sens winnicottien du terme, représente l'objet qui fait lien entre le sujet et l'Autre et où le sujet a à apprendre à se situer. En observant le nourrisson on peut remarquer qu'il n'est pas seulement dans le mouvement de prendre le sein mais aussi dans le mouvement de *se sevrer*, comme Lacan le dit. Ce jeu fait apparaître l'objet *a* à son premier niveau qui se construit à partir du besoin du sujet et de la réponse de l'Autre et qui se manifeste par l'absence de cohésion des deux. Le désir apparaît comme désir de séparation.

Le deuxième niveau est le niveau anal où l'objet se constitue à partir de la demande de l'Autre à laquelle le sujet répond par le don et par la rétention des matières. La fonction de

l'objet a à ce niveau « nous permet de faire l'objet anal, en tant qu'il se trouve à être le premier support de la subjectivation dans le rapport à l'Autre... ce par quoi le sujet est d'abord requis par l'Autre de se manifester comme sujet, sujet de plein droit » (Lacan J., 1963, p.379). « A ce niveau », poursuit Lacan, « ce que le sujet a déjà à donner, c'est ce qu'il est – en tant que ce qu'il est ne peut entrer dans le monde que comme reste, comme irréductible par rapport à ce qui lui est imposé de l'empreinte symbolique. » (Ibid., p.379).

Le niveau suivant c'est le niveau phallique où l'Autre remplit la fonction de la castration, il est représenté à ce niveau par l'angoisse même. Lacan insiste qu'à ce niveau l'objet a sous sa forme du $(-\phi)$ s'approche au plus près de l'angoisse. L'interdit de faire la conjonction du a et de l'angoisse est la résolution du complexe d'Œdipe : pour le moment le sujet sait ce qu'il a à faire pour être l'objet du désir de l'Autre mais il a le temps de s'y prendre. Ceci illustre bien la fonction essentielle de l'objet a qui est de représenter le sujet dans le champ de l'Autre. « Le sujet désire un manque qui n'est pas un manque du sujet, mais un défaut fait à la jouissance qui se situe au niveau de l'Autre », dit Lacan (Ibid., p.383).

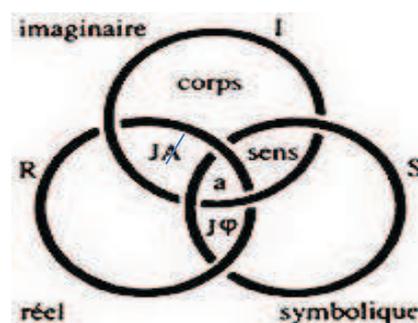
Ainsi l'objet continue à exister sous sa forme scopique, au niveau le plus sécurisant quant à l'angoisse, la forme que Lacan décrit comme le $i(a)$ et qui celle qu'on met au cœur du fantasme ou du symptôme. L'objet a est ce quelque chose qui symbolise le manque et le cache en même temps.

Au cinquième niveau l'objet a devient le support du désir de l'Autre « qui se nomme la fonction paternelle » (Ibid., p.389). Il est alors indispensable que le sujet reconnaisse l'objet en tant que l'objet a . L'objet qui ne peut qu'ek-sister mais qui fait désirer. La nécessité de faire de l'objet a un objet ek-sisté est soulignée par Lacan quand il aborde la différence entre le deuil et la mélancolie. Le deuil consiste dans le travail de restaurer le lien avec l'objet a , l'objet sous sa forme de $i(a)$ alors que la mélancolie traduit le triomphe de l'objet a que le mélancolique va chercher à l'intérieur de sa propre image.

En effet, nous pouvons remarquer qu'il est vital pour le sujet de maintenir à distance l'objet a , c'est pourquoi l'objet qui est la cause de son désir doit demeurer perdu. Par contre que l'objet puisse rentrer pleinement dans ses fonctions sous sa forme de l'objet a il faut que la perte soit subjectivée. La méconnaissance de l'objet a laisse le sujet en suspens quant à son inscription à la dimension désirante.

Le sujet doit alors prendre place par rapport au désir de l'Autre pour accéder à son désir à lui. Lacan définit le sujet comme fonction du signifiant auprès d'un autre signifiant. Ainsi il se trouve que le but ultime de la pulsion à savoir la jouissance de l'Autre, se trouve exclu ne pouvant pas être représentée par un signifiant quelconque. « La jouissance, c'est du réel » (Lacan J., 1975, p.78). Le réel qui est dépourvu de sens et qui ne prend de consistance que dans l'Imaginaire auquel le Symbolique attribue le sens. Nous sommes ici à l'endroit où les trois registres se nouent.

Schéma du nœud borroméen.



Comme nous voyons sur le schéma, le centre est occupé par l'objet a qui est à la fois dans l'Imaginaire, dans le Symbolique et dans le Réel et en même temps il est le « point aveugle » de l'intersection des ronds. Ce positionnement nous renvoie à la formule même de

Lacan qui introduit la lettre *a* pour décrire le lien de l'objet cause de désir et la jouissance de l'Autre. Le fonctionnement du sujet se noue autour de l'objet *a* qui est ce qui se détache du signifiant en ouvrant ainsi l'accès au fantasme. En effet, l'objet *a* ayant la place au milieu du nœud est le moyen de faire une liaison entre le Réel et le langage comme lieu du sujet.

Lacan utilise le nœud borroméen pour montrer que ces registres soit tiennent tous ensembles soit si un se rompt l'ensemble s'éclate également. Il est à remarquer que à l'endroit où les trois registres se rencontrent Lacan place l'objet *a* qui aura pour fonction d'organiser les ronds en bouchant le trou creusé par l'angoisse qui relève de la pulsion de mort. En même temps Lacan dit que ce n'est pas le vrai trou, le vrai trou se trouve à la place de la jouissance de l'Autre barré car il n'y a pas d'Autre de l'Autre. Nous voyons bien qu'à cet endroit le symbolique s'absente.

Dans le même séminaire Lacan dit qu'en fait les trois ronds se nouent mais ils s'organisent aussi dans une chaîne créant ainsi la métaphore. La métaphore organise un quatrième rond qui les fait tenir ensemble. Nous l'avons déjà évoqué plus haut que la métaphore dont il s'agit c'est le Nom-du-Père en tant que voile de l'objet *a*. Ce quatrième rond est défini par Lacan en tant que symptôme dans son ancienne écriture du sinthome. Le sinthome permet aux registres d'avoir « l'air de faire nœud à trois » (Lacan, 1975, p.94) quand le symbolique se libère.

En effet, comme l'objet *a* n'est pensable que sous la forme du $(-\phi)$ il fait en sorte que malgré la castration que chaque sujet rencontre le plaisir lui reste accessible. Ce que Lacan met en évidence dans le Séminaire « Sinthome » est qu'on peut se passer du Nom-du-Père « à condition de s'en servir » (Ibid., p. 138).

Apprendre à se servir du Nom(s)-du-Père veut dire tout d'abord reconnaître que la jouissance est impossible mais on peut avoir un plaisir de vivre et être satisfait quant à notre

sexualité, une découverte qui ne s'achève qu'à l'adolescence qui sera le sujet du chapitre suivant.

CHAPITRE II « L'adolescence en tant que temps logique de la construction subjective »

Lors de changements radicaux du monde social l'intérêt des philosophes, anthropologues, psychologues, écrivains se porte souvent sur l'âge de l'adolescence. Celui-ci reflète comme un miroir les changements du lien social. Du coup, comprendre l'adolescence d'aujourd'hui signifie également comprendre le fondement du lien social actuel, et d'ailleurs ces deux phénomènes ne peuvent être envisagés l'un sans l'autre. « Ainsi, les problèmes que se pose et que pose l'adolescence débordent chaque fois le cadre privé et mettent en cause le lien social, non seulement à son niveau le plus microcosmique, la famille, mais aussi dans les principes constitutifs de la société » (Rassial J-J., 1990, p.197). La société actuelle comme toute société n'est pas sans malaises. L'adolescence postmoderne semble accumuler et nous renvoyer en image la souffrance de notre époque. « L'adolescence qui est au centre des processus de transmission hérite de ces traumatismes collectifs et exprime l'actuelle souffrance des liens sociaux » dit à ce propos Olivier Douville (Douville O., 2000, p.34)

Dans ce chapitre nous essayons de mettre en lien les processus adolescents avec le discours ambiant. Nous voulons montrer que malgré des discussions sur l'Œdipe qui animent le travail des analystes d'aujourd'hui il n'est pas encore question de mettre cette étape indispensable à toute subjectivation aux oubliettes. Nous proposerons à la fin de ce chapitre de réfléchir à ce qui change dans le lien social actuel pour que cette discussion sur l'Œdipe puisse avoir lieu.

2.1. Adolescence : définition et théories

Nous commençons par la définition de l'adolescence, de sa structure et de ses processus fondamentaux pour arriver à parler du devenir sujet dans notre monde actuel.

La période adolescente est étudiée dans plusieurs domaines des sciences : en médecine, en sociologie, en psychologie etc. Chaque domaine a conçu sa propre définition de l'adolescence.

Du point de vue étymologique le mot « adolescence » vient du latin « adolescere » qui signifie grandir (Petit Robert, 2011, p.36.) autrement on peut dire que c'est la période du devenir adulte dont le début peut vite être saisi par les changements pubertaires et dont la fin reste inconnue.

La médecine nous propose une définition descriptive : l'âge qui suit la puberté et dont la fin consiste en maturité physique totale. Une autre définition médicale qui est celle de l'OMS : «est adolescent tout individu âgé de 10 à 19 ans». (OMS, 1995). Il est important de souligner que les travaux de la médecine prennent souvent en considération l'aspect psychologique des changements corporels. Comme l'écrivent, par exemple, Hugues Lavalée, Mirjana Rajic et Pierre Thibaudeau : « A cette période de la croissance et du développement, deux particularités sont à souligner :

1. Les transformations sexuelles influencent profondément le caractère psychique, physique, intellectuel et mental du garçon et de la fille
2. Chez le garçon et chez la fille on observe un fort sentiment d'indépendance et d'insécurité à la fois. » (in Maurice A., de Wachter M, 1980, p. 217)

La sociologie définit l'adolescence de son point de vue : « l'âge qui se situe entre la puberté et l'âge adulte ». Cette définition en indiquant le début, la fin éventuelle de

l'adolescence semble être peu informative pour un travail sur l'adolescence du point de vue psychologique.

Il existe plusieurs définitions de l'adolescence en psychologie. Nous en avons choisi une qui nous semble assez complète et qui n'exclut pas la vision analytique de cet âge.

L'adolescence est :

« une phase de restructuration affective et intellectuelle de la personnalité, un processus d'individuation et de métabolisation des transformations psychologiques liées à l'intégration du corps sexué. La fin en est difficile à préciser de nos jours où de nombreux adolescents prolongés travaillent à leur personnalisation. Elle constitue un champ psychologique privilégié pour l'étude de changement. Les changements sont sous-tendus par la reviviscence du mouvement de séparation/individuation de la petite enfance ; par la réactivation du conflit œdipien ; par la déliaison d'avec les images parentales infantiles et la reliaison avec de nouveaux objets libidinaux ; par des rapports défensifs à un idéal du moi et aux pulsions pour établir un nouvel équilibre narcissique (refoulement, déplacement, déni, clivage, intellectualisation, ascétisme, projection). L'adolescence est ainsi un moratoire infiltré d'une problématique identificatoire : l'essentiel consiste à négocier des deuils, des pertes et de désillusions jusqu'au moment où le sujet peut assumer sa séparation et sa différenciation dans l'autonomie. Du point de vue intellectuel (cf. Inhelder B., Piaget J.), elle est caractérisée par la pensée formelle, le raisonnement hypothético-déductif, la découverte de la notion de loi : la maîtrise des possibles par la pensée peut alors aboutir à un égocentrisme métaphysique ; mais elle permet aussi au sujet de concevoir des projets d'avenir et de grands idéaux. Les formes cliniques de l'adolescence comportent aussi bien une originalité juvénile considérée comme normale, des sentiments d'isolement et des préoccupations obsédantes concernant l'image du corps où s'amorcent de graves troubles mentaux et des attitudes de

défi et de dépendance provoquant l'agression et la déviance » (*Dictionnaire de Psychologie, 1991*).

Il nous semble utile de compléter cette définition par une phrase de Ph. Gutton « Comme d'autres minorités, l'adolescence constitue un lien de projection électif des problèmes de société... » (Gutton Ph., 2000, p.23).

Ainsi nous voyons l'adolescence comme le temps de restructuration de la personnalité face à la réalité du corps sexué et comme processus d'advenir du sujet qui se déroule dans une société donnée dont le lien influe ce passage douloureux.

La psychanalyse a mis l'adolescent au centre de ses études il n'y a pas longtemps. Il est vrai que Freud parlait de la puberté dans les « *Trois essais sur la théorie de la sexualité* » (1905) mais jusque dans les années 1980 il n'y a pas eu de conception authentique de l'adolescence du point de vue psychanalytique même si les grands auteurs y ont consacré un certain nombre de travaux (nous pouvons citer notamment Klein, Winnicott, Lacan, Dolto). Nous commençons par Freud et sa conception de l'adolescence. Nous allons aussi pointer les travaux de quelques grands auteurs qui nous semblent importants, notamment M. Klein et D.W. Winnicott. Nous consacrerons la plus grande partie de ce chapitre à la position qui a été élaborée sur la base de la théorie lacanienne sur l'adolescence.

2.2. Freud et ses idées sur l'adolescence : l'ouverture de la voie

Même si l'adolescence dans l'œuvre de Freud ne prend pas une place centrale il faut reconnaître que c'est aussi à partir de la clinique adolescente que tout le concept psychanalytique a pris son départ. Nous parlons ici du cas de Dora ainsi que du cas de Katarina qui sont présentées comme des jeunes filles et non pas comme des femmes.

Néanmoins Freud n'articule pas le concept d'adolescence et, selon Olivier Ouvry, il y a deux raisons à cela:

- le « souci pédagogique de Freud, qui attentif à soutenir l'innovation considérable qu'avait apportée la découverte de la sexualité de l'enfant, insistait particulièrement sur ce point en regard de ce qui était plus communément acquis : que la sexualité apparaissait à l'âge de l'adolescence » (Ouvry O., 1996, p.242)
- l'adolescence n'était pas au centre de la réflexion épistémologique et sociale à cette époque car l'intérêt à l'adolescence dépendait toujours de passages historiques très particuliers (cf. aussi Marty F., 1996, Lesourd S., 2005)

Dans les « *Trois essais* », Freud parle plutôt de la puberté et de son impact sur le développement de l'enfant. C'est la puberté qui « amène le primat des zones génitales » (Freud S., 1905, p.127). C'est à la puberté où le sujet se détache définitivement des « liens familiaux » (Ibid., p.132) et où la perte définitive de l'objet s'avère : « le choix d'objet de la puberté doit renoncer aux objets infantiles » (ibid., p. 132). Ainsi Freud nous trace un contour préliminaire des processus adolescents qui seront travaillés plus tard et par d'autres analystes. Ce qu'on sait déjà c'est que l'Œdipe se rejoue à l'adolescence et qu'il s'agit de renoncer aux objets incestueux pour choisir d'autres objets adéquats (Marty F., 1996). Il est question également pour Freud de la différenciation définitive des sexes qui s'avère à l'adolescence : « On sait que ce n'est qu'à la puberté que s'établit la séparation tranchée des caractères masculins et féminins... » (Freud S., 1905, p. 160). Selon Freud si le stade Œdipien se désigne par le primat du phallus, la puberté peut être désignée par le primat du génital mais toujours en référence à un seul organe génital, à l'organe mâle. Ainsi l'homme est celui qui possède cette organe et la femme est celle qui, en changeant de zone érogène à la puberté (le clitoris via le vagin) s'offre pour le recevoir. Cependant pour Freud l'organe génital féminin

« semble n'être jamais découvert » (Freud S., 1923a, .p. 116). Et pourtant en introduisant la notion de *polarité sexuelle* qui domine la vie sexuelle, Freud lance l'idée d'une différence entre l'organisation sexuelle infantile et celle de l'adulte. Il n'est plus question de réfléchir en termes d'« organe génital masculin » et « châtrée » mais « c'est seulement quand le développement, à l'époque de la puberté, s'achève, que la polarité sexuelle coïncide avec *masculin et féminin* » (Ibid., p. 116).

Nous pouvons également distinguer un grand point manquant dans cette ébauche de la théorie de l'adolescence. N'abandonnant jamais la thèse que la libido est d'une nature masculine Freud, tout en reconnaissant la différence des processus de sexuation de la fille et du garçon, ne parle jamais de la découverte du féminin qu'il laisse sous l'appellation de « l'énigme ».

Toujours dans les « *Trois essais* » Freud parle de l'objet psychique qui doit se perdre à l'adolescence pour être retrouvé car « la découverte de l'objet » à l'adolescence « est à vrai dire une redécouverte » (Freud S, 1905, p.165). Cette redécouverte peut se réaliser par deux voies : par « l'étayage sur les modèles infantiles précoces et... par la voie narcissique, qui recherche le moi propre et le retrouve dans l'autre » (Ibid., Note de bas de page, p.165). Ce processus de choix d'objet « s'accomplit tout d'abord dans la représentation, et la vie sexuelle de l'adolescence n'a guère d'autre latitude que de se répandre en fantasmes, c'est-à-dire en représentations qui ne sont pas destinées à se réaliser » (ibid., p.169). Donc, la présence de l'activité fantasmatique est très importante à la période adolescente. Plus encore, le contenu des fantasmes adolescents peut nous permettre de comprendre le choix d'objet du sujet adolescent.

Un autre point qui doit être envisagé dans la théorie de l'adolescence et qui avait été relevé par Freud concerne les instances idéales.

La lecture du texte « *Sur la psychologie du lycéen* » (1914) permet de voir que l'adolescence pour Freud est le moment du passage de la figure du père tout-puissant aux figures qui peuvent la substituer (par exemple, la figure du maître). D'où on relève la question du remplacement du Surmoi Œdipien par le Surmoi Social.

C'est précisément à l'adolescence que les souvenirs d'enfance prennent leur forme. Il est possible de dire que du point de vue de Freud l'adolescence est cet « après-coup », le moment de comprendre avant de faire un choix quant à la structure.

Même si le concept de l'adolescence n'a pas pris la forme d'une théorie, les principaux points suivants étaient déjà notés par Freud :

- le retour de l'Œdipe avec ses fantasmes
- le renoncement des désirs incestueux
- la perte de l'objet
- la libido doit trouver un autre objet
- la sexualité
- le remaniement des instances idéales

Tous ces points ont été développés dans les travaux d'autres psychanalystes. Ce travail ne s'arrête pas aujourd'hui car la bascule dans le lien social influence directement les processus adolescents.

Néanmoins, il n'est pas juste de ne citer que Freud quand on parle de la naissance du concept d'adolescence. L'adolescence fut une des thématiques centrales des discussions dans « Les Minutes de la Société psychanalytique de Vienne » où mis à part Freud on peut compter encore 24 autres intervenants sur la question de l'adolescence et de la puberté. Une excellente synthèse sur le développement de la pensée psychanalytique de cette époque est faite par Olivier Ouvry dans son article « Naissance du concept d'adolescence » et par Roland Gori dans l'article « L'infantile dans le pubertaire » (Ouvry O., Gori R., 1996). Ce qui est

remarquable c'est qu'à cette époque, la puberté, le pubertaire et l'adolescence sont plutôt utilisés en tant que synonymes, la distinction définitive n'était pas encore faite.

Nous nous attarderons maintenant sur les travaux de Mélanie Klein dont l'apport théorique, quoique non évident, mérite une investigation plus profonde quant à sa position vis-à-vis de l'adolescence.

2.3. M. Klein : la perte de l'objet et la nécessité de renégocier la position dépressive à l'adolescence.

L'intérêt de Mélanie Klein ne portait pas spécialement sur l'adolescence et elle n'a pas non plus développé une théorie de l'adolescence. Mais les thématiques évoquées dans l'œuvre de Mélanie Klein, telles que l'objet, la perte, le deuil, le Surmoi archaïque, la position dépressive, ont contribué à la compréhension des processus adolescents par la suite.

Selon Mélanie Klein « l'adolescent a des pulsions plus fortes, une activité fantasmatique plus intense » (Klein M., 1932, p.92). Les fantasmes ont une valeur particulièrement importante dans la vie de l'adolescent qui est « absorbé » par ces premiers même si leur contenu est moins « aisément » accessible (Klein M., 1932, p.93). Quand il s'agit du contenu de ces fantasmes Mélanie Klein insiste sur le fait qu'on a affaire aux mêmes fantasmes œdipiens mais que grâce aux mécanismes d'identification l'adolescent arrive à éloigner les sentiments négatifs qu'il éprouve à l'égard de la figure paternelle.

L'angoisse de la mort est réactivée à l'adolescence ce que Mélanie Klein a illustré avec le cas de Ilse⁴⁹ (Klein M., 1932). Le réel du corps pubère réanime le mouvement œdipien qui vise d'abord, du point de vue de Mélanie Klein, la séparation d'avec la mère.

⁴⁹ Rappelons qu'il s'agit d'un cas d'une jeune fille qui vive les premières menstruations comme la destruction de l'intérieur du corps, cette destruction est prise du côté de la punition causée par les mouvements agressifs et sadiques envers le ventre maternel.

Cette séparation d'avec la mère est aussi la séparation d'avec le corps maternel afin que l'adolescent puisse s'approprier son corps sexué⁵⁰. Il est important de noter que M. Klein en utilisant le mot sevrage, « weaning », y met un double sens: être sevré *de* mais aussi être sevré *pour*. Ce qui montre bien que le sevrage, la séparation donc, ne prive pas tout simplement le sujet de quelque chose mais lui offre une perspective de vie plus large.

Quant à l'adolescence pour Mélanie Klein il est plutôt question des capacités que le Moi peut élaborer pour aménager ce retour de l'Œdipe. Il s'agit de faire le deuil de l'enfance et chaque nouvelle perte réactive le « chagrin » de la toute première perte éprouvée par le nourrisson au moment où l'objet devient total (Klein M., 1940).

Le retour de l'Œdipe fait revenir la question de la position dépressive car il s'agit à nouveau de la perte de l'objet. Selon Mélanie Klein il est indispensable pour l'adolescent de trouver de nouveaux objets d'amour afin de se libérer de l'attachement aux parents. Avec l'adolescence, les sentiments de haine et de rivalité se réactivent. Pour ne pas être envahie par la haine l'adolescent, afin de préserver quelque chose de bon en soi-même, va chercher d'autres personnes qu'il idéaliser (Bronstein C., 2000). Ce mouvement va avec la construction d'une sécurité de base fondée sur l'identification introjective au couple parental à qui l'adolescent doit accorder la liberté d'être ensemble (Bronstein C., 2000, Agostini D., 2005). Ainsi, il devient indispensable à l'adolescent de faire le deuil de son enfance et de renégocier la position dépressive pour que la perte de l'objet puisse se refaire. L'impossibilité de renégocier la position dépressive déclenche des processus psychopathologiques⁵¹.

La réussite du passage adolescent se traduit par l'adoption « d'une attitude hétérosexuelle satisfaisante » (Klein M. 1969, p.104). Cette tâche se présente différemment pour le garçon et pour la fille. Elle se trouve beaucoup plus difficile pour la fille car il n'y pas

⁵⁰ Ce point est développé beaucoup plus par les post-kleiniens, cf. les travaux de E. Laufer ou D. Agostini.

⁵¹ cf. les travaux de post-kleiniens, comme B.Pick, H. Williams et autres

de différence de sexes⁵² entre la mère et la fille sur laquelle le garçon s'appuie lors du passage adolescent. Cette attitude hétérosexuelle s'appuie sur le processus de l'intégration de la « bisexualité ». « Pour intégrer son identité sexuelle, devenir sujet, l'adolescent a à *psychiser* – identification introjective –, avec l'autre sexe, des parents suffisamment unis et différenciés », écrit Agostini pour résumer la position kleinienne (Agostini D., 2008, p.226).

Le retour du fantasme de « la scène primitive », provoqué par la réviviscence de l'Œdipe, réintroduit, selon M. Klein, l'imgo puissante des parents combinés qui menace le sujet d'anéantissement. Pour aménager cette situation le sujet doit concevoir les parents en tant que personnes sexuellement différentes et la scène primitive en tant que « bonne scène primitive » qui ne menace pas son existence. Cette élaboration consiste dans le remaniement de la relation d'objet afin de se détacher du couple parental et pouvoir passer aux relations génitales.

En résumé, notons que pour notre travail sur l'adolescence la théorie de M. Klein nous semble importante concernant les points suivants :

- la perte et le deuil de l'objet
- le retour du Surmoi archaïque
- la séparation d'avec la mère
- la réélaboration de la position dépressive

Nous considérons que même si M. Klein ne voyait pas cet âge comme une étape très particulière dans la vie du sujet ses élaborations théoriques reprises par les auteurs plus récents ont permis de mieux comprendre les processus adolescents. Nous y reviendrons plus loin.

⁵² La découverte de différence des sexes ne commence pas au stade phallique et n'aboutit pas au stade génital. Mélanie Klein pense que la différence des sexes est pressentie inconsciemment par les enfants dès la naissance. La fille prend sa première connaissance du vagin grâce à l'investissement de la bouche. Ainsi la sexualité satisfaisante (« plaisir entre le pénis et le vagin ») s'origine dans le plaisir « originel entre le mamelon et la bouche » (M. Klein, 1969, p. 92-107).

2.4. D.W. Winnicott : du positif dans l'antisocial et du fantasme du meurtre.

Selon Winnicott la puberté commence avec des changements endocriniens font de la fonction de procréation une « partie intégrante de la fonction génitale pour la première fois dans la vie de l'individu » (Winnicott D.W., 1990, p.86). Cette capacité adulte fait fondre les défenses établies auparavant. Le Moi immature de l'adolescent privé des mécanismes de défenses doit trouver un moyen pour gérer les pulsions. Selon Winnicott ce qu'on observe à l'adolescence représente plutôt un tableau clinique de la « psycho-névrose que de la bonne santé » (Ibid., p.86).

Contrairement à Mélanie Klein, Donald W. Winnicott en parlant de l'adolescence accorde beaucoup d'attention à l'environnement familial et social. Winnicott insiste sur le fait que « les problèmes qui se dessinent à la puberté sont identiques à ceux des premiers stades de la vie, quand ces mêmes enfants étaient des tout petits... » (Winnicott D.W., 1975, p.257). Il attire notre attention sur la question du grandir. Grandir suppose un mouvement agressif qui a pour but le changement de place qui ne convient plus au sujet. Ainsi ce mouvement représente un aménagement des pulsions ressurgies. Il est difficile pour l'adolescent d'aménager ses pulsions autrement que par des mouvements agressifs car de par sa nature il est « immature ». Comment l'adolescent peut-il faire face à ses pulsions ? Winnicott pose comme condition *sine qua non* la réactivation d'un holding. Ce holding n'est plus cette fois-ci assuré par la mère suffisamment bonne mais c'est la société qui doit prendre ce rôle de contenant. En faisant le parallèle entre le passage adolescent et les maladies mentales Winnicott suggère que l'adolescent va se retourner vers la société pour l'attaquer « afin de retrouver un contrôle extérieur »⁵³ (Winnicott D.W., 2004, p.72).

⁵³ Il en est de même pour l'enfant antisocial.

A la période pubertaire les défaillances de l'environnement des âges antérieurs font retour. Ce retour est à la base de la tendance antisociale si fréquente chez les adolescents. Selon Winnicott un acte antisocial vise à rétablir quelque chose dont l'adolescent était déprivé⁵⁴ auparavant. « Derrière la tendance antisociale, il y a toujours un noyau sain et ensuite une interruption, après laquelle les choses n'ont jamais plus été les mêmes » (Ibid., p.137). C'est en quelque sorte l'appel que l'adolescent adresse au monde en demandant que le cadre brisé soit réédifié. Winnicott dit qu'un des besoins de l'adolescent est le besoin de se sentir réel avec un nouveau corps adulte. Ce temps qui est celui de l'assimilation de ce corps nouveau fait revenir les difficultés de la prime enfance. Ce sont ces ratés-là qui vont se manifester en tant que tendance antisociale car il y a un espoir de pouvoir les réparer. En même temps la violence des jeunes est en quelque sorte une tentative de revenir à l'état de non-séparation d'avec la mère et de faire revenir l'objet qui était ressenti comme bon. La tendance antisociale a deux aspects qui se reflètent à travers deux formes de transgression : le vol et la destruction. Le vol est une tentative de retrouver un objet que l'adolescent ne considère pas comme un objet appartenant à quelqu'un d'autre mais comme un objet qui est à lui.

Ce qui est remarquable dans le travail de Winnicott si on prend le contexte actuel c'est son explication de la délinquance adolescente qui prend la forme de la destruction des objets dans la réalité. Cette délinquance a pour base, dans l'enfance, la déprivation du père qui soutenait la mère aux moments où l'enfant la « détruisait » en endommageant les vêtements, les murs etc. Le père était celui qui protégeait la mère en tant que personne réelle en posant une limite quasiment physique et psychique à l'agressivité de l'enfant. Cette agressivité se tournait vers des objets-représentants la mère, des objets transitionnels, que l'enfant pouvait

⁵⁴ Winnicott définit le terme de déprivation comme « perte de quelque chose de bon, qui a été positif dans l'expérience de l'enfant jusqu'à une certaine date, et qui lui a été retiré. Ce retrait a dépassé la durée pendant laquelle l'enfant est capable d'en maintenir le souvenir vivant. La définition complète de la déprivation couvre à la fois le précoce et le tardif, à la fois le coup d'aiguille du traumatisme et l'état traumatique durable et aussi ce qui est presque normal et ce qui est indiscutablement anormal » (Winnicott D.W., 2004, p.87)

endommager. Grâce à ce soutien la mère avait pu résister à ces attaques et l'enfant avait pu essayer de « détruire » un adulte sans risque réel. La déprivation du père a pour conséquence les limites entre le dehors et dedans mal établies. Alors à la période de l'adolescence, le sujet va chercher à détruire réellement le père qui n'était pas symbolisé auparavant.

Un des moments centraux de la pensée winnicottienne concerne le fantasme inconscient de la puberté où il s'agit du meurtre de l'adulte : « Si l'on considère l'ensemble du monde fantasmatique inconscient de la puberté et de l'adolescence, on y trouve la mort de quelqu'un » (Ibid., p.259). Ce fantasme peut se manifester sous la forme d'une tendance suicidaire ou dans un suicide accompli. Pris dans la tension provenant du « fantasme de la sexualité et de la rivalité associée au choix de l'objet sexuel » (Ibid. p.265) l'adolescent souffre d'un sentiment de culpabilité insupportable car, selon Winnicott, ce sentiment contient en soi la haine et la destruction de l'objet d'amour sans possibilité de réparation. Ce dernier au fil du temps doit se transformer en sentiment de sollicitude⁵⁵ qui tout en étant un sentiment de culpabilité, « n'est pas ressenti » en tant que tel (Winnicott D.W., 2004, p.50). Ce non-ressenti permet au sujet de le supporter⁵⁶.

Winnicott dit que quoique l'adolescence soit un temps extrêmement difficile où le sujet doit assumer son passage de subjectivation il n'y a pas de remède à l'adolescence. C'est le temps qui vient arranger les choses et un jour l'adolescent d'hier deviendra l'adulte d'aujourd'hui. Pourtant ce temps du devenir adulte n'a pas de limite chronologique et le passage adolescent tout en représentant un parcours profondément personnel se déroule dans le cadre que l'environnement (la famille et la société) propose, ainsi l'adolescence devient « le baromètre de la société » (Gauthier M., 2008, cit. par Molgat M., Pilote A., 2009, p.1).

⁵⁵ A mon avis Winnicott parle de la même chose que la position dépressive de Mélanie Klein. Il place l'apparition de ce sentiment dans la période de la relation duelle mère-enfant.

⁵⁶ En analysant cette position de Winnicott on pourrait dire qu'il s'agit d'un remaniement des relations entre le Surmoi archaïque qui ressurgit sur la scène pubertaire (nous reviendrons à cette notion plus loin) et le Surmoi social, même si Winnicott ne pense pas en ces termes-là.

Le dernier point que nous souhaitons aborder dans la théorie winnicottienne concerne la notion de l'objet transitionnel qui nous sera utile par la suite.

Winnicott introduit la notion d'objet transitionnel et les phénomènes transitionnels pour marquer le passage du dedans-dehors. Il est important pour l'être humain de construire une réalité intérieure. L'objet transitionnel vient rendre compte de l'existence du « non-moi » mais en même temps ce « non-moi » est encore en la possession du bébé. L'existence de cet objet permet aussi à l'enfant de comprendre la différence entre le fantasme et « le fait réel » (Winnicott D.W., 1975, p.35). L'objet transitionnel est le signe de la construction d'un objet interne qui est suffisamment bon et dont le fonctionnement et la qualité dépendent encore d'un objet externe. L'enfant n'arrive plus à exercer le contrôle omnipotent sur cet objet mais en même temps cet objet n'est pas hors-contrôle non plus. L'objet transitionnel permet à l'enfant de passer de l'omnipotence à un contrôle manipulateur de la réalité qui apporte du plaisir. A l'âge pubertaire il est à nouveau question de l'objet transitionnel suite au retour de l'objet primaire et de la reconstruction des objets internes qui subissent tous deux l'épreuve de la réalité.

Notons alors les points suivants de la pensée winnicottienne que nous retiendrons pour le travail qui nous attend :

- les changements corporels déclenchent le passage adolescent ;
- le passage adolescent est influencé par les particularités de la société où il se déroule;
- le bon objet est recherché à l'adolescence ;
- les tendances antisociales sont une tentative de gérer le retour de l'archaïque et de révisiter la question œdipienne ;
- le fantasme du meurtre étant central à l'adolescence, il nécessite le réaménagement du sentiment de culpabilité afin qu'il soit supportable pour le sujet.

Les travaux⁵⁷ de Freud, de Klein, de Winnicott ont préparé la position que l'on adopte pour le travail de cette thèse, qui est celle de l'école lacanienne d'aujourd'hui.

2.5. L'adolescence du point de vue de l'école lacanienne

Il est remarquable que Lacan à l'instar de Freud ne développe pas de concept de l'adolescence au sens propre du terme. Les réflexions sur les processus et le temps adolescent sont éparpillés dans les différents Séminaires et dans d'autres travaux⁵⁸. Néanmoins toute la théorie lacanienne a permis à ses successeurs d'élaborer un concept d'adolescence en s'appuyant sur la pratique analytique quotidienne. Ainsi les travaux des Bacheliers ont constitué une base théorique et méthodologique à cette thèse.

Nous allons partir d'une question qui nous a permis de lire la théorie lacanienne en tant que théorie de l'adolescence : « *Peut-on considérer la relation à l'objet a comme point conceptuel de la période adolescente ?* ».

En nous appuyant sur les travaux de Ph. Gutton, de S. Lesourd et du groupe « Bacheliers » nous allons tenter de définir le concept d'adolescence tel qu'on l'emploie dans notre travail à travers la perte de l'objet a qui logiquement nous fera évoquer la question « des pères ».

Nous allons partir de la distinction de deux temps de l'adolescence qui sont déjà décrits par Ph. Gutton, J-J. Rassial et S. Lesourd. Nous parlons ici du pubertaire et du juvénile. Il semble qu'en introduisant la notion de l'objet a nous pourrions saisir le vecteur directeur de l'opération adolescente.

⁵⁷ Nous n'avons exposé que les files qui nous seront utiles ne prétendant pas à faire une revue complètes des théories des auteurs cités.

⁵⁸ Son travail sur l'Éveil du Printemps de Wedekind ou sur la fonction de la psychanalyse en criminologie, par exemple.

2.5.1. Deux étapes de la construction adolescente

Le passage pubertaire prend ses racines dans la physiologie du corps. L'éveil de la pulsion provoqué par le changement hormonal du corps pubère fait appel au souvenir de l'état paradisiaque de la satisfaction pleine, voir au souvenir de la complétude parfaite avec l'objet d'amour. Cela, au plan psychique, nous pouvons le traduire avec une citation de Ph. Gutton qui dit que « la scène pubertaire » prend le pas sur la « scène primitive » (Gutton Ph., 2006, p.788). D'autre part cette révélation pulsionnelle évoque également la première sensation de manque car l'enfant n'a jamais pu satisfaire son objet d'amour. Ce mouvement fait revenir la Mère archaïque et comme le dit S. Lesourd « la mère doit revenir sur la scène en tant que Chose » (Lesourd S., 2005, p.97) pour que l'adolescent puisse se rendre compte de l'impossible complétude. Ce retour de la Mère archaïque, que nous pourrions nommer « la réminiscence infantile », marque le premier temps de l'adolescence, celui que Ph.Gutton appelle le pubertaire et que J-J. Rassial et S. Lesourd déterminent comme la puberté. Ce qui est important c'est que ce retour s'effectue dans l'«après-coup». C'est-à-dire que premièrement la rencontre a déjà eu lieu auparavant et deuxièmement qu'avant il y avait quelque chose qui protégeait l'enfant contre le rapprochement avec la Mère, contre la rencontre effrayante de la jouissance avec le réel du corps. Cet opérateur infantile est la croyance au phallus. Dans l'après coup l'adolescent découvre que premièrement, le phallus n'est pas un objet capable de satisfaire l'Autre. Deuxièmement, il lui devient clair que personne n'a le phallus, il n'est qu'un pur signifiant. Troisièmement, il s'avère que les deux Autres, la mère qui est le tout premier Autre et le père qui est l'Autre désigné par la mère, celui qui fait le premier lieu d'identification pour l'enfant, sont manquants tous les deux de ce qui peut être l'objet de leur désir. Ce signifiant du manque dans l'Autre représente la tromperie de la promesse œdipienne et l'absence de toute garantie de vérité ; la jouissance n'est plus barrée par la parole. Les trois registres : le Réel (retour de la Chose), l'Imaginaire

(le phallus n'est pas un objet), le Symbolique (l'Autre) sont marqués par le manque. Et c'est ces trois manques que l'adolescent doit s'approprier en faisant le chemin de la subjectivation. Développons ce propos plus en détail.

Le premier manque que l'adolescent découvre porte sur l'impossibilité de satisfaire la mère aussi bien que d'être complètement satisfait. Avant, l'enfant était protégé de ce rapprochement de la Chose par son concept infantile du monde. Ce concept, se basant sur la construction de l'Œdipe et sur les idéaux infantiles, consiste en la croyance au phallus imaginaire. Depuis l'âge œdipien le monde du sujet s'appuie sur la figure du Père potent qui peut satisfaire la mère. A l'adolescence, le Père œdipien - détenteur du phallus ne devient qu'une tromperie infantile. L'adolescent découvre qu'en réalité le phallus n'appartient à personne, on ne peut ni l'avoir ni l'être, c'est un pur signifiant. Ce qui est difficile pour l'adolescent c'est de faire face à cette dimension signifiante du phallus car dans la version infantile du phallus il s'agit du le phallus imaginaire. Cette découverte douloureuse évoque chez l'adolescent l'illusion de l'existence du phallus imaginaire.

La première découverte du leurre de la promesse œdipien n'est pas sans conséquence car elle trame la découverte d'une incomplétude de l'Autre et la chute de l'ordre du monde. Les parents ne tiennent plus leurs places de référence et cela oblige l'adolescent à aller chercher ailleurs cet Autre. Un Autre qui puisse assurer une nouvelle structuration du monde voir une nouvelle structuration subjective. Qui est cet Autre que l'adolescent va tenter de reconstruire ? L'adolescent va tenter de reconstruire un Autre total « qu'il a déjà connu au temps de la prime enfance quand le sujet n'était pas séparé de l'objet » (Lesourd S., 2001, p.54). La mise à mal du narcissisme évoque un éprouvé d'une unité « narcissique originaire » (Gutton Ph., 1991, p.20) connu auparavant entre la mère et le bébé. Cela engendre la croyance de l'adolescent en la complémentarité des sexes. C'est donc dans l'autre sexe où l'adolescent va chercher la possibilité de combler le manque. Pourtant cet autre n'est qu'un substitutif de

la figure archaïque de la mère. « Lors de la quête complémentaire tout se passe comme si l'autre sexe empruntait à l'autre corps, la chose impossible... le corps de la mère ou la mère d'abord corps» (Gutton Ph., 1996, p.37).

Ce retour à la non-séparation d'avec l'objet primordial remet à l'œuvre les processus narcissiques. Dans le passage pubertaire les bases du narcissisme sont mises à mal et l'adolescent devra reconstruire celles-ci, en reprenant son moi comme objet d'amour. Donc, les processus narcissiques sont obligatoirement en avant-scène et cela S. Lesourd l'appelle la « narcissisation » qui constitue une des voies que l'adolescent peut choisir face à la découverte des manques.

L'adolescent va chercher comment faire pour continuer à plaire à la mère et pour cela « il faut et il suffit d'être le phallus » (Lacan J., 1957-1958, p. 192).

S. Lesourd décrit deux autres voies qui sont choisies par les adolescents dans leur recherche du phallus face à l'angoisse devant la Mère : la névrotisation, qui peut se traduire soit par l'hystérisation soit par l'obsessionnalisation, et la psychotisation.

« La névrotisation à l'adolescence sera, parmi les réponses possibles à la reconnaissance de la fonction symbolique phallique, celle qui maintiendra de la manière la plus massive le fonctionnement infantile de « croyance » en la puissance phallique. Elle sera, à ce titre, une des formes de défense contre le retour des traces archaïques de la jouissance réactivées dans l'efflorescence pulsionnelle pubertaire par le dévoilement du féminin » (Lesourd S., 2001, p.365) «L'hystérisation adolescente doit être conçue comme une maîtrise phallique du féminin pour les deux sexes » (Ibid., p.70). Par la croyance au phallus imaginaire le sujet tente de retrouver la complétude avec la mère primordiale. L'hystérisation représente le refoulement du manque dans l'Imaginaire. « L'hystérisation adolescente vient donc renforcer, pour les deux sexes, les aspects imaginaires de féminité pour la femme et de masculinité pour l'homme » (Lesourd S., 2005, p.117). Donc cette hystérisation sert à

construire la différence des sexes voire à construire son identité du genre. L'accès à la jouissance est barré par le fonctionnement même de l'hystérie car la réponse du phallus passe toujours à côté, il n'y a pas de satisfaction totale.

« L'obsessionnalisation devra être entendue comme une régression massive face à la question de la jouissance du corps et du féminin, comme une tentative de maîtrise par la pensée des enjeux de la sexualité inconsciente. L'obsession adolescente est à comprendre comme un « féminin » entièrement refusé et comme rejet de toute trace du corps en tant que source de satisfaction. La pensée, dans ce cas, prend en charge le rapport au phallus, dans la maîtrise, et la pensée devient, elle-même, érotisée. Refusant absolument le « féminin » dans son origine archaïque de l'excitation-satisfaction primaire, l'obsessionnel vient tenter, en maîtrisant son corps, de maîtriser l'Autre de la relation archaïque. L'obsession sera une mise à distance plus grande du féminin pour le sujet, en mettant hors-jeu tout rapport au corps et à la jouissance » (Ibid. p.367)

La psychotisation est un effet temporaire provoqué par le maintien de l'Autre absolu lorsque le sujet se situe comme étant la réponse parfaite au désir de l'Autre. L'adolescent fait de lui-même cet objet censé combler l'Autre. La psychotisation permet à l'adolescent de déconstruire l'Autre infantile et provoque la resubjectivation car, finalement, le manque glisse dans le champ de l'Autre (Lesourd S., 1996).

La découverte de l'Autre manquant, le phallus n'étant qu'un pur signifiant provoque le désistement des parents de leur place d'idéaux. L'adolescent, privé de cet appui sur l'Autre qui garantissait l'ordre du monde, se jette dans la recherche d'une vraie vérité, de l'étayage sûr de son existence et c'est ce mouvement-là qui rattache la construction du sujet adolescent au discours social. Ce point-ci fait l'objet de notre paragraphe suivant.

Le troisième manque touche le registre du Réel. Dans la logique œdipienne les relations entre le père, la mère et le sujet « sont régies par l'échange de l'objet phallique

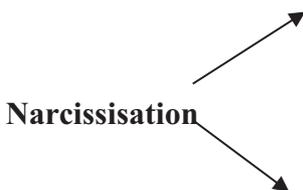
imaginaire » (Lesourd S., 2007, p.63). La mère et le père sont inscrits pour l'enfant dans le concept de complémentarité des sexes et pour l'enfant sa mère ne reste que la mère. Poussée par la puberté, la réminiscence de la Chose, de cet Autre absolu du sujet, amène l'adolescent sur le chemin de sa recherche. L'adolescent va tenter de retrouver *das Ding*, l'objet de la jouissance pleine. Mais la nature même de la Chose se représente en tant que hors-signifié et elle touche à « l'affect primaire, antérieur à tout refoulement » (Lacan J., 1959, p.68). Cela place la Chose hors du champ signifiant. Donc l'adolescent doit faire face à l'impossibilité d'atteindre l'objet c'est-à-dire qu'il devra découvrir plus tard dans l'élaboration juvénile que sa mère est aussi femme, une femme qui désire ailleurs. Cette rencontre du féminin est fondamentale pour le passage adolescent car elle ouvre la porte à la sexualisation adulte. L'hystérisation adolescente représente ainsi une défense contre le retour de la Chose car elle demeure perdue.

Les manques dans les trois registres font chuter les idéaux parentaux de leurs places. Cette découverte des manques, cet après-coup, incite le sujet à remanier son concept psychique du monde ou comme le dit S.Lesourd de revoiler les découvertes de la puberté. Nous insistons sur le fait que les trois découvertes adolescentes, tout en ayant une succession logique, sont simultanées dans le temps, ce qui fait du pubertaire « l'instant de voir », logiquement suivi par « le temps pour comprendre ».

Cette deuxième période de remaniement et de revoilement S. Lesourd la définit comme le juvénile. Le juvénile va inclure alors « le temps pour comprendre » et « le temps de sortir ».

Voici un résumé des processus adolescents comme nous nous les représentons. Ce tableau schématise le chemin adolescent avec deux trajectoires possibles : une sortie et une impasse. Cette dernière renferme le sujet dans l'adolescence sans fin avec toute la souffrance qui peut y avoir lieu.

Adolescence⁵⁹

	Puberté	Juvénile	
		quête du sens	sortie
Contenu	Retour de la jouissance → Découverte du manque dans l'Imaginaire, dans le Symbolique et dans le Réel + rencontre du féminin → surgissement de la Chose Bascule du fonctionnement des instances idéales	Refus des manques. Revendication du phallus Maintien de l'Autre infantile, soutien du Nom-du-Père œdipien/ Maintien du rapport infantile à la Chose Effondrement des idéaux infantiles → désorganisation de la structuration infantile des instances idéales → désidentification aux imagos infantiles.	Revoilement des manques. Elaboration des nouveaux idéaux. Apparition du Surmoi social, élaboration d'équilibre entre le Moi-Idéal, l'Idéal du Moi et le Surmoi
Relation à l'objet	Surgissement de l'objet archaïque (l'objet primaire maternel). Excitation-satisfaction primaire venant de l'objet et de la chaire	Tentative de revenir à une fusion parfaite. Perte de l'objet primordial. Quête des repères.	Deuil de l'objet à jamais perdu (transformation de l'objet primordial) → manque → Re-trouvaille de l'objet de désir de l'Autre sexe
La figure de l'Autre	Mère archaïque. Autre total	Autre œdipien (Nom-du-Père). Croyance dans l'Autre absolu → L'Autre en panne. L'idole comme incarnation de la vérité de désir.	Découverte de l'Autre social (noms-du-père), rencontre de l'Autre sexe.
Processus psychiques	Narcissisation 	hystérisation, obsessionnalisation, psychotisation	Dépressivité, idéalisation, sublimation
		troubles narcissiques, passage à l'acte, dépression 	

⁵⁹ Pour l'élaboration de ce tableau nous nous appuyons sur les travaux de S.Lesourd (2001, 2005, 2006)

Ce qui va nous intéresser ce sont les processus de la période juvénile, car non seulement chaque sujet va l'élaborer à sa manière mais le rôle organisateur du discours social va contribuer à la possibilité de sortir de l'adolescence pour le sujet. C'est pourquoi nous aborderons d'abord les processus subjectifs de la période juvénile et ensuite nous parlerons de la manière dont le lien social actuel organise le passage adolescent et comment le sujet tente de maintenir son désir dans une société qui efface la différence et le manque.

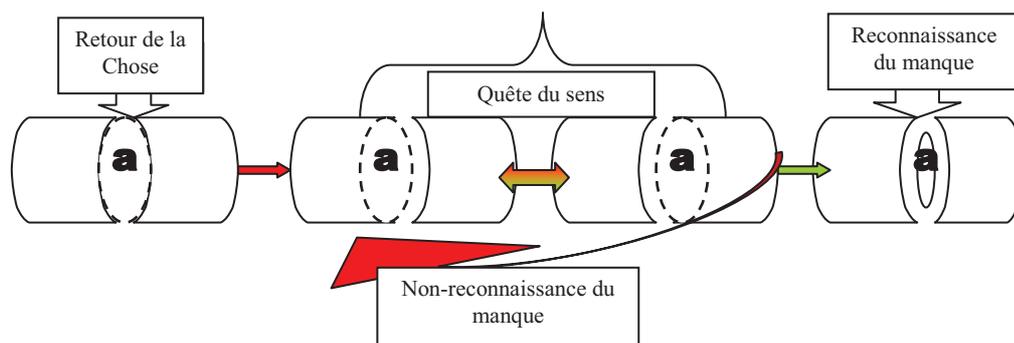
2.5.2. Le schéma d'aliénation-séparation et le passage adolescent

Si on regarde le tableau ci-dessus nous voyons bien que le passage adolescent a pour point de départ la réminiscence du souvenir de la non-séparation d'avec l'objet réactivée par l'éveil du corps pubère. Ce souvenir de l'état « paradisiaque » est tout de même menaçant car il ouvre la porte à la puissance du Surmoi archaïque qui a été auparavant maîtrisée par le mouvement œdipien où la fonction paternelle barrait au sujet l'accès à la jouissance. La découverte du leurre de la promesse œdipienne laisse le sujet dépourvu de ses mécanismes de défense et ainsi de sa vision du monde élaborés auparavant. Le souffle meurtrier de l'appel de la Chose mobilise les forces psychiques pour la reconstruction du monde effondré. La découverte de l'Autre, que le sujet croyait idéal, en tant que manquant, la découverte de l'impossible satisfaction et de la non-complémentarité des sexes renvoie le sujet à la nécessité de « revisiter l'Œdipe » pour remettre les choses en place, c'est-à-dire, de faire en sorte que la Chose soit interdite, coupée, de la chaire. Comme le Réel ne peut pas qu'être pensé à travers l'Imaginaire et le Symbolique, pour le sujet adolescent il sera question de remanier la problématique phallique de telle manière à ce que « ça tienne ». Cette opération ne peut être réussie qu'à condition que le voile que l'adolescent tisse dans la période juvénile couvre un trou qu'il reconnaisse comme impossible à remplir. Cette impossibilité de remplir au niveau

psychique est traduite par une nécessité de reconnaître que le phallus n'est qu'un symbole. Un symbole qui signifie l'existence absente ou mieux vaut parler de l'absence existentielle de l'objet *a*, de ce qui cause le désir, le manque comme nous l'avons articulé plus haut.

Pour mieux comprendre ce mouvement psychique propre à l'adolescence il faut qu'on reprenne le schéma d'aliénation-séparation qui représente pour nous un principe explicatif de la constitution-perte de l'objet *a*. Nous pouvons appliquer ce schéma à l'âge adolescent car il touche les mêmes processus pour lesquels il a été introduit par Lacan mais sur un autre niveau.

Schéma d'aliénation-séparation appliqué à l'adolescence



Comme nous l'avons déjà dit plus haut l'adolescence commence par le retour de la Chose qui ne peut plus être voilé par le phallus (- ϕ). « Quand tu seras grand tu pourras » ne tiens plus pour le sujet adolescent débordé par la pulsion. Il est questionné par la pulsion dans son corps et sa psyché cherche à donner un sens à ce Réel qui bouleverse l'existence. La rencontre avec la Chose pose la question de sa dimension symbolique. C'est là où l'adolescent se trouve devant un vide car il n'y a pas de signifiant de la Chose. Cela lui pose autrement le problème de la construction de sa propre sexualité. Comment peut-on se situer par rapport à quelque chose dont le signifiant est absent ? Jusque-là le phallus jouait ce rôle (- ϕ) de voile du manque d'être, mais la survenue du leurre de la promesse œdipienne vient mettre à mal sa fonction. La mise à mal de cette fonction est nécessaire pour que la découverte de l'Autre sexe soit

possible et pour que la mise en place de « cette discontinuité entre la chose et sa nomination où le sujet parlant » advienne (Denans J., Ham M., 2008, p.725). Jusque-là la différence des sexes était comprise par rapport au sexe masculin. A l'adolescence il est question d'établir une autre différence qui comprenne un manque qui ne se voile plus trompeusement par le phallus imaginaire mais qui devient un manque subjectivé, reconnu et supportable par le sujet. Ce manque, comme nous l'avons discuté dans le premier chapitre va prendre la forme de l'objet *a* dont la perte est acceptée par le sujet (figure « Reconnaissance du manque » du schéma). Ainsi la perte se voile par le signifiant qui, du coup, devient un pur symbole. Nous voyons bien ce qui marque ce schéma c'est l'absence du signifiant Φ . Pour que cette absence puisse être expliquée nous devons parler du destin du phallus au moment du passage adolescent.

2.5.3. Le destin du phallus

L'adolescent va commencer par le refus de l'existence du manque et par une tentative de maintenir l'ordre infantile du monde. Ce mouvement va l'obliger à passer aux travers des processus œdipiens qui prennent la forme de l'Œdipe secondaire. Cet Œdipe secondaire se présente en tant qu'une tentative d'avoir et d'être le phallus (figure du « quête du sens » sur le schéma). L'adolescent, alors, va soit chercher à incarner le phallus en se faisant l'objet du désir de la mère, soit il va soutenir le phallus de l'Autre imaginaire élevé au niveau de l'Autre symbolique (le Nom-du-Père) qui est censé combler le manque. Enfin quand les tentatives de restaurer le primat du phallus ne cessent pas d'être ratées le sujet fera face à la découverte du féminin. En se trouvant dans l'impossibilité de nommer l'innommable, il réintroduira le signifiant phallique tout en reconnaissant que le phallus est un signifiant dont le signifié est absent ou perdu. C'est pour cela qu'à notre avis nous pouvons utiliser le petit *a* qui désigne l'absence de l'objet de jouissance dans le schéma d'aliénation-séparation lorsqu'on parle de l'adolescence.

L'assomption du phallus à la place d'un pur signifiant passe par un mouvement semblable à celui de l'Œdipe primaire quand il était attribué au Père Imaginaire « élevé au niveau symbolique » par l'opération de métaphorisation. « Cet objet imaginaire soutient de bout en bout le fantasme que nourrit l'enfant lorsqu'il s'attache à concevoir comme *manquant* quelque chose qu'il imagine devoir s'y trouver... Il reste que cette problématique phallique ancrée dans l'imaginaire est sous-tendue, par ailleurs, par une dimension symbolique qui va nous ramener directement au processus de la métaphore paternelle. Autrement dit, la primauté du phallus, en tant qu'objet imaginaire, va jouer un rôle fondamentalement structurant dans la dialectique œdipienne dans la mesure où la dynamique phallique, elle-même, promeut une opération symbolique inaugurale qui se résout avec l'avènement de la métaphore du Nom-du-Père » (Dor J., 2006, p.95). La fin de l'Œdipe primaire sera marquée par l'idéalisation de l'imgo paternelle. Ainsi l'imgo paternelle constituant à la fin de l'Œdipe primaire la base de l'Idéal du Moi, tient psychiquement une place d'exception où l'enfant se voyait arriver plus tard pour prendre possession de ce qu'on lui avait été promis. La découverte que la promesse est fautive remet en question l'organisation du monde faite à partir du signifiant $i (- \phi)$. Ce signifiant sera (ré)investiguer aussi bien que la fonction de celui qui était censé l'avoir.

2.5.4. La figure du père symbolique comme garant de la loi

Si au moment de l'Œdipe primaire les imagos parentales sont idéalisées par l'enfant parce qu'elles remplissent cette fonction de l'idéal, le sujet peut alors s'en servir pour s'y identifier. A l'adolescence, avec la découverte du manque dans l'Autre, les imagos parentales choient de leur place en laissant l'adolescent sans appui. Ainsi le sujet est poussé à chercher les modèles identificatoires ailleurs. Ces modèles identificatoires issus « d'ailleurs » peuvent être des métaphores d'objets infantiles ou bien peuvent s'incarner dans des idoles adolescents (Lesourd S., 2005).

La défaillance des imagos parentales, et plus précisément celle du père, met à mal le fonctionnement des instances idéales. Le remaniement de ces instances est une opération qui est au cœur du passage adolescent et qui signe l'advenue structurale du sujet. Cette opération va mettre en évidence le nouage entre les fonctions paternelles.

Les instances idéales sont toutes en panne. Il n'est pas étonnant que les premiers processus qui tentent de se mettre en scène soient ceux de la narcissisation, agissant comme des processus du maintien du Moi du sujet. Les processus qui œuvrent par la suite, la névrotisation et la psychotisation, vise la réinstauration de la fonction de l'Idéal du Moi comme point de repère identificatoire. La fonction de l'Idéal du Moi est liée à celle du Père Symbolique. Si pendant l'enfance la figure du Père tout-puissant, autrement dit le Père Imaginaire, est centrale c'est cette même figure qui sera contestée à l'adolescence par la revendication des droits promis à l'enfant. C'est le meurtre du Père Imaginaire qui permettra au Père Symbolique de rentrer véritablement dans ses fonctions. La fonction principale du Père Symbolique est celle de la métaphore qui voile les découvertes du manque dans l'Autre. Elle crée de la tiércité dans le rapport du sujet aux autres en faisant de la figure de l'Autre le point de référence. La place d'exception de cet Autre permet au sujet de supporter le manque. Cet Autre garantit au sujet que quoi que le sujet fasse dans la réalité, la jouissance lui sera impossible car l'objet de complétude ne lui est jamais accessible. En même temps, à partir de ce point de référence le sujet voit un monde réorganisé de telle manière que son désir puisse avoir lieu sans danger d'être englouti par la pulsion de mort. La parole de l'Autre barre l'accès à la jouissance en instaurant le ratage, et la castration donc, comme une nécessité structurante du « parlêtre ». De ce point de vue, nous pouvons être d'accord avec D-R. Dufour qui dit que contrairement à ce que Freud a écrit dans le Totem et Tabou l'homme ne devait même pas tuer le mâle dominant car celui-ci n'a jamais existé. Cette figure était depuis

toujours une pure invention de l'être humain obligée à faire face à sa néoténie⁶⁰ (Dufour D-R., 2005).

Au moment où le Père Œdipien choit de son piédestal, le trou créé par le ciel vide ouvre une voie au retour de l'angoisse. Le Nom-du-Père, la métaphore paternelle n'a plus de support dans l'Imaginaire. Il devient difficile pour sujet de maintenir à distance l'objet du désir sans que cela soit impossible car il reste marqué par la dimension phallique. Le Père Symbolique représente pour le sujet une loi à laquelle tous les sujets sont soumis, même le Dieu d'hier devenu d'un coup «mon papa, le vieux con ». Cela permettra de mettre en place l'opération principale de l'adolescence : le passage du Nom-du-Père aux « Nom(s)-du-Père ». Le nouveau signifiant les « Nom(s)-du-Père » marque la transformation définitive du phallus à un pur signifiant qui, sous des formes différentes, va toujours maintenir un barrage entre le sujet et l'objet *a*. Le Père Imaginaire sera remplacé par l'attribution de la fonction phallique symbolique aux autres figures de la société. Ces figures auront pour vocation à avoir une place idéalisée dans le discours social. Ainsi l'existence même du signifiant les Nom(s)-du-Père va rappeler au sujet l'absence de la complétude possible dans le Réel. « Si l'espace symbolique ne s'inscrivait pas l'absence, cette absence se représenterait comme problème réel dans le champ de l'interlocution auquel est voué l'homme. Et si l'absence se présentait ainsi, elle apparaîtrait sous le mode de l'irruption, elle surgirait alors dans le seul champ de présence de l'homme, dans le champ interlocutoire, pour le détruire. Sans ce lieu tiers, les hommes en reviendraient au rapport je-tu qui, réduit à lui-même, deviendrait le lieu propre au déploiement de relations d'amour-haine et à la dévastation » (Dufour D-R, 2005, p.129). Nous voyons ainsi que ce qui permet l'existence du sujet désirant, c'est bien la symbolisation de l'absence. Cette symbolisation signe l'avènement du sujet comme effet du discours de l'Autre. Elle signifie également le renoncement du sujet à la jouissance pleine. Le signifiant le Nom-du-

⁶⁰ N'oublions tout de même que le mythe métaphorise le mouvement psychique du meurtre du Père nécessaire à la subjectivation.

Père n'étant plus, « ...métaphoriquement... soutenu par l'organisation familiale ; il va devoir être validé comme une opération purement logique, totalement détachée du père de la réalité comme de tout père imaginaire » (Rassial J-J., 1996, p. 204). Il prendra la forme de « toutes les métaphores qui succéderont à la métaphore paternelle proprement dite » (Ibid., p. 204) et désormais on pourrait l'écrire les Nom(s)-du-Père. Ce signifiant « multiforme » va mettre en évidence que le sujet accepte qu'il ne trouvera jamais, dans la réalité, l'objet égal à l'objet du désir⁶¹. Le sujet et le monde se voient soumis et organisés par la Loi du Père, qui, en interdisant l'objet « parfait », permet à la dimension du désir de prendre forme dans le lien à l'Autre. En même temps, le fait que le sujet accepte de se soumettre à la Loi du Père se base sur la dette que le sujet éprouve envers ce Tiers transcendant, ce que Freud nous montre dans le « *Totem et Tabou* » (1913) et ce que Dany-Robert Dufour appelle « la servitude volontaire » (Dufour D-R., 2005). La Loi du Père s'inscrivant désormais dans le Symbolique n'a plus besoin d'être « prouvée » dans la réalité.

2.5.6. La perte définitive de l'objet a : le rôle de la symbolisation

La Loi Symbolique est une nécessité structurale du sujet désirant qui lui permet de vivre et d'échanger avec les autres. La présence de la Loi Symbolique indique qu'il y a une perte qui s'est produite, une perte nécessaire pour que la culture (Kultur) puisse exister. D-R. Dufour explique en quoi le *il* absent permet à deux êtres humains « d'échanger dans la situation de la coprésence. Ces deux ont en somme besoin de pouvoir fixer l'absence hors de leur champ s'ils veulent pouvoir échanger, sinon cette absence, non fixée, risque de revenir dans le champ de leur coprésence l'un à l'autre pour le détruire » (De Munk J., Dufour D-R., Lebrun J-P., 2005, p.166). Cet autre absent devient dans la théorie lacanienne ce grand Autre qui sert au sujet de référence. L'autre présent ne peut pas l'être car il peut avoir les mêmes

⁶¹ Ce qui déclenchera évidemment le travail du deuil de l'objet perdu.

difficultés dans la réalité que le sujet lui-même. « S'en référer à l'autre, c'est ce que l'humanité a toujours évité de faire. Pourquoi ? Parce que l'autre est dans la même situation que moi. Si moi je ne sais pas où je suis, ni quand je suis, ni qui je suis, il n'y a pas de raison que l'autre le sache. Le seul élément qu'on ait trouvé pour fixer en sorte une présence possible de l'un et de l'autre, c'est de dire qu'ils n'étaient pas là au lieu où était l'absent » explique D-R. Dufour (De Munk J., Dufour D-R., Lebrun J-P., 2005, p.171). Indiquer la place de l'absent est en soi le processus de symbolisation. La mise en scène de l'absent, du Père Mort signifie que le sujet reconnaît que la perte a eu lieu et que la retrouvaille de l'état paradisiaque n'est pas possible dans la réalité. Ainsi la Loi Symbolique garantit la disparition de l'objet *a* tout en contournant le lieu où il fait trou. Au final, nous pouvons dire que les Nom(s)-du-Père, le signifiant qui permet la sortie de l'Œdipe secondaire, est une manière de symboliser l'avènement de la perte de l'objet *a*. C'est à ce moment que l'objet signe la réussite du passage adolescent en accédant à son unique existence en tant qu'objet perdu et voilé par la métaphore paternelle.

Le passage adolescent réussi, ouvre ainsi la porte à un devenir adulte, à une personne capable d'aimer et de travailler⁶², selon Freud. Ce passage se déroule sur un socle fondé par le mouvement œdipien du stade phallique. Est-il alors nécessaire que l'Œdipe primaire soit opérant pour que l'Œdipe secondaire puisse avoir lieu ?

2.5.7. La nécessité d'un Œdipe bien construit pour sortir de l'adolescence

Le sens du complexe d'Œdipe consiste dans la mise en place des instances idéales, telles le Surmoi Œdipien et l'Idéal du Moi. Il consiste également dans l'aménagement de la question du manque, de la castration et dans le choix des identifications et du sexe. Les deux

⁶² Ce qui suppose l'élaboration du symptôme sexuel : « L'adolescence, au prix de ne produire à cette place que du symptôme, du symptôme sexuel, production qui marquera la fin du processus et l'entrée dans l'âge adulte, est ce moment où le signifiant s'avoue trompeur et le Symbolique fragile » (Rassial J-J., 1996, p.204)

points principaux qui marquent la sortie de l'Œdipe primaire sont la différence des générations et des sexes. Ces points seront repris lors du passage adolescent au moment où le sujet va tenter de s'inscrire dans le monde des adultes et va découvrir l'existence d'une sexualité qui ne sera pas seulement une sexualité masculine. Ainsi l'Œdipe secondaire se base sur les « acquis » de l'Œdipe primaire et les processus de subjectivation qui s'articulent autour de leur remaniement. L'Œdipe secondaire ne peut prendre sens qu'à condition que le sujet ait reconnu le primat du phallus et son absence chez lui. Autrement dit, pour que le sujet soit confronté au leurre de la promesse œdipienne il faut qu'elle soit faite auparavant. Il faut également que celui qui l'a soit placé sur un piédestal d'où il sera rejeté plus tard. Le phallus imaginaire attribué au père soutient le désir de devenir grand, de récupérer le phallus à son propre compte durant toute la période de la latence. La figure de la Mère Archaïque, de la séductrice mortifère, reste cachée derrière le phallus avant que la puberté ne tombe sur le sujet en remettant en question tout ce qui a été construit psychiquement auparavant. Si l'Œdipe primaire n'est pas achevé au moment où la poussé pubertaire va interpeller le sujet dans sa chaire, le passage adolescent ne pourra pas avoir la même logique que celle que nous venons de décrire. Il sera nécessaire au sujet de « reprendre » le premier mouvement œdipien pour pouvoir continuer sur la voie du désir par la suite.

La voie du désir comme nous l'avons remarqué plus haut est soutenue par la fonction paternelle qui interdit la mère à l'enfant et l'enfant à la mère. La fonction paternelle pacifie l'angoisse du sujet face à son impuissance à satisfaire la mère. Cette fonction paternelle n'est pas une fonction purement symbolique. Elle est nouée à la figure du Père Imaginaire tout-puissant. L'absence de cette figure rend le complexe d'Œdipe pathogène, comme l'a montré Lacan en analysant le cas du petit Hans.

2.5.8. Quand le Père est impuissant

Dans le texte « *Le mythe individuel du névrosé* » (1953), Lacan souligne que la réduction de la fonction paternelle à la seule fonction symbolique impose au sujet une nécessité à trouver une solution qui lui permettrait de pallier ce manque du Père Potent. Telle est la phobie du petit Hans qui lui permet de rendre le Nom-du-Père opérant. Telles sont les images et les histoires que les enfants se racontent en mettant en avant cette puissance phallique incarnée par un personnage cher au sujet.

Nils, un garçon de 7 ans que j'ai rencontré lors de la recherche « CoPsyEnfant » pour la planche 16 du TAT raconte l'histoire suivante :

« Il était une fois trois petits garçons avec trois grands chiens, deux labradors et un boxer bernois. Ils ont acheté encore un quatrième. C'était un chien très beau avec de longs poils comme un loup qui a mangé tout le monde. C'était un vrai loup. Il mange encore et encore des petits moutons. Le dernier mouton était trop gros et le loup était embarrassé et assommé par le berger. Fin ».

Nils dont la problématique centrale est sa place dans la nouvelle famille où la belle-mère a remplacé sa mère décédée et où son père n'est pas forcément présent, met en avant cette figure du Père Puissant. C'est en parlant du dessin de la famille dont il rêve que Nils évoquera également le père en tant que personnage d'identification. Le père dans la famille de rêve sera pourvu du signe de la puissance (il porte des jeans « Landers ») qui reflète également le discours social actuel qui promeut la marque comme un attribut phallique.

La fonction paternelle est toujours prise dans le discours social. Elle ne peut pas échapper à son articulation particulière qui est propre à chaque époque. Chaque discours peut « façonner » la fonction paternelle car il s'agit d'en faire de la politique. Le discours ambiant peut rendre la figure du Père pourvue de la toute-puissance et la dévaloriser. Dany-Robert Dufour montre comment les discours (les récits-organiseurs) d'époques différentes ont

articulé cette fonction (Dufour D-R., 2005, 2011). Bien que la fonction du père reste structurante pour le sujet, cela relève de la responsabilité du sujet de la mettre en place avec plus ou moins de difficultés. Nous pensons que le discours social peut faciliter ou au contraire entraver la mise en place de la fonction paternelle qui représente pour nous un nouage de trois ronds : le Père Imaginaire, les Nom(s)-du-Père et le Père réel. La fonction du père étant essentielle à la subjectivation reste toujours au cœur du travail psychique des temps œdipiens et permet au sujet d'aménager son rapport à l'angoisse et à la castration. Nous supposons qu'à l'époque actuelle la figure du Père Imaginaire est parlée comme dépourvue de puissance. L'« impuissance » de cette figure crée des difficultés particulières dans le mouvement œdipien.

2.5.9. L'Œdipe qui ne fonctionne pas : l'analyse du lien social contemporain

« C'est plus le symbolique qui gouverne, c'est le réel qui répond »

D-R.Dufour (in Lebrun J-P., 2005, p.183)

Depuis quelques années nous entendons des propos de divers auteurs qui tendent à remettre en question le rôle du complexe d'Œdipe quant à la construction subjective dans la société actuelle. Boris Cyrulnik (Cyrulnik B., 2010), par exemple, insiste sur le fait que l'Œdipe d'aujourd'hui ressemble de plus en plus au Narcisse. Françoise Hurstel (Hurstel F., 2001) et Joyce Freire (Freire J., 2002) se rejoignent en disant qu'aujourd'hui le drame de la subjectivité ne s'appelle plus « l'Œdipe le Roi » mais bien « Hamlet ». Paule Verhaeghe (Verhaeghe P., 2002) dit dans son article « Vers un nouvel Œdipe : les pères en fuite » qu'aujourd'hui nous observons le phénomène de l'Œdipe à l'envers. Enfin Jean-Paul Hiltenbrand pose la question de la fin du drame du type œdipien (Hiltenbrand J-P., 2010).

Sommes-nous vraiment en train de vivre la mort du mythe fondateur freudien ou bien les changements qu'on observe témoignent de processus plus complexes que la simple disparition d'un mythe ?

Quand Freud introduit le mythe de l'Œdipe, il ne tarde pas à dire que ce qu'on peut repérer au niveau subjectif est également repérable au niveau social. Selon Freud, les deux mythes fondateurs parlent de la même chose à deux niveaux différents. Il dit que dans « *Totem et Tabou*, j'avais émis l'hypothèse que c'est le *complexe d'Œdipe* qui a suggéré à l'humanité dans son ensemble, au début de son histoire, la conscience de sa culpabilité, cette source dernière de la religion et de la moralité » (Freud S., 1916, p.312). Il souligne que dans les deux mythes il s'agit d'introduire l'interdit de l'inceste et celui du meurtre. Ainsi pour parler de l'Œdipe aujourd'hui il faut prendre en considération ces deux lignes d'analyse. D'une part on va essayer de comprendre comment le discours social actuel peut ou peut ne pas organiser le rapport entre les gens selon le modèle freudien. D'autre part nous allons réfléchir sur l'impact que ce discours porte sur les processus œdipiens individuels.

Certes, le monde a changé depuis Freud. Le discours libéral, qui ne tolère pas l'impossible, organise différemment le rapport entre les membres de la société et change la forme de l'expression de la souffrance du sujet.

Essayons d'abord de voir comment le discours actuel intervient dans le rapport familial pour voir par la suite si le drame Œdipien, qui s'origine dans les relations familiales, ne trouve plus sa place quant à la subjectivation.

La famille moderne ne ressemble que de loin à la famille de l'époque freudienne. Nous sommes tous témoins du changement profond que la famille a subi depuis les 25 dernières années. La famille est passée de l'organisation autour du couple homme-femme lié par l'alliance, à une famille où l'enfant prend une place centrale. Les familles monoparentales, les familles recomposées, les familles homosexuelles en sont des exemples, car nous ne pouvons

pas parler de ces familles sans nous référer à la présence de l'enfant qui « fait tenir » la définition. La famille monoparentale est alors un couple parent-enfant. La deuxième filiation de l'enfant ne trouve pas sa place dans une telle définition comme s'il était possible de concevoir un enfant sans un deuxième parent. La famille recomposée c'est une famille où l'enfant ou bien les enfants sont conçus avec un parent qui ne fait plus partie de la famille⁶³. La famille homosexuelle par sa définition montre que l'enfant a une origine extérieure au couple car celui-ci ne peut pas procréer.

Ces signifiants qui désignent la famille moderne nous montrent que la sexualité et la procréation sont séparées dans la conception moderne de la famille. Ils montrent encore que ce qui est mis en avant ce n'est plus le couple parental mais c'est bien le couple parent-enfant. Cette dissociation du sexuel et de la procréation pose question quant au processus subjectif de la sexualité qui trouve son origine dans la relation mère-enfant et où la fonction du père joue en rôle décisif. Il doit aussi être entendu, en tous les cas dans la langue française, et ce n'est pas du tout le cas dans la langue russe, par exemple, qu'en désignant les nouveaux partenaires du parent en tant que beau-père ou belle-mère, on introduit la confusion générationnelle car ces termes désignent autant le concubin/la concubine du parent que les parents du marié.

Ce qui met également en avant cette nouvelle conception de la famille c'est que mise à part la place centrale de l'enfant, les adultes qui se lancent dans la parentalité ne veulent plus se refuser la possibilité de jouir. Comme l'a dit J-P. Winter ⁶⁴ « avec ces nouveaux adjectifs qu'on colle à la famille on laisse transparaître le mode de la jouissance que l'individu choisi et on enlève les obstacles que ce mode peut poser quant à son droit d'avoir un enfant. Plus encore en accordant le droit aux familles homosexuelles nous ne nous posons pas de question quant au droit de l'enfant d'avoir un père et une mère ».

⁶³ En plus cette définition fait entendre que le statut du beau-parent est aléatoire dans cette famille car nous savons tous où la recombinaison commence, par contre elle peut se refaire encore et encore

⁶⁴ Conférence donnée à la librairie Kléber le 11 décembre 2010, Strasbourg

Ce qui se passe dans la famille actuelle reflète parfaitement le rapport plus général du sujet au monde. Le discours libéral qui règne aujourd'hui dans la société occidentale impose ses règles à tous ceux qui veulent en devenir membre. Lacan le désigne sous le terme de discours Capitaliste et S. Lesourd montre sous quelles modalités le discours libéral peut apparaître à l'heure actuelle. Ce qui change dans le discours Capitaliste par rapport au discours du Maître ce n'est pas seulement la place du sujet mais aussi le lien entre le sujet et l'objet de satisfaction. Dans le discours du Maître, le Sujet, toujours barré, est présenté par le signifiant pour un Autre signifiant à partir duquel le sujet tente de retrouver sa place. L'objet-cause de désir se trouvant toujours du côté de l'Autre dans le discours du Maître, n'est pas directement lié au sujet. Il ne peut prendre d'autre forme que celle d'un signifiant. Le discours capitaliste introduit l'objet comme accessible au sujet. En effet, la logique de monde libéral se base sur une recherche de la satisfaction immédiate et sans fin. Quelque part nous pouvons dire que cette logique est également propre à la logique de l'enfant qui, pris dans le mouvement des pulsions partielles, cherche de la satisfaction immédiate et doit apprendre à résister à la frustration. La satisfaction immédiate et sans fin, nous le savons bien, n'est pas possible mais on peut le faire croire au sujet. C'est de ce leurre que la logique consommatrice va se nourrir en proposant au sujet tout le temps de nouveaux objets de consommation qui maintiennent le sujet dans l'infantile et qui font monter le chiffre d'affaire, par ailleurs. Ce n'est pas pour rien qu'on observe aujourd'hui une forte hausse de profits que les entreprises obtiennent dans l'industrie pornographique⁶⁵ et mais aussi dans les produits pour enfants⁶⁶ car les parents ont peur de frustrer leur petit bout d'chou.

⁶⁵ Selon Dusch (2002), le chiffre d'affaires mondial de la pornographie « s'élève à près de 52 milliards d'euros ». Selon d'autre source, en 2006, l'industrie pornographique dans sa globalité, ce sont 57 milliards de dollars de chiffre d'affaires dans le monde dont 12 milliards aux Etats-Unis. Origine : http://www.agoravox.fr/article.php3?id_article=25290. En 2011 : Chaque seconde dans le monde, 2403 euros sont dépensés pour des produits pornographiques, soit environ 73 milliards d'euros par an.

En France, le chiffre d'affaire de l'industrie pornographique est estimé à 200 millions d'euros par an. Voir aussi <http://www.vincentabry.com/porno-internet-statistiques-industrie-adulte-9073>, où il s'agit de compter en billion. L'industrie mondiale du «sex-toy» pèse 22 milliards d'euros par an et représente un marché en pleine croissance.

Le couple parent-enfant, l'intolérance à la frustration, le souci d'avoir une satisfaction pleine et sans fin sont les preuves d'une panne qui ne reste pas sans conséquence ni pour la société, ni pour le sujet. Cette panne concerne la place du tiers, celui qui s'introduit dans le couple mère-enfant, comme celui qui fait limite à la jouissance, le père alors.

Le père en panne, l'autorité mise à mal, nous l'avons déjà entendu. Tous les auteurs qui se questionnent sur l'Œdipe actuel disent qu'il y a un père qui fait défaut. Certains mettent l'accent sur la défaillance du père réel, comme, par exemple Boris Cyrulnik (op.cit.), d'autres insistent sur l'absence du père symbolique, nous pouvons citer J-J Rassial (Rassial J-J., 2001), P. Verhaeghe (op.cit.). Mais il est nécessaire, à notre avis, de comprendre de quel père exactement il s'agit et quelle est l'autorité qui est mise à mal. Et c'est dans le fil des travaux de Serge Lesourd et Véronique Dufour que nous inscrivons notre travail de recherche.

Pour que le désir puisse opérer il faut trois acteurs et un opérateur : le sujet, l'Autre, le manque et la fonction paternelle qui fait tenir l'ensemble. Le passage œdipien est organisé à travers trois temps logiques, dont chacun a un rôle particulier. Le premier temps de l'Œdipe est celui où le sujet découvre sa mère, ce premier Autre, comme manquante et il va chercher à être cet objet qui, comme l'enfant le suppose, pourra combler le manque dans l'Autre. Puis l'enfant découvre que si la mère est manquante cela veut dire qu'il y a quelqu'un qui la prive de son objet de manque. Il intervient dans la relation en tant que père-privateur de la mère et par conséquent en tant que père-privateur de l'enfant, comme celui qui prendra en charge par la suite le désir de la mère et qui laissera du temps à l'enfant pour grandir. Ce père-privateur est une figure centrale du complexe d'Œdipe. Il est ce Père Potent avec l'apparition duquel la logique d'être le phallus sera changée en la logique de l'avoir, celui qui véhiculera par la suite le jeu des identifications dont le résultat sera la différence des sexes et des générations. Il sera

⁶⁶ Cf. interview avec Garnier J-L., <http://www.cession-commerce.com/actus/questions/jean-luc-garnier-directeur-du-salon-du-jouet-et-du-jeu-52.html> ou l'article « Les jouets continuent leur croissance », paru le 24/01/2011 dans le « 20minutes », <http://www.20minutes.fr/economie/657888-economie-les-jouets-continuent-croissance>

celui, le seul, qui n'est pas castré et qui a droit à tout. De par cette position il va faire croire à l'enfant qu'un jour lui aussi il aura droit à tout. La figure de ce père tout-puissant constitue le noyau de l'Idéal du Moi, le pôle de l'identification de l'enfant à la sortie de l'Œdipe. Cet Idéal du Moi fonctionne de la même manière au niveau individuel qu'au niveau social, il constitue un point de référence auquel l'individu ou chaque membre du groupe peut s'identifier sans que cette identification soit une identification en miroir. Le Père Imaginaire, le père œdipien, n'étant pas un père de la réalité mais une pure construction de l'enfant, tient alors ce pôle d'identification. Il prend la place du Tiers exclu, de celui qui a droit de nous dire ce qu'il faut faire et auquel on s'identifie dans l'espoir de devenir comme lui dans le futur. Au final, le Père Imaginaire est celui qui possède l'objet désiré par l'enfant et qui en fait la preuve en le gardant ardemment pour lui seul et en interdisant à tous les autres d'en faire usage. L'enfant se voit quelque part comme un héritier de cet objet mais il faut attendre la mort du propriétaire actuel, profondément aimé, pour s'en emparer.

Le mouvement œdipien se termine par l'instauration de la fonction symbolique du père. La loi de la castration, valable pour tout le monde permet au sujet de trouver autant sa façon d'avoir le plaisir que sa vie sexuelle adulte en faisant « la paix » avec le ratage de la jouissance et du rapport sexuel.

Si à l'enfance la figure du Père tout-puissant, autrement dit le Père Imaginaire, est centrale, c'est cette même figure qui sera contestée à l'adolescence par la revendication des droits promis à l'enfant. C'est le meurtre du Père Imaginaire qui permettra au Père Symbolique de rentrer véritablement dans ses fonctions.

Nous voyons bien que chaque étape du passage œdipien est nécessairement liée à l'apparition d'un père particulier. Le drame de l'Œdipe est bien le drame de l'impossible obstacle à l'inceste, à la jouissance alors, obstacle que la fonction paternelle constitue habituellement.

Nous pouvons nous poser la question de savoir si dans une société gérée par le discours qui promeut la satisfaction immédiate et l'accès à la jouissance, le mouvement œdipien peut encore avoir lieu ? Si on dit que l'Œdipe se termine à l'adolescence avec la découverte de l'Autre sexe et avec la reconnaissance du manque comme impossible à combler, comment les adolescents vont effectuer le passage adolescent vers les Nom(s)-du-Père, là où la société ne leur propose pas de moyen pour le faire ? Voyons au plus près ce qui se passe dans la société actuelle et comment l'adolescent contemporain construit son chemin pour devenir un sujet désirant.

Ce que fait le discours actuel c'est qu'il met aux oubliettes ce grand Autre qui organise la vie de la société et qui a un rôle structurant pour le sujet. La figure de l'Autre est rabattue à la figure de l'autre semblable, ce qui fait croire que chacun peut devenir l'Autre. Ainsi il n'y a plus de place à l'exception. Pourtant, c'est justement l'exception qui donne son sens à l'existence du sujet car le sujet *ek-siste* dans l'Autre. Dany-Robert Dufour dans son livre « L'Art de réduire les têtes » (2003) montre que le néotène ne peut pas se passer de l'Autre et c'est pour cela qu'il va se l'inventer au prix de lui être soumis. Or, notre époque que nous nommerions suite à Lyotard (Lyotard F., 1979) l'époque postmoderne, n'octroie pas de place à cet Autre et abolie les grands récits qui nous transmettaient auparavant de repères stables. L'époque postmoderne mérite d'être appelée L'Âge d'Indéterminisme, comme l'avait déjà énoncé Ihab Hassan (Hassan I., 1993). Rien n'est stable, aucune exception ne doit pas avoir lieu. Comme l'avait écrit S. Lesourd, le slogan d'une marque bien connue reflète parfaitement le rapport « idéal » du sujet au monde : « Just do it » (Lesourd S., 2006). Cela montre que le sujet postmoderne en manque de l'Autre n'a pas d'autre choix que de poser ses questions existentielles dans le réel. Cette époque postmoderne crée un phénomène qui va probablement à l'encontre de l'époque freudienne où le sujet hystérique souffrait de l'excès

de l'Autre. Aujourd'hui on est face au manque de l'Autre, ce qui change radicalement l'expression de la souffrance subjective.

Cette souffrance est plus facilement repérée chez le sujet adolescent car c'est lui, en premier lieu, qui sera confronté à ce manque de l'Autre lors de son passage adolescent. Sa fragilité psychique et l'envie de se débarrasser des parents le jettent dans les bras ouverts d'une société gérée par la logique consummatrice. « Avoir renoncé à la fiction de l'Autre nous a peut-être libérés des vieilles idoles tyranniques, mais nous confronte à des questions impossibles que le « Marché » laisse béantes ou dans lesquelles il s'engouffre comme pour aggraver la situation. Il était fatal que les adolescents soient parmi les populations les plus sensibles à cet évanouissement tendanciel de l'Autre- en ce sens, ils sont la figure exemplaire de la postmodernité. Mais, qu'ils soient les premiers touchés par ce phénomène et ce de plus en plus tôt ne serait nullement signifier que ces problèmes n'affectent que les adolescents et les jeunes adultes. Soyons clair : ils affectent le corps social entier » (Dufour D-R., 2003, p.135-136).

2.5.10. L'éternisation de l'adolescence : la réponse à la logique consummatrice

Refaire le monde pour qu'il soit meilleur que celui que nos parents nous imposent, tel a toujours été le rêve adolescent. Il fut parfois incarné dans les idées révolutionnaires qu'on a tenté de mettre en œuvre dans la réalité mais il a le plus souvent été « encadré » par l'ordre déjà existant et réaménagé à l'intérieur de cet ordre. Le rêve adolescent était ainsi soumis à cet Autre contre lequel le sujet adolescent se révoltait. Cette soumission, l'assujettissement, est une condition nécessaire à l'inscription du sujet dans la société. Le meurtre du Père Imaginaire est à la base de son ascension aux Nom(s)-du-Père, résistant à toutes les tentatives d'instauration de la loi de la jungle. C'est l'apparition d'une figure extérieure au jeu du « je-tu » qui sert de repère pour le *je* et pour le *tu*. C'est en passant par l'Autre dans le rapport

entre les membres d'une société donnée que le sujet se voit en lien avec les autres. Ce lien créé par l'identification au trait unaire repéré dans l'Autre fait en sorte que ce lien est humanisant, un lien qui comprend une altérité et la notion d'une temporalité.

Ce qu'on observe aujourd'hui c'est que l'altérité et la temporalité, dans le sens du report de la satisfaction du désir à plus tard, ne sont plus tolérées par le discours libéral. Dany-Robert Dufour parle du phénomène de la mort des grands récits comme d'indicateur du passage à une nouvelle époque qui est la nôtre. On est passé des grands récits aux petits récits comme le marque D-R Dufour en se référant à Lyotard (Dufour D-R., 2003). Cela maintient le rapport de l'immédiateté à l'objet de satisfaction. « Le grand récit grec de l'élévation de l'âme était conséquent. Ce n'était pas seulement pour faire joli et rester harmonieux que la maîtrise des passions et l'ascèse étaient nécessaires. C'était surtout pour éviter l'excès, la déraison, autrement dit la folie » (Dufour D-R., 2011, p. 112-113). D-R. Dufour poursuit sa pensée en démontrant que le capitalisme, qui promeut l'enrichissement illimité, suit le destin que les grecs lui avaient déjà tracé. La richesse mène l'homme à la folie et détruit l'économie psychique de l'être humain. La logique libérale postmoderne met à mal la naissance du sujet qui est caractérisée par « la double dimension critique (apte à penser par lui-même) et névrotique (sujet à la culpabilité) » (Ibid., p.115). D-R. Dufour suppose qu'aujourd'hui le sujet névrotique est « progressivement remplacé par un sujet naviguant dans une autre région psychique qu'on peut représenter par un triangle dont les trois pointes seraient constituées de la perversion, de l'addiction et de la dépression ». (Ibid., p.115).

Ce qui change dans notre discours postmoderne ce n'est pas forcément l'absence ou l'excès de l'Autre. C'est plutôt la mise à mal de l'incarnation possible de l'Autre Imaginaire et du rapport du sujet à l'Autre que le discours postmoderne organise. Le discours des technosciences, le discours libéral, essaie de nous faire croire que le sujet peut être défini soit à partir de l'objet consommé donc plus besoin de l'Autre pour comprendre qui je suis. Sinon

c'est le savoir technologique va me dire ce que je dois être⁶⁷. Ainsi le sujet se trouve face à un vide signifiant puisqu'à la place du signifiant c'est un savoir ou un objet de la réalité qui va définir le sujet. Cet objet de la réalité qu'on présente au sujet comme celui qui comblera le manque pousse le sujet à ne plus essayer d'entendre quelque chose de l'Autre mais à agir pour pouvoir s'approprier cet objet-marchandise, l'objet de consommation, que le discours libéral introduit en tant qu'objet manquant à notre bien-être.

La logique de consommation régie par le discours Capitaliste et ses avatars laissent le sujet croire que le manque est l'effet de ses propres actes et que s'il change de comportement ou d'objet de satisfaction la complétude sera acquise. Le terme d'acquisition de bien ou de bien-être semble fort pertinent à notre mode de vie contemporain. Nous devons tous acquérir quelque chose, c'est ce qui nous mène à vivre dans l'agir. Cet agir rappelle bien l'agir de l'adolescent où le sujet essaie de combler le vide dévoilé par les découvertes adolescentes. Dans les sociétés classiques, le sujet pouvait attaquer l'Autre Imaginaire en le désignant en tant que coupable de la tromperie œdipienne. Ce qui change aujourd'hui en comparaison, c'est que le sujet sans cette figure imaginaire dans sa tête, semble diriger son agressivité contre ceux qui incarnent l'autorité dans la réalité, ou contre ceux qui lui paraissent vouloir le même objet, et qui donc l'empêchent d'en jouir, ou bien encore contre lui-même car il est impuissant à acquérir l'objet : le manque n'est plus du côté de l'Autre mais du côté de l'individu. D'autre part, la société qui promeut à la place des idéaux des produits-marketing, jette le sujet dans un vide signifiant en tricotant autour de lui une maille faite d'objets de la réalité que lui auraient «suffi pour être heureux ». Le discours actuel tente de nous faire croire que le manque peut être comblé par un objet. Ainsi la dimension du fantasme, celle où se trouve le barrage à la jouissance perd de son sens dans la logique consommatrice. Il ne faut

⁶⁷ Nous nous appuyons sur plusieurs articles de S. Lesourd aussi bien que sur ces cours donnés à l'UdS durant les années 2004-2008. Il nous est difficile de donner une référence très exacte de ces propos même si nous pouvons renvoyer le lecteur à son livre Lesourd S., 2006, « *Comment taire le sujet ? Des discours aux parlottes libérales* », Ramonville Saint-Agne : Eres

plus fantasmer mais agir afin d'acquérir l'objet dont on a besoin. Cette confusion entre l'objet du désir et l'objet du besoin, introduite par le discours des technosciences contemporaines, rend le passage adolescent particulièrement difficile. Le passage adolescent qui comprend la reconnaissance de la castration et du manque se joue aujourd'hui dans une société qui essaie de nier les limites imposées par l'ordre même du langage. L'adolescent se trouve alors devant un dilemme. Il est d'une part nécessaire de faire barrage à l'accès à la jouissance qui nous toque (comme *tuché* lacanien) dans le corps pour rentrer dans la dimension désirante. D'autre part il lui faut s'inscrire dans une société qui l'invite à jouir de tout en lui proposant une avalanche d'objets sur lesquels il n'a même pas eu le temps de fantasmer. Les objets qui disparaissent et réapparaissent, là où le sujet convoque la parole de l'Autre suivant l'ordre contingent, créent éminemment une angoisse qui n'est plus celle de la castration mais plutôt celle qui relève de l'anéantissement du sujet. Ce remplissage du vide par le Réel dans le Symbolique nous renvoie au mode de relation précoce du sujet à l'Autre. Ces relations sont caractérisées par l'illusion de fusion entre l'enfant tout-puissant et l'objet sauf que l'enfant est en réalité un être extrêmement dépendant de l'Autre maternel. La figure de l'Autre maternel pourvue d'un pouvoir absolu et imprévisible répond à chaque demande du petit être par l'objet qui lui sera donné. Le petit être tente d'incorporer cet objet dans la recherche de la satisfaction pleine. Cette dévoration de l'objet est en même temps très dangereuse pour le sujet car son existence en dépend et en détruisant l'objet dans la jouissance il risque de disparaître également. Le petit être humain doit apprendre assez vite comment ne pas détruire l'objet et en être satisfait sans en jouir. C'est ce qui est exprimé dans la position dépressive de Mélanie Klein. L'enfant apprend également, comme nous l'avons déjà montré plus haut, que la Mère et lui-même sont des êtres dépourvus du phallus, donc castrés. Ainsi l'angoisse de l'anéantissement, de l'inexistence, qui menace le sujet au début de sa vie, est dépassée et cède la place à l'angoisse de la castration. Le rapport du sujet au monde que notre société essaye

d'instaurer ressemble fort à celui de la Mère nourricière non-castrée avec son bébé, un monde idyllique auquel chacun rêve en nostalgie, mais qui reste toujours hors d'atteinte car depuis toujours perdu. Le problème central de toute vie humaine individuelle et de toute société est celui de l'impossible complétude de l'être humain qui est inscrit dans l'histoire même de l'humanité. Le parlêtre est celui qui de par son ek-sistence est un être du désir. « Ce désir, qui n'est pas articulable par la parole, si ce n'est à le ravalé à la demande, n'en demeure pas moins articulé par le langage où il se signifie dans la relation à l'Autre. Ainsi, un sujet qui n'a jamais obtenu l'objet d'une promesse...passera sa vie à courir après l'objet, qu'il n'a jamais eu, et qui n'existe qu'au titre d'un manque dans son enveloppe symbolique. Par conséquent, nous pouvons reconnaître que l'objet du désir n'est que le manque qui le cause et qui lui donne sa vérité » a écrit Christian Hoffmann (Hoffmann Ch., 2007, p.44). Le désir est alors quelque chose que le sujet ne peut pas trouver chez lui-même. Etant clivé par le langage, il est ainsi assujéti à le chercher du côté de l'Autre. « Le sujet de l'inconscient ne peut trouver sa vérité que dans un lieu Autre...où son désir, inarticulable structurellement par la parole, est articulé par le langage qui le signifie » (Ibid., p. 45). La jouissance interdite dans la parole œuvre à la dimension du désir. « Dans l'univers du langage, le mot rate la chose, il ne renvoie jamais qu'à un autre mot et à chaque fois ce renvoi implique une perte, celle de l'adéquation du mot à la chose, en même temps que cette perte exige du sujet un travail de symbolisation pour pouvoir transformer cette perte en un manque qui lui laisse à désirer » (Lebrun J-P. 2004, p.132). Dans le signifiant le Nom-du-Père le sujet métaphorise son désir qui est le désir de la mère. Au temps œdipien ce désir se trouve dans le Père Idéal. A l'adolescence, le père dévêtu « montre » au sujet qu'il n'y a pas d'Autre de l'Autre et qu'on ne peut désirer qu'un manque. Ainsi une femme sera l'objet du désir d'un homme mais *La femme n'existe pas*. Le sujet contemporain, le sujet de l'agir, ne vise plus le niveau symbolique dans son combat pour s'affirmer en tant que sujet désirant. Son combat pour le désir se trouve dans la réalité, parfois

dans le Réel du corps même (ce qu'on observe par le phénomène de scarification, par exemple).

L'être humain n'est jamais uniquement la somme de fonctionnements neurobiochimiques comme la science contemporaine essaie de nous le démontrer. Le discours actuel tente de nous convaincre qu'un être humain fonctionne non pas dans le champ du langage mais dans le champ de son corps dans lequel œuvre « la machine nommée l'homme », comme l'avance Victor Mazine (Mazine V., 2008). En parlant de l'époque actuelle où règne le langage des technosciences cybernétiques, il postule que « ce qui est dit par l'être humain doit se rapprocher d' « un dire » de la machine. Cet énoncé est commandé par l'appareil central – le cerveau. V. Mazine rejoint les propos de Ch. Hoffmann qui nous fait remarquer que le paradigme de la cognition « qui est « l'homme-machine » et celui des neurosciences qui propose l'équivalence « cerveau = pensée » » s'installe dans l'esprit de notre époque. Ce courant semble avoir oublié que l'être humain est un être de parole. Par exemple, une série de recherches actualisées dans le cadre du paradigme « cerveau = pensée » tente à démontrer que l'adolescence n'est plus à prendre comme une crise ontologique. L'immaturation du cortex préfrontal serait responsable du débordement pulsionnel et par conséquent de l'agir adolescent » (Hoffmann Ch., 2007, p. 79).⁶⁸ Il semble que notre époque dans sa tendance de globalisation essaye d'englober la parole subjective du sujet dans une formule universelle en rabattant l'énonciation à l'énoncé. L'énoncé est l'action d'énoncer. L'énonciation est *la façon* que le sujet choisit pour énoncer, une « production individuelle d'une phrase dans des circonstances données de communication » (Petit Robert, 2011, p. 878). Ainsi la parole du sujet ne peut pas être réduite à l'acte de communication⁶⁹ ou à la réaction neuronale et motrice. Elle comprend implicitement la singularité de l'individu qui

⁶⁸ Il en va de même pour la vague actuelle de prise en charge des enfants-autistes. En privilégiant une approche cognitivo – comportementale qui vise la rééducation dans la prise en charge nous pouvons nous poser une question quant au sujet de ces enfants. Est-ce que leur sujet peut être entendu, est-ce qu'il a droit à la parole ?

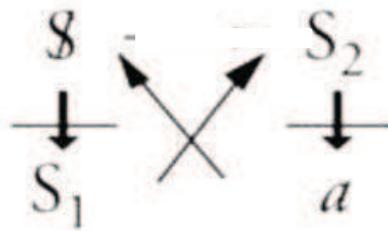
⁶⁹ Énoncé est un « résultat, réalisation de l'acte de parole » (Petit Robert, 2011, p.878)

parle. Ce qui est remarquable dans notre époque c'est qu'en effaçant le sujet de la parole, les technosciences se voient capables de proposer une réponse « parfaite » à l'énoncé de la plainte. Ainsi le symptôme n'est plus à entendre comme « une valeur singulière articulée à l'histoire... » qui « ...témoigne d'une inscription symbolique » (Berger F., Lemouzy – Sauret B., Sauret M-J., 2008, p.95) mais comme une demande d'une satisfaction immédiate par un objet-marchandise. Ce rejet de l'inconscient dont parlent les auteurs qu'on vient de citer risque de faire l'impasse sur le sujet car, pris par le discours actuel, il exclut le manque de sa place structurante. Ce manque est présent car tout le sujet humain est un être de langage ou de *lalangue* si on reprend l'expression lacanienne. Par sa nature langagière il est alors coupé de la Chose qui symbolise cette fusion idyllique perdue. La société actuelle en désignant l'objet qui nous comblerait ment sur la nature de cet objet. La Chose n'existe pas, elle n'est jamais un objet de la réalité, rien ne la rend présente pour le sujet. En nous faisant croire en une réalité de l'objet le discours libéral nous pousse à consommer de plus en plus car au final aucun objet n'est satisfaisant.

Le sujet adolescent ne devient-il pas ainsi le sujet « type » de notre époque libérale ? Ne pas accepter la perte d'objet, en l'occurrence ce qui se passe dans les cas de la perversion, de l'addiction et de la dépression, n'est-ce pas une étape d'un passage adolescent qui se transforme en une course en rond ? Ce qui différencie le sujet névrotique du sujet « non-décidé » quant à son rapport au manque c'est justement la relation à l'Autre qui est manquant pour le sujet névrotique et absent ou omniprésent pour l'autre. Il semble que le sujet contemporain en essayant de s'inscrire dans le lien social éprouve des difficultés à concevoir le manque car la société est régie par la logique consummatrice.

Nous avons décrit plus haut que le refus du manque est un mouvement logique du passage adolescent. Ce refus, logiquement suivi par la découverte de l'Autre sexe se termine par l'inscription du manque dans la structure subjective en tant que désir voilé de l'Autre et ce

voilage permet de supporter ce manque. La parole fait effet de ce voile. Pour être plus juste il vaut mieux dire que le discours social par l'inscription du manque dans la chaîne signifiante permet au sujet de l'élaborer en lien avec l'Autre. Le discours social ambiant semble renvoyer le manque au sujet sans lui donner un sens signifiant car il suppose que le sujet le trouvera tout seul. Rappelons-nous comment le Discours Capitaliste qui régit notre société se structure. Voici le Discours Capitaliste tel que Lacan le présente :



On peut déjà voir clairement que le a , le manque qui a toujours été incrusté dans la chaîne signifiante dans le Discours du Maître, est renvoyé directement au Sujet. Cela suppose qu'il y a un refus du manque au sein du Discours même. S. Lesourd dans « *Comment taire le sujet ? Des discours aux parlottes libérales* » (2006) met en avant le fait que ce type de discours n'est plus un discours organisé à partir des énonciations mais bien des énoncés où la subjectivité semble s'absenter. S. Lesourd nous fait remarquer que les effets subjectifs de notre lien social organisé par le discours capitaliste et ses dérivés se manifestent au moment où le sujet rencontre le manque et doit faire son choix subjectif quant au rapport à ce manque.

Le premier dérivé est décrit comme la parlotte de l'Ecologie qui « est articulée à partir de signifiants-maîtres qui donne une vérité du rapport au monde et désignent les manques à jouir que produit la technologie » (Lesourd S., 2006, p. 139). Ce type de discours tente de montrer qu'il existe un objet de satisfaction adéquat dont le sujet pourrait jouir sans danger ni pour l'objet ni pour lui-même. Nous entendons bien que cette prétention ne peut pas être réalisée car toute jouissance comprend la disparition du sujet et de l'objet.

Le deuxième dérivé est nommé « la parlotte de la Technologie ». Ce discours est déterminé à partir du savoir technique « qui détermine et ordonne la place du sujet... » par la prescription de « ...son usage des jouissances » (Ibid., p.147). Ainsi le monde et le sujet deviennent ordonnés par l'objet. Du coup le sujet, dépendant du coup de l'objet « concrétisé » par le savoir technologique, disparaît en tant que sujet désirant pour lequel l'objet ne peut être accessible que par le fantasme. Le sujet, désarrimé (pour reprendre l'expression de S. Lesourd) du signifiant, glisse vers l'utilisation du dernier moyen « symbolgène » de son existence singulière, à savoir son corps. Le corps qui sera utilisé comme dernière limite face à la fusion mortifère avec l'objet. Ce corps ne prend existence que dans le regard de l'Autre ou dans l'acte. Cette tentative d'exister dans le regard et dans l'acte renvoie au fonctionnement subjectif d'avant la mise en fonction du Père Imaginaire. Dans ce type de fonctionnement le sujet, séparé de l'Autre par « l'enveloppe », vise soit à bien le préserver (ce qui l'amène à être toujours dans l'apparence visible) soit à effacer cette limite entre le sujet et l'Autre par l'utilisation de la drogue ou par l'acte de violence⁷⁰. Est-ce que les défenses narcissiques sont les seules qui restent à disposition du sujet face à la désobjectivation du discours actuel ?

Le troisième dérivé, le discours du programmeur, est le seul parmi les trois types de Discours Capitaliste avancés par S. Lesourd, qui a le droit d'être un discours et non pas « une parlotte » car dans ce discours le sujet est désigné par de signifiants-maîtres, donc assujetti. Cet assujettissement semble préserver la dimension subjectivante du discours du programmeur sauf que « les signifiants ne surgissent que comme réponse à l'énonciation de celui qui « sait », l'expert, le programmeur qui détermine le savoir, plus qu'il n'est déterminé par lui comme dans le discours de l'analyste » (ibid., p. 153). Dans ce type de discours, la visée finale est la même que dans le discours de Capitalise, à savoir l'adéquation parfaite « de l'individu à son objet » (ibid., p. 158) sans conflictualisation subjectivante.

⁷⁰ et non l'agressivité car dans l'agressivité, l'Autre est reconnu et le mouvement agressif vise plutôt la différenciation avec l'Autre, alors que la violence vise plutôt la disparition de l'Autre.

Le conflit intrapsychique provient du désir de l'enfant de posséder l'objet d'amour et de la peur de le détruire par son usage. Il trouve son issue dans le sentiment de culpabilité et le renoncement à prendre l'Autre pour objet de jouissance. Le discours ambiant semble effacer ce type de conflit en promouvant un mode de vie où la jouissance devient un impératif de tout un chacun. Si le sentiment de culpabilité peut dresser la barrière contre l'angoisse mortifère toujours liée au rapprochement de réalisation pleine de la jouissance, aujourd'hui nous avons l'impression que rien n'empêche le sujet de pouvoir jouir ici et maintenant. Les objets et les autres tout cela peut devenir mon objet de jouissance si je possède les moyens techniques, financiers ou autres. Il devient clair que le ratage de la réalisation du désir ne relève plus de la dimension éthique de l'être mais du pouvoir technologique et scientifique.

Ce pouvoir qui semble gérer les relations entre les membres de notre société met à mal dans son discours une autre fonction organisatrice, celle du Père Imaginaire, du Père Potent. Ce Père, étant l'incarnation imaginaire de la Loi, est exclu du discours. Cette éjection est due aux fonctions que ce Père accomplit. Il a une fonction privatrice et une fonction de soutenir la fonction interdictrice du Père Symbolique. Ces fonctions contredisent à la logique du Discours Capitaliste. L'« Interdire d'interdire » des années 68 montre ses effets aujourd'hui. Ce qui se passe en 1968 : « l'idéal vaincu d'un Père social autrefois tout-puissant [devient une image] d'un Père œdipien faible châtré par une Mère archaïque forte », écrit Jean-Claude Caron en citant l'œuvre de Gérard Mendel « La Crise de générations. Etude sociopsychanalytique ». (Caron J-C, 1996, p.57-58). On a proclamé qu'il est interdit d'interdire et que la jouissance doit être sans entraves. Prenez vos désirs pour réalité. Même si Dieu existait, il faudrait le supprimer. Ainsi une nouvelle époque commence à se dessiner, une époque où le Tiers exclu se retrouve inexistant et où la figure de l'Autre laisse place à la figure du semblable. D-R. Dufour avance encore la date du déclin du Tiers exclu en la liant aux événements de la Deuxième Guerre Mondiale, notamment à Auschwitz. Pour lui, Auschwitz marque le début de

la postmodernité où le sujet n'est pas défini comme « le sujet de Dieu, du Roi et de la République » (Dufour D-R., 2003, p. 84) mais devient un sujet autoréférencé. Cependant il semble que 68 fût le moment de la destruction définitive de l'organisation du monde telle qu'elle fût pensée par les pères. Toute la jeunesse met en question les valeurs des pères mais il semble qu'en 68 ce sont les fonctions du Père Imaginaire et du Père Symbolique qui ont été révisées et mises à mal. Le mouvement de 68 a promu les valeurs de la jouissance sans limite, de l'absence de l'interdit. Ces valeurs ont facilité l'épanouissement du néo-libéralisme qui propose justement l'absence de limite à la jouissance car la consommation peut être sans fin (la seule question que le néolibéralisme se pose c'est quel est l'objet qui peut être inventé pour remplacer l'objet consommé). Nous savons bien que « la jouissance n'individualise pas » (Douville O., 2000, p.41). Du coup on a commencé à penser le monde autrement, et surtout on a commencé à se penser différemment sans référence au tiers mais en nous comparant aux semblables.

D'autre part, comme l'écrit D-R.Dufour en citant Hannah Arendt, la génération de 68 a renoncé à assumer la responsabilité « d'introduire dans un monde préétablie les nouveaux venus par la naissance (Dufour D-R., 2003, p.163) et depuis on peut constater qu' « une génération ne fait plus l'éducation de l'autre » (Ibid., p.168). Le système éducatif a mis l'élève au centre sans penser qu'il fallait d'abord pouvoir devenir élève. Ainsi l'enfant, étant au centre des références éducatives n'arrive pas à avoir de repères extérieurs pour construire son identité.

La destitution de l'autorité de la place du Tiers rend la mise en fonction du Père Imaginaire difficile, voire impossible. En refusant la différence entre les hommes et les femmes, les enfants et les adultes, la société actuelle efface également les repères identificatoires qui ne dépendraient pas de l'autre semblable mais sont des vrais points

d'appuis pour le sujet quand il s'agit de reconstruire le monde infantile dans le passage adolescent.

La science moderne, prise dans la logique de monstration et de randomisation, introduit cette logique dans les relations sociales. Nous sommes pareils, nous avons tous les mêmes droits et l'accès à la jouissance est possible à condition d'avoir de bons moyens. Ainsi la Loi n'est pas la Loi qui interdit, mais qui se discute entre les membres de la société quand il faut comprendre qui doit être le premier à réaliser son désir. Cela mène les individus au ravage fraternel.

Ce ravage fraternel ne peut être pacifié que par la Loi symbolique, Freud l'a déjà dit. Sauf qu'il semble que cette figure, qui s'incarnait dans le Père mort du parricide de « *Totem et Tabou* », est aujourd'hui absente dans le discours social actuel. Son absence crée, à notre avis, une difficulté particulière pour notre époque. Cette difficulté consiste dans le fait que c'est ce Tiers, Imaginaire et Symbolique par la suite, qui est désigné dans le discours comme celui qui permet au sujet de faire la paix avec la castration en refusant à la jouissance.

La société d'aujourd'hui essaye par l'imposition d'un mode de vie sans manque, de faire croire au sujet qu'il n'y a pas de castration, qu'il peut y avoir une vraie complétude etc., qu'on peut jouir tant qu'on a des moyens. Pourtant la souffrance subjective, qui ne cesse pas dans ce monde hyper plein nous fait entendre que le sujet résiste. Le refus du manque est une des étapes du passage adolescent. La névrotisation et la psychotisation mènent à la reconnaissance du manque et préparent à la sortie de l'adolescence où la castration se traduit par l'apparition-perte de l'objet *a*. Ce passage est toujours inscrit dans le discours social qui propose de nouveaux modèles identificatoires et permet de recouvrir le manque par les Noms-du-Père. Il semble qu'aujourd'hui les modèles identificatoires glissent de la génération des adultes vers la génération des adolescents. Le sujet adolescent d'aujourd'hui, dépourvu par le

discours ambiant de possibilité d'instaurer la figure du Père Potent, dont le meurtre est au cœur de l'opération adolescente, reste perplexe quant au déroulement de ce passage.

Il est fort intéressant d'observer aujourd'hui comment une maman et sa fille adolescente font du shopping. Elles vont le faire ensemble, elles achètent des habits en se conseillant et en prenant beaucoup de plaisir... dans les mêmes boutiques dont le « target-groupe » est les filles entre 13 et 17 ans. Il n'est pas surprenant que cette adolescence idéalisée devienne un temps sans limite car elle offre la possibilité d'une part de ne pas accepter la castration et d'autre part de maintenir le sujet face à l'objet qui insiste.

Comment alors les adolescents résistent-ils ?

En pensant l'âge adolescent comme un âge où la perte de l'objet a est une condition sine qua non à la sortie de l'adolescence nous avons posé en tant qu'hypothèse de travail l'hypothèse suivante :

*« **Les impasses du passage adolescent sont dues à l'impossible perte de l'objet a** ». La perte de l'objet a est un processus qui, au niveau psychique, doit être soutenu par la fonction du Père Symbolique et celle du Père Imaginaire. Nous pensons que la défaillance du Père Imaginaire à l'âge de l'Œdipe entrave les processus de subjectivation propres à l'âge adolescent en rendant la perte de l'objet a impossible. Cette impossibilité de perdre l'objet a emprisonne le sujet dans une adolescence sans fin. Nous pensons que l'éternisation de l'adolescence est une réponse que le sujet trouve en tant que compromis face aux exigences du discours libérale postmoderne qui organise notre lien social actuel.*

Notre hypothèse est soutenue, et nous pensons démontrée, par notre travail de recherche clinique que nous avons appelé « **La clinique de la défaillance des fonctions du Père à l'adolescence** » et dont nous allons présenter les résultats.

CHAPITRE III « La clinique de la défaillance des fonctions du Père à l'adolescence »

Il n'est pas évident, surtout à l'heure actuelle d'inscrire une recherche en psychanalyse dans un cadre universitaire. Ce cadre est souvent, et à tort, compris comme devant se référer à ce qui est présenté comme l'unique modèle de recherche : celui des sciences dures. On reproche aux recherches en psychanalyse le manque de rigueur et de preuves démontrables dans la démarche de vérification des hypothèses. Il nous semble nécessaire avant que nous commençons à parler des résultats obtenus dans notre travail de recherche de justifier notre démarche méthodologique qui comprend deux parties. La première partie est construite selon un modèle qui nous a permis d'obtenir des données statistiques. La deuxième partie se base sur l'étude de cas cliniques.

Les deux chapitres théoriques nous ont permis de circonscrire notre objet de recherche dont l'investigation avait comme point de départ la question sur *les impasses du passage adolescent dans la société postmoderne* que nous avons constaté avec d'autres cliniciens (par exemple, Anatrella T., 2003, Dufour V., Lesourd S., 2004, Lesourd S., 2007b, Sauret M-J., 2009, Marcelli D., 2009, Garcia- Fons T., 2009). Notre questionnement notamment portait sur la fonction de l'objet *a* dans les processus de la subjectivation.

La recherche théorique nous a permis de réfléchir sur *le lien entre l'impossible sortie de l'adolescence, les processus de subjectivation et le discours social en mettant au cœur du travail les fonctions du Père.*

Notre hypothèse générale est la suivante : « *La perte de l'objet a est la condition nécessaire pour sortir de l'adolescence* ».

A partir de cette hypothèse générale nous avons formulé une hypothèse de travail : « *Les impasses du passage adolescent sont dues à l'impossible perte de l'objet a* ». Cette hypothèse, travaillée dans le chapitre II, nous a emmené à préciser sa formulation dans

l'hypothèse opérationnelle, c'est-à-dire, une hypothèse qui sera mise à l'épreuve dans la démarche clinique. En mettant en lien les concepts travaillés : le sujet adolescent, la perte de l'objet, l'identification, les fonctions du Père et le discours social nous proposons une formulation suivante :

« L'impossible mise en place de la fonction du Père Imaginaire à l'âge œdipien entraîne des impasses dans la mise en fonction de l'objet a à l'adolescence »

De par l'appartenance de notre recherche au champ de la psychologie clinique d'orientation psychanalytique nous avons comme objectifs d'étudier une réalité psychique qui se distingue d'une réalité « évènementielle » (Perron R., 2007, p. 65). Comme le remarque Roger Perron la réalité psychique est inscrite dans l'histoire du sujet et dans ce qu'il a à en dire dans l'après-coup. Ainsi ce qui est observé dans la rencontre du chercheur et du sujet doit aussi être entendu au niveau de la réalité psychique et non seulement au niveau des faits observés sans aucune référence à la théorie de l'inconscient. Ceci nous amène à nous joindre à Roger Perron en disant que « c'est la théorie qui prime dans la constitution et la construction des faits psychanalytiques » (Ibid., p.65) et en même temps à nous mettre en garde contre le danger « de ne démontrer que ce qu'on voulait démontrer » (Ibid. p.65). Restant toujours vigilant face à l'apparition de contradictions et d'imprévus nous avons essayé d'élaborer une méthodologie de recherche qui nous permettrait d'entendre ce que les sujets ont à nous dire concernant notre hypothèse sans pour autant avoir la prétention de pouvoir généraliser nos interprétations. Il ne s'agira pas dans cette recherche clinique de démontrer notre hypothèse mais, à partir de sa formulation et de la démarche de recherche, de montrer ce qu'on peut entendre et voir à propos de notre hypothèse dans notre champ d'investigation qui est le sujet de l'inconscient.

3.1. Méthodologie de la recherche

3.1.1. La recherche « CoPsyEnfant » comme base de recherche

Notre recherche de thèse a démarré comme partie intégrante de la recherche « CoPsyEnfant ». Cette recherche interculturelle, financée par l'ANR, dirigée par le Pr. Serge Lesourd et coordonnée par Véronique Dufour, Maître de conférences de l'UdS, était encadrée par le laboratoire « Sujet, Connaissance et Lien Social » URS/EA 3071. La recherche visait à comprendre la construction de l'identité des enfants et des adolescents d'aujourd'hui. Les objectifs de l'étude consistait en la réactualisation des connaissances sur la construction subjective de l'enfant et l'approfondissement de la compréhension de la psychopathologie liée au développement psychologique de l'enfant et de l'adolescent dans la modernité. Au niveau méthodologique, la recherche comprenait deux étapes : une étape de recueil des données collectives qui a permis de saisir quelque chose au niveau des tendances générales au travers de l'utilisation de l'analyse statistique⁷¹. L'autre étape consistait en rencontres individuelles lors desquelles nous avons recueilli le matériel qui a été analysé par la suite selon le modèle de l'analyse du cas singulier.

La recherche « CoPsyEnfant » était initiée par un constat clinique qui laissait supposer que la différence des sexes et des générations, constitutive de la construction œdipienne, n'est plus un repère dans notre lien social et que de nombreuses conséquences en découlent dans le rapport à l'autre, l'image de soi, la construction de l'image inconsciente du corps, les apprentissages, etc.

Au **niveau éthique** la réalisation de l'étude était assurée par les autorisations de l'inspecteur académique et des parents, le consentement de l'enfant était demandé à l'oral. Les données obtenues ont été traitée de manière anonyme. Aucun retour personnel n'était

⁷¹ Avec le logiciel Sphinx.

prévu et les participants en avaient été informés. Un retour des résultats collectifs a été effectué pour les écoles lors d'une conférence organisée par l'équipe de CoPsyEnfant.

La recherche « CoPsyEnfant » avait eu lieu dans plusieurs pays différents (France, Brésil, Canada, Tunisie, Russie, Vietnam, Syrie, Côte d'Ivoire) chacun des pays a amené quelques modifications à la démarche initiale. Nous allons nous concentrer sur la description de la méthodologie que nous avons utilisée en France et en Russie.

Nous avons dit plus haut que la démarche de recherche comprenait deux étapes.

La première étape de recueil de données a été réalisée en 2005-2006 avec les enfants et les adolescents tout-venants de 3 à 17 ans. La recherche a eu lieu dans les écoles des quartiers de différents milieux sociaux à Strasbourg CUS, à Moscou et dans sa ville-satellite Khimki⁷². En Russie nous n'avons vu que des enfants scolarisés⁷³. La passation collective était réalisée par des chercheurs de l'équipe de « CoPsyEnfant ». Pour cette étape nous avons choisi le dessin en tant qu'outil de recueil de données. Le dessin représente un double avantage : il dépend de la culture et ne dépend pas de la langue parlée ce qui nous a permis de monter une grille de cotation des dessins sans que la différence des langues pose problème.

Le dessin d'enfant depuis les travaux de Luquet (1896) ne quitte pas la scène des outils de travail avec les enfants. Nous l'avons considéré dans notre recherche comme une méthode projective ce qui a été déjà fait par d'autres chercheurs (Abraham A., Corman L., Royer J. et d'autres). « Le dessin est l'expression projective de la personnalité tout entière, dans un moment électif qui la centre émotionnellement » a dit Lefebure (Lefebure F., 1994, p. 36). L'enfant dessine non seulement les objets du monde mais par son dessin il nous fait part quelles traces ses objets ont laissé dans sa psyché : « l'enfant dessine... ce qu'il ressent comme évident » (Ibid., p.37). Nous ne pouvons qu'être d'accord à ce sujet avec T. Garcia-

⁷² Je tiens à remercier ma collègue Alexandra Bucharskaya-Polimatidi qui a participé à cette étape de la recherche menée en Russie ainsi que l'administration de l'école 132 de Moscou et 1523 de Khimki qui nous ont donné leur accord pour la réalisation de cette recherche.

⁷³ En Russie la scolarisation obligatoire commence au niveau de CP française et se termine au niveau Première française.

Fons qui dans son article « Invention du dessin dans la cure psychanalytique de l'enfant » a écrit que « le dessin est ... toujours un autoportrait : mon dessin me regarde et je me vois en lui » (Garcia-Fons T., 2002, p. 44).

Le dessin connaît une évolution avec l'âge de l'enfant. En commençant par des gribouillis, à l'âge œdipien « l'enfant se sert du dessin pour montrer une situation qu'il ne peut ni ne veut expliquer » (Lefebure F., 1994, p.78). Lefebure note qu'il a été remarqué qu'à l'adolescence les soucis esthétiques peuvent prendre le dessus sur le besoin d'expression.

Il faut évidemment distinguer deux situations différentes dans lesquelles le dessin est réalisé. Une qui appartient à un cadre clinique et l'autre quand il s'agit de la recherche. Dans le cadre de la recherche et encore lors de la passation collective la passation des dessins n'a pas le même effet sur le sujet. Le dessin n'est pas réalisé spontanément et la thématique est donnée par le chercheur lors de la passation collective. Ce qu'on peut également remarquer c'est que la passation dans les classes peut être souvent biaisée. Il peut y avoir des malentendus dans la consigne qui ne peuvent pas être mis en évidence par des questions de la part du sujet car étant en classe avec des autres il est parfois difficile de demander des précisions⁷⁴. Les élèves regardent ce que les autres dessinent et peuvent recopier les dessins des camarades ce qu'on ne peut que deviner par la suite. La présence du maître dans la classe ou bien son absence change également l'ambiance lors de la passation. Tous ces facteurs sont à prendre en compte. Néanmoins du fait que nous avons établi une grille de cotation⁷⁵ dans le logiciel Sphinx pour la lecture des dessins et que le nombre de participants était important nous pensons que les erreurs commises lors de la passation collective n'ont pas influencé de manière importante l'ensemble des données recueillies.

⁷⁴ Il y a eu quelques élèves dans une classe de Moscou qui ont compris qu'il fallait dessiner « un bonhomme – homme » uniquement, par exemple, mais ils m'en ont fait part qu'à la fin de la passation. Il y a eu d'autres élèves qui ont oublié de noter les personnages dessinés ce qui a rendu leur dessins illisibles à partir de la grille de lecture.

⁷⁵ Pour ce qui concerne la grille de cotation cf. Girerd Ch., 2009, *Les figures d'autorité chez l'enfant : différence des sexes et des générations*, Thèse de doctorat, Université de Strasbourg

La position du psychologue dans la recherche diffère de celle dans le travail clinique. Nous venons demander quelque chose chez un sujet qui n'a pas de demande à nous adresser. Nous lui proposons de faire quelque chose en toute connaissance du fait qu'il n'obtiendra pas de retour personnalisé de notre part. Le transfert que chacun des sujets va faire sur la situation ou bien sur le chercheur n'est pas analysable.

Compte tenu de ces contraintes qui sont créées par le modèle de recueil de données, il nous semble évident que l'analyse des données obtenues dans ce modèle ne peut aller plus loin qu'un constat des faits observés au moyen d'outils que les programmes de traitement de données, tel que Sphinx peuvent nous offrir.

Dans le cadre de la recherche « CoPsyEnfant » le choix était porté sur le dessin de l'enfant en tant qu'outil principal dans la passation collective. Le dessin de l'enfant est connu pour sa valeur projective et son potentiel symbolique. De nombreux travaux depuis S. Moregnstern témoignent de la pertinence de l'utilisation du dessin de l'enfant dans l'objectif de comprendre la personnalité de l'enfant. « L'étude des dessins de l'enfant nous conduit inévitablement au cœur même des problèmes qui se posent pour lui, de son histoire, des situations qu'il vit » (Boutonnier J., 1953, p.38). Dans le cadre de la recherche « CoPsyEnfant » il a été utilisé quatre dessins : le dessin libre, le dessin du bonhomme, le dessin de la famille réelle, le dessin de la famille de rêve. Pour notre recherche de thèse nous n'avons analysé que trois d'entre eux en laissant de côté le dessin libre.

Ce qui nous a intéressés dans la lecture des dessins c'est le repérage du personnage d'identification, de la différence des générations et des sexes ainsi que l'état du schéma corporel et de l'image du corps. Il semble que c'est trois dessins sont fort pertinents à ces effets mais on analysera cette pertinence plus loin.

La grille de cotation montée par l'équipe « CoPsyEnfant » nous a permis de mettre en évidence la fréquence des différents personnages à la place du personnage d'identification⁷⁶. Ce paramètre a constitué pour nous le point de départ de notre hypothèse clinique.

Essayons de comprendre comment les dessins utilisés dans notre recherche peuvent nous renseigner sur la question de l'identification, la différence des sexes et des générations, de l'état du schéma corporel et de l'image du corps.

3.1.1.1. Le choix des dessins.

Dans la démarche méthodologique de « CoPsyEnfant » le dessin avait une place privilégiée. Il s'agira alors dans cette partie de réfléchir d'abord sur la nature des dessins choisis et par la suite sur les processus d'analyse des dessins qui nous ont permis de dégager des pistes pour notre réflexion clinique.

« Le dessin raconte ce que je suis... », il est « signe de nous-même avant d'être signe de l'objet » (Cambier A., 1996, p.19). En s'appuyant sur les travaux d'A. Abraham, D. Widlöcher, L.Corman, J.Royer nous avons considéré le dessin comme lieu de projection de soi et de l'image du monde qui entoure l'enfant. « L'image dessinée constitue un espace d'expression et s'imposerait à nous comme une autre réalité mystérieuse, plus personnelle » (Ibid., p 18). Comme nous sommes intéressés par la construction de l'identité et par la question de la construction œdipienne qui comprend l'identification, les différences des sexes et des générations il nous a fallu choisir des dessins qui nous auraient permis de repérer ces différences. Ainsi le dessin du bonhomme, le dessin de la famille réelle et le dessin de la famille de rêve ont été choisis.

⁷⁶ On donnera également la définition de la place du personnage d'identification plus loin.

3.1.1.2. Le dessin du bonhomme

« L'enfant a des connaissances sur l'être humain, comme il en a sur les autres catégories d'objets mais en plus il se vit psychologiquement et physiquement comme un être humain. L'organisme humain n'est pas un objet physique ou mécanique comparable aux objets artificiels qui nous entourent. Il est à la fois vécu, ressenti, fantasmé, instrumentalisé. Il est aussi l'incarnation d'une conscience de soi qui se forme au cours du développement et qui se modifie perpétuellement » a écrit Baldy (Baldy R., 2002, p.83).

Le dessin du bonhomme, introduit d'abord comme méthode d'évaluation de l'intelligence par E. Gooudenough, a été revisité par K. Machover et par la suite par A. Abraham. A. Abraham met en évidence que le dessin du bonhomme est une projection de l'image du soi du sujet qui comporte des signes particuliers et singuliers qui peuvent être en lien avec l'histoire et le vécu subjectif. Vinay nous fait également remarquer que le dessin du bonhomme est un lieu de projection du soi. « Non seulement par son bonhomme, l'enfant traduit sa réception de son corps propre et de son identité physique, mais aussi, il nous indique sa représentation de sa place dans le monde » (Vinay A., 2007, p.33). Ainsi le dessin du bonhomme nous offre la possibilité de saisir l'identification sexuelle par la projection du sexe attribué au personnage dessiné ainsi, qu'une fois le dessin est parlé, de pouvoir saisir le modèle identificatoire dont ce dessin est porteur (Abraham A., 1999). Il nous renseigne également sur l'état du schéma corporel et l'image du corps (Abraham A., 1999, Debray R. 2000)

Nous n'analyserons que les dessins du bonhomme obtenus lors des rencontres individuelles.

Nous avons formulé **la consigne** de la manière suivante : « Dessines un bonhomme, le plus beau bonhomme que tu peux ».

3.1.1.3. Le dessin de la famille

En nous appuyant sur les travaux de Corman et de Porot nous avons choisi le dessin de la famille comme celui qui nous permettrait de saisir la représentation psychique que l'enfant se fait de sa famille. « ...le monde de l'enfant, c'est sa famille, et les rapports qu'il entretient avec celle-ci sont d'une importance décisive pour la compréhension de la personnalité » (Corman L., 1961, p.15). Porot en travaillant sur le dessin de la famille remarque que ce dessin répond à des exigences de test projectif : « On reconnaît qu'un test projectif est bon s'il permet d'obtenir d'un sujet une projection de sa personnalité globale, consciente et inconsciente, sur un matériel qui soit assez peu structuré pour ne gêner en rien cette projection, mais qu'il soit suffisamment pour permettre ensuite l'analyse de cette personnalité par comparaison avec les résultats expérimentaux fournis par d'autres sujets. Le dessin de famille répond exactement à ces exigences assez contradictoires » (cit. par Corman L., 1961, p.16). Porot insiste sur le fait que dans le dessin de la famille on retrouve la représentation de la famille telle que l'enfant se la construit « ...ce qui est plus important que de savoir ce qu'elle est exactement » (Ibid., p. 16). Corman tout en critiquant la consigne considérée comme « limitative », souligne que néanmoins « ... la projection est toujours à l'œuvre pour déformer la réalité dans le sens des préoccupations affectives du sujet » (Ibid., p.16). Lors de la lecture des dessins il est important de repérer le personnage d'identification, la composition familiale, la place du sujet, les signes de valorisation et de minimisation.

3.1.1.4. Le repérage du personnage d'identification.

Comment peut-on repérer le personnage auquel le sujet s'identifie dans le dessin en l'absence de l'entretien clinique ? Malgré la critique qu'on peut pressentir à ce sujet nous avons pris la décision, en nous appuyant sur les travaux de A.Abraham et L.Corman de définir cette place comme celle qui est la première à gauche. Suite à l'analyse de nombreuses recherches A. Abraham et L. Corman arrivent à la conclusion que le personnage dessiné en

premier est le plus souvent le personnage d'identification (Abraham A., 1999, Corman L., 1961). Il a été également remarqué par ces auteurs que le premier personnage dans la famille est souvent dessiné tout à gauche⁷⁷. Alors nous pouvons conclure avec eux que le personnage d'identification est *généralement* positionné en première place sur la gauche de la famille. Bien souvent ce premier personnage est l'un des deux parents, mais il peut également arriver qu'il s'agisse d'un pair, alors le dessinateur « considère son sexe et son rôle comme privilégié et que dans son cœur, il souhaite en occuper la place » (Corman L., 1961, p.49).

A l'étape de la passation collective le personnage d'identification sera le seul paramètre analysé dans notre travail.

Pour ce qui concerne les dessins faits lors des passations individuelles nous avons procédé différemment car nous avons eu l'accès à la parole du sujet. L'entretien avait ce pouvoir de comprendre ce que le sujet a à dire de son dessin et en plus de discuter à propos de sa famille réelle.

La consigne était formulée de la manière suivante : « Dessines ta famille telle quelle est aujourd'hui ».

3.1.1.5. Famille Imaginaire/Famille de Rêve.

Critiquant le dessin de la famille réelle du point de vue des limites que la consigne impose au sujet, L. Corman a proposé d'opter pour une nouvelle version du test du dessin de la famille. Il propose de changer la consigne en demandant à l'enfant de dessiner « une famille qu'il s'imagine » et non plus « sa famille ». Il voit l'avantage dans ce type de consigne car elle permet de libérer le sujet de l'impératif de tenir compte de sa famille de la réalité et en ceci de faciliter la projection. Nous avons introduit ce dessin avec une consigne qui diffère de celle de Corman. Nous avons demandé de dessiner une famille dont le sujet *rêve*. Cette

⁷⁷ Dans les pays où on écrit du gauche à droite.

formulation nous a semblé importante car tout en renvoyant à l'imaginaire elle introduisait le sujet dans une dimension possible de futur.

Ce dessin ne sera analysé qu'en lien avec des entretiens réalisés lors des rencontres individuelles.

Il a été noté que ces trois dessins sont complémentaires dans le cadre de l'étude de la personnalité de l'enfant. « Comme pour le dessin du bonhomme /dans le dessin de la famille et dans le dessin de la famille imaginaire/ on relève les signes qui renvoient à la différence des sexes et à la différence des générations. La comparaison entre les figurations du personnage humain au dessin du bonhomme et aux deux dessins de famille donne souvent des indications intéressantes » (Debray R., 2000, p.27).

Ainsi l'utilisation des trois dessins semble servir tout à fait à notre objectif. Néanmoins, nous avons introduit dans la rencontre individuelle, la passation d'autres tests projectifs. Le choix s'est arrêté sur le TAT et le test de Rorschach. Ces deux tests nous ont permis de lever le voile sur la question des fantasmes inconscients, des mécanismes de défenses, de la mise en conflit avec les imagos parentales et fraternelle ainsi que de porter une hypothèse clinique concernant la structure du sujet.

3.1.1.6. TAT

Le TAT, « Thematic Apperception Test » de Murray, comme V.Shentoub et R.Debray l'ont montré (Shentoub V., Debray R., 1969), propose des planches qui renvoient à la construction œdipienne selon différentes modalités fantasmatiques, donnant ainsi une cohérence définitive à la méthodologie interprétative : devant telle ou telle sollicitation fantasmatique (la sollicitation latente de la planche), la réponse/histoire, à travers sa forme, son contenu et leurs relations dynamiques réciproques, traduit l'aménagement que le sujet se propose dans sa vie fantasmatique, pour qu'elle devienne communicable à l'autre. En effet

presque toutes les planches se réfèrent à la différence des générations et/ou à la différence des sexes.

Sur 31 planches initiales proposées par Murray nous ne retiendrons que 13 à l'instar de la méthode de C. Chabert (Brelet-Foulard F., Chabert C., 2003). Nous nous appuyons sur ces travaux exposés dans le « Nouveau manuel de TAT » (2003) et sur sa méthodologie de la passation. En ce qui concerne l'interprétation, tout en nous référant à la cotation proposée par C. Chabert, nous porterons davantage attention au récit du sujet. Ce récit sera entendu comme l'expression inconsciente du fantasme. Dans le TAT le sujet n'apparaît que déguisé et doit toujours être inféré à partir de multiples fragments de matériaux partiels et de données multiples et diverses. « Véhiculé par les paroles, action affects, états et actes corporels, le fantasme énonce une relation du sujet avec les objets de son monde intérieur, exprime le désir inconscient et l'activité défensive à son égard » (Shentoub V., 1990, p. 13). Ce fantasme inconscient confère aux conduites du sujet et à son discours une structure latente et permanente. Cette structure « puise aussi bien dans l'expérience individuelle qui lui donne une coloration particulière, qui lui fait prendre des traits éminemment singuliers, mais aussi dans ce qui transcende l'expérience individuelle ou plutôt dans ce qu'on nomme fantasmes originaires, ceux qu'on observe chez les humains sans que l'on puisse les rattacher à des événements réellement vécus (Shentoub V., 1990, p. 13).

Nous avons donc choisi le TAT comme un outil nous permettant de voir plus profondément les particularités de l'aménagement défensif du sujet et la question du conflit avec les imagos.

Nous avons formulé la consigne de la manière suivante: « Maintenant je vais te montrer des planches et je vais te demander d'imaginer une histoire à partir de chaque planche et de me la raconter ».

3.1.1.7. Test de Rorschach

Le matériel de Rorschach étant moins figuratif que les planches de TAT permet d'investiguer les niveaux plus archaïques de la psyché. Le test comporte 10 planches dont chacune sollicite un contenu latent particulier. La reconstruction du matériel dépendant des « préoccupations du sujet, de ses relations aux objets internes et externes, des fantasmes et des affects qui sous-tendent ses réponses » (Anzieu D., Chabert C., 2005, p. 62) nous renseigne sur les relations aux imagos parentales, sur la question du Moi-Idéal, l'identification sexuelle, l'image du corps. En nous appuyant sur l'analyse du contenu latent comme le propose N.Rausch de Traubenberg (1970) et C. Chabert (1983) nous nous concentrerons sur la lecture du discours du sujet. Le psychogramme ne nous servira que comme repère premier dans la lecture.

La consigne était formulée ainsi : « Je vais te montrer des planches, tu vas les regarder et me dire tout ce que tu peux voir sur ces planches ».

La complémentarité de deux tests a été soulignée dans les travaux de C.Chabert (Chabert C., 2003), l'un représentant une méthode projective thématique, l'autre une épreuve structurale. L'utilisation de ces deux tests permet de formuler plus finement les hypothèses cliniques quant aux mécanismes de défense et de structure du sujet.

Maintenant nous allons décrire **la procédure** de chacune de deux étapes de notre étude.

3.1.1.8. Procédure.

Passation collective.

La passation se déroulait pendant les heures de classe. Chaque élève avait à sa disposition une boîte de 12 feutres, un crayon à papier, une gomme et quatre feuilles de papier. L'ordre des dessins était le suivant : le dessin libre, le dessin du bonhomme, le dessin de la famille, le dessin de la famille imaginaire. La consigne pour chacun des dessins était prononcée une fois le dessin précédant collecté. Pour le dessin libre le temps était limité à 3

minutes. Pour les dessins suivants, le temps était limité à 10 minutes. Sur le dessin de la famille réelle et de la famille de rêve on a demandé d'écrire à la fin qui étaient les personnages figurés. Nous avons aidé les enfants qui ne savaient pas écrire à effectuer cette tâche.

Deux chercheurs de l'équipe « CoPsyEnfant » ont été présents dans la classe lors de la passation, la présence du maître n'était pas obligatoire. La passation durait 45 minutes en moyenne.

Pour chaque passation il a été prévu un procès-verbal où toutes particularités ont pu être notées.

Echantillon.

Nous ne présenterons que les résultats qui concernent notre travail de thèse. Nous comparerons les résultats de deux groupes d'âges : les enfants de l'âge œdipien entre 5 et 7 ans et les adolescents entre 13 et 17 ans. Le groupe « Âge œdipien » comprend 225 sujets (143 enfants français et 112 russes) et le groupe « Adolescent » comprend 330 sujets (140 adolescents français et 190 russes)⁷⁸.

La passation individuelle

Cette passation a également eu lieu pendant les heures de classe. Une salle pour chaque rencontre a été mise à disposition de chaque chercheur. Les sujets pour cette rencontre ont été tirés au sort sur la liste des élèves de la classe. Nous obtenions leur accord préalable à la participation et leur accord réel avant que ne commence la passation.

La rencontre se déroulait en deux temps. La première fois il a été proposé au sujet de faire les mêmes dessins que lors de la passation collective, suivait un entretien clinique semi-

⁷⁸ Cf. la distribution par sexes pour chaque tranche d'âge dans l'annexe N° 5

dirigé (cf. le protocole d'entretien en annexe N°1). La deuxième rencontre consistait en la passation des tests et en un second entretien semi-dirigé et avait lieu une semaine après la première rencontre⁷⁹ (parfois elle n'était espacée que de quelques heures dans la même journée, du fait de contraintes matérielles).

La procédure de recueil des dessins était la même que lors de la passation collective.

Le sujet avait à sa disposition la boîte de 12 feutres, un crayon à papier, une gomme, des feuilles de papier lors de la première rencontre. La rencontre durait entre 35 et 45 minutes.

La deuxième rencontre comprenait la passation des tests prévus dans le protocole de l'étude « CoPsyEnfant ». Nous faisons passer le Code du WISC-IV⁸⁰, le TAT ou le Patte-Noire, le Rorschach. Nous avons également fait un entretien clinique de recherche (semi-dirigé)⁸¹. Le temps global de cette passation variait en fonction de chaque sujet mais dépassait rarement 1h15.

Il est à noter que la passation qui fût effectuée à l'Hôpital Psychiatrique Infantile à Moscou a eu lieu en une seule fois vue la particularité de situation.

Les notes étaient prises à la main au cours de la passation et retranscrites par la suite en fichiers Word.

Nous pouvons nous reprocher, sur le plan méthodologique, d'avoir exclu du protocole de la passation individuelle en Russie le dessin libre. La raison pour laquelle nous ne l'avons pas utilisé était sa non-utilisation dans le cadre de notre travail de thèse. Dans l'après-coup nous nous sommes rendus compte que sa place dans le protocole était pertinente car commencer par dessiner le bonhomme n'équivaut pas à dessiner « ce que tu veux » qui aurait pu permettre une certaine décharge pulsionnelle et une autre appréhension du dessin du

⁷⁹ A Moscou le délai d'une semaine n'était pas toujours respecté et les deux temps de passation avait pu avoir lieu dans la même journée (une le matin et l'autre dans l'après-midi)

⁸⁰ L'analyse des résultats de ce subtest avait été effectuée par V. Dufour dans le cadre de ses travaux. Nous n'avons pas utilisé ce matériel dans le travail de notre thèse. Idem pour le Patte-Noire.

⁸¹ Chaque chercheur de l'équipe « CoPsyEnfant » pouvait avoir un entretien qui vise des objectifs relevant de son travail personnel. Les questions de notre entretien sont présentées dans l'annexe N°5

bonhomme. Nous regrettons de ne pas avoir pensé à ce détail d'une importance considérable mais nous nous trouvons dans l'impossibilité de nous rendre compte d'un réel impact sur les résultats de la passation de cette absence du dessin libre dans les passations réalisées à Moscou.

Echantillon.

Nous avons rencontrés 13 sujets français et 4 sujets russes tout-venants⁸². Nous avons eu trois rencontres avec des adolescents hospitalisés à l'Hôpital Psychiatrique Infantile N°6 de Moscou. Nous n'avons choisi que trois cas cliniques considérés comme les plus saillants. Nous explorons dans ce travail de thèse trois rencontres dont une avec un adolescent français tout-venant, une avec un adolescent russe tout-venant, et une avec un adolescent russe hospitalisé à l'Hôpital Psychiatrique Infantile N°6 de Moscou après une tentative de suicide.

⁸² En France les chercheurs de « CoPsyEnfant » ont effectué 60 passations individuelles, ici je ne parle que des passations réalisées par moi-même.

3.1.2. Les découvertes de la première étape

En travaillant sur les résultats de la première partie de la recherche nous nous sommes questionnées sur les deux tableaux (ci-dessous) qui mettent en relief l'analyse des dessins de la « Famille Réelle » des enfants et des adolescents.

Tableau 1: Le personnage d'identification (premier personnage à gauche) chez les enfants œdipiens français et russes, en pourcent.

ŒDIPE				
	Garçons France	Filles France	Garçons Russie	Filles Russie
père	26	31,5	33,3	22,8
mère	18,2	24,1	24,2	38,6
sujet	19,5	20,4	15,2	9,3
frère/sœur	27,3	18,6	19,7	14,6
autres	9,1	5,6	7,6	5,3

N = 225 (143 France + 112 Russie)

Comme nous pouvons le remarquer le personnage d'identification qui vient en premier place pour les garçons français c'est un frère ou une sœur, une figure qui nous renvoie à l'imaginaire fraternelle souvent investie comme celle du rival avec lequel on doit se battre pour s'approprier l'objet désiré. En deuxième position vient le père. La différence des taux est tellement faible qu'on peut considérer le père et le frère/sœur, tous deux comme les principaux personnages d'identification chez les garçons français. On trouve le plus souvent la figure du père à la place du personnage d'identification sur les dessins des filles françaises. La troisième position appartient au sujet lui-même à la place du personnage d'identification. Ces résultats nous ont semblé très étonnants car nous ne retrouvons guère les identifications œdipiennes classiques où le garçon s'identifie au père et la fille à la mère à la sortie de l'Œdipe. Cette configuration est pourtant bien présente sur les dessins des enfants russes où on retrouve le père en tant que personnage d'identification dessiné le plus souvent par les

garçons (33,3%) et la mère à la même position chez les filles (38,6%). Il est intéressant de remarquer que les représentations de la famille réelle chez les filles françaises se rapprochent de celles des garçons russes.

En analysant ces premiers résultats nous nous sommes posé la question de la fonction de la figure du père à l'âge œdipien chez le sujet français. Pourquoi nous ne repérons pas l'Œdipe classique chez les enfants français ? Quelle place psychique occupe le père pour ses enfants ? Le père en tant que rival plutôt que Père Idéalisé ?

Les résultats obtenus dans le groupe des adolescents nous ont préparé une nouvelle surprise. Voici le tableau qui résume la fréquence des personnages différents à la place du personnage d'identification.

Tableaux 2: Le personnage d'identification (premier personnage à gauche) chez les adolescents français et russes, en pourcent.

ADOLESCENCE				
	Garçons France	Filles France	Garçons Russie	Filles Russie
père	40	41,3	31,3	25,5
mère	10,8	14,7	25	36,8
sujet	7,7	9,3	21,7	12,3
frère/soeur	24,6	25	14,4	15,1
autres	16,9	10,6	7,2	10,4
N = 330 (140 France + 190 Russie)				

Ce que montrent ces résultats c'est que le personnage dessiné le plus souvent à la place du personnage d'identification par les français renvoie à la figure paternelle chez les garçons et chez les filles. En deuxième place viennent les personnages représentant l'imaginaire fraternelle. Chez les adolescents russes le père et la mère restent à leurs places de personnage d'identification en fonction du sexe de l'individu. La configuration œdipienne préserve dans l'ensemble son contour classique.

Ces résultats nous ont paru difficiles à expliquer. Pourquoi les adolescents français mettent en avant la figure du père en tant que personnage le plus investi dans la représentation de la famille ? Pourquoi les adolescents russes gardent pour une grande partie une représentation « infantile » de la famille où les figures parentales ne sont pas désinvesties au profit d'autres figures possibles d'identification ?

3.1.3. L'analyse statistique comme point de départ d'une hypothèse clinique

Selon la théorie analytique à l'âge œdipien les figures principales de l'identification sont le père pour les garçons et la mère pour les filles. A l'adolescence les figures principales de l'identification doivent changer. Les parents cèdent leurs places aux figures qui se trouvent en dehors de la famille. Or, comme le montre les données statistiques, ni chez les français ni chez les russes (pour la majorité de la population étudiée) on ne trouve cette configuration. Pour les français le père reste la figure principale de l'identification et pour les russes rien ne change avec l'adolescence. Comme si les français à ce moment-là mettaient le père (dans sa version imaginaire) sur un piédestal et les russes à leur tour n'arrivaient pas à se débarrasser des figures parentales pour passer aux autres identifications.

Il nous est apparu évident que l'énigme de ces résultats se trouve dans la fonction paternelle car comme nous l'avons déjà montré la fonction paternelle est centrale dans le passage adolescent. C'est autour de la fonction paternelle que se noue la question du manque et de la castration.

En analysant ces tableaux nous avons pu préciser notre hypothèse concernant la fonction.

En mettant en lien les données des deux tableaux présentés ci-dessus nous avons formulé une hypothèse suivante :

« La défaillance de la fonction du Père Imaginaire entrave le passage adolescent en rendant la perte de l'objet *a* impossible ».

3.2. Etude des cas cliniques

L'étude de cas cliniques constitue une étape incontournable dans le travail de cette thèse. L'étude statistique par le constat de l'état des choses nous ramène des indications concernant le sens de notre réflexion mais n'apporte guère de compréhension du côté des enjeux subjectifs. J -P Winter⁸³ a dit : « ...la psychanalyse n'est pas une théorie qui sort l'homme du monde. Mieux, elle nous montre comment l'homme est immergé dans le monde et comment le monde s'immerge dans le sujet ». C'est cette question qui va nous intéresser lors de notre investigation clinique que nous avons articulée autour de trois rencontres. La première a eu lieu dans un village strasbourgeois, nous l'avons appelé « Lucas « Quand le Père Œdipien ne se met pas en place » ». La deuxième rencontre s'est passée dans une banlieue aisée de Moscou, la ville –satellite Khimki. L'analyse de cette rencontre figurera sous l'appellation « Alexey « L'impossible destitution du Père Œdipien » ». La troisième a eu lieu à Moscou, à l'Hôpital Infantile Psychiatrique N°6. Nous l'avons nommé « Andrey « Le sujet en l'absence du Père, au seuil de néant» ».

Nous allons exposer chaque cas d'abord et finir ensuite par une synthèse qui mettra en relief nos découvertes cliniques. La transcription des entretiens ainsi que les protocoles et les citations figurent dans les annexes⁸⁴ . Nous ne présenterons ici qu'une synthèse de chaque épreuve et nos hypothèses.

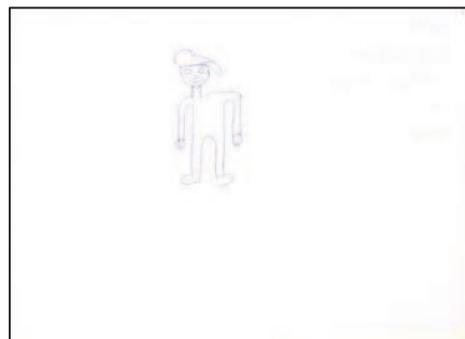
⁸³ Cf. interview avec J-P Winter : <http://www.carmed.org/page-97-jpWinter.htm>.

⁸⁴ « Lucas » : annexe N° 2, « Alexey » : annexe N° 3, « Andrey » : annexe N° 4

3.2.1. Lucas « Quand le Père Œdipien ne se met pas en place »

C'était un garçon français, un collégien, bien connu dans son collège pour se bagarrer tout le temps et qui ne s'intéresse pas aux études. Je l'appelle Lucas. Il avait 15 ans à l'époque où je l'ai rencontré. Un garçon au corps de bébé bien portant. Ce corps qui remplit l'espace de la pièce où on se retrouve, donne l'impression d'un corps qui cache le sexuel. Il me fait part de sa volonté de participer à cette recherche parce qu'il aimerait bien voir comment ça se passe. L'air sérieux, la main moite... j'avais l'impression qu'il voulait me montrer qu'il est « un vrai gars ». Il collaborait aisément et était très calme lors de nos deux rencontres.

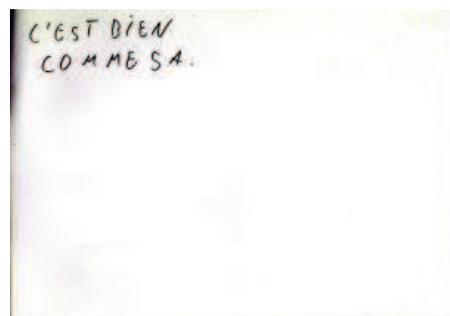
Dessins



dessin du bonhomme



dessin de la famille



dessin de la famille de rêve

La technique de dessin est très simple, cela fait penser aux dessins des jeunes enfants de 5-6 ans. On peut supposer qu'il est difficile pour Lucas de dessiner des corps pleins (dessin

2) et il préfère se contenter de dessiner des bonshommes–bâtons. Le choix des couleurs n'est pas varié (du noir au gris). Le gris est caractérisé comme une « couleur neutre ».

Sur le **premier dessin** on voit une petite fille. Ce personnage va revenir sur le dessin de la famille réelle à la place du personnage d'identification, là où il se placerait lui-même s'il s'était dessiné. Le **dessin du bonhomme** représente son « pote » qu'il a « raté ». Ce qui est intéressant de remarquer c'est que la plus grande partie de son discours décrit ses relations avec ses semblables (potes, cousins, sœurs). L'âge n'étant pas trop « un souci » si ce n'est que sa sœur a un âge différent du sien et que c'est à sa place à elle que Lucas ne s'est pas dessiné et où il aurait finalement voulu être. Cela évoque d'une part la rivalité fraternelle et d'autre part cela fait penser à la relation en miroir, à l'identification forte, dominante à l'imgo du semblable.

Sur le **dessin de la famille réelle**, dessiné « en couleur neutre », un acte manqué attire notre attention. Les jambes du père font jonction avec le corps dans un autre endroit que celles des femmes, cela nous laissant supposer que la différence des sexes est bien présente. La comparaison des tailles des personnages fait preuve de l'existence de différence entre les générations.

Arrêtons-nous à la comparaison de la figure du bonhomme et de celle du père. C'est le père qui a « le pénis » et pas le « pote ». Au contraire, tout ce qui signifie la masculinité du pote est dirigé vers le bas (cf. le dessin : casquette dont le bout est dirigé vers le bas). Nous voyons bien que l'appartenance au sexe et à la génération se fait sous le mode de l'avoir. Ce qui peut également être supposé sur le dessin de la famille réelle où la différence de sexes, mis à part les cheveux, se base sur « l'avoir » ou ne pas « l'avoir ».

Lucas a refusé de dessiner la famille de rêve mais il m'a offert un bon lapsus sur la feuille : « C'est bien comme sa ». Ce « sa » m'a fait aussi pensé au concept de la famille se basant sur le mode de la possession, mais à mon avis il s'agit d'un autre type de possession :

je possède « la mienne », on peut supposer que cette mienne c'est plus la Mère que la famille en tant que telle.

TAT

Malgré une entrée dans le TAT par l'évitement du conflit (série C) qui s'effectue par un accent porté sur le factuel et l'agir aussi bien que par l'anonymat des personnages, la projection du mouvement agressif s'avère de plus en plus prégnante au fur et à mesure de la passation. Cette projection amène l'évocation des processus primaires avec des expressions crues, la thématique de la persécution et de la destruction. Malgré la labilité bien présente et exprimée surtout par l'introduction des personnages non-figurants sur les planches nous retrouvons la projection massive du mouvement agressif destructif qui témoigne de la présence forte de la pulsion de mort face à la défense contre le désir incestueux : celui de faire couple avec la mère. Cette tendance agressive persiste jusqu'à ce qu'elle trouve son expression dans le meurtre du père (13B) afin de pouvoir se réunir avec la mère (13B+19). Le conflit œdipien est à éviter (planche 2) jusqu'à la planche 13 quand les mécanismes de défense (la minimisation de l'affect, l'annulation, l'intellectualisation) s'effondrent face à la « possibilité d'avoir la mère ».

TAT. Planche 13B. « Un petit garçon de western. Il est seul. Son père est un chérif, sa mère travaille au bar. Il est tout seul à la maison. Son père va se faire tuer par un bandit. Il ne sera qu'avec sa mère. Il va penser à son père mais il sera content que la mère lui soit restée ».

Lucas aménage ce retour du refoulé par le recours à la banalité, l'anonymat des personnages (Planche 12 BG et 16 après les planches 11 et 13B) et par la mise à distance de l'affect. Ce qui est flagrant c'est que jusqu'à la planche 13 B la différence des générations n'est reconnue que par rapport au personnage maternelle. Les personnages masculins sont toujours des égaux, cela nous fait penser aux relations en miroir. L'imgo paternelle est prise du côté de la rivalité presque fraternelle ce qui semble plus être du côté de la défense. Par

contre l'imaginaire maternelle apparaît comme la figure de la toute-puissance et du tout-désir. L'imaginaire du semblable reste dominant dans le mouvement identificatoire.

La curiosité face à la scène primitive provoque des procédés du type obsessionnel et une forte angoisse de mort. Le sentiment de culpabilité n'apparaît pas dans les récits. La perte d'objet n'est pas reconnue. Le sujet demeure dans la non-séparation d'avec la mère. Le tiers psychologique ne trouve pas de place dans les récits de Lucas.

Rorschach

Le protocole du Rorschach est pauvre avec beaucoup de répétitions qui témoignent de l'inhibition face au matériel du test. Les réponses globales ne correspondent pas pour la plus grande partie d'entre eux au percept banal. Le contenu peu élaboré peut être attribué à une crainte de l'agressivité. La productivité est donc restreinte et contrôlée avec beaucoup de vigilance. La thématique centrale du protocole qui reste très descriptif est celle des relations de la non-séparation et des relations en miroir sans différence des sexes. Lucas cherche de la sécurité par la régression et par la précaution de son discours. L'imaginaire maternelle apparaît sous une forme régressive (un vase). Les planches susceptibles d'évoquer l'imaginaire paternelle provoquent de la sidération (refus sur les planche IV et VI). L'angoisse de séparation est aménagée par l'annulation. On note aussi de la difficulté au niveau de l'image du corps.

Synthèse

Nous avons essayé de rendre compte des éléments saillants de cette rencontre en mettant en lien les résultats des épreuves et de l'entretien clinique ainsi que de l'observation. Lucas vit dans un monde organisé par la logique du Surmoi archaïque et du Moi-Idéal. Il se bat contre le désir d'être fusionné avec sa mère. Il essaie de se faire reconnaître du côté de sa virilité en s'identifiant à son « pote » et en même temps il y a un deuxième mouvement identificatoire de nature défensive qui passe par l'identification à sa petite sœur. Les deux identifications sont des identifications à l'imaginaire du semblable. La différence des sexes étant

reconnue, elle passe par la différence monosexuée. Ce qui est important de remarquer c'est que le père tout en séparant l'enfant de la mère n'arrive pas à pacifier le désir incestueux. Le Père œdipien s'avère défaillant (« impuissant »), le pénis ne prend pas la valeur du phallus imaginaire (le TAT). La défaillance du Père œdipien qu'on peut supposer, pousse Lucas à le chercher à l'extérieur de la famille, il cherche cette fonction du Père œdipien chez les frères, chez ceux qui peuvent passer à l'acte violent pour assurer leur existence. La différence des générations est reconnue mais elle n'est pas opérante pour Lucas. « Plus tard », ce pilier de la promesse œdipienne, n'existe pas. Nous avons bien vu dans l'entretien et dans le protocole de la passation qu'il n'y a pas de l'Autre interdicteur et dans l'avenir il n'y a « personne » à qui Lucas voulait ressembler. Nous ne voyons plus l'identification au Père tout-puissant que nous avons l'habitude de voir à l'Œdipe. Les figures idéales fonctionnent sous le primat du Moi-Idéal, cet héritier du Surmoi archaïque. Le narcissisme primaire empêche l'apparition du sentiment de culpabilité. L'Idéal du Moi s'avère inexistant et le Surmoi œdipien demeure muet. Par contre la question du regard qui nous renvoie à la problématique de la honte est une question importante pour Lucas. Il cherche son image comme tout être humain⁸⁵ mais il la voit dans le miroir sans cet Autre qui lui désignerait le point où il pourrait poser son idéal en tant que le devoir être. Il est difficile pour Lucas de se sentir ek-sister et il préfère chercher son existence au travers de la réalité de son corps. Il semble qu'il essaye de remplir ce corps pour se préserver dans l'enfance, sans que la séparation avec le premier objet d'amour qui est la mère puisse être abordée sans danger pour les deux. Nous devons constater que la pulsion de mort est mise en avant chez Lucas. Il reste à traiter la question de l'homosexualité. Cette tâche nous semble difficile car le matériel ne permet pas de faire une quelconque conclusion. Nous ne pouvons que supposer que cette identification à la fille y est pour quelque chose. Est-ce que être aimé par les hommes semble moins dangereux pour Lucas ? Est-ce que aimer le

⁸⁵ Pascal Quignard a écrit « L'homme est celui à qui une image manque » (Quignard P., 1994, p.10)

semblable renvoie à cette défense narcissique de devoir toujours se reconnaître dans l'autre pour pouvoir préserver son monde interne ? Le monde interne qui de par cette mise en garde vigilante devient un monde sans mouvement imaginaire, un monde intacte ? Nous ne nous avancerons pas plus sur ce propos en laissant cette question sans réponse pour le moment.

Pour conclure nous vous proposons une réflexion sur la structure. Il semble que le protocole analysé nous permette de supposer qu'on est face à une non-structuration. Nous avons l'impression que Lucas se trouve à un moment où il n'arrive pas à faire de choix quant au rapport à la castration car ce n'est pas la question la plus importante qu'il se pose. Tout ce qui ressort dans le TAT et qui nous renvoie au temps d'« avant Œdipe » est encore plus flagrant dans le Rorschach. Cela nous fait penser que ce garçon est en recherche de solution face à l'absence de pacification de son désir incestueux. La dimension phallique ne cesse pas d'être exclue comme si le Père Imaginaire, celui qui aurait pu venir pour soulager Lucas de son angoisse, ne répond finalement pas. En même temps Lucas essaye par ses moyens d'instaurer quelque chose qui fasse barrage à la jouissance. Pourquoi est-il tellement difficile pour Lucas de construire la figure du Père ? Nous n'avons pas assez de matériel pour répondre à cette question. Ce qui est clair c'est que ce protocole illustre bien à quel type de difficulté le sujet doit faire face quand le Père tout-puissant est psychiquement absent. Lucas n'a pas aimé l'histoire qu'il a inventé pour la planche 13 B. Il dit : « il est seul, je ne sais pas. Je trouve c'est mauvais de laisser un petit gosse comme ça chez lui ». Lucas va chercher à faire la séparation avec l'Autre, il est sujet. Sur son dessin, on voit bien sa petite sœur à la place du personnage d'identification et Lucas lui-même est absent. L'impression que son corps donne m'a aussi fait penser aussi à une absence d'inscription du côté phallique. Mais son corps de bébé, asexué ou plutôt châtré m'a fait également penser à cette possibilité qu'il s'invente pour ne pas faire couple avec la mère.

Il me semble que Lucas, par ces bagarres, par son ennui de l'objet adulte, par son évitement de la rencontre de l'Autre sexe, et du sien propre d'ailleurs, témoigne d'un malaise profond de notre société où l'égalité est entendue comme la non-différenciation et où les objets valorisés par les adultes ressortent de l'*infantile*. D'autre part il nous dit que même quand le Père Imaginaire n'est plus repérable dans le discours actuel, l'enfant, peu importe l'âge réel, doit se construire un re-père qui sera ce Père Potent, pour retrouver sa place dans les générations et se faire son idée quant à son sexe. Pour cela il va chercher les moyens qui sont à sa portée pour le faire. Le Père Imaginaire manquant, non construit coince le sujet dans l'*infantile*, dans l'*infantile* sans fin, qui, comme disent certains, par exemple Serge Lesourd, est devenu le lieu rêvé des adultes. Mais cet infantile ne saura pas résister au réel de la puberté sans en payer un prix, dont les nouvelles pathologies adolescentes témoignent. Finalement, ces pathologies ne sont-elles pas des tentatives de faire limite à la jouissance en l'absence de la figure du Père Imaginaire construit au préalable à l'âge œdipien ? Les adolescents ne bricolent-ils pas avec les moyens que la société leur propose ? Quels sont alors ses moyens ? Il n'y en a pas beaucoup car la parole qui pose un interdit symbolique semble être absente. Comment va-t-on faire quand la parole est manquante ? On va se servir du corps comme porte-parole et il va passer à l'acte dans la réalité, par exemple.

Il semble que Lucas essaye de faire les deux mais il se cherche en tant que sujet, sa volonté de venir à notre rencontre peut en être le témoin. Il ne serait pas juste de dire que ce que les tests projectifs montrent, on est face à un cas qui va vers une structure psychotique. Ce qui est certain c'est que la question de la perte et du manque, la question la plus importante à l'adolescence, ne peut pas encore être clairement posée car il va falloir pour Lucas d'abord pouvoir résoudre la tâche qui prépare à l'Œdipe secondaire. Ce n'est qu'après qu'il pourra achever ce passage qui se terminera par la rencontre de l'Autre sexe et par la perte de l'objet

a. La tâche qui reste à faire, la tâche en attente consiste à notre avis en la mise en fonction du Père Imaginaire ce qui rendra par la suite la construction œdipienne opérante.

3.2.2. Alexey « L'impossible destitution du Père Œdipien »

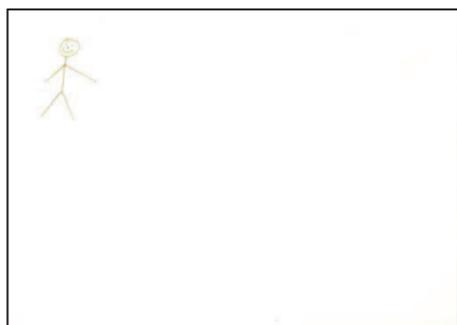
Alexey est un adolescent de 14 ans et 10 mois qui va dans une école d'une banlieue de Moscou. C'est un garçon d'une taille assez grande, bien habillé et bien « looké ». Le choix de faire une interview avec lui dépendait moins de son envie que de celle du professeur de la classe car Alexey a pu manquer le cours grâce à ses réussites dans la matière enseignée à ce moment-là (c'était le cours de physique). Nous n'avions qu'une heure pour réaliser tout l'entretien. Le contact fut difficile pour moi. Alexey se tenait à distance et semblait gêné. Néanmoins il était à l'aise avec les tests projectifs, par contre les dessins ont représenté une certaine difficulté pour lui car « il ne savait pas dessiner ». Le protocole de cette passation ne prévoyait pas de dessin libre. Nous nous rendons compte que la non-similitude des protocoles français et russes peut avoir une influence mais comme l'outil interprétatif des dessins n'est pas standardisé nous pensons que cette influence ne s'avère pas cruciale.

Un autre facteur qui joue et qui peut interférer sur notre travail est la nécessité de la traduction car l'entretien a été effectué en russe. Alexey utilisait un certain nombre de mots qui n'ont pas d'équivalent exact en langue française. Nous avons donc essayé de donner à chaque fois un commentaire explicatif pour éviter de tomber dans le piège de la traduction interprétative.

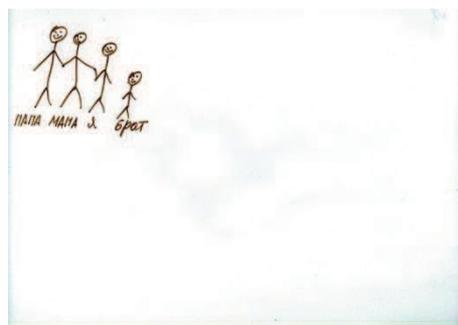
Au début de la passation je me suis sentie mal à l'aise car Alexey a été désigné par le professeur et je l'avais senti « soumis » à cette désignation. Par la suite, ce fait de la soumission est apparu comme un élément constitutif du fonctionnement psychique d'Alexey.

C'est l'analyse du protocole qui m'a permis de me « remettre » de ma culpabilité par rapport au « forçage » du sujet.

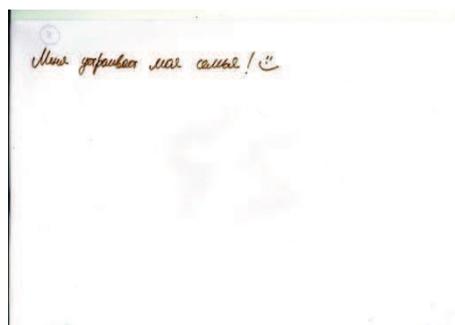
Dessins



dessin du bonhomme



dessin de la famille réelle⁸⁶



dessin de la famille de rêve⁸⁷

La technique de l'élaboration des dessins est effectivement très faible. Nous pouvons constater de l'inhibition face à cette épreuve. Néanmoins nous essayons d'en tirer un certain nombre d'hypothèses.

Sur le **dessin du bonhomme** on voit celui qu'on peut « *utiliser* en tant qu'ami ». Ce bonhomme de la même taille apparaît presque à la même place sur le dessin **de la famille réelle** et c'est la figure du père. Nous voyons clairement la différence des générations et une forte rivalité fraternelle (cf. la place du frère sur le dessin de la Famille Réelle). La différence des sexes est absente même si la figure de la mère semble être un peu plus fine que les figures

⁸⁶ Personnages : Père, Mère, moi, frère

⁸⁷ Il est écrit sur le dessin : « Ma famille me convient »

masculines. Le père est dessiné à la place du personnage d'identification. Le sujet est collé au couple parental.

Alexey a refusé de dessiner la famille dont il rêve car « sa famille lui convient très bien ». Ce qu'il est important d'entendre c'est qu'en russe le verbe convenir peut également s'entendre comme « arranger » ou « aménager ». Le sujet, on peut le penser dans ce cas-là, est arrangé par sa famille.

Les rêves d'Alexey sont parfois inspirés par le Surmoi (« faire correctement les choses »). Ce sont des rêves conformistes. Tout le monde doit s'entendre et se respecter. La future famille, dont Alexey parle dans l'entretien, est calquée sur sa famille actuelle. La construction de la position adulte se fait à partir du succès social où on voit l'ombre du père d'un côté et d'autre part la mère qui représente, elle aussi, un modèle identificatoire. Alexey ne trouve pas de modèle social d'identification car ce que la société propose n'est qu'un objet de vente, de la stratégie « marketing ». Il semble que c'est dans sa famille actuelle qu'Alexey trouve ses repères.

TAT

Au premier plan nous voyons la problématique œdipienne. Les sentiments ambivalents (la tendresse et la rivalité) vis-à-vis du père se heurtent au désir de la mère. Le rapproché du désir incestueux provoque une levée de l'interdit et une tentative d'éviter le conflit. Le maniement de l'agressivité est difficile en raison de la violence des mouvements sous-jacents. Le Surmoi est très sévère et aucune faute n'est pardonnée. On remarque également la présence de l'humeur dépressive qui atteint le sujet. La position de soumission sert de défense contre la sévérité du Surmoi. C'est la position d'où le sujet se sent aimé sans risquer de bousculer des relations qui « lui conviennent ». L'intellectualisation, l'accrochage aux détails extérieurs, la précaution verbale et de nombreux refus nous font supposer la prédominance de traits obsessionnels.

Rorschach

Tous les modes d'appréhension sont représentés mais les personnages humains sont très rares. Le nombre de réponses témoigne d'un niveau d'intelligence tout à fait normal. Alexey, étant très ému par le matériel, s'en défend par la minimisation des affects, par l'inhibition et par l'accrochage aux détails. Les persévérations sont très présentes. La tendance agressive est omniprésente mais chaque fois neutralisée par l'introduction d'un personnage « inoffensif » ou par l'utilisation des diminutifs qui nous montrent une certaine régression. L'imgo maternelle est pourvue du phallus. Alexey exprime son fantasme du parricide et en même temps le désir de la mère s'avère impossible car le sujet est soumis à la Mère phallique.

En fait on a l'impression de l'effondrement du sujet au niveau archaïque comme si ce qui apparemment tient au niveau de sa structure, est, en réalité, très difficile à tenir profondément.

Synthèse

Nous voyons que l'Œdipe est constitué mais il n'est pas résolu. Alexey ne veut pas rentrer dans les relations conflictuelles, sa position féminine (passive), son Œdipe inversé tiennent bien la route pour Alexey. Les trois instances idéales le Surmoi, le Moi-Idéal et l'Idéal du Moi semblent équilibrées quant à leur fonctionnement. Mais nous pensons que le Surmoi et l'Idéal du Moi restent extérieurs et ne sont pas intériorisés par Alexey. La différence des sexes et des générations est reconnue mais le conflit a du mal à se mettre en place. Comme si le devenir adulte n'intéresse pas Alexey. Il sait qu'on peut grandir mais il le refuse car pour cela il faudrait mettre en œuvre de l'agressivité et se séparer de la famille, or c'est une chose inimaginable pour Alexey.

La problématique centrale relevée correspond à celle de l'Œdipe. La différence des sexes et des générations est opérante. Alexey semble parfois débordé par ses tendances agressives qu'il essaie d'aménager par le recours à une position infantile et à des défenses de type obsessionnel. Néanmoins le fantasme du parricide trouve son expression nette sans le sentiment de culpabilité flagrant mais avec une forte tendance réparatrice. Nous remarquons aussi l'expression du fantasme « l'enfant est battu ». Alexey s'identifie fortement au personnage battu, à la position passive. Cette identification est présente dans le TAT aussi bien que dans le Rorschach. Cette position passive sert de défense contre le désir incestueux et permet de se sentir aimé.

En ce qui concerne les instances idéales nous remarquons que le Surmoi œdipien tout en prenant ses fonctions accorde encore une importance non négligeable au Surmoi archaïque dont la présence émerge à travers l'image de la Mère archaïque parfois prégnante. Le rapport entre le Moi-Idéal et l'Idéal du Moi semble compliqué. Le Moi-idéal qui cherche son reflet dans le double infantile coexiste avec l'Idéal du Moi qui ne prend pas de position active et puissante. On a l'impression qu'Alexey ne cherche qu'à revenir dans *l'infantile préœdipienne*. La rivalité avec le père est à éviter à tout prix. L'imago maternelle se présentant sous la forme d'images archaïques fait appel au sujet pour qu'il vienne la rejoindre.

En effet l'impression est que les identifications ne sont pas définitivement choisies. Il y a une certaine oscillation entre les identifications masculines et féminines du côté passif/châtré (ressembler aux deux parents). Les figures d'identification ne dépassent pas le cercle parental.

Alexey se bat contre la poussée de la pulsion en essayant de la maquiller en son envers et du coup l'image est celle du « loup dans la peau de mouton » mais d'un loup qui ne veut plus enlever cette peau.

Tout en présentant le tableau de l'Œdipe dit classique on remarque que c'est un Œdipe qui n'arrive pas à se terminer et à prendre la forme d'un Œdipe secondaire.

En se basant sur l'Œdipe primaire Alexey n'arrive pas à dépasser cette problématique. On peut dire que c'est un enfant-ado. Il n'est pas tout à fait un petit garçon car l'objet est perdu mais pas définitivement, il devient le phallus. « Si tu l'as, tu peux devenir celui que tu veux, mais il n'est pas question de se battre pour ça », semble-t-il nous dire. Il semble plus facile et arrangeant de l'attribuer au grand ou de le recevoir auprès de celui qui peut le donner. Par contre Alexey n'est pas toujours certain que les femmes soient dépourvues du phallus, en tout cas la Mère l'a. L'identification à l'image féminine et aux personnages soumis permet à Alexey de se sentir aimé et d'aménager son agressivité. Cette position passive ne lui ouvre aucune autre place que celle de l'enfant. La peur de montrer son agressivité le retient de ce pas nécessaire qui consiste en la destitution des parents de leurs trônes. Le rapport entre un homme et une femme s'articule autour du « dominant-dominée » et la question qu'Alexey se pose est « est-ce qu'on sera toujours aimé si on choisit de dominer ? ». La découverte du féminin n'apparaît pas sur scène car « pas-toutes » les opérations ne sont encore effectuées pour que cette découverte soit possible (si elle le sera jamais pour Alexey).

Alexey est un vrai résistant contre le devenir adulte, il tient vraiment à sa position de petit garçon docile (ou de petite fille). Mais cette résistance n'est pas de la même nature que celle de Lucas.

Chez les deux adolescents on voit un refus d'être adulte. Pour Lucas « être adulte » n'a pas de sens car tout le monde est finalement pareil. Les principaux modèles identificatoires se basent sur l'imgo de semblable. Le Moi-Idéal joue le rôle principal dans l'ensemble des instances idéales. La problématique de Lucas est une problématique d'avant l'Œdipe quand on n'est pas séparé d'avec la mère et que le désir de la mère n'évoque pas de sentiment de culpabilité. Le Père Imaginaire n'est pas mis en place et il est considéré comme un rival parmi

les autres sans aucune puissance particulière. La pulsion de mort prend sa force dans cette non-séparation d'avec la mère et dirige le sujet vers les passages à l'acte (selon le directeur du collège Lucas était à l'origine de beaucoup de bagarres extrêmement violentes) et vers la mise en jeu de son propre corps dont l'image mature n'est pas constituée. Lucas est quelqu'un qui ne croit pas que quelqu'un est capable d'avoir le phallus. Lucas ne se projette pas dans le futur car il ne présente aucune différence avec le présent. Sa vie se construit autour de l'histoire en miroir, moi comme les autres, sans introduction de l'Autre pacificateur dont Lucas cherche la figure dans la réalité.

Alexey sait qu'il y a des adultes qui sont différents des enfants. Et ce sont les adultes qui ont le phallus. Néanmoins la promesse œdipienne ne doit pas se réaliser pour Alexey car il a aussi, comme Lucas, refusé de devenir grand. Devenir grand pour lui ça veut dire choisir d'être comme son père mais cette position *ne convient pas* à Alexey. Il ne peut pas l'assumer comme il ne peut pas assumer la mise en conflit. Si Lucas n'est pas encore arrivé au stade œdipien Alexey ne veut pas s'en sortir. Il a trouvé sa façon de se sentir aimé et il ne veut pas changer cette situation. La famille, la mère autant que le père, devient un piège pour Alexey en l'absence d'autres identifications proposées par la société. La question qu'on se pose concerne la manière que choisit parfois Alexey en parlant de ses relations avec les autres. A certains moments on a l'impression que les autres personnes ne sont que des objets qui doivent être chacun à leur place. Si Alexey construit son existence autour d'un devoir, ce devoir ne vient pas de l'intérieur il est toujours issu de l'extérieur. Néanmoins ce « devoir imposé de l'extérieur » lui permet de se structurer et de tenir le coup face aux transformations de l'adolescence, mais au prix de se réfugier dans son Œdipe non-résolu.

Ces deux cas nous illustrent bien les difficultés que les adolescents contemporains peuvent rencontrer dans leur passage vers la vie des adultes. La logique de la société contemporaine crée des difficultés qui ne ressemblent pas à celles que les jeunes hystériques

de Freud rencontraient à leur époque. On est passé assez rapidement de trop d'interdits au « monde sans limite ».

J-P Lebrun dans son livre « Un monde sans limite » montre combien la figure du Père Imaginaire peut être terrifiante pour l'enfant en soulignant que « le père imaginaire comme père idéal dont l'enfant peut garder la nostalgie paralysante ou père terrible dont il peut se plaindre en l'accusant d'être responsable de son malaise du sujet, ce qui est aussi paralysant » (Lebrun J-P., 2004, p.51). En même temps c'est cette figure qui permet à l'enfant de supporter l'écart entre le Père Réel et le Père Symbolique donc une figure nécessaire à sa subjectivation. Il impose une limite entre l'enfant et la mère et introduit l'enfant dans la vie hors du couple mère-enfant : « l'amour paternel ne s'octroie à l'enfant qu'à la condition que celui-ci consente à faire son devoir, à faire ce qu'il faut pour prendre sa place dans la société comme homme ou comme femme » (Ibid., p.132). Le père dans sa version imaginaire représente la Loi de la société où l'enfant veut s'inscrire, la loi qui indique les interdits et les modes possibles de relation entre les membres. J-P Lebrun insiste, et nous ne pouvons qu'être d'accord avec lui⁸⁸, qu'aujourd'hui « la limite... n'apparaît plus portée par la Loi du langage qui tisse notre lien social et dont le père est représentant, mais seulement, par un père qui empêche à cette pleine satisfaction, implicitement promise, de s'accomplir » (Ibid., p.135) ce qui fait de la figure du père un obstacle ou dirons-nous un rival pour l'objet convoité. « Dans le monde libéral l'adéquation du mot à la chose est promise au sujet » (Lebrun J-P., 2004. p. 144). Cette promesse en engendrant l'angoisse de mort demande au sujet un autre type de travail qu'à l'époque freudienne, un travail qui vise à introduire des limites, à s'interdire. Lucas et Alexey le font différemment. Tous les deux sans pouvoir supporter un conflit psychique avec les imagos parentales ce qu'on remarque dans leurs protocoles TAT, s'imposent des interdits qui visent à limiter la jouissance. Lucas le fait en attaquant les représentants de la loi dans la

⁸⁸ Par contre nous ne souscrivons pas à son hypothèse de la structure perverse qui tend à remplacer une structure névrotique.

réalité pour voir à quel mur sa jouissance peut se contrer⁸⁹ et en rendant son corps « trop plein », dépourvu de signes de sexuation. Alexey s'impose une limite pour grandir, il vaut mieux être petit que rentrer dans le monde adulte où l'on court le risque de se montrer impuissant face aux exigences « marketing ». Cette limite n'est pas la même que la limite recherchée par Lucas. Alexey a déjà connu des interdits mais il ne veut pas s'en débarrasser car il n'est pas prêt à accepter le manque déjà perçu faute de ne pas pouvoir croire en l'existence du signifiant des Nom(s)-du-Père en dehors du lien familial. Si nous nous souvenons de notre tableau qui résume le passage adolescent nous voyons bien que le trajet de Lucas et d'Alexey se sépare au moment où il faut soit prendre le chemin d'une narcissisation éternelle qui se traduise par des troubles narcissiques ou bien une voie qui relève de la névrotisation. Nous supposons que Lucas se trouve dans l'optique de devoir encore faire un travail psychique considérable concernant la séparation et la pacification du désir avant d'aborder la quête adolescente. Alexey semble avoir choisi ce que S. Lesourd nomme l'obsessionalisation. Un bon élève, aura-t-il un jour assez de courage pour se révolter contre les parents tout-puissants ?

Nous reviendrons à la fin de ce chapitre sur ces deux cas en discutant sur le nouage des fonctions paternelles et la question de la perte de l'objet a . Ce qui devient assez clair pour nous c'est que la figure du Père Imaginaire centrale pour les deux passages œdipiens a un impact différent sur la subjectivation de chacun. N'étant pas soutenue par le discours ambiant le Père Imaginaire ne perd pourtant pas de son importance pour le sujet dans son rapport au désir. Le Père Imaginaire intouchable ne permet d'aborder la sexualité que du côté phallique, actif/passif. Pour arriver à la rencontre de l'Autre sexe, le sujet adolescent devrait questionner et mettre cette figure terrifiante à l'épreuve du meurtre pour que le phallus puisse dévoiler-revoiler l'objet a , transformant ainsi le manque déjà psychiquement inscrit de $- \varphi$ en a .

⁸⁹ Tout en espérant pour lui que cela ne va pas être un mur imposé par un juge.

Nous supposons que la défaillance du Père Imaginaire, qu'on retrouve chez Lucas, laisse le sujet perplexe quant au choix de son rapport à l'objet de désir et empêche la perte de l'objet *a* de se réaliser et même d'être abordé. Il nous semble que Lucas essaye de sortir de l'indifférence des places mais qu'il ne trouve pas un repère stable pour marquer la différenciation. Le paradoxe de ce cas clinique consiste dans la volonté de Lucas de se créer une place et dans l'impossibilité de trouver un moyen qui relève du Symbolique pour le faire. Questionner les images présentes aux alentours dans le social, entraîne rapidement le risque de s'y perdre, car aujourd'hui il y a tant d'images. D'autant plus que l'absence d'image claire et fixe où l'on peut se reconnaître peut renvoyer à l'inhibition de l'activité imaginaire. Nous avons l'impression que le travail psychique qui devrait se faire au niveau imaginaire ne pouvant avoir lieu glisse vers le champ de la réalité, comme si la réalité pouvait fournir à Lucas des repères nécessaires quant à l'énigme du sexe. Alors que, nous le savons bien, la réalité ne peut être connue qu'à travers le langage, et donc les représentations imaginaires, qu'on utilise, impliquent et comprennent une perte, un manque, un exprimable. Le Père Imaginaire, par sa parole, introduit l'enfant à la loi symbolique. Le manque soutenu par le Père n'abîme pas le sujet. L'enfant est parlé de la place du Père Imaginaire comme différent des adultes. Cette différence lui devient supportable par la promesse de pouvoir s'égaliser à eux avec le temps. Il devient alors important pour l'enfant de grandir et d'apprendre le monde adulte. Quand le Père Imaginaire fait défaut, l'interdit n'est plus entendu du côté symbolique et du coup vient de la réalité, sauf que la réalité du lien social actuel ne suppose pas d'avoir d'interdits. Le lien social actuel met en avant la non-performance comme obstacle à la réalisation de la jouissance. La non-performance qui vient soit du côté de la technoscience soit est renvoyée à l'impuissance individuelle. Dans ce cadre le « non » qui interdit l'accès à la jouissance vient du côté de l'acte de réalité. Cela ne décrit-il pas la position de Lucas qui tente

de dire « non » à son fantasme inconscient en agissant dans la réalité ? Nous supposons que cet agir dans la réalité vient pallier l'absence psychique de figure du Père Potent.

3.2.3. Andrey « Le sujet en l'absence du Père, au seuil du néant »

C'est à l'hôpital psychiatrique de Moscou que j'ai rencontré Andrey. Il y était hospitalisé pour la troisième fois après avoir avalé une dose mortelle de « Zyprexe »⁹⁰ (150 cachets). Je l'ai vu lors d'un unique entretien mais le psychologue qui le suivait à cette époque m'a fourni les éléments de son histoire. Comme il s'agit d'un suivi organisé différemment qu'en France, j'ai eu accès aux informations écrites par les psychiatres référents (l'anamnèse, des résumés d'entretiens, les prescriptions de médicaments) ainsi qu'au compte-rendu du bilan psychologique réalisé par le psychologue du service. Je vais présenter l'histoire de ce patient telle que je l'ai apprise à partir du document auquel la psychologue m'a donné accès. Je l'ai entièrement traduit en français en essayant d'être au plus près du texte original. Je me suis permise de laisser de côté les bilans ophtalmologiques et des autres spécialistes, j'ai résumé et noté les bilans des généralistes lorsque cela m'a semblé nécessaire.

Avant de lire ce cas, il est indispensable de réfléchir au fait que le suivi dans les hôpitaux russes est organisé différemment de celui des hôpitaux en France. La référence psychanalytique est inexistante. Le vocabulaire utilisé provient du CIM-10 et de la classification des troubles mentaux de Gannouchkine. L'héritage lourd de la psychiatrie punitive a joué son rôle en ce qui concerne les relations médecin-malade mental. Cette question, qui reste toujours très importante pour moi, ne sera pas traitée dans cette thèse car

⁹⁰ L'appellation que porte « Zyprexa » sur le marché de la Russie. « L'olanzapine (présentation : Zyprexa® ou, en association avec de la fluoxétine, en tant que Symbyax®) fut le deuxième antipsychotique atypique à obtenir l'autorisation par la Food and Drug Administration (FDA) américaine et est devenu un des antipsychotiques atypiques les plus communément utilisés. L'olanzapine a été approuvé par la FDA pour traiter la schizophrénie, les délires maniaques des troubles bipolaires, l'agitation associée à la schizophrénie et aux troubles maniaco-dépressifs (autre nom des troubles bipolaires) ainsi qu'en traitement de fond des troubles bipolaires. L'olanzapine, sous le nom commercial Zyprexa, est fabriquée et mise en vente par la compagnie pharmaceutique Eli Lilly depuis 1996 ». (<http://fr.wikipedia.org/wiki/Olanzapine>)

son objet est bien différent. Néanmoins, nous pourrions remarquer lors de la lecture de l'histoire d'Andrey, à quel point les particularités de l'écoute (nous entendons l'écoute comme espace de l'émergence possible du transfert) peut ou peut ne pas être le lieu de l'expression du sujet.

Au moment de notre rencontre, Andrey avait 13 ans et 1 mois.

L'anamnèse :

Andrey a été hospitalisé pour la première fois à l'âge de 11 ans. La cause d'hospitalisation est formulée ainsi : plaintes pour troubles comportementaux, agitation, conflits perpétuels, agressivité. Le tableau clinique montre une symptomatologie névrotique : des angoisses, des peurs, des maux de tête, une performance diminuée sur fond d'insuffisance cérébral-endocrinienne avec inertie prononcée, un caractère posé, des processus de raisonnement qui tendent vers une concentration sur les détails.

Diagnostic : Syndrome d'une ressemblance névrotique (neurosis-like syndrome).

L'histoire du patient décrite par le médecin-psychiatre et visiblement communiquée par la mère lors de la première hospitalisation d'Andrey:

Note du 27.11.2006. Période d'hospitalisation 25.10.06 – 27.11.06

Andrey est le deuxième enfant d'une fratrie de deux garçons. Le frère aîné, issu d'un autre mariage, a 21 ans. La mère a dû suivre pendant 2 ans un traitement contre l'infertilité avant de tomber enceinte d'Andrey. En début de grossesse, la mère a été hospitalisée pour risque de fausse couche. Andrey est né à terme après un accouchement provoqué (cause inconnue). A la naissance, une insuffisance du développement du fémur a été diagnostiquée. Celui-ci est devenu tout à fait normal après une année de kinésithérapie. Andrey était allaité, « il tétait faiblement »⁹¹. En tant que bébé il mangeait bien, dormait bien, son développement moteur était ordinaire. La mère indique néanmoins qu'il n'a parlé qu'avec des syllabes durant

⁹¹ Entre guillemets le médecin cite la mère.

très longtemps. Jusqu'à 1 an et demi, Andrey a été gardé par sa grand-mère. Il n'aimait pas jouer et il suivait sa grand-mère et son grand frère partout. A 1 an et demi il a fait une chute du lit après laquelle il a dû être hospitalisé. L'hospitalisation s'est mal passée (« n'a pas pu s'adapter, il pleurait tout le temps ») et la mère a dû le sortir de l'hôpital. Toujours à 1 an et demi, il a commencé à aller au jardin d'enfants⁹². Il s'est bien adapté, mais ne voulait pas participer aux activités (d'apprentissage) avec les autres. Il aimait bien dessiner et bricoler. Il n'a jamais eu d'amis. A la maison il ne faisait rien « non plus ». Il n'aimait pas la lecture mais on apprend qu'il a appris à lire tout seul avant d'aller à l'école, il aimait bien les contes de fées. A cette époque aucune peur ne s'est manifestée.

A 6 ans il va à l'école publique où « il ne fait absolument rien ». Lors de la toute première journée d'école, Andrey la quitte précipitamment « comme s'il a eu peur du changement de l'environnement ». Après le Réveillon, la mère commence à s'inquiéter. Au printemps ils sont allés consulter dans le privé. Le médecin lui a prescrit un neuroleptique. Andrey a commencé à aller mieux, « il est devenu plus actif, a commencé à faire attention aux autres, a commencé à s'investir à l'école ». Il était toujours « trop attaché à la mère ». Une fois, sa mère a dû être opérée pour un abcès sur la joue. Il était au courant de cette opération et était très inquiet le jour même. Il a demandé à ce qu'on le laisse partir à la maison, la maîtresse ne le lui a pas permis et il l'a mordu. Suite à cet accident, on a demandé à le retirer de l'école. La mère l'a fait et à partir de l'année suivante, Andrey a commencé à fréquenter une école privée. Il y est allé « avec beaucoup d'envie ». On s'occupait de lui dans cette école, on ne s'est pas plaint de lui. Il restait dans le groupe de « journée prolongée »⁹³. En rentrant à la maison il ne faisait rien. Il a passé 5 ans dans cette école. Lors la dernière année, il est devenu coléreux, violent, a commencé à se disputer avec son frère, à l'empêcher de faire des

⁹² La structure similaire à la crèche et à l'école maternelle française. Les enfants la fréquentent jusqu'à l'âge de 6 ans.

⁹³ En Russie ces groupes sont mis en place dans les écoles pour les enfants qui ne peuvent pas être gardés chez eux après la fin des cours (après 14h30 en général). C'est une espèce de classe où les enfants sont rassemblés pour faire leurs devoirs, des promenades et d'autres activités « extra-scolaires ».

choses: il attendait son retour à la maison et commençait à allumer son ordinateur (celui du grand-frère), l'embêtait, ça allait jusqu'aux bagarres. Il se mettait en conflit avec la nounou et essayait de faire le contraire de ce qu'elle lui disait de faire. Les crises d'agitation et de violence se produisaient une fois par mois. L'année suivante il est allé à l'école publique. Le mois précédant l'hospitalisation, son état s'est dégradé : il a été hospitalisé pour une appendicite éventuelle qui n'a pas été confirmée. On a décidé de le garder pour faire un bilan.

Dès qu'Andrey apprend qu'il restera à l'hôpital, il s'agite, il traite le médecin avec des gros mots, exige qu'on le laisse partir à la maison et que sa mère le reprenne. Sa mère n'a pas voulu l'amener avec elle, il a essayé de forcer la porte de la voiture mais la mère est partie toute seule. Il a couru derrière la voiture et sa mère l'a finalement pris avec elle. Il s'est calmé à la maison. Il s'est excusé mais il a été puni par la privation de sucreries. Une semaine après un policier du quartier est venu leur rendre visite, « afin de faire connaissance ». Andrey a commencé à crier et le traiter de « garou aux pattes d'épaules »⁹⁴. Il a dit que le grand frère a révélé au policier où on cache l'argent à la maison. Il a dit qu'il venait de voir une émission à la télé où on parlait des garous aux pattes d'épaules et que tous les médecins, les policiers et les douaniers sont des garous aux pattes d'épaules. La mère a appelé l'ambulance. Quand l'ambulance est arrivée le garçon dormait. On l'a réveillé et il a dit qu'il n'allait leur parler qu'en présence d'un avocat. Le matin il a refusé d'aller à l'école et il est partie en promenade. Dans la matinée il a voulu rentrer à la maison mais le grand frère ne l'a pas laissé faire. Une semaine après il est à nouveau devenu agité, entrainé en conflit avec la nounou, fermant la fenêtre que cette dernière avait ouverte. Suite à quoi les voisins ont entendu une dispute hors norme et ont appelé l'ambulance.

A ajouter : quand il était au CE1, il a vu un accident de voiture. Depuis il a peur qu'on casse la leur. Il s'endort avec de la lumière mais la mère ne pense pas qu'il ait peur du noir.

⁹⁴ « Un garou aux pattes d'épaules » : une grande série des crimes réels commis par des gens qui portaient l'uniforme de policiers. Ces gens ont été nommés « garous aux pattes d'épaules » par la presse russe.

Sa mère âgée à cette époque de 42 ans, est divorcée depuis 10 ans avec le père d'Andrey. Elle travaille à la douane et « est organisée, ne supporte pas le mensonge, l'irresponsabilité, aime bien quand les choses sont en ordre, et est exigeante. A l'aise en conversation, n'a pas beaucoup d'amis, très sélective quant à l'amitié ».

Son père, 38 ans au moment de l'hospitalisation, militaire de formation il est au chômage. Avant il était le directeur adjoint de la douane. Il a quitté la famille il y a 10 ans et il a maintenant une autre famille avec d'autres enfants. Il a trompé la mère d'Andrey. Lorsqu'ils vivaient ensemble, il était difficile, il notait toutes les dépenses, se bagarrait. La mère avait peur qu'il puisse la jeter par la fenêtre quand il n'était pas content, il donnait des coups dans le dos sans aucune raison.

Le grand-père (le père du père) est handicapé « de la tête ». Il a été opéré du cerveau. La mère avait peur de lui, elle pensait qu'il aurait pu la taper ou même la tuer. Elle pense qu'il mettait des vis dans sa porte etc., et elle pense qu'ils étaient tous les deux (le père et le grand-père) « inadéquats ». Elle avait peur d'eux et elle a vendu son appartement à cause de cette peur.

Le grand frère. Il a fait un Bac + 5 et il travaille. Il est réservé, fière, enfermé, ne partage pas les détails de sa vie avec sa mère, ne veut pas qu'elle rencontre sa copine. « Il préserve sa vie privée ».

Compte-rendu de l'hospitalisation.

Malgré un contact assez facile Andrey ne répond que très brièvement aux questions, surveille la porte, surveille les autres malades de la chambre, semble angoissé. Il ne sait pas expliquer la cause de son hospitalisation. Il est difficile pour lui d'être hospitalisé. Il demande à faire venir sa mère, insiste pour qu'on le laisse sortir de l'hôpital. Il pense qu'il n'est pas malade, dénie les peurs et les fausses perceptions, « *j'ai tout inventé, tout va bien chez moi* ».

Il dissimule son état. Il ne se plaint pas. La conscience n'est pas perturbée. Le sens de l'orientation est normal. L'expression du visage est sombre. La mimique est monotone. L'humeur est abaissée. Le discours est correct, avec des phrases, avec un vocabulaire suffisant. L'intelligence est dans la moyenne de sa tranche d'âge. La critique concernant son état est diminuée.

Le transfert dans le service de moyen séjour n'a provoqué aucune réaction de son côté. Il se tient à distance des autres enfants, ne cherche pas le contact et dit qu'« *ils sont agités chez vous* »⁹⁵. Il s'entretient volontiers avec le médecin. La mimique est monotone, l'expression du visage est triste, de temps à autre on voit des larmes apparaître dans ses yeux. Il a une toute petite voix, peu modulée. Il répond brièvement. Il n'est pas assez sincère, pas entièrement accessible. Il dissimule. Il essaie de se présenter de la meilleure manière, de se présenter en tant que personne en bonne santé. Il dit sans cesse qu'ils s'aiment avec sa maman. Il parle en négatif de son grand frère en ajoutant qu'il n'est pas son vrai frère (d'un autre père). Depuis le mois d'août il a refusé de voir son père. Il dit ne vouloir parler qu'avec sa maman. On a réussi à apprendre qu'il a peur du noir, il entend de petits bruits dans le noir et il va les vérifier. Avant de se coucher il vérifie que la porte d'entrée est bien fermée. Il a peur que quelqu'un rentre dans l'appartement, parfois il entend des voix, dont il n'arrive pas à définir le caractère, venant de l'autre côté de la porte. Il essaie d'entendre, demande qui est derrière la porte. Il est angoissé, peureux. Pendant l'entretien dans le bureau il se tourne souvent vers la porte et écoute les bruits venant du couloir.

Son bagage de connaissances et de représentations n'est pas grand. Il se plaint de fatigue, de maux de tête quand il est fatigué ou quand il y a du bruit. Il dit que « *ça brûle* » dans la région pariétale, le calme survient après une promenade ou du repos. Avant il allait dans une école privée, depuis cette année il est à l'école publique. Il aime les mathématiques

⁹⁵ En italique je cite Andrey tel qu'il a été cité dans l'histoire qu'on m'a transmise.

mais n'a pas réussi à résoudre des problèmes qui lui ont été proposés. Les problèmes du niveau scolaire inférieur au sien il les résous tout seul. Il n'a pas d'ami.

Dans le service, son comportement est bien ordonné, il est calme, docile, l'humeur est plane, il dénie avoir des pensées suicidaires.

Bilan du généraliste : obésité du 2nd degré.

08.11.2006. Compte-rendu du psychologue :

A l'aise dans le contact, il partage ses émotions vis-à-vis de sa vie en famille (son frère le bat, sa maman ne passe pas assez de temps avec lui etc.), il essaie d'apitoyer, montre des bleus sur ses genoux. Il comprend que la cause de l'hospitalisation est son comportement, il dit qu'il voulait se venger de son frère.

Pendant la passation, l'expression de ses émotions est faible. Il est monotone, la mimique est également monotone, il parle avec une toute petite voix, trop minutieux. Il se plaint de fatigue, d'une faible mémoire et de difficulté d'apprentissage de la langue russe.

Objectivement : la mémoire est satisfaisante – des 10 mots il en retient 7, mais renvoie les mots en trop sur lesquels⁹⁶ il se fixe ; dans les « Pictogrammes » il a reconnu 12 items sur 15. Le volume d'attention est amoindri, quand il cherche des chiffres sur le tableau il perd tout le temps le bon⁹⁷. On observe de temps à autre une baisse du tonus ce qui cause de l'hétérogénéité dans ses performances (avec des solutions à caractère général on observe de l'attachement au concret, de la compréhension des consignes au pied de la lettre, etc.), ce qui donne à son tour l'impression d'un niveau inférieur à celui de ses réelles capacités intellectuelles.

Plus généralement, le développement intellectuel est dans la norme de son groupe d'âge. Nous n'avons pas repéré quelconques particularités de raisonnement et de sa faculté de pensée. Les associations et les raisonnements sont concrets et adéquats. Ils ont un caractère

⁹⁶ Par contre nous ne savons pas quels sont ses mots « en trop ».

⁹⁷ Celui de référence.

personnel qui reflète ses peurs et ses émotions. Ainsi comme fil rouge nous avons repéré sa peur de recevoir subitement un coup dans le dos, que quelqu'un puisse obtenir le code digital de sa porte et puisse rentrer dans l'immeuble et dans leur appartement ; il dit que des meurtriers ont étranglé quelqu'un dans l'entrée de son immeuble, qu'ils l'ont posé par terre et lui ont mis un couteau dans le cœur. Il refuse l'idée qu'il ait pu voir cette scène à la télé, dit que c'est arrivé dans leur immeuble même s'il est évident que ses expressions de « garous aux pattes d'épaules » et « de médecins qui vendent des organes » sont empruntés. L'inertie psychique est massivement présente, il se fixe sur les impressions reçues. Dans les tests projectifs (« terminer la phrase », « le choix des valeurs ») on repère un fort attachement à la mère, la détresse de ne pas pouvoir passer beaucoup de temps avec elle. Nous observons des tendances hypochondriaques (dans les trois premiers rangs des valeurs nous retrouvons : santé, médicaments, vie).

Ainsi c'est un garçon avec un développement intellectuel dans la moyenne de sa tranche d'âge chez qui on constate une inertie psychique (minutieux, trop attentif aux détails dans le raisonnement ; une fixation exagérée sur les impressions et le vécu émotionnel ce qui provoque des peurs). La performance intellectuelle est perturbée dont la perception restreinte du matériel proposé est témoin aussi bien que le tonus instable. Cela provoque une baisse de la performance et donne l'impression d'une certaine hétérogénéité.

13.12.2007, deuxième hospitalisation du 14.10.2007 au 13.12.2007

Compte-rendu de l'hospitalisation

Admis aux urgences psychiatriques avec un diagnostic de troubles de type schizoïde non précisé. Syndrome psychopathique paranoïaque. Expressions suicidaires : des énonciations suicidaires.

Après la première hospitalisation (la sortie date du 27.11.2006) son état était pendant une année satisfaisant.

En septembre, après le retour de chez son père chez qui il a passé une demi-journée, Andrey a commencé à injurier la nounou et sa mère et a commencé à se bagarrer. Il exige que la nounou soit expulsée de la maison pour qu'elle ne dépense pas l'argent que le père lui paye pour son salaire, il dit qu'il va tout faire tout seul, cuisiner etc. Il refuse de manger les plats que la nounou fait, essaie de persuader tout le monde qu'elle vole de l'argent. Il dit qu'il a vu de la pâte à modeler sur ses clés et pense qu'elle a fait des empreintes des clés de leur appartement et va les cambrioler. Il l'épie. Il menace de tuer la nounou, sa mère aussi bien que les médecins urgentistes. De temps à autre il dit qu'il va s'ouvrir les veines. Souvent en réponse à certaines remarques, il dit que ça peut être bien de mourir le plus vite possible. Les deux dernières semaines il est devenu mou et faible. Un peu par hasard, on lui a pris sa tension qui était de 13/10. Il a commencé à se plaindre des maux de tête et de vertiges. On a remarqué des épisodes de transpiration. Il n'a pas reçu de traitement. En janvier 2007, il a eu un accident de voiture avec sa mère. Il n'a eu qu'une bosse, sans nausée ni vomissement. La mère a eu plusieurs coupures, Andrey a eu très peur pour elle. Au mois de mars sa grand-mère est décédée.

Bilan du généraliste : Obésité du 1^{er} degré. Sinon tout va bien.

Statut psychique : Le contact est facile. Les réponses sont brèves, non développées. Il a l'air d'être pressé, la mimique est monotone, l'expression du visage est triste, on voit des larmes dans ses yeux. Il répond avec une toute petite voix. Il pense que son mauvais comportement est la cause de son hospitalisation. Il parle négativement de son frère, « *je l'empêche, je le hais* ». Il a peur du noir, il entend des bruits à la maison, vérifie la porte avant de se coucher, il est angoissé et peureux, « *il se peut que la porte tombe des pentures et que des terroristes rentrent dans l'appartement* ». Le jour de son hospitalisation, dans le bruit de l'eau qui coulait

dans la salle de bain, il a entendu un rire étranger et une conversation. Il est difficile pour lui de rester à l'hôpital, il demande à faire venir sa mère, insiste sur la sortie de l'hôpital. Il refuse d'aller dans le service de moyen séjour où « *on va m'électrocuter* ». Pendant l'entretien, il dit avoir tout inventé que « *tout va bien chez moi* ». Il se plaint d'avoir souvent des maux de têtes qui se traduisent par une pression et des vertiges. La critique par rapport à son état et son comportement est abaissée. Elève de 4^{ème} à l'école⁹⁸ publique, il n'a pas de difficultés scolaires. Le bagage des connaissances et des représentations est limité. Le développement intellectuel correspond à la norme de son âge.

Il n'a pas réagi au transfert dans le service de moyen séjour. Il s'y est rapidement habitué, il est peu tonique. Il a tout de suite demandé à appeler sa mère. Il se plaint de vertiges et de la fatigue. Il est angoissé et importun. Il exige d'inviter un deuxième médecin auprès de lui, il a peur de mourir de ses maux de têtes.

Il reste allongé dans son lit, se plaint de vertiges apparus une semaine avant l'hospitalisation – « *à l'intérieur de la tête* ». Il sait qu'il a une hypertension et donne les chiffres. Un peu hypochondriaque il se plaint de tachycardie (le pouls est à 75/min). Il ne veut pas aller en classe avec les autres car « *il y a beaucoup de bruit, je supporte mal le bruit* ». La voix est toute petite, monotone. Il essaie de se présenter de la meilleure manière. La cause de son hospitalisation : « *je me bagarrais avec la mère* », il ne voulait pas dire pourquoi « *c'est un secret* ». Finalement on apprend qu'il ne veut pas que sa maman rencontre un certain monsieur « *j'expliquerai qu'elle sera mieux sans lui, qu'avec moi* ». Pas sincère, renfermé. Il dit que sa grand-mère est décédée après un cancer et que son frère est parti de vivre dans son appartement. Après le départ de son grand frère, il semble qu'il s'est senti moins bien, il a peur quand il est à la maison, il a peur que des voleurs puissent venir. Il a aussi peur d'oublier d'éteindre la bouilloire ou le fer à repasser. Le soir il se promène avec une lampe de poche

⁹⁸ Je donne l'équivalence française de la classe

dans l'appartement à cause de sa peur du noir. A l'école il préfère les mathématiques et n'aime pas la littérature étrangère. Il se fatigue beaucoup à l'école. Presque tous les jours il a des maux de tête qui provoquent des nausées et une sensation de pression. Il se calme après la prise de cachets que sa mère lui donne. Pas d'intérêts particuliers (hobby). Il n'a pas d'ami proche et côtoie une fille.

Pendant son séjour dans le service il ne se fait pas de contacts, peu tonique, passif, sans intérêts, fait des exercices formellement sans vraiment s'y investir. Très importun avec toujours les mêmes questions qui concernent sa sortie, exigeant quant à la réalisation de ses envies.

Diagnostic : psychopathie hystéro-épileptique organique. Diagnostic du CIM-10 : autres troubles personnels et comportementaux d'origine organique en lien avec des maladies variées. **Syndrome principal:** Syndrome psychopathique.

Traitement médicamenteux (des tranquillisants), mise en place d'un suivi de psychiatre dans la polyclinique du quartier.

3^{ème} hospitalisation

01.03.2008. Rentre dans le service avec une tête soumise. Angoissé, demande de ne pas changer de vêtements. Demande à être placé dans un box, « *je veux être seul* ». Il suit bien l'ordre du jour. Il s'est vite endormi (après une injection). Le soir il s'est réveillé, il parlait volontiers. L'humeur est abaissée, l'expression du visage est pleureuse, angoissé. Il demande si l'a mère viendra lui rendre visite, s'il pourra rapidement quitter l'hôpital, il dit que le 8 mars sa grand-mère est décédée et qu'il veut assister à la cérémonie. Il dit à propos de sa tentative suicidaire qu'il « *voulait vraiment mourir* ». Pourquoi ? « *Je ne me souviens plus, il fait tout noir dans ma tête* ». Il obéit au médecin et répète mot à mot « *je vais bien me comporter et ma mère viendra me rendre visite et je quitterai l'hôpital* ». Il demande de lui

donner des cachets que *« je dorme, pouvez-vous me donner des cachets que je dorme tout le temps »*.

03.03.2008 Note du journal du médecin :

L'humeur est abaissée, l'expression du visage est triste, pleureuse, hypo mimique. Les mouvements sont calmes, il est poli et a le sens de la distance. Il n'est pas content d'être hospitalisé, demande au médecin qu'elles sont les conditions pour pouvoir quitter *« l'HP »*. Il obéit à la nécessité *« de guérir mon foie, car j'ai avalé beaucoup de cachets »*, demande à rester dans le service et à ne pas être transféré dans l'autre (moyen séjour) car *« on va me battre là-bas »*. En ce qui concerne sa tentative de suicide il change souvent d'avis. Dès fois il dit qu'il a trouvé tout seul les cachets, dès fois il dit que c'est la mère qui les lui a donnés. Il s'embrouille quant au nombre des cachets avalés : 100, 150, 208. Il est émotionnellement labile, quand on insiste il se met à pleurer *« je n'arrive pas à m'en souvenir »*. Il refuse catégoriquement le fait de s'être mal comporté à la maison avec sa mère, il commence immédiatement à se lamenter *« je vais plus le refaire, laissez-moi quitter l'hôpital, est-ce que vous permettrez à ma mère de venir me voir ? »* Le raisonnement est concret, le bagage des connaissances concerne en grande partie le quotidien, il résout des opérations arithmétiques simples avec de l'aide du médecin. Il se distrait tout le temps devant les tâches proposées en revenant à ses pensées, il pose tout le temps des questions concernant sa mère et sa sortie de l'hôpital. Nous n'avons pas repéré d'erreurs liées à la perception.

Obéissant, il suit bien l'ordre du jour. Il finit toujours son assiette. Il dort bien pendant la sieste et la nuit. Il se plaint au médecin *« pourquoi je n'arrive pas à dormir tout le temps, je m'ennuie, il n'y a rien à faire, je veux m'endormir pour toute la durée d'hospitalisation »*. Il attend sa mère, il a plusieurs fois demandé *« maman viendra, vous nous permettrez de nous voir ? Va-t-elle venir me voir tous les jours ? »*

Le statut somatique est satisfaisant. Il se plaint de ne pas arriver à lire « *J'ai une mauvaise vue, je ne lis pas* », il est d'accord de regarder des images dans les magazines.

(Rajouté : Surveillance ! Une tentative suicidaire !)

Diagnostic préliminaire : CIM 10 – autres troubles schizophréniques.

Syndrome principal : syndrome de la dépression anxiogène.

Suite à une tentative suicidaire par la prise de médicaments il est hospitalisé dans le service étant transféré du service de toxicologie. Il a pris un grand nombre de cachets (100-150 ?) de « Zyprexe » avec un objectif suicidaire. Le tableau clinique est défini par la symptomatologie anxio-dépressive. Andrey ne cache pas qu'il voulait mourir. Notre attention est attirée par l'absence du besoin de contact avec les pairs et l'absence d'activité quelconque. Sur le fond de nombreuses émotions anxiogènes, au niveau moteur il reste calme, obéissant. La mise en place d'une observation dynamique semble nécessaire.

Thérapie médicamenteuse : neuroleptiques et antidépresseurs.

05.03.2008 Note du journal du médecin :

L'humeur est basse. L'hospitalisation semble être difficile pour Andrey. Il rencontre le médecin avec toujours les mêmes questions : « *permettez-vous à ma mère venir me voir tous les jours ?* », « *est-ce que dans le service 4 je serai seul ?* » Il n'est pas content que quelques petits patients aient été transférés dans son box, « *je veux être seul* ». Obéissant. Il suit bien l'ordre du jour. Pendant la visite de sa mère il se comporte bien, il la prend dans ses bras, fait des bisous, pleurniche « *ramène-moi à la maison, je vais me comporter comme il faut* », pleure. Obéissant il la laisse partir, après la visite il se couche tranquillement.

07.03.2008 Note du journal du médecin.

Il rentre calmement dans le nouveau service. Il a dormi la nuit. Il a mangé tout le petit-déjeuner. Le fond de l'humeur est diminué.

12.03.2008 Note du journal du médecin.

Il est accessible au contact. La voix est petite et le discours est un peu confus. L'humeur est basse et il l'explique que ça lui a fait mal « *de se retrouver ici* ». Il pose d'emblée la question de la durée de son hospitalisation, de la possibilité de sortir sous sa propre responsabilité, de la possibilité de congé et de visite. Il essaie de dissimuler son état. Il raconte que la pensée de la mort lui est venue subitement, pourtant il dit qu'il pense que sa mère n'a pas besoin de lui car elle l'a fait hospitaliser deux fois à l'hôpital psychiatrique, il pensait que sa mère ne l'aime pas. « *Elle m'a elle-même dit où se trouve les médicaments qu'elle prend* ». Il a essayé de cacher qu'auparavant il avait également des pensées suicidaires, après il a expliqué qu'il voulait que sa mère vienne leur femme de ménage « *elle n'était pas russe, elle me regardait bizarrement, il me semblait qu'elle voulait m'empoisonner, qu'elle voulait nous embrouiller ma mère et moi* ». Avant la deuxième hospitalisation les pensées suicidaires sont apparues subitement mais elles ont très vite disparues. Les raisonnements sont primitifs, superficiels. Il avoue qu'il a compris son mauvais acte, « *quatre jours entiers j'étais dans le coma. Cela m'a suffi. Maintenant je ne veux pas mourir, je veux vivre* ».

Il nous a glissé une petite pensée quant au fait que sa mère qui lui a expressément montré l'endroit où se trouvaient les médicaments. Nous n'avons pas repéré de symptomatologie psychotique aiguë. Dans l'anamnèse : 2 traumatismes crâniens, ne supporte pas très bien le transport. Hypertension artérielle.

13.03.2008

Il a déjà été hospitalisé dans le service, la sortie date du 13.12.07. Après la sortie il ne voulait plus aller à l'école. Il était adéquat. Le premier jour après les vacances d'hiver sa mère l'a ramené à l'école mais il est rentré aussitôt à la maison en disant que l'école était fermée. Le lendemain la mère est allée à l'école et a ramené les devoirs qu'Andrey a fait et il a obtenu

de bonnes notes. Après cela il est revenu à l'école et il y est allé pendant 2 semaines. Puis son état a changé, les conflits avec la mère ont commencé. Il la cherchait tout le temps, l'insultait avec des gros mots. Son comportement devenait très difficile surtout le soir. Il n'allait pas se coucher avant 1h du matin. Le matin il ne pouvait pas se lever. Il refusait de se lever et d'aller à l'école. Sa mère lui faisait avaler les cachets prescrits par la force. Il est devenu agressif, il poursuivait sa mère avec un couteau, essayait de l'étrangler. Il reprochait à sa mère de l'avoir « *enfermé à l'HP* », disait qu'elle n'était pas sa « *vrai mère* »⁹⁹. Il a fait une crise de jalousie à l'égard de la coiffeuse de sa mère, il a exigé que sa mère ne vienne plus la voir. Le dernier temps il avait une mauvaise humeur, pleurait beaucoup, disait que personne ne l'aimait. Il a exigé de sa mère un serment qu'elle ne l'hospitalise plus en psychiatrie. Sa mère l'a fait consulter dans un Centre de l'Aide Psychiatrique. Là-bas, il a eu un conflit avec un médecin qui a dit qu'Andrey devrait être hospitalisé. La nuit, il a poursuivi sa mère avec un couteau dans les mains, il était catégorique quant à son refus d'être hospitalisé. Cette nuit sa mère est partie chez une copine car elle voulait dormir pour être en forme le lendemain. Dans le même temps il veut que sa mère reste avec lui tout le temps. Le 23.02, sa mère, n'arrivant pas à le joindre au téléphone, elle est rentrée à la maison et elle a vu son fils allongé sur le lit en train de vomir. Il y avait des boîtes des médicaments vides par terre (les boîtes que la mère a pris chez sa copine dont le fils souffre de schizophrénie). Dans l'anamnèse il avait déjà avalé 2 fois des cachets dans une visée suicidaire. On note la labilité de l'humeur. Dans la journée Andrey reste calme, il aide aux tâches d'entretien, le soir il devient excité et agressif.

20.03.2008. Diagnostic clinique.

Le tableau clinique de la maladie est polymorphe. Sur le premier plan on observe des troubles affectifs qui se manifestent par la mauvaise humeur, un ralentissement moteur et du

⁹⁹ Mère natale en russe

raisonnement, ce qui peut être inscrit dans le tableau clinique de la dépression. Sur le pique de l'affect nous observons des pensées et des actes suicidaires, de l'agression à l'égard de la mère. Derrière une façade dépressive, nous remarquons des traits paranoïaques, de l'absurdité du comportement, une baisse de la volonté, une dissociation dans la relation à sa mère : jalousie-agression, dans la sphère intellectuelle – l'impuissance scolaire etc. L'observation dynamique témoigne du développement de la maladie. Tout cela témoigne d'une maladie endogène.

Diagnostic (CIM-10): Schizophrénie paranoïde, avec un développement épisodique d'aggravation du défaut (l'absence de la rémission).

Syndrome principal : Syndrome d'une dépression agitée.

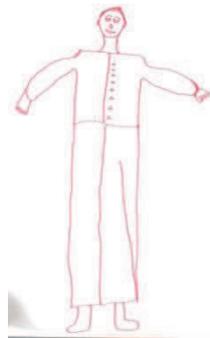
Voici ce que j'ai eu de l'histoire d'Andrey. Je n'ai pas pu la lire qu'après notre rencontre avec lui. Je ne pouvais pas alors avoir d'idée par rapport au type de personne que j'allais rencontrer. La psychologue me l'a présenté comme un garçon qui rentre dans la puberté et qui a fait une vraie tentative suicidaire. Elle disait qu'elle ne pense pas qu'il s'agisse d'une névrose et que ce garçon avait très peu de chance de s'en sortir.

Je reçois Andrey dans le bureau des psychologues. Il rentre et il me serre mollement la main, la sienne est moite et tremblante (effet des médicaments je suppose). Il n'est pas très grand mais rond, ses mouvements sont lents, le regard est un peu voilé. Il prend sa place en face de moi. La voix est faible et je perçois de la mue.

Je lui demande comment il va il me dit que ça va. A la question du pourquoi il est à l'hôpital il me répond qu'il voulait mourir à cause de la « *cuisinière mais maman l'a finalement viré* ». Malgré une facilité du contact il ne semble pas d'être intéressé par l'entretien et j'ai l'impression qu'il se bat contre le sommeil. Il parle peu, comme s'il ne

voulait pas chercher de mots pour s'exprimer. Tout au long de notre rencontre, l'impression qu'il en attend quelque chose d'autre ne me quitte pas.

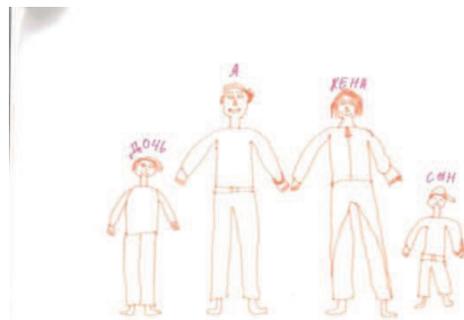
Dessins.



dessin du bonhomme



dessin de la famille¹⁰⁰



dessin de la famille de rêve¹⁰¹

Il dessine sans commentaire, lentement, revient de temps en temps d'un personnage à l'autre pour ajouter un détail et améliorer un trait, il reste concentré.

Bonhomme Le dessin du bonhomme nous renvoie à la problématique narcissique. Le personnage qui prend toute la place rappelle la toute-puissance infantile. En même temps ce personnage m'a fait penser à une image crucifiée, le regard triste avec un sourire de Joconde.

La famille réelle

Nous voyons bien qu'Andrey place sa maman à l'endroit du personnage d'identification. Malgré le signe du trait uniaire, la fermeture-éclair, qui appuie d'avantage cette identification nous pouvons remarquer que la figure du frère joue un rôle de séparateur.

¹⁰⁰ Il est marqué à haut : « ma famille ». Les personnages dessinés : maman, Kolya (le frère), moi

¹⁰¹ Les personnages dessinés : fille, ma femme, moi, fils

C'est le frère qui peut avoir «prise» sur Andrey car sa mère est dépourvue de mains. La différence des générations est bien représentée et apparemment Andrey met le frère dans la génération des parents (la différence d'âge de 11 ans n'est pas négligeable, à notre avis). Quant à la différence des sexes elle n'est pas marquante même si on peut deviner les cheveux longs de la mère. Ce qui saute aux yeux c'est la posture maladroite d'Andrey, on a même l'impression que ce personnage est mis légèrement en avant. Ce personnage est dépourvu de coloriage alors que les deux autres personnages ont été colorés. Le frère porte un tee-shirt avec son prénom marqué dessus, comme s'il a fallu se rassurer que derrière les habits il y a toujours la même personne.

Finalement, c'est un dessin qui ne comporte pas de signe d'une structure psychotique. Il est ordinaire et correspond à bien des égards aux dessins de la famille réelle d'autres adolescents que nous avons pu rencontrer lors de la recherche « CoPsyEnfant ».

Famille du rêve

Nous voyons un dessin qui représente la future famille d'Andrey. C'est un couple parental avec deux enfants : une fille et un garçon. La place du personnage d'identification est occupée par la fille. Nous pouvons suggérer que la fille est apparue dans la future famille là où il y avait la mère sur le dessin de la famille réelle. En même temps nous remarquons rapidement que la femme d'Andrey porte le signe du trait uniaire : la fermeture-éclair montre la projection de l'image de la mère sur la future épouse bien aimée. Il est intéressant de se rendre compte qu'Andrey s'est mis à la place de son grand frère sur le dessin de la famille réelle. La différence des générations et des sexes est bien apparente. Nous repérons des signes de traits uniaires qui font office de marquage de la différence des sexes : les garçons portent une ceinture et les filles ont la même coupe des cheveux. Il est à noter que les personnages de la famille de rêve sont dessinés avec la même couleur que le personnage représentant Andrey sur le dessin de la famille réelle.

Ce dessin ne présente pas non plus de signe d'une structure psychotique. Il montre plutôt une bonne projection dans le futur avec l'idée d'une famille-type russe.

Mon entretien avec Andrey fût court. Le contact étant tout à fait facile, il n'invitait pas à une discussion très longue. L'expression de tristesse et de fatigue sur son visage, ainsi que l'impression qu'Andrey attend quelque chose d'autre m'ont mis mal à l'aise. Je savais que je ne verrai ce garçon qu'une seule fois et je ne voulais pas aller loin dans mon entretien. Néanmoins je lui ai posé quelques questions concernant ses rêves. Tout d'abord il m'a dit qu'il ne se souvenait jamais des rêves qu'il faisait la nuit. Puis il m'a dit qu'il voudrait devenir gestionnaire du syndicat qui gère les maisons et d'avoir une famille. J'avais l'impression qu'il tenait vraiment à la banalité de la réalité et a essayé de me donner l'impression d'être une personne « *bien correcte* ».

Lors de la passation des tests il ne me semblait pas plus intéressé par le matériel. J'avais le sentiment que cet effort le fatigue davantage.

Andrey entre dans l'épreuve par l'évocation de l'objet dont le sens est ambiguë : l'objet d'enfance de la mère. La figure de la mère phallique restera massivement présente pendant toute la passation. Toutes les histoires sont des histoires à deux. La triangulation œdipienne reste méconnue (planche 2). Au sein du protocole rigide avec une persévération du fantasme de la scène primitive, nous observons l'évitement du conflit, l'absence d'affect et une difficulté majeure face à la thématique sexuelle qui se traduisent par l'impossible élaboration de l'histoire à partir de l'image quand le matériel devient flou et sans contour (planche 11), ce qui fait preuve d'une fragilité structurelle du sujet. Le fantasme du parricide est présent mais l'impossible mise en conflit annule toute la tentative d'introduction du père dans sa fonction imaginaire et symbolique (Planche 8 BM). C'est la mère qui fait loi et ça va être elle qui va transmettre l'objet de désir au fils. Cet objet est un objet ambiguë, il est désiré (Planche 1) mais il ne peut être admis dans la psyché que comme un objet

intouchable sous une grande lumière (Planche 6BM). Le fond dépressif, le collage de certains récits à l'état de la personne propre d'Andrey (fatigué après l'école, envie de dormir) et l'absence d'affect font penser à la personnalité autistique dont la solitude provient de la non-séparation entre le sujet et l'objet et de l'impossible perte de l'objet (3BM, 13 B, 19). La problématique centrale située en-deçà de la problématique œdipienne met en avant le lien (son absence psychique qui suppose justement la séparation sujet-objet) entre la figure de la mère toute-puissante et l'enfant qui redoute la séparation (Planche 10, l'explication du choix). Seul l'ordre extérieur permet à Andrey de structurer au moins un tout petit peu son espace intérieur. Cet ordre sert d'étayage dans toutes les circonstances. L'absence de possibilité de s'appuyer sur la réalité externe provoque l'inhibition psychique qui vient lutter contre le débordement pulsionnel. Il est aussi à noter que nous pouvons supposer qu'Andrey est en difficulté quant à sa propre identification sexuelle (l'objet transmis par la mère, la projection sur le psychologue, le renoncement à la rivalité avec le père et le désir homosexuel). Le nombre des processus primaires témoigne de la difficulté majeure qu'éprouve Andrey face au mouvement pulsionnel. Il arrive encore à y résister quand il y a des appuis extérieurs bien présents, mais en leur absence il préfère s'absenter lui aussi par la chute dans le sommeil sans rêve.

Synthèse des résultats de la rencontre

Comme pour les autres cas cliniques traités dans cette thèse nous avons essayé d'entendre le récit qu'Andrey nous a fait à travers les histoires racontées pour chacune des planches.

Andrey commence par ce que représente l'objet du désir qui reste du côté de l'enfant et de celle qui possédait l'objet du désir dans son enfance. Comme si les hommes n'utilisent que ce qui ne représente plus d'utilité pour les femmes. La femme adulte est mise du côté de

la toute-puissance et c'est d'elle que notre bien-être dépend. C'est très fatigant de répondre au désir de la femme toute-puissante. Andrey met cela en terme de fatigue à l'école jusqu'au moment où nous n'avons plus la force de tenir debout. Le désir de la femme derrière laquelle la mère toute-puissante se cache ne peut être supporté que quand on refuse de le voir et quand on met une barrière infranchissable pour son espace psychique (cf. Planche 3BM du TAT: s'endormir après être tombé dans un appartement soigneusement fermé). Andrey est persuadé que si la femme désire quelque chose elle va l'avoir. Les obstacles n'existent pas (le scotome de la troisième figure sur la planche 4), le désir envahit complètement l'objet du désir (venir et prendre dans les bras, planche 4). La femme veut un homme et peu importe ce que l'homme désire, elle obtiendra le phallus. C'est le désir de la femme qui fait loi. Le rapprochement de la femme est ressenti comme dangereux, Andrey n'arrive pas à y résister, il a besoin de projeter son identité sur une figure du sexe opposé afin d'écarter toute possibilité de réalisation du désir incestueux. Tomber dans un état de somnolence noire est toujours la solution qu'Andrey recherche. Néanmoins il cherche d'autres solutions éventuelles. Il essaye de se mettre en lumière à l'écart la Chose. L'objet qui est collé entre lui et sa mère est au musée. Il laisse une trace dont on a envie de garder le souvenir mais il est immobile. Cette mise à l'écart soulage Andrey et permet d'introduire la figure du père. Celle-ci fait partie de la famille dont on garde des souvenirs-images. S'agit-il de souvenirs-écrans qui demandent à être élaborés ? En tous les cas, le père ne prend pas sa fonction de Père Imaginaire, on entend aussi qu'Andrey veut aller « dormir » avec lui (planche 6 BM puis 7 BM). Le débordement du pulsionnel à la planche précédente est traduit par le fantasme du parricide qui est pris du côté de la toute-puissance infantile. Les rôles semblent être inversés, c'est le fils qui est castrateur. Néanmoins on peut entendre dans le lapsus « ils ont fait grandir ... non ont enlevé » le désir d'avoir une figure du père puissant et on a l'impression qu'Andrey essaye d'inventer cette fonction sauf que le père a un malaise (planche 8 BM). Le malaise du père fait de l'homme un

amant impuissant qui est soumis au désir de la femme. Le fantasme de la scène primitive provoque une telle inhibition de l'affect que celui-ci se manifeste par une expression paranoïaque dans l'enquête (planche 10). Cette expression paranoïaque témoigne également du désir homosexuel apparu sur la planche 7 BM. Est-ce que Andrey se veut l'objet de la jouissance du père pour ne pas l'être pour la mère ? L'évitement du conflit fut le mécanisme de défense principale, fonctionnant bien jusque-là, cède au pulsionnel. Le fantasme de la scène primitive semble envahir l'appareil psychique d'Andrey qui résiste au sexuel en faisant appel à la régression. La planche 11 susceptible d'évoquer l'imago maternelle ne pénètre pas la barrière de la perception car elle menace, par son image chaotique, d'anéantir une faible tentative de se structurer en tant que sujet désirant. Andrey met le voile sur le sexuel, il ne voit plus rien. Il s'appuie sur la réalité extérieure et introduit le symbole de la puissance phallique qui semble organiser l'image (« chêne », planche 12). Cette opération permet d'être moins fatigué et de pouvoir vivre en se tenant au seuil de son monde intérieur envahissant (planche 13 B). « Tout le monde est à la maison sous la neige » (Planche 19). Est-ce un souvenir lointain d'Andrey d'une famille unie ? Il semble qu'Andrey est fatigué et le placage à l'image permet d'apaiser la tension d'une bataille intérieure contre le débordement pulsionnel. Aucun conflit, aucune histoire à trois, n'ont le droit de se mettre en scène au prix d'une rigidité et du collage à ce qui se trouve sous les yeux. Et si ça ne marche pas on ferme les yeux pour peut-être ne plus exister car l'activité fantasmatique est presque inexistante ?

La question centrale de ce protocole est la toute-puissance de la mère et le malaise du père. Une activité fantasmatique affaiblie, la rigidité du processus de la pensée, l'impossibilité d'évoquer la question œdipienne, celle de la castration ainsi que l'évocation du lien à la mère sous le mode de la non-séparation, la fragilité identitaire nous laissent supposer qu'il s'agit d'une psychose. Nous sentons bien que l'absence des deux fonctions du père, celle du père imaginaire et celle du père symbolique met à mal la construction œdipienne avec toutes les

conséquences possibles pour la structure subjective qui se manifeste sous le mode psychotique dans le cas d'Andrey. Cette hypothèse sera à vérifier avec le test de Rorschach.

Si le protocole de TAT ne montre pas avec évidence la structure psychotique, l'utilisation du test de Rorschach nous a permis de voir que notre hypothèse quant à la structure d'Andrey peut être renforcée.

Dans le Rorschach nous voyons clairement des indices qui nous permettent d'émettre à nouveau l'hypothèse d'une structure qui prend la voie de la psychose: la présence de l'intérieur humain, par exemple, la pauvreté du protocole, l'absence de kinesthésies, la présence de réponses-couleurs sans mise en forme ou renvoyant à l'intérieur du corps humain. Le protocole témoigne de l'absence du tiers-séparateur qui aurait pu séparer les deux êtres amoureux qui partagent la même partie corporelle (planche III). Ce qu'on peut aussi traduire par le fantasme de la scène primitive : faire le même corps, mais avec un semblable. La planche paternelle, mal-aimée, vient nous dire qu'il peut toujours y avoir de la place pour un tiers puissant mais que cette place sera refusée (pas maintenue par la mère ?). L'apparition de Ban (banalité) sur la planche V vient nous dire qu'Andrey arrive encore à aménager son rapport au monde extérieur en s'appuyant sur un ordre bien établi et sur des images « assurées » par la réalité externe. La planche VI évoque l'identification au sexe féminin qui domine. Ce qui nous semble intéressant c'est que les deux êtres amoureux se transforment par la suite en deux sœurs (je doute qu'Andrey connaisse l'histoire de Zita et Guita mais je ne l'ai pas vérifié). La planche VII vient montrer le rapport à l'imago maternelle. Ce qu'Andrey a vu sur cette planche montre les relations fusionnelles. Il s'en défend en attribuant le même sexe aux personnages et en faisant des sœurs, la réalisation du désir incestueux demeurant ainsi impossible. Andrey a eu beaucoup de mal avec les images colorées sans pouvoir les organiser dans une image (ce qu'il a réussi à faire tout de même avec de l'aide du chercheur pour la planche VIII, cela peut-être peut nous donner de l'espoir quant au fait qu'un suivi bien

organisé puisse être d'une véritable aide à Andrey). L'expression crue du fantasme « utérin » sur la planche IX témoigne de la difficulté de l'ensemble des mécanismes de défense. La planche X est restée sans organisation possible. Cela montre bien ses difficultés d'organiser ses objets internes et son image du corps quand la réalité externe devient trop stimulante.

La pauvreté du protocole, la présence de processus primaires, la désorganisation des objets intérieurs témoignent de l'énorme travail que l'appareil psychique doit faire pour pouvoir résister face à la pulsion de mort. Le mouvement pulsionnel est soumis à une forte inhibition et le travail fantasmatique par lequel l'inconscient aurait pu trouver son expression « non-dangereuse » est mis à mal. L'identification sexuelle semble prendre la voie d'une identification au sexe opposé tout en écartant la rencontre avec la castration et la perte. La structure psychotique peut être clairement supposée.

Synthèse du cas.

Il nous reste le plus difficile. Nous allons maintenant rassembler les morceaux du puzzle qui composait jusque-là le cas d'Andrey. Nous allons mettre en lien son histoire, nos analyses des deux protocoles et des dessins ainsi que les éléments qu'on a reçus lors de l'entretien. Rajoutons encore un détail d'une importance considérable. Andrey était tout à fait d'accord pour participer à l'entretien. Le sentiment qu'il attendait quelque chose pendant toute notre rencontre ne me quittait pas et me donnait alors différentes idées qui ont participé au transfert. J'ai tantôt pensé qu'Andrey était content de voir quelqu'un d'extérieur à l'Hôpital qui aurait pu lui donner une réponse à ses questionnements éventuels. Tantôt, fier de moi-même, je me disais qu'un bon aménagement de la situation clinique permettra d'organiser un lien dans lequel l'appel à l'Autre peut apparaître etc. Quand notre temps fut écoulé et quand je suis allée chercher la psychologue du service pour qu'elle accompagne Andrey dans sa chambre (je n'étais pas autorisée à visiter les chambres des patients) celle-ci a

donné un « Mars » à Andrey pour le récompenser d'avoir accompli « un bon travail ». Il me reste la question de savoir si Andrey m'aurait « raconté » autant de choses s'il n'avait rien attendu à la fin de cette rencontre. Je pense que mes protocoles ont été biaisés par ces pratiques, mais je crois tout de même que j'ai pu entendre le sujet dans son dire.

Ce qu'on connaît de l'histoire d'Andrey nous est venu du rapport des psychiatres écrits à partir des mots de sa mère. Cette double médiation complique notre travail d'« historien » mais nous allons essayer d'être prudent et tout ce qu'on va présenter en tant qu'histoire d'Andrey n'est qu'une hypothèse clinique. Néanmoins, nous avons la théorie psychanalytique comme outils de travail. Celle-ci nous dit que dans le travail avec l'inconscient il s'agit de signifiants. Ces signifiants vont organiser notre analyse. Nous sommes conscients que les lacunes de notre lecture seront nombreuses mais nous nous risquerons tout de même à aborder ce chantier que nous appelons « Andrey : le sujet en l'absence du père, au seuil du néant ».

L'enfant sans la mère n'existe pas, disait Winnicott (Winnicott D.W., 1957). Nous allons partir, alors, de ce que la mère nous a transmis comme histoire de la petite enfance d'Andrey pour pouvoir comprendre comment la pulsion de mort a pu vaincre l'Eros.

Ce qu'on entend dès la toute petite enfance d'Andrey c'est que la mère porte sur lui un regard contradictoire. Dans ses mots nous avons entendu que chez cet enfant elle ne voyait pas ou très peu d'envie de vivre : « il tétait faiblement », il ne « faisait rien », il n'avait pas d'amis, etc. Il est intéressant de remarquer qu'en même temps si on se passe des paroles de la mère, le développement de l'enfant fut tout à fait ordinaire. Nous remarquons également que les relations père-fils sont absentes du discours de la mère. En fait, elle ne parle pas, à proprement parler, du père. Elle utilise le mot « père » probablement, mais elle parle de son mari. Nous apprenons qu'Andrey rend visite à son père. Pourtant nous ne connaissons rien de

ce qui se passe entre Andrey et son père. Dans le discours de la mère le père est exclu. Il est exclu non seulement comme amant de la mère, le père réel. Il est également exclu comme celui qui aurait pu représenter une figure puissante à laquelle l'enfant aurait pu s'accrocher au moment d'aborder le mouvement œdipien. Le père est inadéquat, dit la mère. Est-ce qu'elle veut nous dire qu'il n'arrive pas à répondre à son désir ? Est-ce qu'Andrey pense toujours que lui-même aurait toujours pu l'être ? Etre le phallus de la mère c'est le premier mouvement qui vise à combler le manque de l'Autre. Ce qu'on peut voir dans les faits qui nous sont communiqués c'est que la mère, dont l'imgo pour Andrey est pourvue de la toute-puissance, est très ambiguë quant à sa relation avec Andrey. Nous avons l'impression que ce fait d'être « trop attaché à la mère » se joue pour elle dans un mouvement du « tout ou rien ». Dans l'épisode de son hospitalisation où elle est partie et qu'Andrey a couru derrière la voiture nous sentons qu'il se joue une espèce de menace : je peux te lâcher complètement mais bon, cette fois-ci je te garde avec moi. C'est ce que Lacan appelle « la loi de la mère » qui ne connaît aucune logique, qui est imprévisible et tyrannique. Ce maintien dans l'angoisse d'abandon ravive au final la pulsion de mort en l'absence du tiers, d'un autre Autre. Probablement Andrey peut se voir comme « tout ou rien » dans le désir de la mère.

Nous supposons que les vraies difficultés ont commencé au moment où Andrey s'est retrouvé au seuil de la puberté. A ce moment, la première personne visée par son agressivité fut son grand-frère. Celui-ci, de par son âge et, probablement, de par son comportement, faisait office de tiers réel, qui séparait la mère de son enfant et qui ne permettait pas la réalisation de la toute-puissance infantile d'Andrey. Il posait des limites (l'a envoyé se promener par exemple, après le refus d'Andrey d'aller à l'école). Dans le dessin de la famille réelle nous voyons bien que c'est le frère qui sépare la mère et Andrey. Nous savons bien que c'est après le départ du frère que la situation à la maison est devenue insupportable, ce qui a aboutie au suicide raté d'Andrey.

Essayons de comprendre ce qui aurait pu se jouer au niveau psychique d'Andrey pour qu'il arrive à désirer de devenir le « rien ».

Le départ du père de la famille est suivi par des événements qui semblent être importants : Andrey chute du lit et ne supporte plus par la suite d'être séparé de sa mère (lors de l'hospitalisation). Remarquons qu'il était gardé par sa grand-mère et que jusque-là il semblait pouvoir supporter l'absence de la mère. En tous les cas la mère ne dit pas qu'il pleurait ou manifestait de l'angoisse avant cette hospitalisation (même s'il suivait partout sa grand-mère et son frère). Le père d'Andrey est présenté par la mère comme « l'inadéquat » (ainsi que le grand-père paternel d'ailleurs), comme celui qui l'a trompé, elle, qui ne supporte pas le mensonge. En même temps elle avait peur de lui, une peur d'être tuée, abattue au moment où elle ne pouvait pas le voir (« donner les coups dans le dos »). Son départ fut apparemment un soulagement pour la mère qui est allée jusqu'à fuir tout contact avec son ex-mari (rappelons-nous qu'elle a vendu son appartement). Elle ne communique pas par rapport au mode de relation qui s'est installé entre Andrey et son père, comme si ça ne la concernait pas. Nous avons l'impression que la famille est divisée en deux couples séparés : maman-Andrey, papa-Andrey sans aucune relation entre les ex-époux. Le père, qui aurait dû intervenir à partir de la place du rival d'abord pour devenir le privateur de l'objet du désir de la mère et par la suite de la mère pour l'enfant semble perdre cette place. Il n'est pas rival car il est exclu par la mère des relations mère-fils. Le grand-frère à un moment donné sera mis à cette place du rival mais Andrey trouve une astuce pour s'en « débarrasser » car étant issu de l'autre père, le frère ne peut pas être représentant imaginaire du rôle du père d'Andrey. Néanmoins, la présence du frère par ses interventions réelles du côté de la force qui limite la toute-puissance infantile d'Andrey joue un rôle, dans la réalité, d'ancrage pour Andrey. Le départ du frère, de l'espace de vie d'Andrey, marque l'aggravation de la situation. L'installation des deux couples séparés (mère-fils, père-fils) n'est plus supportée par Andrey.

Nous sentons bien qu'il y a un double mouvement identificatoire chez Andrey. D'une part il veut être l'objet du désir de la mère. L'objet qu'il entend probablement comme un objet sans valeur, qu'on peut jeter ou garder selon notre volonté du moment. Il est remarquable que la mère ne donne pas de valeur aux activités autonomes d'Andrey : le fait d'apprendre à lire avant d'aller à l'école, son intérêt pour les dessins et le bricolage. Ces activités seront abandonnées par Andrey car elles n'ont visiblement aucun sens aux yeux de sa mère. S'il a entendu d'elle ce que nous avons entendu : « *il ne faisait jamais rien* » il devient évident qu'Andrey va tomber dans cette solution de ne rien faire pour ne pas être « inadéquat » à ce que sa mère attend de lui. Le deuxième mouvement relève de son identification à la mère/fille qu'on a pu repérer à partir des dessins et des tests projectifs. Ce mouvement provient, à notre avis, de la défense contre l'anéantissement par l'Autre maternel d'une part et d'autre part d'un mouvement qui ressemble au choix d'objet narcissique : aimer la personne de même sexe comme reflet de l'amour pour soi-même. Nous pouvons même supposer que c'est un choix qui permet de résister à la fusion mère-enfant en l'absence du tiers séparateur.

Un autre détail a attiré notre attention. La mère a dit qu'Andrey ne parlait pendant très longtemps qu'avec des syllabes. Parler avec des syllabes signifie-t-il une difficulté de la mise en mot ou de la symbolisation ? Les syllabes ce sont des parties d'un mot, parler avec des syllabes peut également dire une difficulté à faire le lien. Cette difficulté de la mise en mot nous la retrouvons par la suite sous un mode différent : la difficulté de mettre en mot les fantasmes. Au moment où on a vu Andrey, il ne voulait plus lire car il « *ne voyait pas bien* », mais il était d'accord de feuilleter des magazines avec des images. Celles-ci étaient peut-être plus facilement accessibles à l'investissement fantasmatique. La pauvreté des protocoles du TAT et du Rorschach montrent qu'il y a un vrai malaise dans le symbolique. Le malaise qu'Andrey ressent comme provenant du père. Avant sa dernière hospitalisation il ne voulait plus adresser la parole à son père (à entendre peut-être aussi comme le fait de ne plus rien

vouloir entendre de la part de son père). Est-ce que c'est la voix de l'Autre qu'Andrey a refusée d'écouter?

Pour voir de plus près ce qui se joue pour Andrey, il faut se rappeler la question de l'angoisse telle qu'elle a été traitée par Lacan. Il dit que l'angoisse est à l'origine de tout désir à condition que l'objet a , la cause du désir, soit reconnu en tant que perdu. « Que n'ai-je dit d'autre part concernant l'angoisse, m'opposant à la tradition psychologisante qui distingue l'angoisse de la peur de par ses corrélats, spécialement corrélat de la réalité. J'ai changé ici les choses, disant de l'angoisse : elle n'est pas sans objet. [...] L'objet a est ce qui est chu du sujet dans l'angoisse. [...] la fonction de ce petit a dans le fantasme [...]. Il y prend la fonction d'être le soutien du désir en tant que le désir est le plus intensif de ce qu'il est donné au sujet d'atteindre au niveau de la conscience dans sa réalisation de sujet. C'est par cette chaîne que s'affirme une fois de plus sa dépendance au désir de l'Autre, du désir. » (Lacan J., 1963, p. 71). L'objet a qui n'apparaît pour l'enfant que sous forme de l'image $i(a)$, ou pour être plus juste il faut dire comme $i(-\phi)$, n'est possible que si l'Autre est reconnu en tant que manquant. La reconnaissance de l'Autre en tant que manquant suppose une autre opération logique dont on a parlé plus haut: il faut qu'il y ait quelqu'un qui prive le sujet de l'objet du manque. L'enfant reconnaît ne pas l'être, cet objet du manque. Il se libère des étreintes fusionnelles avec la mère dans un mouvement qui le pousse à ressembler à ce nouvel Autre, supposé avoir l'objet dont la mère a besoin. Cette ressemblance peut se résumer dans le fait d'avoir l'objet du désir de la mère. Ainsi l'objet qui vient à la place du trou initialement creusé entre la demande et la réponse de l'Autre (nous avons développé cette question dans le chapitre I). Le trou est alors recouvert par un objet perdu. Le sens de l'adolescence consiste à reconnaître le leurre de la promesse œdipienne et ainsi à se rendre compte que l'objet du désir ne sera jamais atteint mais que nous pouvons vivre avec de nombreux substituts que l'on va se créer pour avoir du plaisir dans cette vie dont le sens nous échappe. Finalement, le sens de la perte

consiste à ne plus jamais pouvoir rencontrer l'angoisse « crue », quand cette angoisse est réelle, ni imaginable ni symbolisable. On peut dire que plus l'objet *a* ressemble à ce qu'il voile plus l'angoisse devient insupportable. Le surgissement d'une angoisse débordante signifie le rapprochement de la jouissance ultime et cela véhicule la menace du dévoilement de la Chose. Cette situation est compliquée pour le Moi car le souffle de la pulsion de mort prend le dessus sur le mouvement de la pulsion de vie. Pour que la perte soit opérante il faut que la métaphore paternelle fonctionne. La forclusion du père symbolique qui entraîne la forclusion du père imaginaire représentant du père symbolique mène à la psychose, rappelons-nous l'enseignement de Lacan. Le père forclos signifie que la Chose peut revenir et anéantir le sujet. Le père forclos c'est l'impossible distinction sujet-objet voir l'inexistence de l'un et de l'autre car le manque qui est à la base de la construction subjective n'a plus lieu d'être.

Rappelons-nous également que le père symbolique n'est qu'une opération logique qui n'est possible qu'à condition que le père imaginaire soit « mise en fonction » par l'enfant. Nous supposons que si ce mouvement de la mise en place du Père Imaginaire ne survient pas à l'Œdipe, la fonction du Père Symbolique sera altérée voire impossible.

Le regard que la mère porte sur Andrey est un regard où il devrait se reconnaître en tant sujet. « Tu es ceci », c'est l'Autre qui dit au sujet que l'image qu'il voit dans le miroir correspond à ce qu'il va avoir comme image du soi. C'est par le regard de l'Autre que l'enfant va se reconnaître en tant que sujet. Le regard de la mère d'Andrey est un regard qui ne voit pas, tellement les faits et les paroles sont contradictoires. Andrey mangeait bien mais « tétait faiblement », n'aimait pas lire mais a appris à lire tout seul et aimait les contes des fées etc. C'est dans l'absence du regard de la mère qu'Andrey a commis son passage à l'acte son ultime tentative de prouver son existence et en même temps de répondre au désir de sa mère qu'il devienne le « rien », semble-t-il.

Quand le frère habitait avec eux il était ce tiers sur lequel Andrey pouvait s'appuyer car c'est sur ce tiers, porteur de l'image phallique, que le mouvement haineux était projeté. Ce tiers apparemment faisait obstacle à la volonté de la mère (en tout cas nous pouvons le supposer). Mais il fallait qu'il soit réellement présent car n'étant pas « un vrai » frère, il devait chaque fois empêcher Andrey d'exprimer sa toute-puissance infantile par un acte réel. Le père d'Andrey ne tient pas cette place sur laquelle Andrey aurait pu construire la figure du père imaginaire, ce père a « le malaise » et c'est au fils de l'aider à s'en sortir (cf. le TAT). Nous supposons qu'Andrey en recherchant l'amour du père a choisi la voie la plus facile et la plus dangereuse, celle de faire couple avec le père sans aucune possibilité de mettre en place des fantasmes par les quels le conflit inconscient aurait pu s'exprimer. Nous le voyons bien dans le conflit avec la cuisinière. Andrey a voulu prendre sa place, la place d'une femme dont le service est payé par le père: tant d'ambiguïté dans ce désir. Nous supposons que le père ne répondait pas à la demande d'Andrey. Nous ne connaissons que très peu de détails de leur relation. Nous n'avons pas trouvé dans les notes du médecin d'information faisant mention que le père ait pu rendre visite à Andrey pendant ses hospitalisations. Il aidait visiblement avec de l'argent. Cela n'était pas suffisant pour Andrey. L'échec auprès du père, visiblement (le refus de parler avec lui), l'a amené directement dans les bras de la mère.

Andrey, dont l'organisation des objets internes est fragile rencontre la poussée pubertaire. Cette réapparition du sexuel dans l'espace psychique met à mal tout ordre existant. L'ordre qui tenait jusque- là a été remis en question par la « banalité » de la réapparition de la Chose. Nous supposons que dans le regard de la mère il lit cette invocation de la Chose : de venir la rejoindre et devenir le « rien ». La mère qui se représente en tant qu'un objet clivé pourvue de la toute-puissance de l'Autre archaïque laisse à Andrey une marge de manœuvre très petite. Soit il faut effacer tous les rivaux sur le chemin pour faire un avec le bon objet qui attend par ailleurs qu'Andrey soit inactif, soit il faut détruire le mauvais objet – persécuteur,

qui vise à anéantir l'existence même d'Andrey, et en jouir. Dans les deux cas l'issue sera la même : la mort. Dans le premier cas la mort peut être entendue comme une mort psychique ce qu'on entend dans le désir d'Andrey de dormir tout le temps. La deuxième solution se transforme en une attaque contre soi-même car Andrey apparemment identifie son monde intérieur au manque de l'Autre.

Jusqu'à la puberté il suffisait d'être un enfant dont le corps n'a pas trop d'importance, il suffisait de rester enfermé sur soi-même car le monde extérieur ne venait pas questionner dans le réel du corps. La rencontre de la Chose fait chuter tout ce qui tournait tant bien que mal. Le changement d'école, le départ du frère, un changement des repères palpables de la réalité amène Andrey à s'enfermer dans une bulle hermétique qui reste terrorisée par tout ce qui vient du dehors mais demeure impénétrable. L'horreur intérieure subit l'inhibition. Suite à ce qu'Andrey pense entendre du désir de sa mère il vit dans l'évitement de la rencontre nécessaire à la construction œdipienne, celle avec la perte. Sa mère pourvue de la puissance phallique, sa mère phallique, prive celui qui aurait pu la castrer de toute prise sur elle. La peur « d'être pénétrée » est transmise à Andrey qui la prend pour tout son être. Il ne veut pas être pénétré même psychiquement parlant. Cela devient son mode de vie. Par contre cela n'empêche pas que « ça brûle » de l'intérieur. Il semble qu'Andrey traduit la peur que « ça brûle » par la peur d'oublier d'éteindre la bouilloire ou le fer à repasser. Et en même temps on entend bien son désir que ça finisse par brûler. Andrey met en jeu son corps. Rappelons que la première fois il a été hospitalisé après une crise qui ressemblait à une crise d'appendicite, une douleur insupportable un bas du ventre. D'autre part il se plaint de vertiges et souffre d'hypertension. Comme si tout ce qu'il ressent comme tension intérieure ne trouvait pas d'autre issue que de se dire par le corps. En même temps l'image du corps d'Andrey est morcelée et sans forme. Ce qui est d'ailleurs devenu visible : il est rond sans tonus¹⁰². Il nous

¹⁰² Ne négligeons pas tout de même l'effet possible du traitement concernant son poids. Dans une des dernières recherches sur les effets du traitement par neuroleptiques et/ou antidépresseurs des enfants et des adolescents, il a

semble que le corps asexué devient également dérangeant pour Andrey. Le corps le menace de la mort (avoir peur de mourir à cause des maux de la tête etc.). Nous aurions pu tomber dans le même piège qu'un des psychiatres qui a suivi Andrey et qui a posé un diagnostic de psychopathie hystéro-épileptique organique sans peut-être insister sur le côté épileptique et organique car la mise en jeu du corps est un symptôme tellement cher à tout hystérique. Mais Andrey utilise son corps différemment d'un hystérique. La fonction symbolique de l'expression du corps est atténuée. Pour que ça parle il faut que ça agisse ! Ce n'est pas dans l'appel à l'Autre que les maux du corps surviennent. Nous pensons que le corps devient non pas un lieu d'expression fantasmatique mais plutôt un lieu où la jouissance tente de voir le jour. Un corps qui peut être mis à mort pour que le désir de la mère, tel qu'il est entendu par Andrey, soit satisfait.

Que son passage à l'acte ne survienne qu'à la puberté n'est pas étonnant. Le réel du corps demande à être imaginarisé et symbolisé. Les instances psychiques qui arrivaient à fonctionner selon le mode préœdipien ne tiennent plus la route. Lorsqu'en plus les repères extérieurs se montrent défaillants, « tout tombe à l'eau ». Il nous vient à l'esprit que le regard de la mère était encore un point d'accrochage pour Andrey quand la fonction paternelle était forclosée. Au moment où ce regard s'est absenté rien n'a pu faire obstacle à la réalisation de la jouissance. Il est intéressant de remarquer qu'Andrey présente sa tentative de suicide comme si c'était sa mère qui lui a montré « le moyen » de réaliser son désir à elle.

La défaillance des deux fonctions paternelles qu'on observe dans le cas d'Andrey met à mal le passage pubertaire. Le remaniement de l'Œdipe est impossible car celui-ci doit encore advenir. Son advenue est remise en cause par l'activité pulsionnelle non symbolisée. Andrey n'arrive pas à changer son rapport au phallus qui se présente en tant que l'être. Cette impossibilité provient du fait que le Père Potent n'a pas pu rentrer dans ses fonctions comme

été montré que quoi qu'on choisisse comme médicaments parmi ceux qui sont actuellement sur le marché leur effet sur la prise du poids est inévitable quand le traitement se déroule à la puberté (Arango C., 2011)

celui qui prend en charge le désir de la mère. Ce qui arrive par la suite c'est que l'Idéal du Moi n'a pas pu être constitué. L'apparition de l'Idéal du Moi suppose que le phallus ne soit que du côté de celui qui se présente en tant que détenteur de l'objet du désir de la mère. Une autre logique, un autre type d'identification et une reconnaissance de la castration sont supposés. C'est la figure du Père Imaginaire qui est contestée à l'adolescence et qui sera soumise à la vengeance par la découverte du leurre de la promesse œdipienne en permettant la mise en fonction du Père Symbolique sous la forme des Noms-du-Père. Pour Andrey le mouvement œdipien a été bloqué tout au début. Au moment de la puberté où le corps s'est remis en scène il a essayé de mettre en place, dans la réalité, une figure qui aurait substituée la figure psychique du Père Imaginaire. La réalité ne lui a pas permis de maintenir cet ordre fragile. La dialectique de la pulsion qui l'a amené en même temps à aborder la question de la sexualité du côté du sexe opposé et le refus de la castration « l'embrouille » avec sa mère. La difficulté de la mise en mot et l'absence de soutien ont pour effet que la voix du père ne veut plus être entendue. Cette voix cède la place aux autres voix pour lesquelles Andrey tente de fermer toutes voies et toute écoute. L'enfermement autistique, l'envie d'être seul l'amène à l'impossibilité de faire résistance à ce qui est demandé par celle qui fait loi à tous. En même temps peut-on supposer que par ce passage à l'acte Andrey ait fait une tentative de castrer la Mère ? Nous pensons que la réponse ne nous sera jamais connue. Néanmoins nous voyons dans son geste non seulement le passage à l'acte quand le sujet et l'objet se fusionnent mais également une tentative de réapparition du sujet refusant d'être le phallus de la mère.

Nous nous permettons de supposer que malgré tout le malaise qu'on a pu observer dans les relations d'Andrey avec sa mère que si la fonction paternelle pouvait être mise en place, suite à la mise en sens du passage à l'acte, qu'Andrey aurait une chance de pouvoir prendre la voie du sujet désirant. En l'absence d'une reprise signifiante par une cure, on peut espérer qu'une réalité extérieure bien organisée puisse encore servir de point d'accrochage

pour Andrey. Cela peut nous donner de l'espoir qu'il n'est pas impossible pour Andrey de trouver un moyen de continuer à vivre.

Arrivée au terme de la rédaction de ma thèse, je n'avais plus de moyen de connaître le destin d'Andrey. J'étais très affectée par son histoire et surtout par la conscience que l'écoute qui aurait pu l'aider ne sera pas disponible pour lui. J'avais vécu une expérience douloureuse lors de la fréquentation de cet hôpital¹⁰³ il y a quelques années. J'avais le sentiment qu'on ne voulait pas entendre ce que les patients disaient et que ni les psychiatres ni les psychologues n'avaient de respects pour la vie privée de ces personnes souffrantes. J'ai eu la même impression cette fois-ci. Saisie par le sentiment d'impuissance face à la souffrance d'Andrey j'ai eu l'impression que j'ai pris un peu trop de distance à la fin de notre rencontre et que la barre du chocolat était ce qui valait le plus pour Andrey dans tout ce qui s'est passé parce que de toute façon ce qu'il dit ne vaut pas grand-chose pour les autres. Jusqu'à aujourd'hui je reste persuadée que le suivi organisé dans cet hôpital, un suivi qui utilise une méthode de la psychologie cognitivo-comportementale, maintient les patients dans l'impossibilité de la rencontre de leur sujet avec l'Autre. J'avoue que je n'ai pas pris contact avec la psychologue de l'hôpital pour connaître le devenir d'Andrey par peur de savoir que sa souffrance soit devenue insupportable et qu'il ait réussi son acte raté auparavant.

¹⁰³ Il fut le lieu de mon stage il y a 9 ans.

3.3. Le nouage des fonctions paternelles comme condition du sujet désirant ?

Les trois cas cliniques exposés dans ce chapitre nous emmènent à supposer dans les fonctions paternelles une structure comparable à celle du nœud borroméen.

Nous pouvons déjà remarquer que chez Lacan chaque fonction paternelle est liée à un registre donné. On parle du Père Imaginaire, du Père Symbolique et enfin du Père Réel. Sans que Lacan les conçoive en tant que nœud nous entendons bien que ses fonctions sont en lien très étroit et que la forclusion du Nom-du-Père « débride » la structure névrotique ce qui produit un sujet psychotique qui essaye de renouer le Réel, l'Imaginaire et le Symbolique par le moyen de sinthome. Ce phénomène d'ailleurs est bien représenté dans le film « Shine »¹⁰⁴ où on peut voir comment le sujet, David Helfgoot, « répare » ce qui a été forclos par le sinthome.

David Helfgoot, un musicien doué se trouve en asile psychiatrique après avoir joué le Concerto N° 2 de Rachmaninov lors d'un concours prestigieux. Fils d'un père violent dont le rêve était que David devienne pianiste hors pairs et en témoigne par une maîtrise parfaite de l'œuvre de Rachmaninov qu'est le Concerto N° 2, il vit une enfance pauvre dans une ambiance peu joyeuse où il devait jour et nuit travailler sa technique de pianiste. A l'adolescence il essaye de prendre un chemin qui n'était pas prévu par son père qui considère que la famille doit toujours rester unie. Aucune séparation n'est envisageable même quand il s'agit pour David de saisir une occasion et de partir pour ses études de musique aux Etats-Unis. Le père s'y oppose violemment et David reste cloué dans sa famille. David adolescent ne perd néanmoins pas l'espoir de réussir à faire son chemin. En se battant pour pouvoir se séparer de ce père David se met en conflit avec celui-ci et part dans une autre ville pour poursuivre sa carrière. Et en même temps il se soumet à la volonté tyrannique et se prépare au

¹⁰⁴ Film « Shine » (1996), réalisé par Scott Hicks

concours de sa vie où il va jouer le Concerto N°2. On nous laisse à entendre que la veille du concours il aurait eu une relation homosexuelle avec un travesti mais on ne peut que le deviner. Le jour du concours David met à l'épreuve tout son être en jouant le Concerto et au moment où on glorifie son talent il s'absente... Il perd la conscience et ne revient dans son corps qu'à l'asile psychiatrique. Son père ne vient pas le voir. Il est abandonné par son père mais nous remarquons que le père reste néanmoins toujours présent dans la parole « vide » de David.

Nous pouvons supposer qu'en répondant sans ratage au désir de cet « Autre absolu, qui surgit avec les premiers coups de cloche du délire » (Lacan J., 1955-1956, p. 286), David disparaît en tant que sujet. Il montre qu'il n'existe que comme objet du désir de son père et en même temps il pressent la résistance à cet engouffrement par le désir de l'Autre.

La suite du film nous raconte l'histoire de la rencontre avec l'Autre sexe où David, à qui il est interdit de jouer du piano par son médecin, transgresse le tabou et se met à jouer. Il quitte l'asile car une femme veut vivre avec lui. Elle propose de le prendre en charge et elle s'installe avec lui. La personnalité extraordinaire de David se montre difficile à vivre au quotidien. La femme ne supportant plus d'avoir un homme qui demande autant d'attention qu'un bébé essaye de trouver une solution en lui arrangeant un appartement « sous surveillance » avec un piano. David commence à s'alcooliser et joue du piano sans faire attention au temps et aux besoins vitaux. Il mène une vie qui rompt tout rapport social sauf un, celui avec la serveuse d'un bar où il se rend pour boire et où un jour le désir de jouer du piano est plus fort que les obstacles qu'on lui impose. Il se rend dans ce bar pour jouer devant les autres. Cette soirée où David se trouve à nouveau écouté par les autres le réanime. Depuis il va jouer tous les soirs dans ce bar et se sentir vivant pendant ces moments précieux. La serveuse devient son amie et un jour elle lui présente une copine dont David tombe amoureux. Cette rencontre évoluera en mariage et David retrouvera la force de revenir sur la scène pour

jouer dans les grands halls musicaux. La musique qui l'avait amené au début à la disparition de son sujet devient au final le sinthome qui va le rendre à nouveau vivant.

Cette histoire vraie du musicien nous montre quelle frontière fine sépare l'effondrement du sujet et la possibilité de créer le sinthome. Etre musicien, nous pouvons entendre ce désir de deux manières différentes : le devenir pour être l'objet du désir de l'Autre auquel cas le moment où le sujet devient cet objet équivaut à la disparition du sujet, ou bien jouer de la musique pour tenir la jouissance à distance ce qui signifie l'apparition du sujet. Il n'est pas toujours possible de créer un sinthome. Nous savons qu'il peut y avoir d'autres réponses à la forclusion du Nom-du-Père.

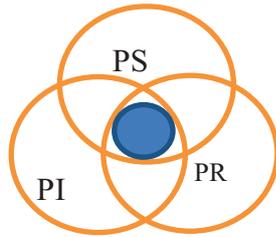
Le cas de Schreber analysé par Freud et repris par Lacan¹⁰⁵, ne nous laisse sans aucun doute : la forclusion du Nom-du-Père est insupportable pour le sujet qui mettra tout son effort dans le maintien de sa dimension désirante en se servant du délire. Il en va de même pour Philippe de Piera Aulagnier¹⁰⁶. Délirer comme Freud l'avait déjà dit devient une tentative de guérison, de « réparation » de l'impossible mis en place du Nom-du-Père.

Le cas d'Andrey nous ouvre une nouvelle vision de la forclusion de la fonction symbolique.

Il semble nous montrer que cette fonction peut « s'accrocher » à celle du Père Imaginaire qui à son tour s'accroche à celle du Père Réel qui par la suite clôt la chaîne en nouant sa maille sur l'anneau du Père Symbolique. Les fonctions représentées sous forme d'anneaux ressemblés autour du trou creusé par l'objet perdu nous semblent décrire le résultat de la « fabrication » du voilement des manques découverts en adolescence. Si on suit Lacan nous devons postuler que la fonction du Père Symbolique est celle qui subordonne les autres fonctions. Ainsi nous pouvons dresser un schéma :

¹⁰⁵ Lacan J., 1955, Le séminaire, Livre III : Les psychoses, 1981, Paris : Seuil

¹⁰⁶ Aulagnier P., 1984, Cas de Philippe, in « L'Apprentie- historien et le maitre-sorcier : du discours identifiant au discours délirant », Paris : PUF



PS- Père Symbolique

 - le manque, l'objet *a*

PR- Père Réel

PI - Père Imaginaire

Le Père Symbolique, en tant que garant de la Loi est « soutenu » par les fonctions du Père Imaginaire et du Père Réel.

Ce que montre le cas d'Andrey c'est que l'impossible mise en fonction du Père Imaginaire entraîne son non-accrochage au Père Symbolique et la forclusion de ce dernier. Nous sommes loin de la perspective « génétique » de ses fonctions. Celles-ci s'inscrivent comme des processus logiques de la subjectivation. Au moment de la sortie de l'Œdipe primaire la figure du Père Imaginaire, effet du travail psychique de l'enfant dans le lien à l'Autre, amorce la fonction du Père Symbolique qui ne devient véritablement métaphorisante qu'à l'adolescence. Ce Père Symbolique, parlé par la société, prendra en charge la chute de l'Imago paternelle de son piédestal et assurera sa revalorisation par la suite quand le deuil de l'objet perdu sera en cours d'élaboration. Ce qu'Andrey nous apprend c'est que le Père Imaginaire permet la première « clôture » provisoire de l'Œdipe. La croyance au leurre « phallique » est nécessaire à la mise à distance des fantasmes incestueux par le refoulement. Le Père Imaginaire par sa fonction castratrice (privative) crée l'espace où le sujet désirant peut s'inscrire et d'où il peut se penser comme différent de l'Autre. Andrey nous apprend que

dans le cas où la fonction du Père Imaginaire est impossible à mettre en place le sujet peut s'accrocher à la réalité, à une figure qui assure les fonctions du Père Imaginaire par des actes dans la réalité qui vont pouvoir tenir à distance cet objet du désir. Ce support par la réalité devient insuffisant au moment de la puberté quand la Chose interpelle dans la chaire. A ce moment la fonction du Père Symbolique doit véritablement rentrer en jeu en prenant sur soi les conséquences du leurre de la promesse œdipienne et le Père Réel sera celui qui ouvrira la porte au plaisir sans complétude. Le meurtre du Père Imaginaire devient une étape indispensable à la sortie de l'Œdipe secondaire. Andrey nous apprend que ce meurtre est impossible quand la fonction du Père Imaginaire ne se construit pas. La voix du Père reste muette, sa fonction signifiante ne peut pas être reconnue. Ainsi l'anneau structurant du Père Symbolique qui aurait pu se dessiner derrière la tentative de pallier la découverte de l'absence de l'objet chez le Père Imaginaire, décroche de la structure et devient forclos. Le mouvement de meurtre engendré par le questionnement charnel va alors viser soit le sujet lui-même ou alors l'Autre qui devient persécuteur. Suspendu entre le rapprochement de la jouissance et l'angoisse d'anéantissement, le sujet va tenter de renouer les fonctions paternelles. Leur sinthomisation réussie permet de mettre à distance les découvertes adolescentes. Or, Andrey nous apprend que le sinthome ne peut pas être toujours trouvé en tant que solution. Le dénouage ne sera finalement pas supporté par le sujet qui va mettre en jeu son corps, le moyen ultime, pour trouver une issue au combat des pulsions.

Lucas et Alexey nous enseignent également sur les fonctions paternelles. Ils semblent nous montrer que pour que le Père Symbolique puisse entrer en fonction il faut que le discours ambiant soutienne sa fonction et celle du Père Imaginaire. En l'absence de ce soutien l'enfant est obligé de maintenir l'ordre infantile où le Père Imaginaire trouve incarnation dans le père de la réalité ou son substitut familial. Un autre chemin réside dans les tentatives de faire en sorte que la réalité serve de substitut à cette fonction. Le premier cas, on peut

l'appeler « se faire la béquille de la fonction du Père Imaginaire ». Ce cas court le risque de ne pas pouvoir lâcher la figure du Père Imaginaire. La défaillance palliée par le maintien du monde infantile enferme le sujet dans la croyance infantile au phallus dont la version imaginaire devient impossible à abandonner, ce qui est le cas d'Alexey. Le deuxième cas qui implique des attaques aux figures de l'autorité dans la société risque de rabattre la fonction symbolique sur celle de la réalité (cas de Lucas). La confusion que cette réduction peut amener va enfermer le sujet dans l'agir de plus en plus violent car la réponse que la société actuelle propose, ne permet pas au sujet de symboliser le manque. Le Père Imaginaire n'étant pas soutenu par le discours ambiant, car sa fonction contredit la logique de la consommation, reste également à charge unique du sujet. Ce sujet peut choisir encore un autre chemin en s'identifiant à cette figure du Père Imaginaire mais l'identification prend alors la forme de l'imitation de l'image que l'enfant se crée de ce Père de la Horde. Nous le voyons dans la psychopathologie de la vie quotidienne dont nous vous proposons l'exemple suivant.

J'étais au centre de Strasbourg et il y avait un groupe d'adolescents qui marchait devant moi. Les gars, apparemment domiciliés au Neuhof ou à la HautePierre ne cessaient pas de montrer à tous les passants leur côté fort : ils sifflaient les filles, ils « gueulaient » sur tous ceux qui gênaient leur passage. Puis ils arrivent à un passage piéton et le feu piéton est au rouge. Toujours dans l'envie de ne pas avoir d'obstacle pour arriver à leur but ils commencent à traverser le passage devant une petite voiture rouge. La conductrice en essayant de les contourner leur montre, gentiment, limite en s'excusant, que le feu piéton est rouge. Elle arrive à passer sans que les ados aient fini de traverser la route. La voiture suivante, une belle BMW, s'arrête brusquement leur barrant le passage. Le conducteur, accompagné par deux autres hommes tous âgés entre 40 et 50 ans, tous en costumes, baisse la fenêtre et avec une voix calme mais très ferme et sévère leur dit de reculer et de patienter sur le trottoir avant que le feu ne passe au vert. Les ados contestent : nous sommes sur le passage piéton c'est à vous

de nous laisser passer. Le conducteur, toujours très calme et ferme, leur explique que sur le passage piéton muni d'un feu il faut suivre les indications données par le feu. Les piétons doivent attendre que le feu passe au vert pour eux, c'est une règle, et ce n'est qu'après qu'ils peuvent commencer à traverser la route sinon un accident peut se produire. En silence tout le groupe, de 7-8 adolescents, recule sur le trottoir. Tout le monde a ressenti un air apaisé. Mais que font-ils après ? Ils se jettent tous devant la voiture suivante en la tapant, la conductrice leur a souri et a fait un geste qui leur indique qu'ils peuvent passer. Ce qui m'a étonné, c'est qu'aucun d'entre eux n'a adressé de parole menaçante à ce monsieur qui les a rappelés à l'ordre, alors qu'il y a trois minutes chaque passant (qui d'ailleurs leur cédait timidement le passage) sur leur chemin était un conard. Nous avons bien vu que quand la parole tenue par celui qui se sent en droit de poser la limite vient faire barrage à la toute-puissance, cette parole continue à fonctionner, elle apaise. Mais est-ce que la société où chacun est égal à l'autre peut permettre qu'il y en ait Un dont la parole soit incontestable ? Est-ce que dans le dernier acte que ces adolescents aient mis à l'œuvre, l'agression de la voiture, nous ne pouvons pas apercevoir une mise à l'épreuve de la parole du monsieur par ces jeunes qui tentent d'incarner également cette figure et qui se livrent à la violence par la suite pour le démontrer ? La parole a été entendue mais elle a probablement été mise par la suite du côté de la rivalité, du côté de la loi du plus fort et non pas du côté de la loi universelle.

Interpeller les limites dans la réalité devient une voie pour retrouver les limites psychiques. Le discours libéral en refusant les différences, exclut l'axe vertical d'identification dont la pointe était l'Autre à la place d'exception. Se penser différent et en même temps vouloir ressembler à cet Autre qui est notre idéal inaccessible permet de vivre la différence sans sentiment d'exclusion. Quand la différence est niée, le sujet dans ce jeu n'a pas d'autre choix que passer par des identifications vectorisées par l'axe horizontal, celui du miroir ce qu'on voit très bien dans le cas de Lucas. Etre pareil aux autres devient le modèle

identificatoire dans notre société. Ce type d'identification n'exclut pas le possible collage au modèle identificatoire ou son abolition afin de pouvoir posséder entièrement sa place là où le sujet pense à avoir l'objet qui le satisferait. Cette identification appelée par Freud l'identification au Moi-Idéal, bien que sécurisante à un moment, crée un mode de vie où chacun se dispute le droit d'avoir l'objet car tous sont égaux. Si ce type d'identification n'est pas pacifié par l'identification à un Tiers Exclu alors la sécurité recherchée dans la ressemblance deviendra une guerre civile où l'agressivité visera à effacer l'autre pour que seul soi puisse jouir de l'objet.

La figure de l'Autre est celle qui supporte le manque du sujet, c'est la figure où le sujet peut inscrire son désir et qui est née de la non-équivalence de ce qui est demandé à l'Autre et ce que l'Autre rend au sujet en tant que réponse. Notre société essaie de nous convaincre que le problème de l'insatisfaction provient non pas du manque existentiel mais plutôt des moyens techniques non-performants qu'on utilise pour fabriquer l'objet demandé.

La mise en avant de recherche d'équivalence entre la demande et la réponse met à mal l'existence même du parlêtre. « ...quand il y a l'équivalence, il n'y a pas de rapport » dit Lacan dans le Séminaire « Sinthome » (Lacan J., 1975, p.101). Il poursuit « Il n'y a pas d'équivalence, c'est la seule chose, c'est le seul réduit où se supporte ce qu'on appelle le rapport sexuel chez le parlêtre, l'être humain » (Ibid., p. 101). Cette non-équivalence ne peut être pensée qu'à partir du signifiant phallique. Le signifiant phallique émerge dans la psyché d'abord pour introduire la réponse au désir de la Mère qui vient pacifier la fonction du Père Imaginaire. Ce n'est que plus tard qu'il devient un pur signifiant.

Les fonctions du Père qui se mettent en scène dans les processus de subjectivation permettent au manque de prendre sa forme finale celle de l'objet perdu in-ex-istant et de concevoir les deux sexes dans la différence et la non-complémentarité. La soumission au Père Imaginaire, au Père Tout-Puissant au temps œdipien permet par la suite au sujet de

reconnaître le manque par la suite. Le sujet reconnaît la perte de l'objet et l'Autre lui permet de supporter ce manque en le signifiant. La défaillance du Père Imaginaire rend la perte de l'objet *a* impossible car pour être perdu le trou creusé par l'angoisse de mort doit être d'abord recouvert par le signifiant phallique. Celui-ci, suite à la symbolisation ultérieure, se transformera en l'*i'(a)* où le *a* n'est rien d'autre que l'objet perdu du désir. Quand le désir de l'Autre Maternel ne peut pas être métamorphosé par la figure de l'Autre Paternel, la voie du sujet désirant devient difficile à prendre. La forclusion du Nom-du-Père fait émerger l'objet dans le Réel et le sujet tente de toute sa force de maintenir cet objet à distance en en payant le prix fort.

Les trois cas cliniques présentés dans cette thèse rendent compte des moyens que le sujet peut mettre en œuvre en se défendant de la castration. Lucas et Alexey illustrent les processus où la question de la castration s'amorcent mais étant encadrés par la société qui redouble la mère (Lebrun J-P., 2004) n'arrivent pas soit à être opérants soit à se terminer. Andrey raconte l'histoire d'une forclusion du Nom-Du-Père qui dépend moins du discours ambiant car elle concerne les relations non-rompues d'avec la mère ce qui empêche le sujet de devenir un sujet du lien social au-delà du couple mère-enfant.

Il nous reste à comprendre ce qui se passe avec le sujet quand c'est le Père Réel qui fait défaut. A l'heure actuelle nous sommes devant une question à laquelle nous devons répondre dans une autre recherche où la méthodologie permettra de l'investiguer.

3.4. Les impasses adolescentes comme tentative de construction subjective

La clinique adolescente telle qu'elle est apparue dans notre recherche montre que Lucas et Alexey se trouvent en difficulté quant à leur processus de subjectivation. Tous les deux, enfants pubères, montrent bien qu'ils ne veulent pas mettre fins à cette *enfance*. Nous avons l'impression que la voie de Lucas est une voie sans issue, celle d'Alexey un tunnel où la sortie n'est pas encore aperçue. Ils ont des raisons différentes de ne pas vouloir devenir adulte mais ils se rejoignent dans l'absence d'envie de grandir et de changer. « Je suis bien comme ça » ils nous font entendre leur leitmotiv. Ce qui est remarquable c'est qu'aucun des treize adolescents, que nous avons vus lors de notre étape clinique, ne nous avait parlé de grands rêves. Des rêves auxquels on tient mais qui resteront impossible à atteindre dans la réalité. Des rêves qui auraient joué le rôle d'idéal. « Ce n'est pas qu'il n'y ait plus d'idéal, c'est que l'idéal nouveau consiste à pouvoir se passer d'idéal, à être seulement conforme et transparent à l'égard de son propre fonctionnement » (Lebrun J-P., 2004, p.152). Nous avons bien entendu cette position chez les adolescents que nous avons rencontrés. Ils étaient tous « bien comme ça » au point que les adolescents français ne dessinent que rarement leur famille future où ils prendraient des rôles d'adultes, un époux ou une épouse, entourés des enfants¹⁰⁷. Nous avons bien entendu leur préférence de cette position d'enfant-ado qui leur évite de faire face à la castration symbolique. En même temps cette position pose une difficulté quand le Réel commence à questionner le corps adolescent. Où aller ? Où chercher la réponse à la quête de limite à la jouissance qui interpelle dans la chaire ?

La société libérale n'est pas de grande aide dans cette quête. En imposant l'impératif de jouir sans entraves et en rabattant la loi symbolique à une clause contractuelle (Lesourd S.,

¹⁰⁷ On trouve la représentation d'une future famille (le sujet accompagné d'un époux / une épouse) deux fois plus souvent chez les adolescents russes comparés aux adolescents français (sur le dessin de la famille de rêve) : 14,7% chez les russes contre 7, 1% chez les français.

2007b) elle n'offre guère de repères stables auxquels l'adolescent pourrait arrimer sa quête ou contre lesquels il pourrait se révolter pour changer le monde afin qu'il soit meilleur. Au contraire, il semble que les changements véhiculent un sentiment d'angoisse. « Ne changez rien, on n'a déjà rien de stable, on n'a rien qui nous garantissent la stabilité de l'ordre du monde, nous n'avons pas besoin de conflit car il peut être mortifère ou au moins insupportable », voilà ce que nous avons pu entendre chez Lucas et Alexey. On aurait tort de dire qu'ils ne sont pas des sujets désirants. Nous avons bien vu que leur rapport à la jouissance est régi par le discours ambiant mais chacun fait une résistance à ce discours. « Vous me dites qu'il n'y a pas de limite je vais vous en trouver au moins une ! » Il semble que leurs difficultés dans le passage adolescent nous renvoient à cela. Face à un système social qui fonctionne comme une mère, un système qui permet l'intervention du père de la réalité mais laisse l'enfant garder sa toute-puissance, Lucas et Alexey ont réussi à questionner le désir. Le chemin de Lucas semble plus difficile car sa famille ne lui offre pas, non plus, des repères qui tiennent. Nous voyons bien que « le glissement de l'autorité paternelle à l'autorité parentale [qui] va de pair avec une conception de la société où les liens ne sont plus institutionnels et contraignants mais tous seulement librement consentis » (Lebrun J-P., 2004, p.145) véhicule le fait que l'autorité parentale ne parle plus de différence des sexes. Comment alors la concevoir au-delà de l'identification au semblable? Nous avons l'impression que, dans le processus de la sexualité adolescente, il y a un passage de la différence des sexes à la recherche de la « mêmété ».

Alexey dont la famille ressemble à bien des égards à une famille traditionnelle russe avec les places bien définies semble avoir réussi à jouer le premier tour de l'Œdipe. Si on revient à notre tableau qui résume les processus adolescents il nous semble que les deux adolescents sont dans la période du temps pour comprendre. La trajectoire de Lucas tend plus vers le cercle des troubles narcissiques alors qu'Alexey semble choisir un chemin

d'obsessionnalisation. Mais pourra-t-il effectuer la perte de l'objet *a* ? La question reste ouverte.

Les adultes dont l'idéal se trouve dans l'infantile, la place centrale que l'enfant occupe dans la famille moderne, le discours qui nous impose le mode de vie où tout devient l'objet de consommation... Est-ce qu'il reste encore une place à une transmission du désir de grandir, de devenir adulte, à une transmission des grands rêves qui par leur impossible réalisation maintenaient le désir d'aller plus loin que mon petit monde narcissique ? Ne sommes-nous pas éventuellement face à une mutation de la société où l'on transmet aux enfants non pas l'idéal de «devoir être » mais plutôt l'obligation de jouir sans entraves en maintenant ainsi un rapport duel en miroir entre les membres de la société. Dans cette société où tous sont en concurrence permanente pour avoir plus de jouissance et où l'Autre, le Tiers qui limite la jouissance de l'enfant et celle de la mère ne trouve plus de place. Est-ce qu'on pourrait voir dans les dessins recueillis dans cette recherche un message qui nous est adressé ? Un message qui nous signale de la nécessité structurale de la présence d'une figure forte qui intervient du côté de l'altérité et non pas de la non-différence et qui nous aurait soulagé de l'angoisse de disparaître dans l'appel de la jouissance qui efface toute différence entre le sujet et l'objet et qui ainsi vise la disparition des deux?

Les impasses dans les processus de subjectivation que l'on observe chez le sujet adolescent semblent venir en réponse à cette logique que le discours actuel prône. Les adolescents cherchent un compromis qui n'est plus un compromis entre le désir et les interdits mais entre l'obligation de jouir et la nécessité psychique d'introduire une limite pour devenir le sujet désirant. Il nous semble que ne pas accepter la castration mais faire un barrage à la jouissance devient une tâche centrale, bien que difficile, que le sujet adolescent tente d'accomplir.

3.5. Le sujet adolescent contemporain : un romantique postmoderne ?

Nous vous proposons dans la conclusion de réfléchir sur le sujet adolescent contemporain tel qu'il est apparu et a été parlé dans ce travail de thèse.

La recherche effectuée nous amène d'une part à réfléchir sur les possibilités du sujet adolescent de devenir adulte dans une société envahie « par le maternel » (Dufour V., 2002, p. 50) et d'autre part à comprendre quels étaient les processus qui ont œuvré à l'apparition de ce sujet postmoderne.

En suivant les travaux de D-R. Dufour nous avons pu apercevoir qu'il peut y avoir un lien entre l'époque du Romantisme et l'état d'esprit des adolescents contemporains. Dany-Robert Dufour en caractérisant le Romantisme a écrit : « L'essence du romantisme, c'est en effet le refus des limites... au sens d'un transport vers un infini et un invisible terrestre ». (Dufour D-R., 2005, p. 222). Il nous semble que notre époque peut être également caractérisée par le refus des limites et une profonde mélancolisation ce qui créerait alors un lien entre le sujet romantique et le sujet postmoderne.

3.5.1. Le romantisme postmoderne comme mode d'existence de l'adolescent contemporain

Nos observations cliniques dressent un tableau du sujet qui n'exprime plus sa souffrance comme à l'époque freudienne. Nous voyons le sujet postmoderne qui, pris dans le fantasme de la toute-puissance infantile, se présente comme un sujet autonome qui se veut sans idéaux et également sans lien. Il est au centre du monde et ne tolère que peu la frustration sur le chemin de l'appropriation de l'objet qu'il pense être l'objet de complétude.

« Heureusement » pour lui, le monde lui répond avec des objets-marchandises. Michel Aglietta a dit :

« L'absence de modèle normatif fait cruellement défaut à de nombreux adolescents pour servir de référence claire et pour intégrer les composantes conflictuelles de leurs désirs vis-à-vis d'un environnement social qui se complique beaucoup. Les impératifs contradictoires se durcissent avec les facteurs de crises. Les sollicitations du mode de consommation sont gravement perturbatrices en incitant, au nom de la modernité, à prendre la jeunesse pour modèle.

L'imitation des jeunes par les adultes prive les premiers de la différence qui leur est indispensable pour maîtriser le bouillonnement des attractions et répulsions qu'ils ressentent. Dans les familles à la cohésion affaiblie, le respect et la confiance disparaissent. Or ce sont les ingrédients de l'identification à des modèles stables pour former la personnalité. Ces points d'appui, de nombreux jeunes ne les trouvent plus non plus dans leur environnement social plus large. Encensés et séduits en tant que consommateurs, ils sont souvent méprisés et rejetés à l'avance en tant que producteurs. » (Cit. par Rihoux J., 2011).

Les jeunes sont errants et ils rencontrent la solitude sans être toujours capables d'être seuls en présence de l'Autre¹⁰⁸. Nous observons également le phénomène de la mélancolisation du sujet contemporain¹⁰⁹.

V. Hugo a dit que « le Romantisme c'est le libéralisme dans la littérature » (cit. par <http://www.site-magister.com/romantis.htm>). Nous supposons que le Romantisme peut être à l'origine du sujet postmoderne. Nous supposons que ce tournant dans l'esprit occidental que marque l'époque du Romantisme a pour conséquence la naissance du sujet adolescent contemporain dont la structure ne prend ni la voie d'une névrose freudienne, ni de la perversion, ni de la psychose. Nous pensons que dans ce non-choix de structure, le terme de

¹⁰⁸ cf. par exemple Dupont S., Lachance J., 2007

¹⁰⁹ cf. par exemple, Douville O., 2001, Lesourd S., 2007a, Morhain Y., 2010

S. Lesourd « a-structure » nous semble être bien approprié. Il faut essayer d'entendre le « non » que le sujet dit à la jouissance dans ce monde des égaux.

3.5.2. Romantisme. Définition et idées fondamentales

Le romantisme en tant que mouvement littéraire apparaît aux XVIII-XIX siècle. Ce mouvement met au centre la singularité et l'originalité de chaque personne. Le point de repère qui était jusque- là extérieur au sujet glisse progressivement à l'intérieur de lui-même. « Ce n'est plus dans le social que s'exprime la quête d'idéal du sujet en adolescence, mais sa révolte devient un pur fait subjectif, une propriété personnelle qui ne réfère qu'à elle-même et à l'intériorité subjective. Les rêveries du promeneur solitaire de Lamartine, comme la naissance du jeune Werther de Goethe, signent cette entrée de la passion adolescente dans cette nouvelle personnalisation de l'idéalité qui comme les autres sera instrumentalisée pour devenir la norme, le nouveau dieu du XXe siècle finissant : l'autonomie libérale » (Lesourd S., 2008, p. 9).

Le romantisme en promouvant l'imagination et la sensibilité en tant que deux qualités les plus importantes dans l'appréhension du monde fait de l'individu le centre des références. « Le monde animé ou incarné est suspendu à des chaînes que mon esprit gouverne » écrit Tieck (cit. par Hatem J., 2008, p. 105). Ainsi « l'individu devenait celui dont les actes pouvaient définir les valeurs sociales » (Dmitrieva A., 1980, p.13¹¹⁰). On note également une position « égocentrique » de l'héros romantique (Ibid., p.13) qui rompt avec la position du héros de Polis grec. « Seulement l'individu nous intéresse d'où tout ce qui est classique n'est pas individuel ». (Novalis, in Dmitrieva A., 1980, p.95). Novalis postule que le monde du future sera le chaos, mais un chaos raisonnable : pénétré en lui-même, demeurant et à l'intérieur comme à l'extérieur de lui-même. Le monde change alors de visage en passant du

¹¹⁰ Les citations de cet ouvrage sont traduites par moi-même

monde ordonné par une figure Tiers, extérieur à la réalité du monde où le Je individuel peut devenir la référence. Les romantiques ont bien pressenti que cette position engendre la solitude.

*Le ciel m'a confié ton cœur.
Quand tu seras dans la douleur,
Viens à moi sans inquiétude,
Je te suivrai sur le chemin ;
Mais je ne puis toucher ta main
Ami, je suis la solitude.*

Alfred de Musset – La Nuit de décembre – Novembre 1835

La solitude qui bascule vite dans le sentiment d'abandon et d'errance. Le romantisme cherche ses idéaux dans le Moyen Âge. Le chevalier seul, toujours en route, en quête de La Dame devient le héros romantique. Le regard se tourne vers la nature et vers les légendes et les contes païens.

Coupés des valeurs des générations précédentes suite à la Révolution de 1789, les jeunes du XIXème siècle sont marqués par la mélancolie (Löwy M., Sayre R., 1992) dans le désespoir de retrouver la vérité sur Terre. Cette mélancolie était une sorte de réponse révoltante contre l'esprit des Lumières qui avait conduit avec un grand enthousiasme la société vers la terreur de la Révolution française. La raison s'est montrée maléfique. Il fallait alors privilégier les sentiments. Mais des sentiments qui se tournent à l'intérieur du sujet en recherche nostalgique des idéaux perdus.

*Rocs de la Frazona, cirque du Marboré,
Cascades qui tombent des neiges entraînées,
Sources, gaves, ruisseaux, torrents des Pyrénées ;
Monts gelés et fleuris, trône des deux saisons,
Dont le front est de glace et le pied de gazons !
C'est là qu'il faut s'asseoir, c'est là qu'il faut entendre
Les airs lointains d'un cor mélancolique et tendre.*

Alfred de Vigny – Poèmes antiques et modernes – 1837

Les tourments romantiques joliment décrits par de nombreux poètes de l'époque ne trouvent d'autre issue qu'une tragique solitude. Les relations amoureuses sont conçues par les romantiques comme un état d'une fusion passionnelle et spirituelle donc non marquées par la castration. Mais, comme toute fusion, cette conception de l'amour était angoissante ce qui se traduisait souvent dans les écrits romantiques par la mort du ou des protagonistes. Quand ce n'était pas le cas, la passion était maîtrisée par les frontières infranchissables du lien impossible qui renvoyait au triomphe mélancolique.

Le rapport au temps est également intéressant chez les romantiques. Le temps est représenté non pas comme l'infini mais pris plutôt du côté de son atemporalité. Le temps n'est plus pris dans le sens linéaire qui permet le progrès ou bien l'évolution de l'homme. L'évolution de l'homme se voit non plus du côté du développement mais du côté des métamorphoses qui ne subissent pas un ordre logique mais surviennent de manière contingente. Le temps en tant que limite temporelle perd alors de son importance.

« Aïmons donc, aïmons donc ! de l'heure fugitive,

Hâtons-nous, jouissons !

L'homme n'a point de port, le temps n'a point de rive;

Il coule, et nous passons ! »

Alphonse de Lamartine – Le lac – Méditations poétiques, 1820

L'existence du sujet romantique est marquée par le *Weltschmerz*, la tristesse du monde. Le sujet romantique est représenté tantôt comme un sujet du *Sturm* et *Drang* révolté contre la société d'esprit moralisant des Lumières tantôt comme un sujet mélancolique qui dans son errance passionnelle ne trouve d'autre issue que celle du suicide, tel Werther chez Goethe. Ellenberger H.F. décrit le héros romantique comme « jamais en repos, errant sans but, menant une vie vagabonde qui finit par l'amener au bord de l'effondrement » (Ellenberger H.F., 1970, p. 232). Il poursuit « Bien des romantiques étaient effectivement perpétuellement

agités, incapables de se discipliner, gaspillant leur dons en improvisations et en conversations et ne laissant que des œuvres inachevées » (Ibid., p. 232).¹¹¹

En nous référant à notre culture d'origine russe nous ne pouvons pas nous empêcher de parler d'un héros qui dresse pour nous un portrait très représentatif du héros romantique. M. Lermontov dans son roman «Un héros de notre temps » publié en 1840 raconte l'histoire d'un jeune homme, Pétchorine, dont le caractère est fortement marqué par l'esprit du XIXème siècle. Toujours seul et sans amis. Suite à un duel il purge une peine dans un bataillon basé dans le Caucase lors d'une des nombreuses guerres menée par la Russie dans cette région. Il ressort de sa personnalité un dégoût profond pour cette vie. Sa vie amoureuse est passionnelle en début de relation mais une fois « l'objet » usé il sera rejeté (cf. chapitre « Bèla »). Nous ne pouvons pas dire que c'est un homme sans valeur. Cependant le lecteur se rend assez rapidement compte que c'est un homme qui s'est créé ses valeurs à lui et quand cela coïncide avec les valeurs des autres tant mieux mais quand ses valeurs contrent les valeurs de la société tant pis... pour la société. Pétchorine s'ennuie à vivre. Toutes les relations qu'il noue visent à le distraire et rien de plus. La vie des autres n'est guère plus précieuse que la sienne. Nous avons l'impression d'être devant un jeune homme désabusé, égocentrique, qui traîne dans la vie sans avoir d'idéaux particuliers. A la fin du roman nous restons perplexes. Nous ne pouvons ni aimer ce personnage ni l'estimer comme un personnage complètement négatif. Lermontov a écrit que « le héros de notre temps, chers messieurs, est en effet un portrait, mais pas celui d'un seul homme: c'est un portrait composé des vices de toute une génération, dans leur plein épanouissement ».

Néanmoins le Romantisme de XIXème siècle en créant un nouveau sujet était loin de rompre avec le Grand Récit que Dany-Robert Dufour considère comme principe organisateur de tiercité.

¹¹¹ Une remarque intéressante à faire ici : Ellenberger voit dans la philosophie romantique une des sources de la psychologie dynamique.

Sans rentrer dans l'analyse détaillée du Romantisme du XIX siècle car cela fera éventuellement l'objet d'un travail à venir marquons deux différences qui nous semblent importantes.

Les romantiques reconnaissaient la nécessité de la religion. « La religion est la base de l'existence humaine » (Schlegel, cit. par Dmitrieva A., 1980, p. 129) même si cette dernière glissait dans le domaine d'une affaire individuelle. Ils accordaient une importance considérable à la présence de la mort dans la vie même s'ils idéalisaient cette dernière en en faisant la limite à la jouissance souffrante : la mort – c'est la vie après la mort (Novalis). Les romantiques préservaient la dimension symbolique comme celle où la plainte du sujet était renvoyée. Enfin, pour les romantiques il était impossible de concevoir un objet qui rende l'homme heureux aujourd'hui et maintenant. Nous pouvons même dire que le Romantisme prône le bonheur dans la souffrance¹¹². Il montre que l'homme libéré ne trouve pas non plus l'état de bien être absolu car la vérité reste inaccessible, inexprimable dans le langage. L'homme reste arrimé dans le langage d'où la recherche de vérité autre que les écrits encyclopédiques des Lumières. La nature, la musique, l'histoire, la mythologie propre à chaque nation européenne servent de sources pour la compréhension de l'âme humaine. Le langage, inséparable de l'esprit dans la philosophie de F.Schlegel, était cette personnalité « collective » qui organisait les nations. L'Idéal du Moi restait au centre des processus identificatoires donc, pouvait-on dire. Les idéaux de cette époque ne vauquaient pas à leur place symbolique et renvoyaient à l'impossible complétude. L'homme était venu au centre du monde mais le Dieu ne s'absentait pas encore. L'art romantique devenait ce langage qui permet à l'individu de parler au Dieu. « L'art devait nous rassurer dans la réalité absolue de l'Existence Suprême » disait Schelling (cit. par Missurov N.N., 2009, p.140), et Novalis le rejoignait « Nous ne voyons pas de Dieu mais nous remarquons sans cesse sa présence dans

¹¹² Ce qui renvoie tout de même à la jouissance mais différemment qu'à l'époque actuelle.

toute création humaine » (Ibid., p. 141) L'homme « idéal » romantique est caractérisé « par une extrême sensibilité lui permettant de « sympathiser » avec la Nature et avec les autres hommes, une grande richesse de vie intérieure, sa foi dans la valeur de l'inspiration, de l'intuition et de la spontanéité, ainsi que l'importance attribuée à la vie émotionnelle » (Ellenberger H.F., 1970, p.233.) L'homme romantique est un individu certes mais pas sans lien, il n'est point le sujet autodéterminé encore moins par un objet quelconque.

3.5.3. Le romantisme postmoderne une tentative de définition.

Il peut paraître étrange de qualifier notre époque d'une époque romantique. Pourtant l'homme en tant que référence, l'idéal romantique, est bien présent dans le discours social. Or, ce romantisme a un autre visage parce que sorti des rêveries du XIXème il rentre dans l'agir postmoderne du XXIème siècle. Il semble que l'impératif du romantisme allemand « L'esprit de l'Homme définit les lois à tout ce qui existe » (Schelling F., cit. par. Missurov N.N., 2009, p. 142) ait trouvé son expression ultime puisque le discours actuel fait en sorte que l'activité imaginaire s'exprime au niveau de réalité. Chacun devient son maître, un élément autonome dans une société où, pour définir le droit de chacun et les possibilités de réalisation du désir, nous devons discuter entre nous. La limite de la réalisation du désir ne renvoie plus à une loi universelle mais doit chaque fois être définie/redéfinie entre les membres qui se trouvent à devoir partager quelque chose ou collaborer ensemble. La parole seule ne rassure plus, il faut maintenant laisser une trace dans la réalité, c'est cette signature apposée au bas d'un document qu'on signe avant de faire quelque choses ensemble. La contractualisation des limites en descendant du niveau symbolique devient dépendante de la volonté des partenaires car il revient aussi à leur gré de rompre le contrat. Le phénomène du PACS en est témoin. La vie en couple doit paraître comme celle d'un couple marié sauf que pour mettre fin à ce contrat je n'ai plus besoin du tiers, d'une instance tierce, il me suffit

d'envoyer une lettre avec un accusé de réception pour que mes engagements auprès la personne arrivent à leur terme « officiel ». Le désir ne trouve plus des limites qui viennent de l'extérieur mais ses limites se négocient entre nous. Ainsi la culture perd de son importance dans la régulation de la réalisation de la jouissance. S. Lesourd l'avait déjà remarqué en disant que « la voie sociale ouverte est alors celle de la guerre de tous contre tous ou de la dictature de quelques-uns sur tous. C'est au fond ce que prône le libéralisme, la jouissance de quelques-uns au détriment des autres, et seule une éthique du désir, c'est-à-dire une éthique du manque et de la non-réalisation désirante totale peut venir faire obstacle à la sauvagerie libérale. Éthique du manque qui ne se soutient que du bien-dire, c'est-à-dire d'une parole qui engage le sujet dans son dire et dans son acte, dans une reconnaissance de l'autre dans son désir et dans son acte » (Lesourd S., 2008, p.20.)

L'époque postmoderne a rabattu l'Universum romantique à l'Univers étudié par la science, « le *Künstlerliebe* aux relations sexuelles dévoilées » (Botnikova A. B., 2005). Hassan en caractérisant le postmodernisme insiste sur le fait que le postmodernisme qui est propre à notre époque est « androgyne », il renvoie non pas au symptôme mais au désir, il est indéterminé, anarchique, métonymique et immanent (Hassan I., 1993) Selon Hassan les hommes postmodernes peuvent être déterminés comme « homo pictor ou homo significans créatures gnostiques constituant eux-mêmes, et déterminant leur univers par des symboles de leur propre fabrication » (Ibid., p.7).

En même temps sur le fond de cette tendance qui nous ramène à se penser en fonction de ce que l'autre nous renvoie en tant que miroir, le sujet postmoderne n'est pas un sujet mort. La réalisation de la jouissance promise par le discours des technosciences trompe l'être humain. Pris dans la consommation des objets, de l'art et de l'autre le sujet n'évite pas la rencontre avec l'angoisse et l'impossible réalisation de la jouissance. La toute-puissance illusoire et son envers, la profonde dépendance de l'objet que représente notre mode de vie

aujourd'hui avec l'enfant-roi en tête de la famille, met le sujet de l'inconscient à un autre type d'épreuve par la réalité. De cette épreuve sort un homme marqué par la « fatigue d'être soi » (Ehrenberg A., 2000), la solitude, l'impossibilité de créer des relations amoureuses¹¹³ qui durent au-delà de la découverte de l'imperfection de l'autre ou de soi-même et de l'insatisfaction. Errant il se cherche dans des petits groupes qui misent sur l'identique pour retrouver une identité. Il croit en l'impératif qu'il faut atteindre le niveau ultime de réalisation de soi-même et pour cela il faut être dans l'agir. Nous supposons que le sujet contemporain, imprégné par des traits du héros romantique et dont les repères descendent de l'imaginaire individuel du romantisme jusque dans l'agir individualiste postmoderne, reste toujours un sujet marqué par le désir. Ce désir trouve son expression particulière propre à notre époque marchande où du fait de la proposition de jouir sans entrave on suppose que l'autre peut être objet de notre jouissance et par la suite logique on craint d'être l'objet de la jouissance de l'autre en l'absence de l'Autre qui pourrait faire limite à la jouissance des deux.

Si nous tentons de faire lien entre l'époque actuelle et le temps du Romantisme nous le faisons surtout dans l'objectif de comprendre comment cet interchangeable, ce qui reste dans le sujet, peut être métamorphosé par la société marchande.

L'homme a toujours cherché à comprendre d'où il vient. P.Quignard remarque que nous venons d'une scène où nous n'étions pas. Pour cela « on invente des pères, c'est-à-dire des histoires, afin de donner sens à l'aléa d'une saillie qu'aucun de nous [...] ne peut voir » (Quignard P., 1994, p.11). En faisant de l'individu coupé des liens le lieu des références, l'époque postmoderne semble oublier qu'au niveau psychique l'homme ne peut se penser qu'à partir du lieu de l'Autre, à partir du manque qu'il re-père dans l'Autre. Les pathologies adolescentes reflètent la souffrance engendrée par ce paradoxe de l'absence de l'Autre dans le

¹¹³ Il est intéressant de lire un des derniers travaux de Philip Zimbardo (Zimbardo Ph., Duncan N, 2012). Sans faire la référence à la psychanalyse, vu la distance qui sépare son champ de recherche de la nôtre, il s'inquiète de l'incapacité des jeunes hommes de créer des relations amoureuses, de parler aux jeunes filles. Il voit comme cause l'addiction des jeunes aux jeux-vidéos et la présence massive des sites porno accessibles à tous.

discours social et sa nécessité psychique pour la construction du sujet. Cette souffrance s'exprime à travers « la toute-puissance dans la satisfaction, l'opposition à toute figure de l'autre qui vient poser des limites, la dévalorisation personnelle quand la satisfaction n'est pas au rendez-vous » (Lesourd S., 2008, p.20). Ces formes ont été déjà connues au temps du Romantisme sauf que leur sens change en glissant dans la réalisation en acte de la satisfaction qui était plus supposée au niveau imaginaire par les romantiques.

Dans notre travail de thèse nous en sommes arrivés à penser que l'adolescence contemporaine peut être décrite comme une époque du romantisme postmoderne. Nous voyons dans les résultats de notre travail de recherche que l'absence de repères stables que notre société prône afin de mener jusqu'au bout sa politique marchande crée des difficultés particulières dans le passage adolescent. Les pathologies adolescentes en témoignent également. En prônant la logique de fonctionnement propre au Moi-Idéal le discours ambiant se montre impuissant à abolir la nécessité de la construction du pôle de l'Idéal du Moi pour le sujet désirant dont les résultats statistiques et cliniques semblent parler. Suspendu entre la tromperie de la toute-puissance infantile et le leurre de la promesse œdipienne le sujet adolescent erre en cherchant une place. Une place où il sera reconnu comme quelqu'un d'autre qu'un consommateur d'objet ou bien l'objet de consommation dans la société des frères.

Nous terminerons notre travail par une discussion sur la structure du sujet car nous supposons qu'il est difficile pour les adolescents contemporains d'exprimer leur rapport au désir par un mode névrotique mais que le sujet désirant résiste aux changements sociaux qui visent à abolir le manque structural.

CONCLUSION

Le sujet aujourd'hui se trouve confronté à une difficulté qui n'existait pas auparavant, à l'époque où le discours dominant créait et maintenait « tout naturellement » une place d'exception à laquelle on pouvait se référer. Aujourd'hui le problème pour le sujet consiste plutôt à se créer une place de référence, à faire rentrer le Père Fort sur le piédestal, occupé par l'enfant malgré lui. Cette « impuissance » du Père Imaginaire au temps Œdipien entrave visiblement la suite de la construction logique du sujet puisqu'elle rend l'opération de la perte de l'objet *a* impossible.

La perte de l'objet *a* œuvre à la névrotisation du sujet. Qu'arrive-t-il avec la structure quand l'objet *a* demeure impossible ?

Nous avons vu que le cas de Lucas ne peut pas être compris comme une structure. D'autres entretiens avec des adolescents nous ont fait également remarquer une position qui n'est pas à la frontière entre deux structures mais donne l'impression d'un sujet dans le « no men's land ». Un sujet qui est préoccupé par « des fantaisies de succès sans limite de pouvoir, d'éclat, de beauté ou d'amour idéal » (Israël L., 2010, p.206). Il est clair pour nous que l'Œdipe dans les conditions actuelles ne perd guère de son importance et de son rôle prépondérant quant au devenir sujet. Nous pensons que le discours libéral ne peut pas abolir les processus de subjectivation dont le passage œdipien reste un moment crucial mais par contre il ne laisse que peu de place à la plainte de type hystérique. Ce que peut faire le discours actuel c'est d'y introduire des difficultés particulières, propre à notre époque où le sujet devra se débrouiller tout seul pour mettre en place la figure de l'Autre qui l'introduira au « Au moins Un » et au « Pas tout(e) ». La société libérale essaie d'effacer les différences générationnelles et de sexes, les différences constitutives pour le sujet. Le sujet y résiste, il se

révolte pour montrer qu'il a droit à son existence en tant qu'être humain et non pas en tant qu'un sujet-objet de consommation.

Les adolescents que nous avons rencontrés lors du travail de cette thèse ne nous ont pas parus épargnés de la question de la sexualité. Ils ont montré qu'à l'heure actuelle leur questionnement est formulé d'une autre manière que chez les jeunes hystériques freudiennes. Ils ne posent pas tant de question du comment avoir accès au plaisir mais plutôt du comment résister à la séduction maternelle qui relève du discours ambiant. Dans la marchandisation de tout et le gouffre des objets « prometteurs du bonheur » il devient difficile de sortir de l'objectivation pour construire son sujet. Si on dit au sujet que ses actes définissent qui il est, si on lui dit que c'est en fonction de l'objet qu'il consomme qu'on peut comprendre son être, il n'y a plus alors de place à ce qui peut lui manquer en tant que sujet. Agir, montrer, consommer sans fin, être sans défaut, telle est l'exigence de notre société d'aujourd'hui aux images parfaites. L'image parfaite ne donne plus d'occasion au sujet de chercher « une autre image derrière tout ce qu'il voit » (Quignard P., 1994, p. 10), une image qui renvoie à ce qui était perdu. « Nous voyons toujours quelque chose de perdu qui donne sens à ce qui demeure » (Quignard P., 1994, p. 353). Alors, l'image parfaite est une image qui ne manque de rien. Il est demandé alors à l'individu de se rendre conforme à l'image parfaite. C'est une demande qui par son essence découvre les failles, les imperfections, le « dérisoire des objectifs de l'homme » (Israël L., 2010, p. 207). Nous pourrions même dire qu'il est demandé au sujet de ne rien perdre de son mode de vie infantile. Cela rend la retrouvaille de l'objet dont Freud a parlé impossible car il demeure non-perdu.

Ce qui est encore probablement à entendre dans nos résultats c'est également l'impossibilité pour certains des adolescents actuels d'aborder le conflit œdipien. Cette impossibilité semble être en lien avec la mise en avant du Moi-Idéal. La mise en avant du Moi-Idéal met le sujet dans une position précaire où l'élaboration de la position dépressive est

difficile, voire impossible. En même temps le nombre des dessins de la famille réelle où la figure du Père Potent est mise en avant ne témoigne-t-il pas de l'expression d'une nécessité psychique qui permet au sujet d'aborder la différence des sexes et des générations sans qu'il se sente menacé quant à son existence ? Ce qu'on peut entendre comme une nécessité structurale, avoir cet Autre qui permettra de découvrir le désir en voilant la jouissance qui émane de l'Autre Maternel. « Le désir ne peut qu'être arraché définitivement à tout l'objet de réalité, c'est-à-dire, le destin de la cause de désir ne peut être qu'inconnu » (Quignard P., 1994, p.3). En même temps l'objet *a* est toujours pressenti en tant qu'il est source de l'angoisse. La question de l'Œdipe adolescent c'est la question de revoilement du manque découvert dans le pubertaire. Ce revoilement ne peut se faire qu'une fois le manque reconnu et plus encore quand l'Autre devient également manquant, et alors imparfait. Cependant cet « imparfait » ne renvoie pas à l'impuissance du sujet mais à l'impossible retrouvaille, à l'impossible satisfaction, à la nécessité du Symbolique pour pouvoir se représenter la réalité. Le désir du sujet devient le désir de l'Autre ce qui le maintient à « l'ignorance de ce qu'il est » (Quignard P. 1994, p. 248).

Le sujet pris dans le discours des technosciences est un sujet errant devant les reflets qu'on lui envoie en prétendant faire de ce reflet la réponse parfaite à ce qu'est le sujet. Le sujet de la parole semble devenir le sujet du regard, le sujet parlé cède sa place au sujet regardé. Le risque est grand. Fasciné par le regard le sujet peut se faire absorber par le regard de l'autre en miroir. Le drame de Narcisse n'est pas un drame de l'amour de soi mais bien le drame du regard qui tue. Freud souligne la prépondérance du regard dans le fonctionnement narcissique car dans ce plaisir de regarder le corps propre se réfère « à un autre objet, même si c'est objet appartient au corps propre » (Freud, 1917, p.34).

Le mythe de Narcisse existe en trois versions (Quignard P., 1994). Les trois versions bien que différentes quant à leur début se termine par la mort de Narcisse qui voit son reflet

dans l'eau. Dans la première version, celle de Béotie, qui parle de l'amour malheureux d'Ameinias pour Narkissos qui l'amena à se suicider devant la porte du dernier, le suicide de Narkissos vient en guise de la vengeance des dieux. La version de Pausanias raconte l'histoire de la perte de sa sœur jumelle par Narcisse. Ne pouvant pas faire le deuil de celle-ci Narcisse se jeta dans l'eau afin de rejoindre l'image reflétée par le ruisseau, l'image où il avait retrouvé les traits de sa sœur et où il chercherait la consolation de sa souffrance provoquée par la perte de la jumelle.

La troisième version, celle d'Ovide, la plus connue, parle de Narcisse dont tous, les hommes et les femmes, tombaient amoureux, l'amour qu'il repoussait. Un jour la nymphe Echo tombe aussi amoureuse de lui et dans son désespoir d'être aimée elle se met à répéter tout ce que son bien aimé dit. Narcisse, stupéfait par la voix qui le poursuit, évoque la jouissance. Cédant à cet appel Echo se montre et s'approche de Narcisse qui la repousse. Envahie par la honte elle se précipite dans la forêt où elle disparaît en devenant la voix sans corps. Les êtres repoussés par Narcisse réclament la vengeance du ciel. Elle ne se fera pas attendre. Narcisse assoiffé par la course de chasse et par la chaleur se penche au-dessus d'un ruisseau pour boire de l'eau. Ce qu'il voit a un effet fascinant. Il tombe amoureux « d'une illusion sans corps » (Quignard P., 1994, p.278). Sidéré par les yeux qui le regardent et l'ensorcèlent il se jette dans l'eau. Ovide transmet le message que le regard à regard est mortifère car il dévoile ce qu'on ne peut pas regarder de face : l'objet perdu de la première satisfaction. *Quid videat, nescit ; sed quod videt uritur illo* (Ce qu'il voit, il l'ignore ; mais ce qu'il voit le consume) (cit. par Quignard P., 1994, p.278). Dans ce regard du regard, l'Autre archaïque ne sera pas caché par le *fascinus*, le phallus, et le sujet sera absorbé dans la jouissance mortifère. Narcisse « ignore qu'existe un *apotropaion*¹¹⁴ pour éviter le regard d'envie : le fascinus » (Ibid., p.280)

¹¹⁴ Un moyen pour se protéger contre les démons. <http://mirolshaz.info/apotropaion/>

La question du regard est différemment abordée dans d'autres mythes grecs. Œdipe s'arrache les yeux pour se punir de l'acte interdit. Tirésias est aveuglé pour la faute d'avoir connu les plaisirs des deux sexes. Ce qui est entendu dans ces mythes c'est que: soit le sujet paye avec ses yeux la faute d'avoir eu accès à la Chose et il continue à vivre, ou bien il sera arraché de lui-même dans la jouissance et disparaîtra en tant que sujet.

La question de l'adolescence porte sur « le rapport de l'adolescent à ce qu'il voit » dans le monde extérieur et dans « sa propre image » et sur « la manière dont il est lui-même selon lui vu, regardé » (Tresmontant T., 2005, p.18). Si cette question n'est pas soutenue par le lien à l'Autre qui se fonde sur la figure du Père Imaginaire au temps œdipien, l'adolescent ne pourra pas commencer de questionner la relation à l'Autre sexe. Ce questionnement ne peut pas avoir lieu avant que le sujet n'écarte le regard mortifère qu'il peut saisir dans le discours ambiant qui prône l'objectivation. Le Père Imaginaire transmet à l'enfant le moyen de représenter ce qui peut être la représentation de la jouissance sans que le sujet soit menacé par l'accès direct à celle-ci. Cette figure toute-puissante permet au sujet de supporter le manque. L'adolescence par le meurtre et la résurrection du Père, qui ne sera plus arrimé à une image concrète, donne lieu à la naissance du sujet qui accepte la castration, la perte sans en mourir. L'existence du sujet n'est possible qu'à travers la perte de l'objet de la jouissance. La perte dont le deuil sera le travail de l'après-coup adolescent permet au sujet d'accéder à la sexualité adulte et à la rencontre de l'Autre sexe. Comment peut-on aborder le conflit identificatoire et la perte quand l'Autre qui devait nous servir de repère et dont la panne est une des découvertes adolescentes n'a jamais connu son temps glorieux? La clinique actuelle montre que cette panne repousse ce temps logique dans les étapes antérieures où la construction de cette figure était la tâche du sujet.

Les temps logiques de la construction subjective ne sont pas obligatoirement liés aux âges chronologiques. Pour pouvoir sortir de l'adolescence il faut apprendre à se servir des

Noms-du-Père mais pour que le Père advienne à sa place il faut d'abord qu'il soit parlé par la mère. Peut-on alors croire que la société maternisante souhaiterait imposer sa logique de consommation, de jouir sans entrave comme la Loi unique qui ne tiendrait plus compte de la Loi du Manque et de la Castration? Dolto disait que la séparation vient aussi du désir de l'enfant de se séparer d'avec la mère. Peut-être que ce que les dessins et la parole des adolescents qu'on a entendu dans notre recherche montrent, c'est qu'il existe toujours ce désir de trouver le moyen de devenir sujet en se séparant de l'Autre maternel. Comme tout sujet ils font appelle à la figure du Père Imaginaire dont la création reste à leur charge car la société garde un silence prudent quant à cette affaire. La perte de l'objet *a* va être reportée alors pour plus tard, dans un autre âge chronologique... enfin peut-être.

Sujet tragique d'une société en panne.

Nous pouvons nous poser la question de savoir si la panne de l'adolescence dont les résultats de notre recherche témoignent ne peut pas être considérée comme une panne « classique » de cet âge. Cet âge a toujours été en panne, il s'est toujours déroulé sur le fond d'un processus douloureux d'une quête désespérée du paradis perdu dans toute époque depuis son apparition dans l'histoire. Il semble que la panne qu'on a pu observer dans nos rencontres avec les adolescents est plus compliquée. Elle témoigne à la fois du malaise de notre société mais aussi de la panne du sujet postmoderne.

L'éternisation de l'adolescence nous parle d'un phénomène qui est complexe car il touche autant le niveau subjectif que le niveau du lien social. Essayons de comprendre quelles sont les perspectives que nos résultats peuvent tracer.

Ce qui se passe aujourd'hui du côté du sujet a pour origine la question que tout adolescent de toute époque se pose et d'où toutes les autres questions vont découler :

comment rencontrer l'Autre sexe, comment vivre la sexualité d'un corps nouveau qui s'égalise avec ceux des parents, quelle place le sujet peut avoir dans la société. Ces questions sont toujours adressées à l'Autre. Qui incarne aujourd'hui cet Autre que l'adolescent d'aujourd'hui tente d'interroger ? Quelle place peut occuper dans la société celui qui répondra à l'adolescent en lui indiquant les modes « permis » de satisfaction. Là où les époques précédentes ont arboré un drapeau de religion ou d'idéologie, l'époque postmoderne essaye de mettre en place un objet marchand qui, par essence, va signifier le vide du Symbolique par lequel notre temps est marqué. Cette politique qui se base sur la logique du Marché que prône notre société amène le renversement de la perspective dans le devenir sujet. Ce n'est plus vers la sagesse au visage tenté de rides que l'humain se tourne mais vers la toute-puissance infantile qui fait tourner la machine du marché que l'homme contemporain va diriger ses pas. « Ce n'est pas le fœtus qui « explique » l'homme car le mode d'être spécifique de l'homme dans le monde se constitue justement dans la mesure où il ne jouit plus d'une existence fœtale » (Eliade M., 1969, p.47-48). Rentrer dans le monde des hommes signifie la perte de la jouissance illimitée. Grandir signifie accepter l'impossible satisfaction dans la réalité où l'autre semblable et le sujet lui-même sont tous les deux marqués par la castration en présence de l'Autre Symbolique. L'Autre Symbolique a pour fonction de servir de référence à tous les membres de la société. L'Autre symbolique, de par son absence dans la réalité, a le pouvoir de maintenir des interdits nécessaires à la vie ensemble qui ne viennent plus obligatoirement de l'extérieur. Ils sont intériorisés par le sujet et fonctionnent sans que la réalité fasse barrage à la réalisation fantasmatique. Le temps de l'adolescence est le temps pour comprendre comment devenir un *vrai homme*. A l'époque des sociétés archaïques ce savoir était transmis par les rites initiatiques qui signifiaient pour le sujet la séparation d'avec l'enfance et la rentrée dans le monde des adultes. Selon M. Eliade l'initiation « montre que le *vrai homme* n'est pas *donné*, n'est pas le résultat d'un processus naturel. Il est « fait » par les vieux maîtres, selon

les modèles révélés par les Etres divins et conservés dans les mythes... L'initiation peut se ramener à ceci : elle révèle à chaque nouvelle génération un monde ouvert vers le transhumain, un monde... « transcendantal » » (Ibid., p.190). Les vieux transmettaient aux jeunes la responsabilité d'être un homme de culture, rajoute M. Eliade. L'âge valorisé par des sociétés aux époques différentes pointait toujours pour les nouveaux venus la perspective rêvée. La figure idéalisée par le discours ambiant était toujours celle qui incarnée les valeurs de chaque société et qui était chargée de la transmission de la culture. S. Lesourd reprend cette « évolution » de la figure idéalisée dans l'histoire et montre bien que la figure du Sage, de celui qui s'adressait aux autres au nom de l'Autre absent dans la réalité et dont le message était métaphorisé, a été successivement remplacée par une figure du frère, du semblable qui répond à partir de son nom et dans la réalité (Lesourd S., 2007b). La différence entre ces deux figures est grande. Elle se traduit par le changement de statut du phallus qui était symbolique dans les sociétés où l'Autre était reconnu à sa place de celui qui fait loi. Dans la société actuelle, le phallus devient quelque chose de la réalité que la figure de l'autre semblable va tenter d'obtenir ou le devenir. Dans le lien social actuel il existe un phénomène de mise en avant du fait de la possession de phallus *dans la réalité*. Cela ne permet pas à la fonction phallique symbolique se mettre en place. Il s'agit du fait que pour que cette fonction puisse se mettre en place il faut un passage par le phallus imaginaire : on doit l'imaginer là où il n'est pas et imaginairement attribuer la possession de celui-ci à une personne dont l'imago sera pourvue de la puissance phallique (Père Imaginaire). La mise en place du phallus dans la réalité semble permettre de ne pas faire face à la castration. Peut-on dire que le sujet postmoderne n'a plus besoin d'élaborer son rapport à la castration ?

La question de la castration est laissée en suspens par le discours ambiant faute de ne pas perdre « your majesty the baby », l'emblème de consommation. Cela fait heurter le sujet adolescent à un silence quant à son devenir. Le mouvement psychique qui fait que le sujet va

vers les modèles identificatoires autres que ceux de sa famille pour trouver la réponse à l'impossible jouissance semble être renvoyé au sujet sous la forme de réponse dans la réalité. Du coup cela crée une croyance que ce qui manque au sujet peut être trouvé réellement. Cette réponse fait croire que, même si le travail psychique que chaque sujet entame reste inévitable, le sujet a droit d'agir dans la réalité. Ainsi nous sommes face à un phénomène du glissement du travail psychique du niveau du symbolique ou de l'imaginaire vers une réalisation en dehors de l'espace interne du sujet. Ainsi les limites entre le dedans et le dehors s'effacent. Cela ramène les sujets à réaliser leurs fantasmes dans la réalité. Cette réalisation fantasmatique, qui ressemble tant à une réalisation perverse, semble être plus du côté de la névrose car elle questionne les limites de la jouissance et vient témoigner du ratage de celle-ci pour le sujet désirant. Que ça se joue dans la réalité du corps et dans la réalité sociale parle plus du côté de l'expression que le sujet choisit pour être entendu. Le sujet à notre avis va toujours chercher la place pour le désir car l'homme comme le souligne M. Eliade « ...n'a pas cessé de rêver » (Ibid. p. 13). L'homme est de par sa nature manquant car il doit renoncer à la jouissance pleine pour devenir l'homme de la société. La société doit inscrire ce renoncement à la jouissance pour que le sujet puisse trouver des moyens à supporter le manque. Chaque société peut le faire d'une manière ou d'une autre. Par exemple, la promesse du paradis après la mort a été une des façons d'inscrire le manque. Cela n'exclut qu'une société puisse également prétendre effacer le manque et permettre au sujet la pleine réalisation de ses envies. Ce rapport que la société va instaurer vis-à-vis de l'inscription dans le lien social de l'impossible jouissance organisera différemment le devenir du sujet ainsi que les relations des individus entre eux. Cette inscription se repère dans le discours dominant dans le lien social. Ce discours a pour fonction de mettre en place une figure de pouvoir qui indique le mode de satisfaction possible. Ainsi chaque société va tenter de s'organiser en mettant en place une figure du pouvoir (Dufour D-R., 2003). La présence dans le discours de l'Autre Symbolique

fait logiquement de la figure du pouvoir de la réalité une figure marquée par la non-complétude. À l'inverse, l'absence dans le discours ambiant de l'Autre Symbolique permet aujourd'hui à celui qui accède au pouvoir de prendre la place de celui qui ne sera pas marqué par la castration, de l'Autre Total. L'Autre Total a une place particulière. De cette place la perspective de la dictature ou d'un régime totalitaire peut devenir réaliste. Tout régime totalitaire ne peut être que violent car il ne tolère pas la différence et tente d'effacer la singularité de chacun. Ce qui change dans notre ère postmoderne c'est le visage de la violence qu'un tel régime peut mettre en place.

C'est dans ce point que les processus adolescents viennent représenter la souffrance de notre temps. L'absence de conflit dans les tests projectifs, que nous avons repérée, reflète cette tendance de notre société de « réagir en douceur », d'interdire dans la réalité toute agressivité, toute présence d'un conflit ouvert. La vie psychique du sujet est par essence conflictuelle. Le conflit est engendré par l'articulation des relations entre la jouissance et son ratage que le sujet arrive à mettre en place. Par son discours, chaque société par son discours a essayé de donner un espace où ce conflit pouvait se jouer. Cet espace permettait la création d'une distinction symbolique entre le dedans et le dehors où les frontières étaient respectées sans qu'il y ait une barrière réelle¹¹⁵. En maintenant également la figure de l'Autre symbolique, de Tiers exclu, le discours des sociétés classiques maintenait hors l'atteinte réelle une figure qui pouvait être visée dans le mouvement conflictuel psychique. Une figure qui pouvait résister aux attaques agressives. Cela assurait la non-destruction du sujet et de l'Autre dans le conflit et en même temps menait au changement du rapport entre eux. Ce changement permettait au sujet de rencontrer la loi de la castration et de découvrir le plaisir sexuel sans

¹¹⁵ S. Lesourd donne souvent l'exemple du Lyon des années de son enfance où les portes des maisons restaient ouvertes et les lyonnais pouvaient faire leur trajet en enchaînant des passages par des cours intérieures sans avoir l'idée de pénétrer dans les appartements des autres. Il en était de même à Moscou, les portes d'immeuble ne se fermaient pas, il n'y avait même pas de serrure pour les portes d'entrée d'immeuble. Aujourd'hui dans les grandes villes non seulement les portes d'entrée sont fermées à clé mais d'autres systèmes de surveillance sont mis en place. Nous pouvons être sûrs que plus personne ne cache la clé de son appartement sous le paillason.

danger mortifère. Ainsi l'Autre donnait raison au conflit psychique et servait d'appui dans sa résolution. La violence que le sujet met en œuvre pouvait s'exprimer et être traduite dans ce qu'on peut appeler le symptôme. « ... le symptôme (à chercher du côté de la violence qui pousse à l'expression, du style donc, comme de ce dont le sujet souffre) est précisément ce qui assure à chacun qui cherche à se loger dans le monde, qu'il n'est pas réductible au symbolique, qu'il n'est pas fabriqué que de langage, et qu'il n'y est pas résorbable... le symptôme peut être la preuve douloureuse que le sujet, *réellement*, est ! » a écrit M-J. Sauret (Sauret M-J., 2009, p. 318). Aujourd'hui, le lien social en effaçant de son discours l'Autre et en introduisant l'objet – réponse parfaite au besoin du sujet-consommateur abolit la dimension même où ce conflit nécessaire à la subjectivation pourrait être joué. Il ne s'agit plus de répondre au désir du sujet ce qui entraîne le ratage et dans le langage et dans la réalité mais combler le besoin par un produit du marché ce qui vise la complétude « imposée » à l'individu. « Le lien social contemporain contribue donc à l'accouchement d'une nouvelle économie psychique caractérisée par l'effacement du symptôme et de toute trace de singularité au profit de l'image d'un individu satisfait, complété, au moins potentiellement, de sa jouissance » (Ibid., p.325). Cette violence du lien sociale se reflète dans le sujet adolescent par le sentiment violent de la haine. J. Baudrillard développe l'idée qu'il n'y a rien de nouveau dans le sentiment de haine dans notre société. Ce qui change dans la société postmoderne par rapport à d'autres sociétés où l'Autre avait une place d'un Tiers exclu dans le discours c'est l'objet que cette haine peut viser (Baudrillard J., 1994). J. Baudrillard considère notre époque encore plus violente en ce qui concerne l'existence du sujet que les époques précédentes. Il explique que cette violence est « ...la violence d'un système qui traque toute forme de négativité, de singularité, y compris cette forme ultime de singularité qu'est la mort elle-même - violence d'une société où nous sommes virtuellement interdits de conflit, interdits de mort - violence qui met fin en quelque sorte à la violence elle-même, et

qui travaille à mettre en place un monde affranchi de tout ordre naturel, que ce soit celui du corps, du sexe, de la naissance ou de la mort » (Baudrillard J., 2002). Même la jouissance se veut inoffensive si on pense à ces produits du marché comme la bière sans alcool, le Coca zéro, etc... Rien n'est plus sûr dans la vie que la mort. Pourtant « ce qui est mis en avant aujourd'hui ce n'est plus la mort comme point final de la vie mais une tentative d'effacer toute présence de celle-ci » (Lesourd S., 2011). Le vieillissement, signe du rapprochement de la mort ne doit plus être vu ou doit être bien caché¹¹⁶. Il est peut-être à entendre ici le rejet de ce qui ne peut pas être encore maîtrisé par la science voir le déni de la mort¹¹⁷. La science postmoderne prend place du pouvoir qu'on peut appeler suite à Foucault le « biopouvoir ».

Le biopouvoir ne connaît d'autres frontières que celles auxquelles le progrès des technosciences butte. Ainsi les frontières, comme des limites d'ailleurs, deviennent quelque chose qui est peu sûr pour l'individu car risquent de bouger du jour au lendemain. Cette instabilité des frontières participe, avançons cette hypothèse, au sentiment d'insécurité car leur changement est imprévisible et ne renvoie à aucune autre référence que celle des acquis réels de la technoscience. Cela touche le sujet à tous les niveaux : en commençant par l'absence des frontières entre les pays, qui ne vise à rien d'autre que de faciliter l'échange commercial, jusqu'aux difficultés d'établir les limites psychiques entre le dehors et le dedans. Le flou des frontières rend difficile le processus d'identification à l'Idéal du Moi car le sujet reste dépendant de l'autre qui participe, par sa présence dans le reflet qu'il offre au sujet, au maintien des frontières et de la possibilité de se reconnaître. Cependant cette reconnaissance

¹¹⁶ Souvenons-nous, par exemple, des publicités où les femmes 40 ans passés ont toujours des visages angéliques de filles de 25 ans. Pensons également à la chirurgie esthétique qui efface les traces de la vieillesse à la petite demande des femmes et des hommes.

¹¹⁷ Le « rester jeune » devient pourtant un piège. Pensons au nombre des femmes qui veulent faire un enfant à 45 ans et se heurtent subitement à la réponse des médecins qui leur disent qu'elles ne sont plus à l'âge de procréer (cf. l'interview de *Dr Joëlle Belaisch-Allart (Sèvres) au 29^e journées du Collège National des Gynécologues et Obstétriciens Français, Décembre 2005*, <http://www.gyneweb.fr/Sources/fertilite/jba2.htm>). Ce qui est intéressant c'est que les médecins disent que les femmes sont mal informées qu'à 40 ans passé il est presque impossible de concevoir un bébé témoignant ainsi de la logique de la toute-puissance infantile dont ces femmes sont prisonnières.

de soi-même en tant que sujet ne passe pas par le désir de l'Autre. L'Autre éjecté de son statut symbolique prive le sujet de la possibilité de chercher la réponse à l'énigme de son désir. L'absence de ce grand Autre dont le désir prend place du désir du sujet laisse le sujet seul face à l'image que le sujet voit dans le miroir à travers le regard de l'autre. Ainsi la logique de l'identification à l'Idéal du Moi cède la place à l'identification au Moi-Idéal. Ce modèle identificatoire renvoie à l'image parfaite du rêve d'être. La mise en avant de logique du Moi-Idéal renvoie non seulement à la performance ultime mais aussi à l'impératif de toujours être le même, plus encore c'est peut être entendu comme l'impératif que tous soient pareils. La logique de l'identification à l'Idéal du Moi permet de se voir différent des autres car tous les sujets se trouvent unis par l'identification au trait unaire qui se situe au Pôle de l'Idéal du Moi. L'identification au Moi-Idéal exige la ressemblance de tout à un chacun ne tolérant plus la différence qui peut être prise comme menaçante à l'entité de groupe et par la suite à l'entité du sujet. Ainsi la reconnaissance des membres d'une société ne renvoie plus à un point qui sert de référence universelle acceptant l'altérité mais descend vers le plat des images qui se renvoient mutuellement en engendrant l'illusion d'égalité.

Le remplacement de l'Universel par le mondial, cette conséquence de la politique de la globalisation, change la place de l'idéal. L'idéal n'est plus référé à une place qui relève de « transcendantal » mais est rabattu à une image parfaite tel que « Photoshop » peut en dessiner ou que la science peut produire. Alors, plus d'ennemi symbolique, la haine est obligée de suivre l'ordre archaïque dans sa manifestation, celui qui se dessine à l'aube de la position dépressive. Le mal être du sujet ne peut être attribué qu'à lui-même ou bien à l'autre de réalité qui jouit, dans la réalité, de l'objet dont le sujet à envie. Cette logique fait jouer le conflit psychique dans le plan de la réalité. Ce n'est plus en passant par l'Autre que le sujet se fait une idée de ce qu'il est mais c'est le regard de l'autre et l'objet de consommation que le sujet « autonome » est invité à choisir comme référence de son être. Ce passage vient marquer

l'émergence d'un nouveau symptôme. Le symptôme est toujours construit contre l'Autre (Sauret J-M., 2009, p. 321) mais l'absence de cet Autre dans le discours ne supprime pas sa nécessité pour la vie psychique du sujet, ni le passage adolescent que chaque sujet aborde de manière différente. « L'adolescence correspondait alors à ce moment où, d'une part, le sujet revendique la responsabilité de sa parole et de ses actes, un savoir sur la jouissance (sexuelle et du travail), et d'autre part, se rend à son rendez-vous sexuel et y éprouve aussi bien son fantasme que son symptôme » (Ibid., p. 321). Le sujet contemporain, dont la structure se tisse avec les mêmes éléments qu'auparavant, se trouve face à une situation où il doit créer un symptôme sans la fonction paternelle car celle-ci est absente dans le discours ambiant, il doit « pallier le déficit symptomatique » (Ibid., p.322). M-J. Sauret (2009) note trois voies de solution. La première voie décrit une situation quand le sujet essaye d'incarner la figure symbolique dans une figure de la réalité : des gourous, des leaders des sectes religieuses, dans des idéaux nationalistes.

La deuxième voie consiste à trouver une solution imaginaire qui s'exprimera dans l'apparition des petits groupes des « mêmes » qui tiennent grâce au rejet de toute différence. Nous pensons ici au phénomène de la prise de pouvoir par des frères, des figures qui tentent imaginativement d'incarner une autorité dont Poutine et Medvedev sont un joli exemple. Un pouvoir partagé entre le sujet et son reflet instaure quelque chose qui renvoie au bon et au mauvais objet où Poutine sera du côté du bon et Medvedev du mauvais pour la plupart des citoyens russes.

Il y a également la possibilité d'entreprendre la troisième voie qui passe par le réel ce qui peut être observé dans la toxicomanie, l'addiction, les suicides. Ce qu'on peut remarquer dans ces voies choisies c'est qu'elles visent toujours à ramener une réponse provenant de la réalité (malgré le registre visé initialement). Ce qui n'est pas étonnant car la réponse est toujours recherchée dans le discours ambiant et celui-ci ne répond plus par la parole mais par

l'objet ou bien par un agir immédiat (le gourou « occidental » est celui qui parle comme celui qui possède réellement le savoir et donne des recettes de la réalisation immédiate de ce savoir). Ainsi l'inconscient et la jouissance se trouvent « forclos dans le réel » (Sauret M-J., 2009, p.325).

Cette forclusion dans le réel amène des difficultés particulières à la construction du sujet. La tragédie du sujet romantique errant dans son monde imaginaire abandonnée par l'Autre se transforme aujourd'hui dans la tragédie du sujet postmoderne errant toujours mais, happé par des images et des objets de réalité en l'absence de l'Autre qu'il essaye de construire. Nous pensons que cette construction de l'Autre peut passer par des chemins différents, il y a ceux qui mèneront aux impasses adolescentes lorsque le sujet essayera de suivre le discours ambiant en souscrivant au maintien de l'Autre Tout-Puissant. Nous ne pouvons pas exclure également le cas de l'échec de toute tentative de construction de l'Autre. Il peut y avoir également d'autres trajets qui passeront par le refus d'appartenance à la logique de consommation et d'objectivation de la subjectivité. Il reste au sujet à choisir.

Ouverture vers de nouvelles pistes de recherche

Cette thèse plus que l'aboutissement d'un travail de recherche appelle des questions qui demanderaient à être approfondies ou étudiées. Plusieurs pistes de recherche peuvent être envisagées.

La première piste fait suite à notre tentative de comprendre le sujet adolescent en tant que sujet du romantisme postmoderne. L'approfondissement de cette thématique peut ouvrir à un regard qui croise l'approche psychanalytique, philosophique, anthropologique et pourquoi pas littéraire sur l'Homme contemporain avec ses souffrances et ses espoirs.

La deuxième perspective apparaît en tant que développement de la question sur les raisons qui font qu'il y a des sujets qui vivent dans un monde qui refuse la castration et qui acceptent la nécessité de renoncer à la jouissance et s'inscrivent dans la logique du manque. Pas tous n'acceptent le mode de vie imposé par le néolibéralisme.

Une autre piste à envisager serait l'étude des différences interculturelles que nous avons déjà abordées dans notre travail sur la figure de la Mère dont la présence à la place du personnage d'identification chez les enfants et les adolescents russes reste très forte comparée à sa quasi disparition de cette place dans les dessins des adolescents français.

Enfin, comme thématique à développer, nous voyons la question de l'utilisation des données statistiques dans une recherche psychanalytique. Les résultats de cette thèse s'opposent au stéréotype selon lequel la recherche en psychologie clinique d'orientation psychanalytique ne doit se faire que par l'étude des cas singuliers ou bien doit être issue de l'après-coup du travail du clinicien. Il semble que le potentiel qui s'ouvre grâce à l'utilisation des données recueillies dans des passations collectives et susceptibles d'être traitées par l'analyse statistique ne doit pas être sous-estimé. A notre avis, il permet non seulement de fournir des pistes de réflexion pour un travail clinique mais aussi de faciliter les échanges avec d'autres disciplines où le modèle de recherche des sciences durs reste prépondérant.

La fin de cette thèse signifie pour nous non pas l'aboutissement d'un travail de recherche mais un point d'arrêt dont chaque travail d'écriture a besoin. Cette recherche a marqué nos premiers pas dans la clinique psychanalytique. Ces pas comme tous premiers pas manquent parfois d'assurance qui ne sera acquise qu'avec la marche. Nous avons dans l'espoir que ce travail, malgré les défauts qu'il comporte, puisse servir aux psychologues cliniciens et à tous ceux qui s'intéressent à l'adolescence. Le sujet adolescent comme nous l'avons entendu dans notre recherche reflète la souffrance de notre lien social qui déshumanise le rapport humain. Il est peut-être intéressant de penser à la manière dont on pourra redonner un visage plus humain à notre époque actuelle.

ANNEXES

BIBLIOGRAPHIE

- ABRAHAM A., 1999, *Le dessin d'une personne*, Paris : EAP
- AGOSTINI D., 2005, « Mélanie Klein analyste d'adolescents : V. Quelques conclusions », in *Adolescence*, 2005/4 - Tome 54 p. 1041 – 1053
- AGOSTINI D., 2008, « « Défenses maniaques », « puberté psychique » et bisexualité », in *Adolescence*, 2008/1, Tome 26, p. 221 -236,
- ANATRELLA T., 2003, « Les « adulescents » », in *Etudes*, 2003/ 7-8, Tome 399, p. 37-47
- ANDRE J., 2004, *Quelque chose de la psychanalyse.., Recherches en Psychanalyse* 2004/1, N° 1, p. 65-69.
- ANZIEU D., CHABERT C., 2005, *Les méthodes projectives*, Paris : PUF
- ARANGO C., 2011, *Pharmacological treatment of early onset psychoses*, Conférence donnée au 14ème Congrès International de l'ESCAP, 11-15 Juin 2011, Helsinki, Finland, notes personnelles
- BALDY R., *Dessine-moi un bonhomme : dessin d'enfants et développement cognitif*, 2002, Paris : In press
- BAUDRILLARD J., 1994, *La ville et la haine*, Conférence donnée à l'Université Lomonossov de Moscou, http://www.ruthenia.ru/logos/number/1997_09/06.htm
- BAUDRILLARD J., 2002, « La violence de mondialisation », in *Le Monde diplomatique*, novembre 2002
- BENHAIM M., RASSIAL J-J. (sous la dir.), 2005, *De l'infantile au juvénile*, Ramonville-Saint-Agne : Erès
- BERGER F., LEMOUZY – SAURET B., SAURET M-J., 2008, « Clinique du sujet et du lien social contemporain », in *Clinique Méditerranéennes*, 78, 2008/2, p.83-98
- BONTIKOVA A. B., 2005, *Le romantisme allemand : dialogue des formes d'arts*, Moscou : Aspect Press

- BOUTONNIER J., 1953, *Les dessins des enfants*, Paris : Editions du Scarabée
- BRELET – FOULARD F., CHABERT C., 2003, *Nouveau Manuel du TAT. Approche psychanalytique*, Paris : Dunod
- BRONSTEIN C., 2000, « Position freudienne et kleinienne hier et aujourd'hui », in *Adolescence*, « Psychothérapie 2000 », Printemps 2000, Tome 18, numéro 1, pp. 67-81
- BRUNO P., 2007, « Phallus et fonction phallique chez Lacan », *Psychanalyse* 3/2007, n° 10, p. 95-103
- CAMBIER A., 1996, « Dessiner : un processus de médiation psychique », in *Le dessin de l'enfant*, dir. Raffier-Malosto, Grenoble : La pensée sauvage,
- CARON J-C, 1996, « De l'anonymat à l'avant-scène. Evolution de la notion d'adolescence aux XIXe et XXe siècles ». In *Les Cahiers du Collège International de l'Adolescence*, 1996, 1, pp. 43-58
- CHABERT C., 1983, *Le Rorschach dans la clinique adulte*, Paris : Dunod, 2^{ème} Ed., 1997
- CORMAN L., 1961, *Le test du dessin de famille*, Paris : PUF, p.15
- CYRULNIK B., 2010, *Mourir de dire- la honte*, Paris : Odile Jacob
- DALI S., 1919-1920, *Journal d'un génie adolescent*, <http://www.mir-dali.ru/dnevnik.html>
- DE KERNIER N., MARTY F., CHAMBRY J. et LAUDRIN S., 2005, « Tentative de suicide et processus identificatoire à l'adolescence », in *La psychiatrie de l'enfant* 2005/1, 481, p. 89-114
- DE MUNK J., DUFOUR D-R., LEBRUN J-P., 2005, « Y a-t-il lieu de parler aujourd'hui de désymbolisation ? », in Lebrun J-P., Volckrick E., *Avons-nous encore besoin d'un tiers ?*, Ramonville Saint-Agne : Erès,
- DE NEUTER P., 2007, « Du père Œdipien aux tiers symboligènes », in *Cliniques méditerranéenne* 2007/1, N° 75, p. 109-124.
- DEBRAY R., 2000, *L'examen psychologique de l'enfant à la période de latence (6-12 ans)*, Paris : Dunod

- DICTIONNAIRE DE PSYCHOLOGY, 1991, sous dir. de R. Doro, et Fr. Parot, Paris: PUF
- DMITRIEVA A. (sous la direction de), 1980, *Manifestes littéraires des romantiques occidentaux*, Moscou : Presse de l'Université de Moscou
- DOR J., 2006, *Introduction à la lecture de Lacan*, Paris : DENOËL
- DOUVILLE O., 2000, « Fragment, construction et destins contemporains du « mythe » individuel à l'adolescence » in *Sortir : l'opération adolescente*, dir J.J Rassial, Ramonville Saint – Agne: Erès, 2000, pp. 33-76
- DOUVILLE O., 2001, Pour introduire l'idée d'une mélancolisation du lien social », in *Cliniques méditerranéennes*, 2001/1, n° 63, pp. 239-262.
- DREYFUSS J-P, JADIN J-M., RITTER M., 1996, *Qu'est-ce que l'inconscient ? Un parcours freudien*. Strasbourg-Paris : Arcanes, Collection « Les Cahiers d'Arcances »
- DUFOUR D-R., 2003, *L'art de réduire les têtes. Sur la nouvelle servitude de l'homme libéré à l'ère du capitalisme total*. Paris : DENOËL
- DUFOUR D-R., 2005, *On achève bien les hommes. De quelques conséquences actuelles et futures de la mort de Dieu*, Paris : DENOËL
- DUFOUR D-R., 2011, *L'individu qui vient...après le libéralisme*, Paris : DENOËL
- DUFOUR V., LESOURD S., 2004, Les scarifications, traces du rien », *Adolescence*, 2004, 22, 2, pp. 273-279
- DUFOUR V., 2002, « Transparence et confusion », in *La lettre de l'enfance et de l'adolescence*, 2002/2, n°48, pp. 49-56
- DUFOUR V., LESOURD S., FOURMENT M-C., RASSIAL J-J., 2001, Une clinique de la banlieue : questions méthodologiques à la lecture psychanalytique des phénomènes sociaux, in *Psychologie clinique*, N°11,2001, p.141-150.
- DUPONT S., LACHANCE J., (sous la direction de), 2007, *Errance et solitude chez les jeunes*, Paris : Téraèdre, coll. « Passage aux actes ».
- DUSCH S., 2002, *Le trafic d'êtres humains*, Paris, Presses universitaires de France

- EHRENBERG A., 2000, *La fatigue d'être soi : dépression et société*, Paris : Odile Jacob
- ELIADE M., 1969, *La nostalgie des origines*, 2005, Paris : Folio essais
- ELLENBERGER H.F., 1970, Histoire de la découverte de l'inconscient, trad. de Feisthauer J., 1994, Paris : Fayard
- FREIRE J., 2002, « Hamlet, Œdipe de la modernité », *Cliniques méditerranéennes*, 2002/1 n° 65, p. 221-237
- FREUD S., 1895, *Esquisse d'une psychologie scientifique*. In : *La naissance de la psychanalyse*. Paris : PUF, Bibliothèque de la psychanalyse, traduit de l'allemand par A. Berman ; 1986
- FREUD S., 1905, *Trois Essais sur la théorie de la sexualité* , Paris, Gallimard, 1987
- FREUD S., 1909a, *Cinq leçons sur la psychanalyse*, Paris : Petite Bibliothèque Payot, 2001
- FREUD S., 1909b, « Le roman familial des névrosés »/ traduit par J. Laplanche, in : *Psychose, Névrose, Perversion*, Paris : PUF, 1973, p.157-160
- FREUD S., 1914a, « Pour introduire le narcissisme », in : *La vie sexuelle*/ traduit de l'allemand par D. Berger, J. Laplanche et al., Paris : PUF, 13^{ème} édition, 2009, p.81-105
- FREUD S., 1914b, « L'Homme aux loups », in *Cinq psychanalyse*, Paris : PUF ; 1979
- FREUD S., 1915, *Pulsions et destins des pulsions*, in : *Métapsychologie* », trad. J. Laplanche et J-B. Pontalis, Saint-Amand : Folio Essai, 2009, p.11-44
- FREUD S., 1916, *Introduction à la psychanalyse*, Paris, Petite bibliothèque Payot, 1982
- FREUD S., 1917., « Sur les transpositions de pulsions plus particulièrement dans l'érotisme anal », in : *La vie sexuelle*/ traduit de l'allemand par D.Berger, J. Laplanche et al., Paris, PUF, 13^{ème} édition, 3^{ème} tirage, 2009, p. 106-112
- FREUD S., 1920, « Au-delà du principe du plaisir », in : *Essais de psychanalyse*, trad. J. Laplanche et J-B. Pontalis, Paris, Petite bibliothèque Payot, 1988
- FREUD S., 1921, « Psychologie des foules et l'analyse du moi », in : *Essais de psychanalyse*, Paris, Petite bibliothèque Payot, 1981, p.41-116

- FREUD S., 1923a, « L'organisation génitale infantile », in : *La vie sexuelle*, traduit de l'allemand par D.Berger, J. Laplanche et al., Paris, PUF, 13^{ème} édition, 3^{ème} tirage, 2009, p.113-116
- FREUD S., 1923b, « La disparition du complexe d'Œdipe », in : *La vie sexuelle*, traduit de l'allemand par D.Berger, J. Laplanche et al., Paris, PUF, 13^{ème} édition, 3^{ème} tirage, 2009, p.117-122
- FREUD S., 1923c, « Le moi et le ça », in : *Essais de psychanalyse*, Paris : Petite bibliothèque Payot, 1981, p.219-275
- FREUD S., 1925, « Sur la conséquence de différence anatomique entre les sexes », in : *La vie sexuelle*, traduit de l'allemand par D.Berger, J. Laplanche et al., Paris, PUF, 13^{ème} édition, 3^{ème} tirage, 2009, p.123-132
- FREUD S., 1938, « Théorie des pulsions », in : *Abrégé de Psychanalyse*, traduit de l'allemand par A. Berman , PUF, Bibliothèque de la psychanalyse, 14^{ème} Ed., 2009, p. 3-11
- FREUD S., 1938, *L'Abrégé de psychanalyse*, 2009, Paris : PUF,
- FREUD S., 2010, « Névrose, psychose et perversion », Paris : PUF
- GAMMILL J., 2006, « Éditions successives de la position dépressive tout au long de la vie », in *Adolescence*, 2006/4, Tome 24, p.943 – 971
- GARCIA- FONTS T., 2009, « Ado-addiction et figure d'ange », in *La lettre de l'enfance et de l'adolescence*, 2009/ 3, p. 47-54
- GARCIA-FONTS T., 2002, « Invention du dessin dans la cure psychanalytique de l'enfant », in *La lettre de l'enfance et de l'adolescence*, 2002/ 3, n°49, p. 43-50
- GORI R., 1996, L'infantile dans le pubertaire, in *L'adolescence dans l'histoire de la psychanalyse/ Les cahiers du collège international de l'adolescence*, N°1, 1996, Paris, C.I.L.A.
- GUTTON P., 2005, « Solitude et désolation », *Adolescence* 2005/1, Tome 23, p. 9-24
- GUTTON Ph., 2000, « L'adolescence », in *Dictionnaire de Psychopathologie de l'Enfant et de l'Adolescent*, 2000, sous dir. De D. Houzel, M. Emmanuelle, F. Moggio, PUF, Paris, 2000, p.23-24.

- GUTTON Ph., 1991, *Pubertaire*, Paris : PUF
- GUTTON Ph., 1996, *Adolescents*, Paris : PUF
- GUTTON Ph., 2006, La trace pubertaire, in *Adolescence*, 2006/4, Tome 24, p.787-796
- HASSAN I., 1993, "Toward a concept of Postmodernism", in *A Postmoderne Reader*, ed. Natoli J., Hutcheon L., State University of New-York Press, Albany
- HATEM J., 2008, *L'art comme autobiographie de la subjectivité absolue. Schelling, Balzac, Henry*, Paris : Orizon
- HILTENBRAND J-P., 2010, « Présentation : La famille, fin d'un drame psychique ? », in *La revue lacanienne*, 2010/3 n°8, p. 7-16
- HOFFMANN Ch., 2004, « Quelques réflexions à propos du déclenchement de la psychose et de ses suppléances dans le monde de l'adolescent contemporain », in *Figures de la psychanalyse* 1/2004 (n°9), p. 49-61
- HOFFMANN Ch., 2007, *Des cerveaux et des hommes*, Ramonville Saint-Agne : Erès
- HURSTEL F., 2001, « Malaise dans la filiation paternelle : que devient la fonction du tiers? », in *Cliniques méditerranéennes*, 2001/2 n° 64, p. 5-19
- ISRAËL L., 2010, *Boiter n'est pas pécher*, Toulouse : Erès
- JEAMMET P., 2007, « L'adolescence aujourd'hui, entre liberté et contrainte », in *EMPAN*, 2007/2, N° 66, p. 73-83
- KAËS R., 2008, « Le complexe fraternel archaïque », in *Revue française de psychanalyse* 2008/2, 722, p. 383-396
- KLEIN M., 1932, *La psychanalyse des enfants*, 2006, Paris : PUF
- KLEIN M., 1940, « Le deuil et ses rapports avec l'état maniaco-dépressif », in *Essai de la psychanalyse*, Paris, Payot, 1980
- LACAN J., 1945, « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée », <http://jeanzin.fr/wp-content/uploads/ecorevo/psy/tempslog.htm>
- LACAN J., 1954-1955, Séminaire « Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique psychanalytique », Livre II, Paris : Seuil, 1978

- LACAN J., 1955-1956, Séminaire « Les psychoses », Livre III, Paris : Seuil, 1981
- LACAN J., 1956-1957, Séminaire « La relation d'objet », Livre IV, Paris : Seuil, 1994
- LACAN J., 1957- 1958, « D'une question préliminaire à toute traitement de la psychose »,
in *Ecrits*, Paris : Seuil, 1966
- LACAN J., 1957-1958, Séminaire « Les formations de l'inconscient », Livre V, Paris :
Seuil, 1998
- LACAN J., 1958, « La signification du phallus », in *Ecrit II*, Paris : Points, 1971
- LACAN J., 1959-1960, Séminaire « L'éthique de la psychanalyse », Livre VII, Paris :
Seuil, 1986
- LACAN J., 1960, « Subversion du sujet et dialectique du désir », *Ecrit II*, Paris : Points,
1971
- LACAN J., 1960-1961, Séminaire « Le Transfert », Livre VIII, Paris : Seuil, 1991
- LACAN J., 1961, Séminaire « Identification », Livre XI, Inédit
- LACAN J., 1962-1963, Séminaire « L'angoisse », Livre X, Paris : Seuil, 2004
- LACAN J., 1963, « Introduction aux Noms-du-Père », in *Noms-du-Père*, Paris : Seuil,
2005
- LACAN J., 1963-1964, Séminaire, « Les quatre concepts fondamentaux de la
psychanalyse », Paris : Seuil, Point Essai, 1990
- LACAN J., 1969-1970, Séminaire « L'envers de la psychanalyse », Livre XVII, Paris :
Seuil, 1991
- LACAN J., 1971, Séminaire « ...ou pire », Livre XIX, Paris : Seuil, 2011
- LACAN J., 1973, Séminaire « Encore », Livre XX, Paris : Points, 1975
- LACAN J., 1974, « Préface à « L'éveil du printemps » de Wedekind », in *Autres Ecrits*,
Paris : Seuil, 2001, pp.561-563
- LACAN J., 1975-1976, Séminaire « Le sinthome » Livre XXI, Paris : Seuil, 2005
- LACAN J., 1978, « Le mythe individuel du névrosé », in *Ornicar ?* n° 17-18, Paris :
Seuil, 1978, p. 290-307.

- LEBRUN J-P., VOLCKRICK E., 2005, *Avons-nous encore besoin d'un tiers ?*, Ramonville Saint-Agne : Erès,
- LEFEBURE F., 1994, *Le dessin de l'enfant le langage sans parole*, Paris : Masson
- LESOURD S., 1996, *De l'Autre maternel à la construction du féminin : le dévoilement adolescent*, Thèse, Université Paris XIII.
- LESOURD S., 2001, *La construction du sujet dans la modernité. De la psychopathologie adolescente à une clinique de l'enfant dans le lien social*, Thèse HDR, Université Paris XIII
- LESOURD S., 2005, *La construction adolescente*, Ramonville Saint-Agne : Erès
- LESOURD S., 2006, *Comment taire le sujet ? Du discours aux parlottes libérales*, Ramonville Saint-Agne : Erès
- LESOURD S., 2007a, « La mélancolisation du sujet postmoderne ou la disparition de l'Autre », in *Cliniques méditerranéennes*, 2007/1, n°75, pp. 13-26
- LESOURD S., 2007b, L'introduction à la psychanalyse des adolescents, cours donné à l'Université Lomonossov de Moscou, notes personnelles
- LESOURD S., 2008, « L'incontournable passion mystique de l'adolescent », in *Adolescence*, 2008, 26, 1, 9-21
- LESOURD S., 2009, *Adolescence... rencontre du féminin*, Toulouse : Erès
- LESOURD S., 2011, *Détermination et subjectivité*, intervention à Kiev, MGIP, avril 2011
- LÖWY M., SAYRE R., 1992, *Révolte et mélancolie : le romantisme à contre-courant de la modernité*, Paris : Payot
- LUQUET G-H., 1876, *Le dessin enfantin*, Neuchâtel : Delachaux et Nestlé, 1967
- LYOTARD F., 1979, *La condition postmoderne : le rapport au savoir*, Paris : Minuit
- MARTY F., 1996, « Adolescence et puberté dans l'œuvre de S.Freud », in *L'adolescence dans l'histoire de la psychanalyse/ Les cahiers du collège international de l'adolescence*, N°1, 1996, Paris, C.I.L.A
- MAURICE A., de WACHTER M., 1980, « Médecine et adolescence » in *Cahier de Bioéthique*, 3, Presses Université Laval,

- MISSUROV N.N., 2009, « Les aspects mentaux du romantisme allemand », in *La revue de l'Université d'Omsk*, 2009, N°1, pp. 139-142,
- MOLGAT M., PILOTE A., 2009, Bulletin d'information « Observatoire. Jeunesse et la société », Vol 8, n°1, Hiver 2009.
- MORHAIN Y., 2010, *Le spleen adolescent*, in *Adolescence*, 2010/2, n°72, pp. 253-267
- OMS, *A Picture of Health: a review and annotated bibliography of the health of young people in developing countries* (1995), UNICEF
- OUVRY O., 1996, « Naissance du concept d'adolescence », in *L'adolescence dans l'histoire de la psychanalyse/ Les cahiers du collège international de l'adolescence*, N°1, 1996, Paris, C.I.L.A.
- OUVRY O., 2004, « Freud : théoricien du pubertaire », in *Cliniques méditerranéennes*, 2004/ 2, 70, pp. 241-252
- OUVRY O., GORI R., 1996, « L'infantile dans le pubertaire » in *L'adolescence dans l'histoire de la psychanalyse/ Les cahiers du collège international de l'adolescence*, N°1, 1996, Paris, C.I.L.A
- PENOT, B, 2001, « Réprimer, idéaliser, sublimer », in *Revue française de la Psychanalyse : La répression*, 2001/4, p. 71-83
- PERRON R., 2007, « Chercher en psychanalyse : réflexions sur le modèle des sciences exactes », in *La recherche en psychanalyse*, sous dir. Emmanuelli M., Perron R., Paris : PUF, p. 53-68
- PESENTI-IRRMANN M., 2007, « La mère et le féminin », in *La clinique lacanienne* 2007/1, N° 11, p. 65-75
- RASSIAL J-J., 1990, *L'adolescent et le psychanalyste*, Paris : Petite Bibliothèque Payot
- RASSIAL J-J., 1996, *Le passage adolescent : de la famille au lien social*, Ramonville Saint-Agne : Erès
- RASSIAL J-J. (sous dir.), 2000, *Sortir : l'opération adolescente*, Ramonville Saint-Agne : Erès
- RASSIAL J-J., 2001, « La division du père », in *Cliniques méditerranéennes* 2001/2, n°64, pp. 21-27

- RAUSCH DE TRAUBENBERG N., 1970, *La pratique du Rorschach*, Paris : PUF, 6^{ème} Ed., 1990
- RIHOUX J., 2001, "De la sainte famille à l'Etat providence et de la poussette au caddy", http://www.proximam-lotharingie2.eu/index.php?option=com_content&view=article&id=112:voici-venu-le-temps-de-lenfant-roimais-le-roi-peut-il-etre-un-sujet&catid=35:comparsys&Itemid=53
- ROYER J., 1997, *Que nous disent les dessins d'enfant ?*, Marseille : Hommes et Perspectives
- SAURET M.-J., 2009, « Adolescence et lien social : le moment adolescent », in *Adolescence*, 2009/2, n° 68, p. 313-327
- SEGAL H., 1964, *L'introduction à l'œuvre de M. Klein*, 1980, Paris : PUF
- SEGUIN M.-H., 2008, « De l'objet absent », *Adolescence* 2008/4, Tome 26, p. 991-1001
- SHENTOUB V. et all., 1990, *Manuel d'utilisation du TAT- Approche psychanalytique*. Paris : Dunod
- SHENTOUB V., DEBRAY R., 1969, « Contribution du TAT au diagnostic différentiel entre le normal et le pathologique chez l'enfant », *Psychiatrie de l'enfant*, 12, 1, pp. 241-266
- SUANT M.-C., 2005, « L'effort pour ne pas grandir. Maintien de la dépendance à la mère chez l'adolescente », in *TOPIQUE*, 2005/4, n° 93, p. 63-72
- VANIER A., 1998, *Lacan*, Paris : Les Belles Lettres
- VANIER A., 2009, A propos de l'objet *a* », in *Figure de la psychanalyse*, 18, 2009/2, p. 39-48
- VERHAEGHE, P., 2002, Vers un nouvel Œdipe : pères en fuite, In : *Revue française de Psychanalyse : Famille d'aujourd'hui* Tome LXVI, Janvier-Mars, 2002, p.148-158
- VINAY A., 2007, *Le dessin dans l'examen psychologique de l'enfant et de l'adolescent*, Paris : DUNOD,
- WIDLÖCHER D., 1984, *L'interprétation des dessins d'enfant*, Paris : Mardaga

WINNICOTT D.W., 1956, « La tendance antisociale », in *Agressivité, culpabilité et réparation*, Paris : Petite Bibliothèque Payot, 2004

WINNICOTT D.W., 1957, *L'enfant et le monde extérieur*, Paris : Payot, 1997

WINNICOTT D.W., 1971, « Le concept de la santé à la lumière de la théorie des pulsions », in *La nature humaine*, Paris : Gallimard, 1990

WINNICOTT, D.W. 1971, *Jeu et réalité*, Gallimard, 1975

ZIMBARDO Ph., DUNCAN N., 2012, *The Demise of Guys: Why Boys Are Struggling and What We Can Do About It*, Kindle Edition

INDEX

A

Abraham A., 154
Aglietta M., 232
Agostini D., 104, 105
Anzieu D., 159
Arango C., 216

B

Baldy R., 154
Baudrillard J., 252, 253
Berger F., 140
Botnikova A.B., 239
Boutonnier J., 152
Bronstein C., 104
Bruno P., 53, 54

C

Cambier A., 153
Caron J-C., 143
Chabert C., 159
Chemama R., 20, 53
Corman L., 155, 156
Cyrulnik B., 127

D

Dali S., 13
De Musset Alfred, 234
De Vigny Alfred, 234
Debray R., 157
Denans J., 119
Dmitrieva A., 233, 237

Dor J., 90, 91, 120
Douville O., 16, 96, 144
Dreyfuss J-P., 20
Dufour D-R., 122-124, 126, 127, 133-
135, 144, 145, 231, 251
Dufour V., 231
Dupont S., 14

E

Ehrenberg A., 240
Eliade M., 248-250
Ellenberger H.F., 235, 238

F

Freire J., 127
Freud S., 16-28, 30, 39--53,
55, 99-102, 127, 244

G

Gamill J., 35
Garcia-Fons T., 151
Gauthier M., 108
Gori R., 102
Gutton Ph., 99, 110, 112

H

Ham M., 119
Hassan I., 133, 239
Hiltenbrand J-P., 127
Hoffmann Ch., 138, 139
Hugo V., 232
Hurstel F., 127

I

Israël L., 242

J

Jadin J-M., 20

K

Klein M., 30-37, 41, 52,
55, 102-104

L

Lacan J., 18, 28, 52-81, 83-88,
90-94, 112, 125, 140, 212,
220, 221, 225

Lacavée H., 97

Lebrun J-P., 138, 181, 182, 228, 229

Lefebure F., 150, 151

Lemouzy - Sauret B., 140

Léontiev A., 11

Lermontov M., 236

Lesourd S., 12, 52, 88, 99, 110-114,
120, 133, 141, 229, 232,
233, 239, 241, 249, 253

Löwy M., 234

M

Marty F., 100

Mazine V., 139

Missurov N.N., 237, 238

N

Novalis, 233, 237

O

Ouvry O., 99, 102

P

Penot B., 87

Perron R., 148

Q

Quignard P., 77, 171, 240, 243-245

R

Rajic M., 97

Rassial J-J., 96, 111, 131

Ritter M., 20

S

Sauret M-J., 140, 255, 256

Sayre R., 234

Schelling F., 237, 236

Schlegel F., 237

Segal H., 32-35

Shentoub V., 158

T

Thibaudeau P., 97

Tieck, 233

Tresmontant T., 246

V

Vanier A., 75, 76, 83, 91

Verhaeghe P., 127

Vinay A., 154

W

Winnicott D-W., 106-109

Winter J-P., 129, 166

Z

Zysman H., 17

ANNEXE N°1

PROTOCOLE DE RENCONTRE INDIVIDUELLE

Nom du chercheur : Daria Druzhinenko-Silhan

Prénom :

Niveau :

Date de naissance :

Age réel :

Sexe :

Droitier ou Gaucher :

Première rencontre

LES DESSINS

Date :

1.

1 « Fais un dessin le plus vite possible

2 « Tu vas dessiner un bonhomme, le plus beau bonhomme que tu peux»

3 « Maintenant, tu vas dessiner ta famille. Tu dessines ta famille comme elle est »

4 « Maintenant, tu vas dessiner la famille dont tu rêves »

« Tu serais où ? Qui serait qui ? ... »

2.

1 « Explique-moi ton dessin »

2 « Qui as-tu dessiné ? »

3 Reprendre la nomination des personnes du premier temps, et inviter l'enfant à raconter comment il vit (avec ses frères et sœurs, qui l'emmène à l'école etc.)

4 Incitation à la parole « Parle-moi de cette famille dont tu rêves ».

Epilogue

Deuxième rencontre

Passation des tests

(WISC- IV)

TAT

« Parmi les planches que je t'ai/vous ai montrées, quelle est celle/quelles sont celles que tu aimes le plus et pourquoi ? »

« Parmi ces planches, quelle est celle/quelles sont celles que tu aimes le moins et pourquoi ? »

Rorschach

Entretien

A qui tu voulais ressembler ?

De quoi tu rêves ?

ANNEXE N°2

PROTOCOLE DE LUCAS

Nom du chercheur : Daria Druzhinenko-Silhan

Prénom : LUCAS

Niveau : (école) 3^{ème}, Bouxwiller

Date de naissance : 31.05.1993

Age réel : 14; 10; 1

Sexe : g

Droitier ou Gaucher : D

Première rencontre Présentation... Après la phrase « tes parents était d'accord pour ta participation dans la recherche » Lucas me dit que c'est lui-même qui a demandé à participer à la recherche.

LES DESSINS

Date : 01.04.08

1.

1 « Fais un dessin le plus vite possible » « j'ai pas d'idée »

2 « Tu vas dessiner un bonhomme, le plus beau bonhomme que tu peux » *Il dessine avec des petits traits* « Il est bizarre, bidon »

3 « Maintenant, tu vas dessiner ta famille. Tu dessines ta famille comme elle est » « Je prends des couleurs neutres. Je suis obligé de dessiner bien ? » *D : « Comme vous voulez »*
1 personnage : petite personnage féminin à gauche, 2 : un personnage à côté.

« Je dessine moi aussi dedans ? » *D : « Comme vous voulez »*

4 « Maintenant, tu vas dessiner la famille dont tu rêves »

« Tu serais où ? Qui serait qui ? ... »

L : J'aime bien la mienne, je ne rêve pas d'une autre famille »

2.

1 « Explique-moi ton dessin » « Je n'ai pas pensé spécialement, je crois que c'est une fille à cause des cheveux »

2 « Qui as-tu dessiné ? » « Je voulais dessiner un garçon comme ça, un copain, j'ai raté. »

D : Comment est-il ce garçon ?

« Il est tranquille. On sort avec lui à Bouxwiller, on marche, on squatte »... « Il est comme un frère, il a 14 ans, c'est mon pote depuis la 6^{ème} »

D : Pourquoi il est votre pote ?

« Je peux mieux lui parler qu'avec des autres. C'est différent quand il m'écoute ».

D : « *Donc il sait mieux écouter ?* »
« *Oui, c'est ça* » (souris)

3 Reprendre la nomination des personnes du premier temps, et inviter l'enfant à raconter comment il vit (avec ses frères et sœurs, qui l'emmène à l'école etc.)

D : *Comment ça se passe dans votre famille ?*

« *Tranquille ... je ne sais pas. On part en Allemagne. ? Je suis venu en France quand j'avais 6 ans. Là-bas j'ai des tantes, des cousins, des grands-parents.*

D : *vous avez beaucoup de cousins ?* « *Oui* » on sort souvent ensemble. On va à la piscine. Il y a des grands et moins grands, c'est équilibré, pas de souci avec l'âge. J'ai une sœur elle est en primaire, elle a 10 ans.

D : *Ça se passe comment avec elle ?*

L : *On s'entend bien, tranquille.*

D : *Vous êtes où -là sur le dessin ?*

Je suis là comme ma sœur.

D : *Quelles- sont les qualités que vous appréciez chez elle ?* Je peux rigoler avec elle mais elle n'a pas mon âge.

D : *Question pas notée*

L : *Ma mère est secrétaire, mon père il a une entreprise.*

D (de mémoire) : *Quelle langue vous parlez à la maison ?*

L (de mémoire) : *De plus en plus en français, c'est drôle on utilise les deux*

D : *A qui vous aimeriez ressembler ?*

« *A personne. Je n'ai pas besoin de suivre* ».

4 Incitation à la parole « Parle-moi de cette famille dont tu rêves ».

Refus. « *J'aime bien ma famille, je ne veux pas une autre* ».

Epilogue

Il se pose dans la chaise en prenant beaucoup d'espace. Il parle peu, pendant les pauses il dit souvent « je ne sais pas ». Il me tend la main avant de partir. Il est assez gros (obésité ?)

Deuxième rencontre

Date : 01.04.08

WISC

Note brute : **52**

Note standard : **7**

TAT

1. Les parents ont envoyé le garçon au cours de violon, ça l'ennuie, il n'a pas envie.

D : Qu'est-ce qu'il va se passer ? Il va faire rien, Il sera viré du cours. Depuis ce jour il n'a plus jamais fait de violon.

2 (prend dans les mains¹¹⁸) C'est une famille qui s'achète une maison de campagne et ils sont en train de faire un jardin. Un jour il va y avoir plein de plantes. C'est tout.

3BM (pr) Une femme qui s'est suicidée parce que son mari l'a trompé. Elle est morte.

4 (pr) Ca..., c'est un jeune couple qui va se marier bientôt. Ils vont avoir des enfants.

D : Comment ils se sentent là ?

L : Ils se sentent observés.

5 (pr) c'est une mère qui va dans le salon pour voir s'il y a quelqu'un, mais il y a personne.

Elle ne trouve pas sa fille. La fille elle va revenir 2 jours après elle a dormi chez une copine.

D : Ah bon et la mère ?

L : Elle est heureuse et contente qu'elle soit revenue

6BM. La veille dame c'est la mère de l'homme. Il est venu pour avoir un conseil de sa mère car c'est un joueur et il n'a plus d'argent il a tout perdu dans un jeu de poker. La mère lui répond qu'il n'a qu'à se débrouiller. Il cherche du boulot.

D : Qu'est-ce que va se passer ?

L : il arrive à trouver du boulot mais il joue toujours. Il a fait un prêt dans une banque mais il a tout perdu et il ne peut plus payer. Il va vivre sous un pont.

7 BM (pr) Deux hommes d'affaires qui sont en train de parler à la réunion. Ils discutent comment faire pour que l'entreprise marche mieux.

D : que l'entreprise marche mieux ?

L : ils savent pas quoi faire... je ne sais pas.

D : qu'est-ce qu'il va se passer après ?

L :... J'ai pas trop d'idées. Leur entreprise va gagner plus d'argent.

8BM. C'est 2 garçons en train de racketter un autre. Ils le tuent. L'autre garçon les voit et va les poursuivre, ils vont pouvoir s'enfuir. C'est tout.

¹¹⁸ Prends dans les mains = « pr » en suite

10. Je ne sais pas ce que c'est, je ne vois pas le truc. 2 garçons... je ne vois pas ce qu'ils font (s'éloigne sur la chaise).

D : Qu'est-ce qui s'est passé avant ?

L : Ils ont trop bu lors d'une fête.

D : une fête ?

L : Ils sont carrément souls.

D : Qu'est-ce qu'il va se passer après ?

L : Un va se faire écrasé par ma voiture. L'autre va se brûler dans sa maison car il a laissé allumé la micro-onde

11. C'est la pierre, un dragon, il y a des gens, des chevaliers qui voulaient tuer le dragon. Ils fuient. Le dragon rentre dans leur village ils vont tous mourir.

12. Alors. Ça c'est un petit lac avec un bateau de pêcheur. Un vieil homme, un pêcheur qui est très tranquille qui fait de la pêche pour nourrir sa famille avec le poisson.

D : Où est-il le pêcheur ?

L : Il fait à manger.

13 B. Un petit garçon de western. Il est seul. Son père est un chérif, sa mère travaille au bar. Il est tout seul à la maison. Son père va se faire tuer par un bandit. Il ne sera qu'avec sa mère.

L : « Il va penser à son père mais il sera content que la mère lui soit restée ».

19 (pr). Le dessin d'un garçon que sa mère a accroché à la maison. Le petit garçon fait beaucoup de dessins. Sa mère elle est contente qu'il fasse tellement de dessins.

D : Qu'est-ce qu'il va devenir ?

L : Il va devenir un peintre très connu.

16 (tourne-retourne) « Feuille blanche »... Il y a quelqu'un qui est allé visiter le Pôle Nord. Il voulait faire des photos des animaux. D'un coup il avait commencé à neiger et il y avait que de la neige. C'est tout.

« Parmi les planches que je t'ai/vous ai montrées, quelle est celle/quelles sont celles que tu aimes le plus et pourquoi ? »

Choix + : 1, 6BM, 16

1 : avec l'histoire que j'ai inventée je comprends un peu, quand c'est pas ce qu'on veut, on est obligé, on s'ennuie.

6 BM J'ai bien aimé l'histoire du joueur qui demande de l'argent à sa mère après avoir tout perdu.

16 : j'ai bien aimé l'histoire avec le garçon de Pôle Nord.

« Parmi ces planches, quelle est celle/quelles sont celles que tu aimes le moins et pourquoi ? »

Choix - : 10, 13 BM

10 : j'ai pas compris l'image.

13B : il est seul, je ne sais pas. Je trouve c'est mauvais de laisser un petit gosse comme ça chez lui.

Lucas Rorschach

Temps 7'

1. (pr) Un visage, un masque. 2 têtes, bras (au milieu) comme s'il voulait tenir quelque chose. C'est tout 30''

2. 25'' (pr) Visage (partie gauche). 2 Gens comme ça l'un à l'autre. Je vois rien d'autre 55''
/// mains (milieu)

3. (pr et tourne 360°) Deux personnes à nouveau. Le visage (gauche) ; les yeux, le nez, la bouche. Une tête comme un insecte, des bras 55'' //// Dbl bouche

4 (pr) 20'' Je vois rien 10'' /// (pr) 10'

5. (pr) Une chauve-souris un peu. C'est tout 40''

6. (pr) 10' Je vois rien 5'' /// (pr)

7. (pr) C'est deux personnes qui se regardent qui sont face à face. Un vase (Dbl milieu). Sans les deux trucs (gauche d pointu) ça fait deux chiens à deux pattes 45'' //// (pr) en bas c'est un papillon un peu

8. (pr) Des animaux, chiens ou chat qui marchent (D lat). Des chiens (D roses) 45'' //// (pr)

9. (pr) Un visage, deux visages qui regardent vers extérieur 20'' //// (pr) Deux yeux au milieu, c'est bizarre, une veste (D bas), des bottes (D le plus bas)

10 Choc, (pr), 10'' Cheveux, couronne, les yeux, les joues, une barbe, c'est tout 25'' //// un visage

Ch + 10. J'aime le visage, c'est rigolo

Ch - 6, 4 Parce que j'ai pas compris, je vois rien

D : Merci Lucas pour ta participation, on a fini.

L : « Quand est-ce que je peux avoir les résultats ? »

D (de mémoire) : On ne donne pas de résultats individuels mais on va organiser une conférence pour parler des résultats globaux à tous ceux qui y ont participé.

L (d m) : Comment je peux en savoir ?

D : « On va informer le collègue du jour où cet événement aura lieu ».

L : « Si c'est l'année prochaine je serais plus au collègue ».

D : « Mais de toute façon tu pourras te renseigner ».

L : D'accord. Merci. Au revoir (Il me serre la main en partant).

DESSIN DU BONHOMME



DESSIN DE LA FAMILLE



DESSIN DE LA FAMILLE DE RÊVE



COTATION

Lucas TAT

Planche 1

Avec l'introduction des personnages non-figurant sur la planche, Lucas tente de « conflictualiser » la situation mais met l'accent sur l'éprouvé du sujet. Après l'initiation à la parole de la part du chercheur il termine l'histoire sans préciser le motif de conflit et la banalisation. L'impuissance face à un objet adulte. Le conflit est à éviter, la soumission n'est pas vécue du côté de la pression du Sur-moi. On constate une position passive face aux difficultés d'apprentissage.

Les procédés : B1-2, B1-3, CI-2, CI-2

Planche 2

L'accent est porté sur l'activité du quotidien. Les personnages sont anonymes.

La différence des générations n'est pas reconnue. Dans la famille tout le monde est égal. La triangulation œdipienne passe inaperçue. Le conflit est toujours évité.

Les procédés : CF-1, CI-1

Planche 3 BM

L'érotisation du conflit prend la voie de l'expression crue de l'agressivité.

L'affect trouve son expression dans le passage à l'acte. On suppose une hostilité à l'égard du comportement masculin (tromper la femme) qui réactive la pulsion de mort.

Les procédés : B3-1, E2-3

Planche 4

L'entrée dans le récit est marquée par le silence important qui précède l'érotisation des relations. On note un scotome d'objet manifeste. La sollicitation de la part du chercheur trouve réponse dans l'expression du thème de persécution.

Le conflit demeure méconnu. La figure tierce reste ignorée. On note que la planche est marquée par la présence de procédés de la série E2

Les procédés : CI-1, B3-2, E1-1, E2-2

Planche 5

Le récit commence par le plaquage à la réalité externe. Puis Lucas introduit un personnage non-figurant sur la planche. Sans préciser le motif de départ de la fille, il termine par l'érotisation et la banalisation de la situation.

Nous constatons à nouveau l'évitement du conflit et la préférence identificatoire du féminin. Être fille, est vécu sous un versant positif qui permet une existence harmonieuse avec la Mère.

Les procédés : CF-1, B1-3, CI-2, B3-2, CI-2

Planche 6 BM

L'accent est porté sur les relations interpersonnelles. La mère joue le rôle du personnage d'étayage face à la dévalorisation du protagoniste. L'affect est minimisé. Le récit se termine par la mise en tableau.

La défense contre le désir incestueux passe par l'échec de devenir adulte face à la toute-puissance maternelle.

Les procédés : B1-1, CM-1, CN-2, A3-4, CN-3

Planche 7 BM

On note l'anonymat des personnages et la mise en dialogue. L'accent est porté sur le quotidien. La sollicitation de la part du chercheur provoque de l'inhibition et le récit se termine par de la banalisation et de l'intellectualisation.

Les deux personnages, dont la différence de générations est ignorée, ne se représentent pas en tant que rivaux. Le sujet préfère toujours éviter le conflit.

Les procédés : CI-2, B1-1, CF-1, CI-1, CI-2, A2-2

Planche 8BM

L'entrée dans le récit se fait par l'expression crue de l'agressivité. Une absence d'affect est à noter. Le thème de persécution trouve une solution banale.

La différence des générations n'est pas reconnue. Le mouvement agressif est vécu au niveau de la destruction sans engagement du côté du sentiment de culpabilité.

Les procédés : E2-3, A3-4, E2-2, CI-2

Planche 10

Le refus et un appui sur le précepte sont au début du récit. L'intervention du chercheur permet de développer une histoire qui est marquée par l'expression crue de l'agressivité, la fabulation hors de l'image et la confusion des identités.

On observe de l'inhibition voir de la sidération face au fantasme homosexuel qui part en mouvement agressif et autodestructif. On constate la réactivation de la pulsion de mort. C'est la mort qui fait limite à la jouissance.

Les procédés : CI-1, CL-2, CM-1, E2-3, E2-1, E3-1

Planche 11

L'entrée dans le récit se fait par une description avec un attachement aux détails et une expression d'agressivité. On note le retour du thème de la persécution et une autre expression de la thématique de la mort.

L'imgo maternelle réapparaît sous sa forme destructrice et dévoratrice.

Les procédés : A1-1, E2-3, E2-2, E2-3

Planche 12

L'entrée dans le récit se réalise par la précaution verbale et la description des détails. L'histoire se construit autour de l'activité banale d'un personnage non-figurant sur la planche.

Le sujet évoque une relation tendre vis-à-vis du personnage à fonction nourricière. Le personnage qui est de sexe masculin tient quand même la place de l'imgo maternelle.

Les procédés : A3-1, A1-1, B1-2, CF-1

Planche 13 B

Lucas décrit le personnage en donnant une référence culturelle. Deux autres personnages sont introduits pour inventer une histoire. Par la mise en tableau, Lucas arrive à exprimer l'agressivité avec comme issu le mouvement de l'aller/retour entre l'expression pulsionnelle et la défense.

La solitude est évoquée. Enfin le parricide arrive, le père vient de commencer à exister quand le sujet le tue pour rester dans une fusion parfaite avec sa mère.

Les procédés : A1-3, B1-2, CN-3, A2-4, E2-3

Planche 19

L'entrée se fait par la mise en tableau idyllique. L'accent est porté sur le faire et sur l'idéalisation du personnage auquel le sujet s'identifie. L'histoire se termine par le même mouvement d'idéalisation de l'objet et de soi.

La mère est restée pour le sujet, sujet qui tente de se faire valoir par son activité répondant parfaitement au désir de l'Autre. La réussite de l'activité doit garantir la présence du bon objet. La pulsion est maîtrisée par des mécanismes de défense narcissique.

Les procédés : CN-3, CF-1, CN-2, CN-2

Planche 16

L'histoire commence par l'appui sur le percept et l'inhibition. Puis l'introduction du personnage anonyme permet d'inventer une histoire dont la fin logique n'est pas tout à fait saisissable.

La réactivation du désir incestueux est annulée par des procédés narcissiques. L'évocation de la neige et de son effet de voile permet de maîtriser la pulsion réactivée sur la planche précédente.

Les procédés : CL-2, CI-1, CL-2, CI-1

ANNEXE N°3

PROTOCOLE D'ALEXEY

Nom du chercheur : Daria Durzhinenko-Silhan

Prénom : Alexey

Niveau : 3^{ème}

Date de naissance : 25.03.1993

Age réel :

Sexe : g

Droitier ou Gaucher : D

Première rencontre

LES DESSINS

Date : 08.04.08

1.

2 « Tu vas dessiner un bonhomme, le plus beau bonhomme que tu peux » « Je vais mal dessiner »

3 « Maintenant, tu vas dessiner ta famille. Tu dessines ta famille comme elle est »

4 « Maintenant, tu vas dessiner la famille dont tu rêves » A : « J'aime bien ma famille telle qu'elle est » D : Si tu pouvais changer quelque chose qu'est-ce que tu aurais changé ? A : « Rien, c'est bien comme ça »

2.

2 « Qui as-tu dessiné ? » A : « C'est un bonhomme » D : « Un bonhomme comment ? » A : « Un bonhomme comme ça » D : « Il est comment ? » A : « On peut l'utiliser comme ami, on peut lui parler, il peut sentir les choses »

3 Reprendre la nomination des personnes du premier temps, et inviter l'enfant à raconter comment il vit (avec ses frères et sœurs, qui l'emmène à l'école etc.)

D (de mémoire après avoir repris les nominations) : Alors parles-moi un peu de ta famille. A : « Voilà mes parents, ils m'expliquent les choses, ils ne me gueulent pas dessus. C'est mon frère il a 3 ans. Il joue tout le temps. »

D : « Comment ça se passe avec lui ? »

A : « Ça va. S'il me tape je le tape aussi. On joue des fois ensemble au sable ». J'ai une grand-mère qui habite dans la même maison que nous.

D : « Comment ça se passe avec les parents ? »

A : « Ils me questionnent quand je reviens et j'essaie de revenir à l'heure ». Si je suis en retard ils ne sont pas contents mais ça va.

D : « A qui tu voulais ressembler ? »

A : « Au père ou à la mère ? Au père et à la mère aussi. Au deux parce qu'ils savent écouter tranquillement et ils comprennent. Au père parce qu'il a beaucoup d'amis, beaucoup de relations. Il a beaucoup d'amis qui le respectent, le connaissent. Ils me connaissent aussi en tant que fils. A la mère : elle travaille à la Caisse d'Epargne, elle est très gentille et elle est toujours prête à compatir. Je crois que l'homme doit être comme ça lui plait. Il peut s'habiller comme ça lui plait, peu importe ce que les amis disent et ce qui est à la mode »

D : « Est-ce que il y a quelqu'un en dehors de la famille à qui tu voulais ressembler ? Tu sais les stars, les gens que tout le monde connaît. »

A : « Tout ça est bien prévu, les stars et les célébrités. Pourquoi donc leur ressembler ? Tous les trucs qu'ils font c'est pas vraiment eux, l'argent fait monter n'importe quelle réputation.

4 Incitation à la parole « Parle-moi de cette famille dont tu rêves ».

D : « De quoi tu rêves ? »

A : C'est-à-dire ? Dans l'avenir ?

D (de mémoire): Par exemple

A : « Que ça soit propre, que les gens ne jettent pas des ordures partout, qu'on sorte les chiens dans des endroits destinés pour ça ».

D : « Qui veux-tu devenir ? »

A : « Je sais pas encore, mais je veux avoir du plaisir de mon boulot, que le matin je sois heureux de me dire que je vais au boulot. L'argent est important, aussi bien que le plaisir »

Epilogue (pas d'épilogue, passation en continue)

Temps 10'25''

TAT

1. 10'' C'est un garçon. Il a un violon, n'est-ce pas ? Peut-être il n'arrive pas à jouer. Il a peur que les parents l'engueulent. C'est un garçon gentil et docile (obéissant). D : Comment ça va se finir ? A : Il va réussir, il va atteindre son objectif.

2. Il a dessiné un mec (*en russe on l'entend comme quelqu'un qui est plus âgé que le garçon*) qui fait quelque chose avec le cheval. La femme observe. La fille qui aime lire. Le mec laboure le champ pour avoir de la récolte. C'est sa famille et il veut que la famille ait de l'alimentation. D : Comment ça va se finir ? A : Il y aura de la récolte. La fille va continuer à lire et la femme va faire à manger.

3. C'est une fille on l'a engueulée par ce qu'elle a commis une erreur. Elle pleure, elle a été battue soit elle a reçu une mauvaise nouvelle... Elle est en deuil. D : Comment ça va se finir ? A : Je ne sais pas.

4. Un homme et une femme (*il utilise des diminutifs non traduisibles*) qui l'aime (*la femme aime l'homme*). L'homme est en train de partir et la femme ne le veut pas... D : Comment ça va se finir ? A : Ils resteront ensemble.

5. C'est une photo : la femme regarde dans une chambre propre où on a fait le ménage. Elle regarde s'il y a quelqu'un. Il y a quelqu'un qui est assis et qui fait quelque chose. D : C'est qui alors ? A : Le fils qui fait ses devoirs (*en russe il n'y a pas d'allusion sur le devoir*).

6 BM. Sur la photo il y a une femme et un jeune homme. Quelque chose s'est passée et il en parle. L'homme est nerveux et la femme est tranquille, elle écoute. C'est tout. D : Qu'est-ce qui s'est passé ? A : Je ne sais pas...

7 BM. C'est un grand-père (*un vieux*) le père du jeune homme. Je pense qu'ils parlent des affaires à venir. Ils sont habillés officiellement et ils parlent du travail. Le fils parle au père de ses affaires et le père échange ses pensées avec le fils. Ils vont réfléchir à deux comment résoudre un problème ils trouveront la solution.

8 BM 20'' C'est qui ? C'est la guerre et c'est l'hôpital militaire. Un homme était blessé et on est en train de lui enlever la balle. Le garçon est assistant du commandant. D : Comment ça va se finir ? A : On va lui enlever la balle et il va continuer à se battre.

10. C'est qui ? 10' C'est un homme et une femme. La femme a eu un malheur et elle en parle à son mari. Le mari la console. D : Comment ça va se finir ? Tout ira bien

11. Hmmm 30'. C'est une grotte et un chemin qui mène je ne sais pas où. Il y a des montagnes, des pierres, un précipice, un pont. Les gens se sauvent ou ils déménagent. D : Pourquoi ? A : Ils partent vivre ailleurs car il s'est passé quelque chose D : Ah bon ? A : Oui je ne sais pas quoi.

12 20' C'est la nature, un arbre, une rivière, un bateau. C'est un lac où les gens viennent pêcher. D : Qui vient ? A : Le père et le fils. Les femmes des fois aussi et des hommes avec des potes.

13. C'est une maison, sur son seuil il y a un garçon qui pense à quelque chose. D : A quoi pense-t-il ? A : Les gamins ne veulent plus communiquer avec lui. Il est parti à la maison D : Il est partie à la maison ? A : Il/ on l'a vexé.

19. C'est pareil... C'est un dessin animé. Il y a une petite maison avec un cheminé. La lumière est allumée dans la fenêtre. C'est l'hiver. Il y a une tempête de neige. A la maison il fait chaud et bon.

16 10' (un regard m'est adressé) Ce sont les gamins ils s'amusez ils se sentent très bien, ils n'ont pas de problèmes. Tout le monde se respecte ils sont tous amis. Ce sont des gamins tranquilles.

J'ai oublié de poser les deux questions suivantes.

« Parmi les planches que je t'ai/vous ai montrées, quelle est celle/quelles sont celles que tu aimes le plus et pourquoi ? »

« Parmi ces planches, quelle est celle/quelles sont celles que tu aimes le moins et pourquoi ? »

Rorschach : durée 6' 30''

1. 10' Deux oiseaux se sont heurtés.
le petit museau, les oreilles, la petite bouche
C'est un animal 40''
2. 10' < 2 petits lapins. C'est un reflet dans une flaque d'eau
Il y a des tâches rouges.
C'est un petit fauve, on veut le tuer et il essaie de se sauver. Il ressemble à un lapin.
45''
3. Un taureau on voit ses narines et le contour du visage
Les femmes lessivent 30''
4. Un homme bourré qui est assis dans un état d'intoxication sévère il s'est assis pour se reposer
C'est un lapin, il y a des oreilles qui tombent, il a un gros petit ventre
Un arbre 45''
5. Une chauve-souris. Il y a des ailes. 20''
6. C'est de la peau d'animal. On peut l'utiliser comme un petit tapis 20''
7. Une sculpture de petits éléphants. Une statue. Des éléphanteaux, c'est tout 40''
8. Je ne sais pas. 60' Une sculpture. Des tigres. Une série : Les bêtes 1'30
9. Les zones géographiques de la Terre. Les segments (*en russe une tranche aussi*) des surfaces, des pays, des régions, des départements. 35''

10. Des tâches. Des araignées. Encore des araignées. 30''

Ch+ 7. Des éléphanteaux. Ce sont des animaux intelligents et rigolots. Ils font des trucs au cirque.

2. Les laperons : ils sont chouettes. A la campagne chez nous on élève les lapins. D : Ah bon ? A : Oui ma grand-mère et mon grand-père.

Ch - 6. C'est pas bien de tuer un animal.

4. A quoi ça sert de se bourrer la gueule ?!

D : T'as des questions à me poser ? A : Non D : Je te remercie de ta participation (puis je l'informe sur le retour)

D : Comment t'as trouvé ce qu'on vient de faire ?

A : Ça allait.

D : « Est-ce que je peux te poser encore quelques questions ? »

A : Oui

D : De quoi tu rêves ?

A : « Je veux pouvoir m'assurer moi-même, que j'ai de bons revenus (*avoir une vie aisée, le verbe renvoie aussi au « être debout » ou « être membre de qch »*) . Que j'ai une famille, une femme qui me comprend bien et moi je la comprends aussi. Que j'ai des enfants gentils et pas bêtes. Je veux avoir une voiture, une maison de campagne, qu'on aille à la nature pour faire des barbecues.

D : « Comment ça se passe avec tes amis ? »

A : J'ai en 5-6 vrais

D : C'est-à-dire ?

A : Ceux à qui je peux confier des secrets et être sûr qu'ils ne les disent à personne. Les autres, une dizaine en tout, ils me comprennent bien, j'aime bien parler avec eux, ils peuvent m'aider.

D : Et les filles ?

A : « Les garçons sont plus simple, les filles sont plus obstinées, l'entente est difficile avec elles. Des fois elles sont comme ceci, des fois elles sont comme cela. Il faut les dresser »

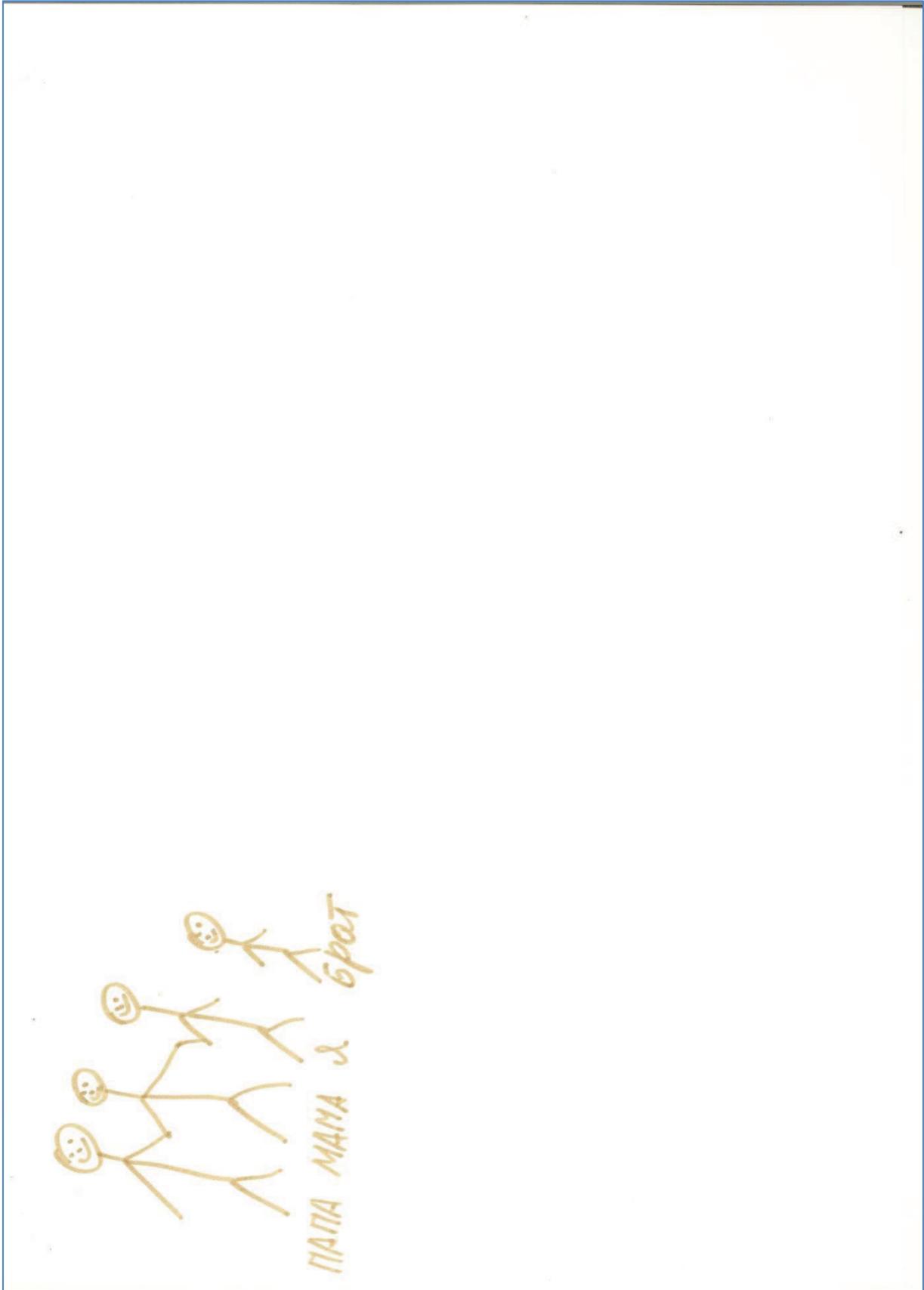
D : Merci beaucoup (je le dis au moment où la porte de la salle s'ouvre et des élèves commencent à y rentrer, du coup la fin fut un peu confus).

A : Il n'y a pas de quoi.

DESSIN DU BONHOMME



DESSIN DE LA FAMILLE



DESSIN DE LA FAMILLE DE RÊVE



COTATION

Alexey TAT

Planche 1

Alexey rentre dans la passation avec beaucoup de précaution. Il articule sa position en tant que position féminine (passive) avec une expression de peur. L'accent est porté sur les relations interpersonnelles.

Sous la pression du Sur-moi sévère le sujet arrive à s'approprier l'objectif et à l'atteindre mais on ne voit pas de mise en conflit

Les procédés : A3-1, B2-4, B1-1

Planche 2

Alexey reste collé à la réalité de la planche. Tout ce passe dans le quotidien sans émotions. La triangulation œdipienne est bien reconnue, les rôles sont répartis selon les sexes.

Les procédés : CF-1

Planche 3

En commençant par l'expression de l'affect et du fantasme Alexey essaye de l'étayer par la labilité des associations. Le récit se termine par le refus.

Les procédés : B1-3, A2-4, E2-3, B1-3, CI-1

Planche 4

Entrée directe dans l'expression du sentiment et l'investissement des relations interpersonnelle qui persistent même si le sujet continue à le faire « prudemment ». Le conflit se déroule entre le désir de séparation et l'impossibilité de la réaliser (imago maternelle toute-puissante? ou bien deux désirs contradictoires ?). Les personnages restent anonymes. On remarque aussi le scotome du personnage tiers.

Les procédés : B2-1, B1-1, B1-3, A 3-1, CI-2

Planche 5

Alexey essaie de mettre le matériel à distance. La curiosité sexuelle ne tarde pas à s'exprimer sous une forme « purifiée ». Le sujet se défend contre l'excitation qui s'exprime à travers l'action par la non-précision de l'action et du personnage. Le sujet aménage la situation en faisant référence au social et par l'introduction du personnage non-figurant sur la planche.

Les procédés : A2-1, B3-2, B2-4, CI-2, A1-3, B1-2

Planche 6 BM

Recours à la mise à distance du matériel. Le motif du conflit entre les personnages anonymes n'est pas précisé mais le dialogue entre les personnages s'établit quand même. Le sujet met l'accent sur les sentiments contrastés que les personnages éprouvent.

Les procédés : A2-1, CI-2, B1-1, B2-3

Planche 7BM

Le sujet commence tout de suite par la mise en relation parentale des personnages. La description de la planche se fait avec de l'attachement aux détails et passe par l'intellectualisation. Cette intellectualisation forte empêche l'émergence de l'agressivité.

Les procédés : B1-1, A1-1, A2-2

Planche 8 BM

Le matériel de cette planche met le sujet en difficulté. La tendance à la restriction ouvre le récit. Le fantasme du parricide trouve son expression et il est suivi par un mouvement de réparation. Le sentiment de culpabilité s'exprime par une position soumise. Le récit se termine par l'isolation de l'affect et par un passage à l'action de type quotidien.

Les procédés : CI-1, E2-3, A3-4, CF-1

Planche 10

Le sujet commence le récit par une précaution témoignant de son inhibition devant la scène originaire. La curiosité sexuelle mène au sentiment de culpabilité. La mise en relation proche des personnages reflète l'attachement du sujet à la position soumise. Le récit se termine par une banalisation de la situation.

Les procédés : CI-1, B1-1, B2-2, CF-1

Planche 11

Alexey essaie de dépasser son inhibition par un attachement aux détails. Les éléments anxiogènes sont annulés tout de suite. Le conflit sans visage se déroule à travers de l'évitement. Le sujet n'arrive pas à donner de précisions et termine son récit par le refus.

Les procédés : CI-1 → A1-1, A 3-2, CF-1, CI-2, CI-1

Planche 12

En commençant par de l'accrochage aux détails, Alexey introduit des personnages non-figurants sur la planche. Cela lui permet de trouver une expression métaphorique au conflit œdipien en la masquant sous une forme de banalité.

Les procédés : A1-1, B1-1, CI-2

Planche 13B

Le récit a failli commencer par le scotome de l'objet manifeste. On voit toujours l'investissement des relations interpersonnelles mais à tonalité conflictuelle cette fois-ci. On note également un aller-retour entre l'agressivité et la défense.

Les procédés : E1-1 → A2-2, B1-1/CI-2, A2-4

Planche 19

En passant par la précaution verbale et la minimisation de l'affect, l'isolation du sujet nous montre son image maternelle qui est désirée et porteuse. L'excitation incitée par le fantasme incestueux se retrouve pacifiée par l'introduction de la dimension dedans-dehors.

Les procédés : A3-1, A3-4, CN-4

Planche 16.

Alexey, en abordant cette planche avec précaution et en passant par une formation réactionnelle, met en avant les relations interpersonnelles. En gardant l'anonymat des personnages il arrive à aménager la levée de la pulsion par de l'intellectualisation et une minimisation de l'affect.

Les procédés : A3-1, A3-3, B1-1, A2-2, A3-4

ANNEXE N°4

PROTOCOLE D'ANDREY

Nom du chercheur : Daria Druzhinenko-Silhan

Protocole a été rempli de mémoire (impossible de prendre des notes pendant)

Prénom : ANDREY

Niveau :

Date de naissance :

Age réel : 13; 1

Sexe : g

Droitier ou Gaucher : d

Première rencontre

Bonjour, je m'appelle Daria, je travaille à l'Université et je fais une recherche pour savoir comment les adolescents et les enfants se représentent le monde qui les entoure. Je suis venue te voir parce qu'il est intéressant de savoir comment tu vois les choses. On va parler, on va dessiner et on va faire encore quelque chose ensemble, tu verras. Est-ce que tu es d'accord qu'on fasse tout ça ?

A : D'accord, oui.

D : Par contre, tu ne me verras qu'une seule fois. Je rencontre beaucoup de garçons et de filles et je ne pourrai raconter ce que j'ai compris de ces rencontres que dans des articles et des conférences.

A : D'accord

D : Alors, racontes-moi un peu pourquoi tu es là ?

A : J'ai pris des médicaments. J'ai voulu mourir à cause de la cuisinière. J'étais dans le coma. Je n'allais pas bien. Mais maman l'a finalement viré. Vous ne savez pas quand je pourrai quitter l'Hôpital ?

D : Non, je ne sais pas. Je ne travaille pas ici.

Comment tu te sens aujourd'hui ?

A : Ça va, je suis fatigué, je veux tout le temps dormir (expression du visage attristée, regarde vers la porte).

LES DESSINS

Date : 15.03.2008

3.

2 « Tu vas dessiner un bonhomme, le plus beau bonhomme que tu peux »

3 « Maintenant, tu vas dessiner ta famille. Tu dessines ta famille comme elle est »

4 « Maintenant, tu vas dessiner la famille dont tu rêves »

« Tu serais où ? Qui serait qui ? ... »

4.

« Qui as-tu dessiné ? » : C'est un bonhomme

3 Reprendre la nomination des personnes du premier temps, et inviter l'enfant à raconter comment il vit (avec ses frères et sœurs, qui l'emmène à l'école etc.) : Oui c'est comme ça, maman elle travaille, mon frère il ne vit plus avec nous.

4 Incitation à la parole « Parle-moi de cette famille dont tu rêves ».

Ici c'est ma femme, moi, et ici mes enfants, je veux avoir un fils et une fille

Andrey TAT

(10 min (approximativement), le discours ralentie un peu, difficulté à noter car il surveille ce que j'écris.)

1. 60' Le garçon a trouvé un violon... dans le placard, que maman a fait dans son enfance et il a voulu apprendre à en jouer. Puis il a grandi et est devenu un musicien d'orchestre.

2. Dans le sovkhos c'est l'heure du déjeuner. Le comptable passe pour donner des papiers avec le salaire des ouvriers.

3. Le garçon était à l'école depuis le matin jusqu'au soir, il a fermé l'appart et est tombé, il a mis sa tête sur la banquette et il s'est endormi à cause de la fatigue.

4. Sur le bateau, la femme a remarqué un joli homme, elle s'est approchée de lui et l'a pris dans ses bras, et comme ça une nouvelle connaissance a commencé. (Q. Comment l'histoire se termine ?). Ils se sont mariés et ont eu une famille.

5. C'était le soir et Dacha¹¹⁹ est allée se coucher. Maman est rentrée et voulait éteindre la lumière. Elle a éteint la lumière et est allée se coucher.

6 BM. (pris dans les mains). Maman et son fils ont décidé d'entrer dans le musée, ils ont regardé les choses exposées. Ils ont fait un tour et ont acheté quelques souvenirs et ils sont retournés à la maison

7 BM. Papa et le fils regardaient des photos de famille. Il est l'heure d'aller se coucher et ils sont allés se coucher.

8 BM. Le garçon s'est souvenu du moment où son père s'était senti mal (a eu un malaise) ; il a appelé l'ambulance, ils ont réussi à grandir... non a enlevé (pas compréhensible, quoi exactement)... voilà merci le fils.

10. La nuit. Le mari s'est approché de sa femme pendant qu'elle dormait, il lui a dit « bonne nuit » et s'est couché.

11 30' Honnêtement, je n'y vois rien. Il fait tout noir ici.

12. 40' Un bateau sur le bord sous un vieil arbre, sous un chêne.

13. Le garçon est rentré de l'école, il a posé son cartable et a commencé à être assis à côté de la porte sur le seuil de la maison, après il est allé se coucher.

19. C'est un village en Sibérie. Tout est sous la neige, tout le monde est à la maison.

16. Une feuille blanche tout simplement

CH – 8 BM : fatigué, opération

10 – le mari et la femme se chuchotent quelque chose.

CH + 4, 6 : jolies, on voit beaucoup de lumière, on peut faire une histoire

Rorschach : 7 mins (temps approximatif, non noté pendant la passation)

1. Un papillon

2. Le dedans d'un être humain

3. L'amour de deux hommes, le cœur (D. centre), ils se regardent avec des yeux amoureux

4. Un King-Kong

5. Une chauve-souris

6. Un chat

¹¹⁹ Le prénom diminutif du chercheur

7. 2 filles, Zita et Gita

8. Une image colorée // Enquête aux limites : Oui ça, ça ressemble à 2 tigres ou 2 chats

9. Fruit (le même mot en russe que pour le fœtus, sera distingué dans l'enquête) // un enfant (centre) et des organes différents

10. De différentes couleurs

CH+, 1 – chauve-souris j'aime bien, 3 : deux êtres amoureux

CH – 4,10 – je ne les ai pas compris.

A qui tu voulais ressembler ? Je ne sais pas .Vous savez si ma maman vient me voir aujourd'hui ? D : Je ne sais pas, malheureusement.

De quoi tu rêves ? Je ne me souviens pas de mes rêves, je n'arrive pas à m'en souvenir. J'ai une mémoire faible.

Qui tu veux devenir ? Je veux devenir gestionnaire du Syndic.

D : Ah bon ?

A : Oui, j'aime bien, comme ça, gérer les appartements. Je voudrais aussi avoir une famille, des enfants... Je suis fatigué là.

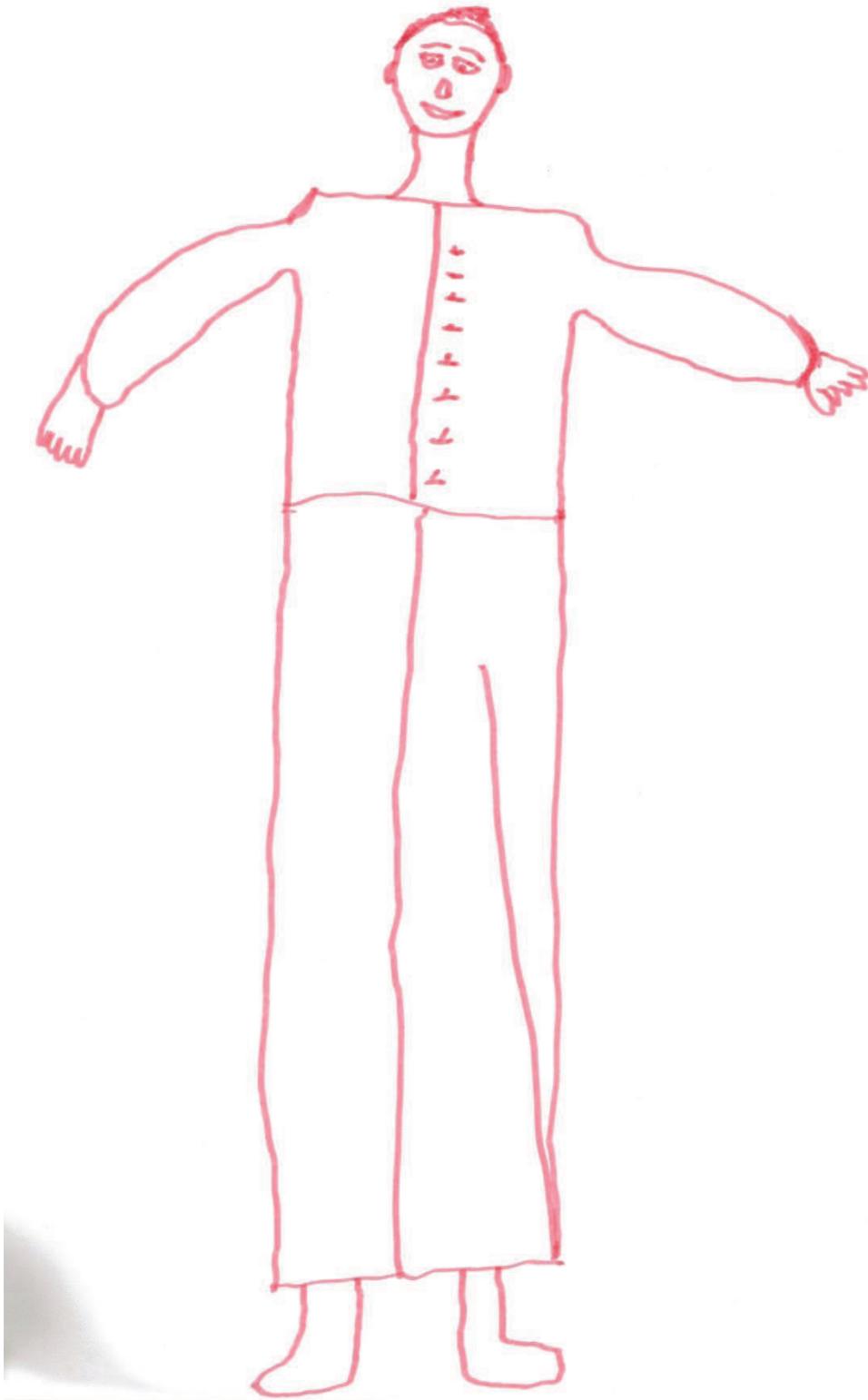
D : Oui, merci beaucoup, comment tu as trouvé notre rencontre ?

A : Ça va, un peu intéressant, c'est tout ?

D : Oui merci encore, je vais aller chercher Mme P.

En sortant il a eu une barre de chocolat, très content, il m'a serré mollement la main.

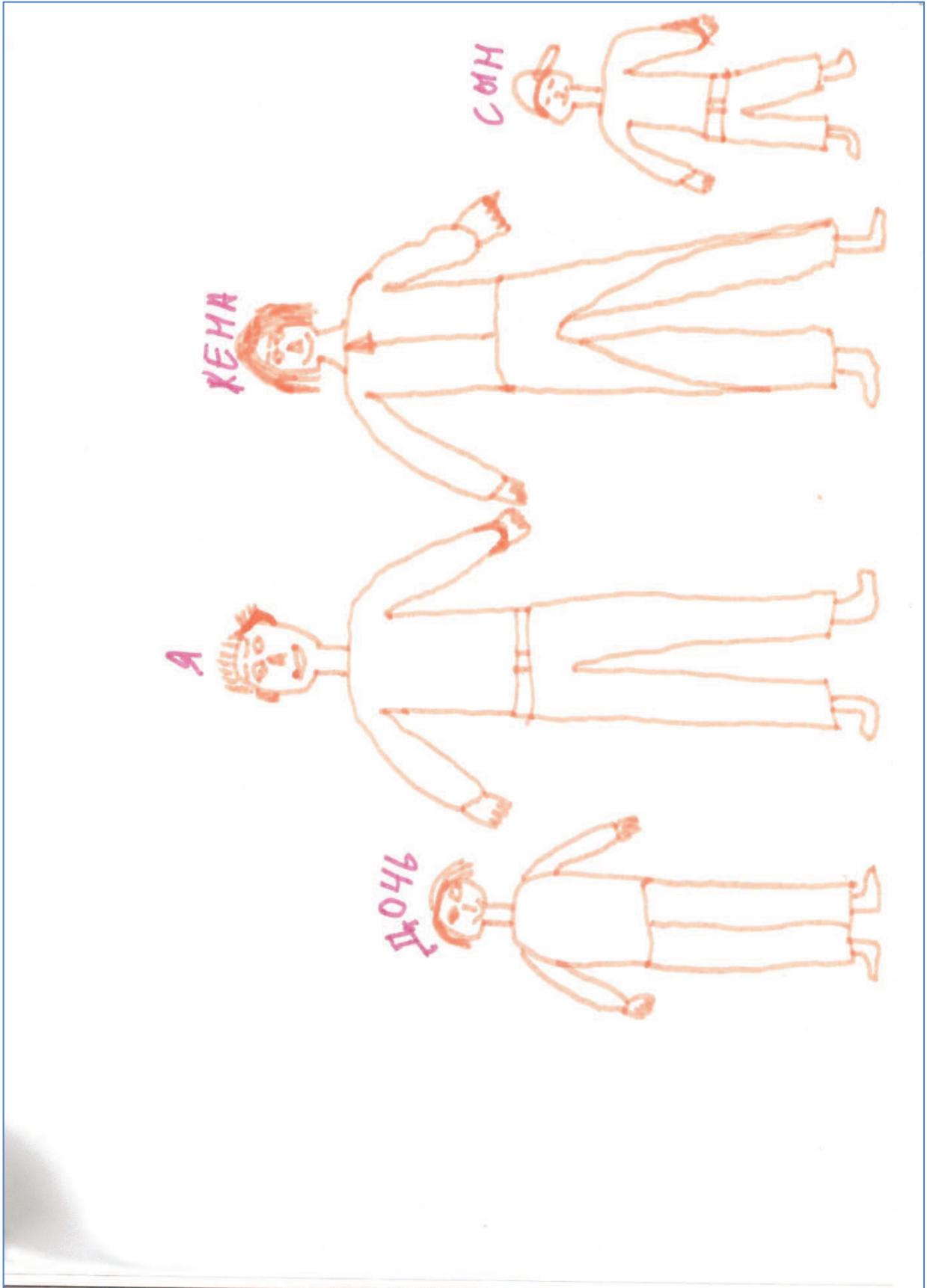
DESSIN DU BONHOMME



DESSIN DE LA FAMILLE



DESSIN DE LA FAMILLE DE RÊVE



COTATION

Andrey Analyse TAT

1. L'objet et le sujet sont bien distingués. Ce qui est surprenant c'est que l'objet qu'on suppose être un objet phallique adulte est transmis de la mère au fils ce qui fait penser à la mère phallique. En même temps c'est un objet «transitoire» qui peut se transformer de l'objet infantile à un objet adulte.

Les procédés : A 1-3, CI-1, CF-1.

2. La différence des générations et des sexes n'est pas reconnue. Le conflit n'est pas évoqué. L'accent est mis sur la distribution des biens par la figure puissante.

Les procédés : A 3-4, CF-1, E 1-1.

3. BM. Référence à la perte d'objet et aucun affect n'est évoqué. Il semble qu'Andrey projette son propre état sur le personnage. Les petits détails nous renvoient à la peur d'Andrey : il faut bien fermer la porte, par exemple.

Les procédés : A 3-4, CF-1, CN-1

4. Andrey n'a perçu que le couple avec la femme mise en position active. L'accent porte sur les relations interpersonnelles. L'érotisation des relations peut être supposée. L'histoire renvoie au principe de la rencontre du couple homme-femme : ils se sont mariés et ont eu des enfants, ce qui cache le fantasme de la scène primitive. Nous pouvons penser que l'homme se trouve dans la position d'objet-désir de la femme dont le désir fait loi.

Les procédés : A3-4, CF-1, CI-2

5. Andrey raconte l'histoire où nous pouvons supposer une présence de transfert sur le psychologue. Le fantasme de la scène primitive est écarté au profit du placage à la réalité externe et de l'inhibition de l'affect. Le rapprochement de la thématique sexuelle suscite de l'inhibition majeure.

Les procédés : E3-1, CF-1, B1-2

6. BM. Le mouvement œdipien ne se manifeste pas. La perte d'objet n'est pas évoquée et ce qu'on peut lire dans l'histoire c'est la préservation de l'objet sans y faire rentrer aucun affect.

Les procédés : CF-1, A2-2, A3-4, CI-2, E2-1

7. BM. La scène du rapprochement manifeste père-fils met en avant le côté homosexuel des relations père-fils. Ce mouvement provoque de l'inhibition.

Les procédés : A3-4, CF-1, CI-2, A1-3

8. BM. Le fantasme du parricide trouve son expression par des procédés du type narcissique. Nous remarquons la présence de l'aller-retour du désir contradictoire : tuer le père – être le bon fils. L'accent est mis au final sur la toute-puissance du fils. Le mot d'esprit dévoile l'ambivalence face à la question de la castration.

Les procédés : A3-4, CN-2, CI-2, E2-2

10. Le fantasme de la scène primitive est suivi d'une inhibition forte. Andrey est même obligé de « changer » la perception de la posture des personnages pour pouvoir résister au mouvement libidinal.

Les procédés : CF-1, E2-1, A3-4

11. L'apparition du désir libidinal manifeste de la planche précédente se traduit par un temps de latence forte et l'impossible mise en récit de l'image. Andrey utilise le placage à la réalité externe et l'isolation de la représentation et de l'affect. Débordé par le matériel il s'inhibe et, apparemment doit avoir du temps pour que l'appareil psychique puisse reprendre ses fonctions défensives.

Les procédés : E1-1, E1-3, CI-1, CL-2

12. Nous observons le placage à la réalité externe sans aucune possibilité d'élaboration.

Les procédés : CF-1, CI-1, CL-2

13 B. Le placage à la réalité de l'image permet le retour du fantasme de la scène primitive;

« aller se coucher ».

Les procédés : CF-1, CI-2, E2-1, CL-2.

19. La mise à distance permet l'expression du fantasme de la non-séparation sujet-objet.

Le dedans domine.

Les procédés : A1-1, CN-4

16. L'impossible élaboration du récit, le placage au sensoriel.

Les procédés : CL-2, CI-2

Le choix négatif évoque des tendances hypochondriaque et persécutrice.

ANNEXE N°5

TABLEAUX DE DISTRIBUTION PAR SEXES

« CoPsyEnfant »

Tableau 1 : Âge œdipien, en pourcents

Sexe	Pays	
	France	Russie
Garçons	53, 8 %	48,2%
Fille	46, 2 %	51,8%

Tableau 2 : Adolescents, en pourcents

Sexe	Pays	
	France	Russie
Garçons	46, 4 %	43,6%
Fille	53, 6 %	56,4%

RÉSUMÉ

Ce travail de thèse est consacré à l'étude de l'adolescence dans le lien social actuel. En mettant en lien plusieurs concepts psychanalytiques tels que le phallus, l'objet *a*, la fonction du Père, le Père Imaginaire, le signifiant des Noms-du-Père, l'identification et l'Idéal du Moi nous essayons de rendre compte des difficultés du passage adolescent que nous avons pu observer dans la clinique.

Dans le premier chapitre, nous revenons à la notion de l'objet depuis les travaux de Freud jusqu'à son articulation en tant qu'objet *a* chez Lacan. L'objet *a* est considéré comme étant au centre des temps logiques de la subjectivation.

Le deuxième chapitre représente un développement théorique qui permet d'articuler l'âge de l'adolescence en tant qu'âge logique. La perte de l'objet *a* est vue en tant qu'opération centrale du passage adolescent. La fonction du Père Imaginaire est considérée comme une nécessité subjective quant à l'élaboration de l'Œdipe secondaire. Nous abordons la question de l'éternisation de l'adolescence en la considérant comme une réponse que le sujet peut donner à une société qui est régie par la logique de consommation. Nous mettons en avant le lien entre le discours social ambiant et les difficultés que les adolescents peuvent éprouver aujourd'hui en tentant de devenir adulte.

La recherche clinique est présentée dans le troisième chapitre. La méthodologie de la recherche se base sur l'étude « CoPsyEnfant ». Nous avons utilisé des dessins d'enfants et d'adolescents pour voir quelles sont les figures auxquelles les enfants et les adolescents s'identifient aujourd'hui. Les entretiens cliniques et la passation des tests projectifs nous ont davantage aidés à comprendre les processus de subjectivation et les obstacles qu'ils rencontrent dans le lien social actuel. L'analyse de trois cas cliniques a montré plusieurs trajectoires que le passage adolescent peut prendre. Nous avons pu voir que la figure du Père Imaginaire joue un rôle incontournable quant à la capacité du sujet à traverser l'Œdipe secondaire. Nous sommes arrivés à l'hypothèse que nous pouvons considérer les fonctions des trois figures du Père : du Père Imaginaire, du Père Symbolique et du Père Réel - en tant que nouage à l'instar du nouage entre les registres du Symbolique, de l'Imaginaire et du Réel, proposé par Lacan.

L'analyse de la clinique nous a ouvert à l'hypothèse de la présence d'un lien entre le sujet romantique et le sujet adolescent contemporain. Nous avons essayé de comprendre si nous pouvons aujourd'hui parler d'un romantisme postmoderne.

Nous concluons sur la question de la panne du sujet adolescent. Cette panne de l'adolescence n'est ni considérée comme une panne de l'Autre que chaque adolescent rencontre, ni comme une panne de la société mais comme une panne des processus mêmes de subjectivation. La difficulté de grandir peut être aujourd'hui entendu comme l'absence du désir de devenir adulte, comme l'impossible construction du lien à l'Autre. Cela nous ramène à penser aux questions du regard, de l'autre semblable et de l'absence de l'Autre. Nous évoquons à la fin de cette thèse le mythe de Narcisse et le destin du sujet désirant dans une société où on ne donne pas le temps au désir d'émerger.

Mots-clés : adolescence, sujet, objet *a*, phallus, Père Imaginaire, perte, narcissisme, subjectivation, Idéal du Moi, Moi-Idéal, romantisme postmoderne